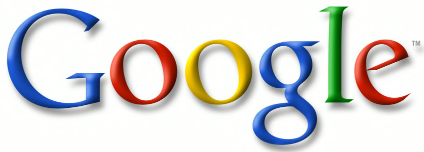
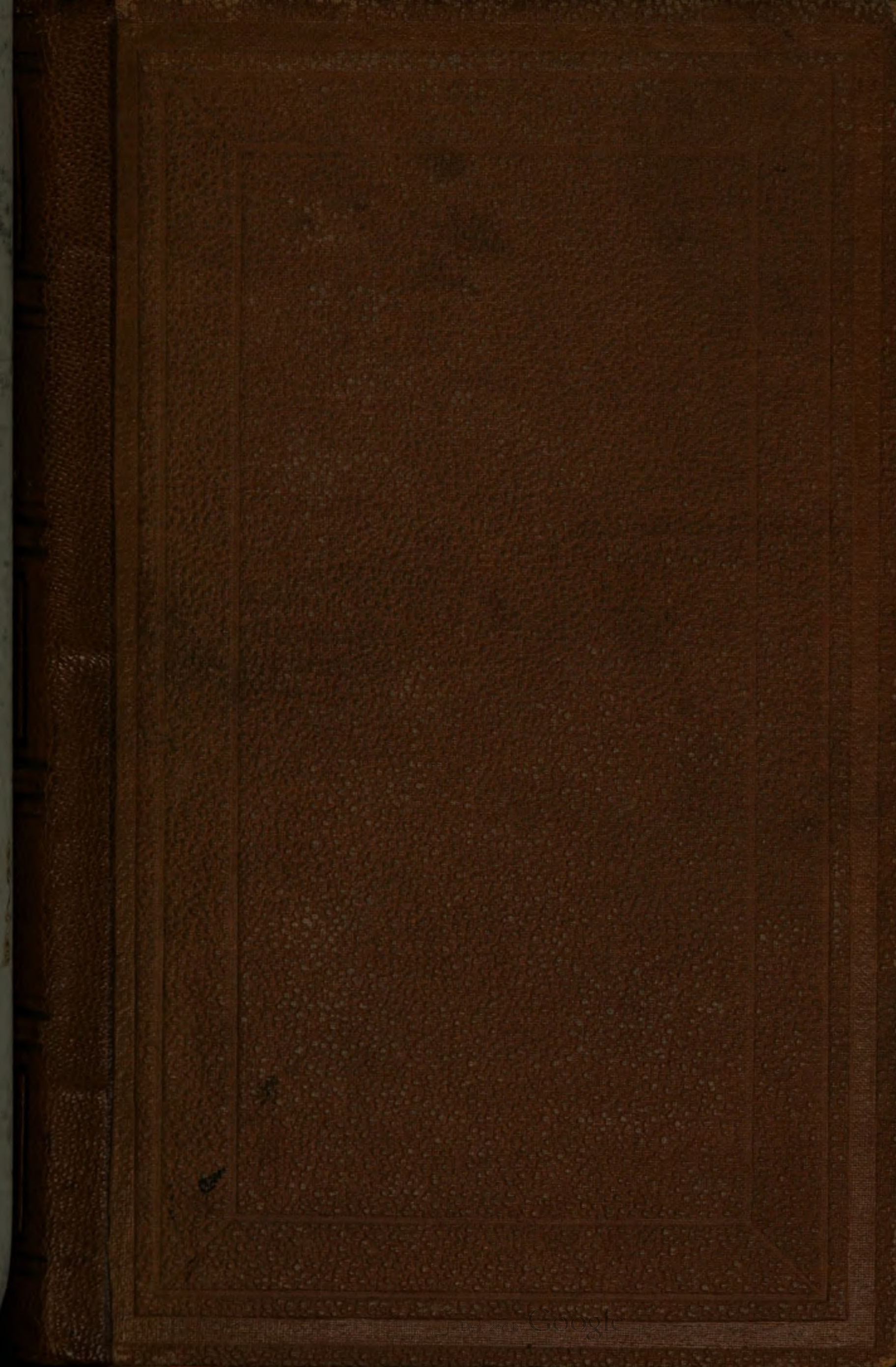







TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



Bought from Giard

LITTÉRATURE

VOYAGES ET POÉSIES



LITTÉRATURE ET VOYAGES

En préparation :

Histoire de la Formation de la langue française,
1 vol. in-8 et 1 vol. in-12.

Principes généraux de la formation des langues.—Des langues néo-Latines —De l'hypothèse d'une langue Romane.—Naissance et développement des formes grammaticales de la langue Française.—Principes d'étymologie appliqués à la langue Française.—Dialectes et patois.—Prononciation de l'ancien Français.

La Science en Orient, 1 ou 2 vol.

De la langue et de littérature Chinoise.—Du Bouddhisme —Epopée Indienne.—Epopée Persane —Des hiéroglyphes.—De l'Ecriture cunéiforme.—De la langue et des livres sacrés de Zoroastre.

PARIS.— IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS.

LITTÉRATURE

VOYAGES & POÉSIES

PAR J.-J. AMPÈRE

de l'Académie française
et de l'Académie des Inscriptions.

Nouvelle Édition.

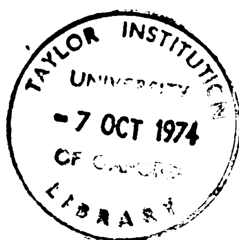
I

Littérature et Voyages.
Esquisses du Nord.—Littérature danoise.
Littérature allemande.—Littératures slaves.
Bohême.—Littérature scandinave.
Histoire comparée des langues.
Edda et Sagas.—Sigurd.
Saga d'Egill.—Kristni Saga.
Mythologie scandinave.—Des Scaldes.
Pensées de Kellgren, etc.

PARIS

DIDIER ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS AUGUSTINS.

1858



ESQUISSES DU NORD.

I.

DE BERLIN A COPENHAGUE.

But du voyage. — Prusse du Nord. — Culte de Napoléon en Allemagne. — Passage en Suède. — Ile de Rugen. — Ystadt. — Mœurs suédoises. — Tegnér. — Manière de voyager. — Une ville du Nord par un grand vent. — Copenhague. — Aspect. — Bombardement. — Gouvernement absolu. — Délégation des droits. — Université. — Littérature islandaise. — Savants danois. — Départ.

Je partis de Berlin le 7 juillet 1827, pour visiter la Suède, le Danemark, la Norvége. Je m'étais toujours senti entraîné vers ces pays, qui nous semblent si reculés. J'étais curieux de voir cette grande et mélancolique nature du Nord, de contempler, au sein de leurs déserts, ces Germains restés purs que reconnaîtrait presque Tacite. Le peu que je connaissais de leurs chants populaires, de leurs *sagas*, de leur vieille mythologie, me faisait désirer d'en apprendre davantage. Je savais qu'il y avait là un monde nouveau pour la

science et pour l'imagination, et c'est ce monde que j'allais chercher.

Berlin a le désert à ses portes. On s'étonne de rencontrer au milieu des sables et des sapins cette ville régulière et monumentale ; on sent qu'une pensée despotique et militaire a planté là une capitale comme un camp.

Avant Berlin commence réellement la nature du Nord. On entre sans transition dans cette zone de végétation qui couvre la Scandinavie et la Russie. Un jour, près de Halle, je m'étais endormi dans un pays qui ressemblait assez à la Brie; je m'éveillai au milieu d'un bois de sapins. Des sapins sur des montagnes, c'eût été comme la Suisse, l'Auvergne et le Dauphiné ; des sapins en plaine, dans une plaine de sable, c'était le Nord de l'Europe. Si je m'étais rendormi, et si j'avais fait huit cents lieues pendant mon sommeil, j'aurais retrouvé exactement la même nature en me réveillant sur les bords de l'Oby.

Cette physionomie générale de la Prusse du Nord est variée çà et là par des espèces d'oasis fraîches et verdoyantes que forment de loin en loin des étangs dont les bords sont couverts de hêtres, d'aunes et de bouleaux. Tel est, par exemple, Tegel, illustré par le séjour et le nom des Humboldt, où l'on trouve, à quelques lieues de Berlin, une gracieuse anticipation de la Scandinavie méridionale. Là sont déjà ces lacs si fréquents dans la Zélande, ces lacs qu'on découvre tout à coup au milieu des arbres, et dont les contours vagues s'étendent comme au hasard sur un sol plat; là se déploient de vastes espaces d'eau qui se confondent avec de vastes espaces de verdure, et sur lesquels semblent flotter des forêts ; véritables lagunes du Nord, dont le caractère est si rêveur et si doux, et qui sont aux autres pays ce que

certains jours tranquilles et tristes de l'automne sont aux autres jours de l'année.

On ne trouve rien de pareil sur la route de Stralsund, que je suivais pour aller m'embarquer à Greifswald. A une lieue de Berlin, on quitte le pavé, et on s'enfonce, souvent sans chemin tracé, dans la solitude. Triste et singulier pays ! tantôt on parcourt des landes sablonneuses qui semblent des plages délaissées par la mer, tantôt on traverse de grands bois de sapins et de bouleaux gigantesques ; puis, par moment, on rencontre dans ce désert des champs de blé comme ceux de la Beauce, ou des prés comme ceux de la Normandie. Les rivières n'ont point de bords escarpés, point de lit véritable ; elles glissent indolemment sur le sable presque au niveau du sol ; nulle colline n'indique leur approche ; on les côtoie longtemps sans les apercevoir ; tout à coup on voit un mât s'élever au milieu des sapins, une voile blanchir à travers le feuillage.

On est tout étonné de rencontrer çà et là des villages fort propres et présentant ce caractère tranquille d'un bien-être surtout moral, que les Allemands désignent par le mot *heimlich*. Souvent, loin de toute habitation, on trouve comme un petit jardin planté sur le bord de la route, quelques touffes de lis, des jonquilles, et au milieu un banc pour les voyageurs. Tout cela donne l'idée d'une certaine bienveillance naturelle et d'une imagination douce, commune dans les classes inférieures en Allemagne. Ces bonnes gens semblent tout honteux des tristes lieux qu'ils habitent ; on dirait qu'ils s'efforcent de les orner un peu, comme pour s'excuser auprès des étrangers de les recevoir dans un si vilain pays.

J'avais pour compagnon de voyage, de Berlin à la mer, un capitaine prussien dont le sentiment dominant

était un enthousiasme sans bornes pour Napoléon. Jamais enthousiasme ne fut plus désintéressé. A Bautzen, une balle le transperça de part en part, et il ne fut guéri que par miracle, après un an de souffrances, sans autre perspective que la mort. Le jour où il fut blessé, ses deux frères restèrent sur le champ de bataille, et son père, qui en apprenant tous ces malheurs à la fois, se crut sans enfants, mourut fou peu de temps après. Malgré tout cela et l'excellent cœur du capitaine de V***, Napoléon est un dieu pour lui. Du reste, cette admiration presque fanatique pour l'Empereur est générale en Allemagne [1]. Chose étrange! nulle part elle n'est plus vive qu'en Prusse, surtout dans l'armée. Un vaudeville de M. Holtay, dans lequel Napoléon traversait le théâtre, excita le plus vif transport, principalement parmi les officiers prussiens. Le roi en permit six représentations, après lesquelles la fermentation allant toujours croissant, la pièce ne put plus être jouée.

Du reste, j'admirais sans cesse, en Allemagne, combien les étrangers prennent à cœur notre politique, et à quel point nos affaires sont les affaires de l'Europe. Un discours brillant de l'opposition, une séance orageuse de la chambre, agitent les cercles de lecture de toutes les petites villes de la Saxe ou de la Prusse. Dans telle principauté on est cent fois mieux au courant des événements qui se passent parmi nous que de ceux du pays, et chacun y a une opinion beaucoup moins vive sur la marche de son gouvernement que sur la marche du nôtre [2].

J'allais franchir la Baltique, j'allais entrer en Suède; j'éprouvais une joie véritable à penser que ce bateau

[1] Ceci a été écrit en 1827.

[2] Aujourd'hui l'Allemagne s'occupe aussi de ses propres affaires.

à vapeur me porterait en douze heures sur la terre scandinave.

Nous partîmes le 18 vers quatre heures du soir par un temps superbe; la Baltique était calme et azurée, on eût dit la Méditerranée. Nous vîmes le soleil se coucher derrière l'île de Rugen, dont nous suivîmes pendant plusieurs heures la côte blanche et abrupte creusée de golfes assez profonds, et couronnée d'arbres.

L'île de Rugen jouit d'une certaine célébrité en Allemagne. C'est un échantillon et comme un poste avancé de la Scandinavie. On y trouve les lacs, les bois de hêtres et de sapins, les rivages à pic, les tertres funèbres que là le peuple appelle tombeaux des Huns (*Hunen-Græber*). Les Huns et Attila ont laissé presque partout une grande mémoire. En Suisse[1], c'est souvent à Attila qu'on attribue les anciens éboulements des montagnes, les grands désordres de la nature, comme en France à César les restes de camps, de fortifications, et à Charlemagne les fondations religieuses. La destinée de certains noms est étrange ; ils restent ainsi parmi le peuple, qui leur rapporte ce dont il ignore l'origine. C'est ce qui est arrivé à Salomon et à Alexandre en Orient. Ainsi c'est Virgile qui a tout fait aux environs de Naples, où il a laissé la réputation d'un savant magicien.

L'île de Rugen est un des points où le christianisme s'est le plus tard introduit. Il ne s'y établit définitivement que sous Valdemar Ier, au XIIe siècle. A cette époque, l'île de Rugen était habitée par une population slave d'origine, dont le principal dieu s'appelait Svanowit, et qui s'était rendue redoutable par son intrépidité et ses pirateries. Elle fut écrasée, après une défense

[1] En allant d'Unterseen à Lauterbrunnen, on voit sur la gauche des rochers à pic qu'on appelle les bastions d'Attila.

acharnée, par les Danois et les Poméraniens réunis. L'amiral de la flotte victorieuse était le célèbre archevêque Absalon; car chez les peuples scandinaves, dont la mer est l'élément, les prélats étaient hommes de mer, comme ailleurs ils étaient hommes d'armes.

Voici un fait singulier qui montre comment les institutions se perpétuent, même quand le but qui leur avait donné naissance a changé. Ce sont les terres assignées primitivement aux prêtres du dieu Svanowit, qui, après avoir été plus tard converties en prébendes catholiques, sont annexées maintenant aux quatre paroisses protestantes de l'île, et en forment encore aujourd'hui le revenu ecclésiastique.

Il est assez piquant et assez rare d'être subitement et complétement dépaysé. J'eus ce plaisir. Je m'étais endormi au commencement de la nuit d'un sommeil profond. Vers six heures du matin, on vint me tirer par le bras et me dire : « Vous êtes en Suède! » Je m'élançai sur ce rivage nouveau ; tout avait changé. C'était une autre nature, une autre langue, d'autres hommes! J'avais devant les yeux le spectacle neuf pour moi d'une ville suédoise avec ses maisons de bois peintes de diverses couleurs. Le costume des paysans, la race de leurs chevaux, la forme de leurs charrettes, tout était différent de ce que je voyais la veille. Un sommeil de quelques heures me séparait de l'Allemagne, et déjà elle fuyait loin de moi. Le ciel, hier si bleu, était pâle et terne, le temps me paraissait refroidi, peut-être par l'envie que j'avais de me sentir en Suède. Je ne sais, mais il est certain que la Baltique me semblait tout autrement sauvage et triste depuis que je la contemplais du nord.

Les premières figures que j'aperçus furent celles de trois matelots dont les cheveux blonds, les yeux d'un

bleu clair, la peau blanche, la charpente massive, les gestes lents et tout d'une pièce, le flegme impassible, m'offraient à mon arrivée un échantillon frappant du type scandinave. Ils portèrent mes effets à l'auberge, et fixèrent leur rétribution à quinze schellings. Cette prétention était bien modeste, un schelling suédois valant un peu moins d'un sou; mais moi, qui n'étais pas au courant de la valeur de la monnaie dans le pays, et qui avais le schelling anglais en tête, je trouvai la demande exorbitante, et commençai par me fâcher. Comme je me fâchais en allemand, ils ne comprenaient rien à ma colère, me laissaient dire, et renouvelaient paisiblement leur réclamation. Enfin un domestique de place, qui savait quelque peu d'allemand, et, faute de mieux, servait d'interprète, mit fin à ce malentendu. Ils ne parurent point triompher d'avoir raison, reçurent ce qu'ils avaient demandé, et se retirèrent tranquillement, comme s'il n'y avait pas eu de contestation entre nous.

Les maisons suédoises ont un air de propreté et de simplicité qui charme. D'après un usage universel en Suède, et qui, au sein des villes, donne l'idée d'une certaine élégance alpestre, le plancher est semé de feuilles de sapin qui exhalent une odeur salubre et douce. Je commençai à faire connaissance avec les habitudes de la table suédoise, avec le *knackabrod*, espèce de pain assez semblable au biscuit, et auquel je m'accoutumai sans peine; et avec l'antique coutume du *siuppe*, sorte de petite collation préparatoire composée de beurre, de viande salée, d'eau-de-vie, que l'on sert sur un buffet, et que l'on prend debout avant le repas pour se mettre en appétit. Un Suédois ne pourrait dîner ni déjeuner sans cette formalité préliminaire.

Dans la salle à manger de mon auberge, je vis le portrait d'Isaïe Tegnér, qui est maintenant le premier poëte

de la Suède[1], et serait un des plus célèbres de l'Europe, si l'intelligence de sa langue était plus répandue. Son beau poëme de *Frithiof*, dont le fond est emprunté à une ancienne légende scandinave, a excité dans sa patrie un enthousiasme universel. C'est le produit le plus remarquable de la réforme littéraire qui a eu lieu en Suède, à la suite de la dernière révolution politique[2]. Cette réforme a substitué à l'imitation contre nature des modèles français, une poésie indépendante qui puise aux sources vivantes des traditions nationales. Le mouvement poétique moderne a commencé dans le midi de l'Europe. Sorti de la Provence, de l'Italie, de l'Espagne, il a passé en France et en Angleterre. L'Allemagne a eu son tour, maintenant c'est celui du Nord. Venue la dernière, sa poésie n'a pas encore eu le temps de vieillir, il reste par conséquent quelque chose à en attendre.

Je ne m'arrêtai que peu d'heures à Ystadt, où j'avais débarqué, et me mis bravement en route pour Malmoë, d'où je voulais passer à Copenhague, seul de ma personne, ne sachant pas encore la langue du pays et ne connaissant rien au papier-monnaie suédois, dont on avait rempli mes poches à Greifswald. C'est dans ce trajet que je me servis pour la première fois des charrettes de poste, unique moyen de transport en Suède et en Norvége pour les voyageurs qui n'ont pas de voiture. La forme de ces charrettes et le degré d'incommodité qu'elles présentent varient suivant les provinces. Ayant fait environ huit cents lieues en Scandinavie, au moyen de cette sorte de véhicule, j'en ai pu comparer la forme et le cahotement dans toutes leurs modifications. Je

[1] La Suède a perdu Tegnér.

[2] Voyez plus loin ma visite à Upsal.

déclare les charrettes de Suède infiniment plus tolérables que celles de Norvége ; il y a la même différence qu'entre un char à foin et un tombereau à fumier.

Sur cette charrette est placé un banc, rarement suspendu, sur lequel l'on s'assied à côté du paysan qui conduit. Souvent on vous confie à un enfant, quelquefois c'est une femme qui sert de postillon. Un cheval de poste revient, en Suède, à cinq sous la lieue, de sorte qu'on peut faire cent lieues pour un louis. On va très-vite; les routes sont bien entretenues, et faciles à entretenir par la nature du sol, qui presque toujours a du granit pour base, et surtout par l'absence de ces lourds attelages, le fléau de nos routes, qu'ils labourent de si épouvantables ornières. Les chevaux, accoutumés à leur pays, et d'une nature toute particulière, font ce que d'autres ne feraient pas impunément. Leur habitude est de trotter à la montée et de galoper à la descente. Au reste, il faut bien s'y prendre ainsi pour avancer dans un pays comme la Suède, où les bancs de granit, qui traversent la route à tous les pas, la font onduler perpétuellement. La première fois qu'une de ces petites collines se présenta sur notre chemin, j'entendis le paysan adresser une interjection à ses chevaux. Je crus qu'il voulait modérer leur course, ce qu'il faisait était pour l'accélérer au commencement de la montée. Je m'accoutumai bientôt à cette méthode qui me convenait fort, et j'éprouvais un vrai plaisir à me trouver ainsi à l'air libre, par un temps doux, seul dans un pays inconnu, tantôt emporté rapidement, tantôt précipité plus rapidement encore, le long du rivage au milieu des bouffées du vent de mer et au bruit étourdissant des vagues.

L'impossibilité absolue où j'étais de me faire comprendre, n'eut pour moi aucun résultat désagréable, et ne me causa nul embarras. Quand j'arrivais aux relais,

on voyait bien qu'il me fallait des chevaux ; on transportait mes effets sur la nouvelle charrette sans que j'eusse besoin de faire le moindre signe. Pour payer, je tirais de ma poche le paquet sale et déchiré qui contenait toute ma fortune ; on prenait, on changeait, on remettait, tout à fait à discrétion. Je laissais faire, n'ayant point d'opinion sur la valeur de ces chiffons. Ce qui restait, je le remettais dans mon portefeuille. Je me suis informé de ce que j'avais dû payer ; on ne m'avait pas fait tort d'un schelling.

Il y a peu de pays où l'on puisse se confier à la probité des classes inférieures autant qu'en Scandinavie. Comme il n'existe en Suède ni voitures publiques ni roulages, quand on veut envoyer une somme à une grande distance, on n'a guère d'autres moyens que de la remettre à un paysan qui la transporte au prochain relais, de celui-ci elle va au suivant, et passe ainsi de main en main jusqu'au lieu de sa destination.

J'arrivai le soir à Malmoë ; le lendemain, en me levant, je vis Copenhague de l'autre côté du Sund, mais je ne pouvais franchir le détroit ; un vent terrible et contraire régnait ; à tout instant on m'annonçait qu'il allait changer ; je restai trois jours à attendre ce changement.

J'allais sans cesse regarder cette triste mer, où pas une voile ne se montrait, et les grandes traînées d'écume qui sillonnaient son étendue déserte. J'aimais à marcher dans les rues de Malmoë, bordées de maisons basses, égales, semblables à de longues files de chalets. Rien ne donne mieux une idée de la vie renfermée du Nord, que de parcourir une ville maritime de Suède par un grand vent, tandis que chacun se tient renfermé chez soi, comme on demeure à fond de cale durant une tempête. Pendant les trois jours que j'ai passés à Malmoë,

je n'ai rencontré que des matelots ou des charretiers. Le vent produisait là le même effet que les chaleurs à Naples; la ville semblait inhabitée; mais dans le Midi, à quelques moments près, la vie est en dehors, dans les rues, sous le ciel, au rivage; et les heures de réclusion de la journée sont bien compensées par les veilles bruyantes de la nuit. Dans le Nord, au contraire, tout est organisé pour la vie intérieure. Comme on ne peut compter sur la nature, il faut bien s'arranger de manière à se passer d'elle. Aussi chacune de ces petites maisons d'où ne sortait personne, me donnait l'idée d'une existence commode et confortable; en effet, je voyais à toutes les habitations, même à des cabanes de pêcheurs et de mariniers, des carreaux de vitre bien nets, derrière lesquels se montrait toujours ce rideau blanc à franges qui décore toute fenêtre suédoise. J'apercevais aussi à l'intérieur des espèces d'écrans, d'un élégant travail, tissus et brodés en paille, et des pots de fleurs.

Enfin le vent me permit de passer le Sund; et après avoir eu l'ennui de courir des bordées pendant huit heures au lieu de faire le trajet en deux ou trois, j'arrivai par un beau soleil à Copenhague.

Copenhague se présente à fleur d'eau : c'est une ville régulière, qui a de belles rues, de belles maisons, de grandes places, et rappelle un peu Berlin.

Ce qui frappe d'abord à Copenhague, ce sont les traits d'une splendeur déchue. Ce port immense, maintenant presque vide, cet arsenal aujourd'hui silencieux, étaient autrefois le théâtre d'une vaste activité maritime; mais les Anglais, toujours jaloux de ce genre de puissance, ont porté au Danemark un coup dont il ne se relèvera peut-être jamais.

Ce fut une grande indignité que le bombardement de Copenhague, en 1807. Les Anglais craignaient, sans

raison à ce qu'il paraît[1], que les Danois ne fussent entrés dans l'alliance franco-russe, et ils prévinrent ce danger imaginaire par un crime de lèse-civilisation.

Une capitale fut bombardée sans que la guerre eût été déclarée. La sécurité était si grande que, la veille encore, les vaisseaux anglais s'approvisionnaient sur la côte de Danemark, et les habitants s'applaudissaient d'un événement qui était une occasion de gain pour eux. Tout à coup, pendant que l'armée danoise était en Holstein, les Anglais attaquent Copenhague par terre et par mer. Cinq mille hommes seulement, formés en partie de milices (*landvern*), secondés par le courage des bourgeois et des étudiants, résistèrent pendant trois jours. Quelle situation pour la population d'une grande ville! voir ainsi en pleine paix fondre sur soi tout à coup les fléaux de la guerre la plus cruelle! On rapporte des mots aussi atroces que l'action même. Des femmes ayant demandé la permission de sortir de la ville, on la leur refusa en les exhortant ironiquement à employer leur influence sur ceux qu'elles aimaient pour les engager à se rendre. Aujourd'hui, on rencontre à Copenhague des traces encore subsistantes de cette calamité. Un des premiers objets qu'on aperçoit en y entrant, est une église dont les décombres blancs ne portent point l'empreinte de la vétusté. C'est le bombardement qui l'a renversée. Rien n'est si triste que des ruines toutes fraîches, pour ainsi dire, et toutes neuves.

Ce n'est point à Copenhague qu'il faut chercher le type scandinave dans sa pureté. Le commerce, autrefois si étendu de cette ville, en mettant sa population en contact avec tous les peuples, a dû y introduire bien des

[1] Voy. le huitième volume de la belle *Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers.

mélanges. Aussi rencontre-t-on, à chaque pas, des traits qui ne sont pas du Nord; des yeux noirs; des cheveux noirs qui viennent d'ailleurs, peut-être des Grandes-Indes. En général, le Danemark est parmi les États scandinaves, celui qui l'est le moins. On le conçoit : le Danemark est la porte de la Scandinavie, son lien avec l'Allemagne. Le duché de Holstein, le plus grand fief de la couronne, a, durant des siècles, relevé de l'Empire. Depuis 1460, une famille allemande (Oldenbourg) règne sur le Danemark, et on a eu dans ce pays l'exemple de rois qui n'en connaissaient pas la langue. Cependant en dépit, et peut-être à cause de ces points de contact, il y a en Danemark une sorte d'antipathie pour les Allemands; et ce qui doit nous paraître assez singulier, l'espèce d'injure qu'on leur adresse (*Windbeutel*) exprime à peu près l'idée que nous nous faisons d'un Gascon.

Je craindrais de juger une ville dans laquelle je ne me suis pas arrêté longtemps; mais il me semble que ce qui fait le caractère de Copenhague, c'est précisément l'absence d'un caractère bien déterminé. Sa physionomie est de n'en pas avoir, et vraiment c'est quelque chose de piquant et d'original à sa manière, que cette fusion de mœurs allemandes, anglaises et françaises, qu'on retrouve partout. Il n'est peut-être aucune ville où l'usage des langues étrangères soit aussi répandu. Il est très-ordinaire d'entendre autour de soi, dans un salon, causer à la fois en anglais, en allemand, en français et en danois. Ces dialogues polyglottes m'étourdissaient d'abord; mais on finit par s'y accoutumer, et on en vient presque à trouver bien pauvre une conversation en une seule langue.

On sait que le gouvernement du Danemark est le plus absolu despotisme. C'est un fait curieux à côté de la Suède constitutionnelle, de la Norvége presque républicaine. Il

paraît du moins que ce despotisme pacifique est, entre les mains du monarque actuel, la plus douce des tyrannies. Un professeur danois, M. P***, qui se trouvait à Berlin, excita par ses discours et par des articles de journaux, quelque ombrage. Le gouvernement prussien, à cette époque, s'alarmait un peu facilement. On écrivit à Copenhague pour se plaindre de M. P***; le roi de Danemark se contenta de répondre : « Que voulez-vous? il aura cru être chez lui. »

La délégation faite par le peuple danois de tous ses droits à Frédéric III, semble un fait monstrueux dans l'histoire de l'humanité, et fut cependant un événement fort naturel. Le peuple, opprimé par l'aristocratie, ne sacrifia pas grand'chose en abandonnant des droits dont il ne jouissait point; et, par cet abandon fictif, il contraignit ses ennemis à déposer une puissance dont ils l'accablaient. En un mot, jamais révolution ne fut plus populaire. Ce fut une véritable conspiration, qui eut besoin de toute l'adresse et de tout le courage de quelques bourgeois patriotes pour réussir. La noblesse était furieuse d'accorder son consentement à une mesure qui lui portait un coup mortel, mais bien embarrassée pour se montrer moins dévouée au roi que la bourgeoisie et le clergé. Enfin elle céda, et l'ivresse fut générale; car pour la nation cet asservissement était une délivrance. Si l'expédient était périlleux, du moins est-il certain qu'il a réussi. Depuis ce temps, les choses se sont passées à l'amiable et comme en famille, entre le roi et le peuple. Maintenant il suffit de la volonté d'un prince éclairé pour accorder au Danemark une constitution que son aristocratie ne lui aurait pas donnée [1].

Dans cet État absolu, l'instruction est encouragée à un

[1] Cette prédiction s'est réalisée.

point dont devraient rougir certains gouvernements constitutionnels. Il y a maintenant plus de trois mille écoles lancastriennes en Danemark. Le seul reproche qu'on puisse adresser au pouvoir, c'est d'exercer une influence un peu tyrannique en faveur de cet enseignement. Il laisse bien une liberté complète en principe; mais en fait, sa faveur ou sa défaveur dépendent souvent du parti qu'on prend à cet égard. Il faut avouer que c'est un assez excusable emploi du despotisme.

Les universités sont à peu près sur le même pied que celles d'Allemagne. Le grand avantage de cet enseignement sur le nôtre me paraît être moins dans l'excellence des professeurs (nous sommes riches en ce genre), que dans la force des élèves. Le programme des connaissances exigées pour être admis à suivre le cours de l'université dans le Nord est effrayant. Je le répète, ce qui manque à la haute instruction publique en France, ce ne sont pas tant des maîtres que des élèves.

Copenhague renferme douze sociétés savantes, plusieurs musées, trois bibliothèques publiques, diverses collections particulières, et un athénée dans lequel on trouve les journaux et les nouveautés les plus intéressantes, publiées dans les diverses langues de l'Europe. Ce qui paraît à Paris est, neuf jours après, sur la table de l'Athénée de Copenhague.

La bibliothèque qui m'intéressait le plus, est celle de l'université; car elle est surtout précieuse par la collection de manuscrits dans la vieille langue scandinave qu'elle possède. Ces manuscrits curieux ont presque tous été conservés en Islande, le foyer et le sanctuaire de l'ancienne poésie et de l'ancienne histoire du Nord. L'Islande appartient aujourd'hui au Danemark, et c'est à Copenhague qu'ont été successivement transportés presque tous les trésors littéraires dont elle avait gardé

le dépôt. C'est donc à Copenhague qu'il faut aller maintenant chercher l'Islande.

Ces trésors n'ont point été stériles. Quelques hommes d'un rare mérite se sont voués à leur étude, et cette étude a ici un intérêt tout national. Les savants de Copenhágue mettent une sorte de patriotisme dans ces recherches sur l'ancienne existence de leur pays. C'est le même enthousiasme qui inspire M. Œlenschlœger quand il en rajeunit les traditions poétiques.

Je les vis, ces hommes doctes et excellents, les Nyerup, les Rask[1], les Rafn; je trouvai chez eux cette bienveillance et cette cordialité à laquelle les savants allemands m'avaient accoutumé; ils s'empressèrent de me guider dans mes recherches, et répondirent avec complaisance, même, à ce qu'il me semblait, avec plaisir, à toutes les questions de ma curiosité.

Je me rappellerai toujours les longues et douces heures passées avec M. P.-E. Muller, soit à parcourir la ville, soit à errer sous ces magnifiques hêtres du Parc (*Diur-havet*) qui s'avancent jusqu'au bord de la mer. M. Muller est distingué à la fois comme théologien, comme humaniste, comme antiquaire. Ce n'est guère que sur les bords de la Baltique, de la Sprée ou du Rhin, qu'on peut trouver ces divers mérites réunis dans la même personne. Je doute qu'un de nos théologiens pût écrire le traité de M. Muller sur le siècle de Théodose, ou fût en état de mettre en lumière nos vieilles chroniques, moins difficiles à lire que les sagas islandaises.

En outre, M. Muller est un des hommes dont la con-

[1] Ces lignes ont été écrites en 1827; depuis, la science a perdu M. Rask, mort dans un âge encore peu avancé, et MM. Nyerup et Muller.

versation est la plus spirituelle. Tantôt il m'ouvrait avec une aimable facilité les trésors de son érudition scandinave, tantôt nous nous surprenions à parler de la France, qu'il a habitée; du monde, de Paris, qu'il connaît presque aussi bien que les exploits et les mœurs des héros norvégiens du x[e] siècle.

J'avais entrevu Copenhague et ce qu'il renferme de plus distingué ; j'avais pris les directions dont j'avais besoin pour mes études. Je m'embarquai avec quelques amis[1] sur le bateau à vapeur qui devait nous porter en Norvége. Jusqu'ici je n'avais fait que saluer, pour ainsi dire, le seuil de la Scandinavie ; j'allais m'enfoncer dans ses profondeurs. Nature sauvage et fière, mœurs patriarcales, hospitalité antique, lacs, cascades de deux mille pieds, glaciers au bord de la mer, poétiques souvenirs, traditions merveilleuses, olympe du Nord, voilà ce que j'allais chercher, à l'aide d'une machine à vapeur anglaise; et aussi les discussions républicaines du Storthing, les travaux prodigieux des mines, la cahute du Lapon, les aurores boréales, Christiania, Drontheim, Stockholm et Bernadotte.

[1] Ces amis étaient M. Hæring qui, sous le nom populaire de Willibald Alexis, jouit en Allemagne comme romancier d'une réputation méritée, M. de Goldsheim et feu M. Frédéric Stapfer, qui portait dignement un nom rendu si vénérable par un homme éminent, dont le souvenir est cher aux lettres et à la religion. Notre caravane s'augmenta plus tard de M. de Cramayel, aimable compatriote, qui par sa connaissance des langues et des habitudes scandinaves nous fut aussi précieux que par sa gaieté toute française.

II.

LA NORVÉGE.

Départ de Copenhague. — Passage du Sund. — Nuit sur le Cattegat. — Gotha-Borg. — Aspect de la Suède. — Cascade de Troll-Hetta. — — Canal dans le granit. — Christiania. — La monarchie républicaine en Norvége. Politique, mœurs, culture intellectuelle. — Environs. — Mine d'argent de Kongs-Berg. — Charrette de poste. — Gulbranddale. — Effets de pluie et de brouillard dans les montagnes. — Le gaard, habitation norvégienne. — Airs nationaux ; leur caractère. — Tristesse du Nord. — Pensée de Naples.

Nous partîmes de Copenhague sur un magnifique bâtiment à vapeur norvégien qui devait nous transporter en trente-six heures à Christiania. L'établissement de ces communications rapides et régulières a considérablement rapproché la Norvége du reste de l'Europe. Un navire à vapeur propre, lustré, paré comme une maison hollandaise, commode et confortable comme une auberge anglaise, vous prend à Amsterdam, et, pour quelques cinquante francs, vous porte en quarante-huit heures à Lubeck ; aller de Lubeck à Hambourg est l'affaire d'une demi-journée ; un second bateau à vapeur fait en vingt-quatre heures le trajet de Hambourg à Copenhague. A Copenhague, on monte, comme nous fîmes, sur le

Prince Karl, qui, une fois la semaine, à jour et heure fixes, part pour Christiania. Enfin, à Christiania, sous la latitude de Pétersbourg, on trouve d'autres bateaux à vapeur, et on avance avec eux cent lieues plus au nord jusqu'à Bergen. Là on est en beau chemin pour pousser jusqu'en Laponie. Ainsi, un voyage au bout du monde n'est guère qu'une promenade par le coche.

Le *Prince Karl* partit le 26 juillet, vers cinq heures du soir. Tant que nous fûmes dans le Sund, la mer était assez calme, et on jouissait sans trouble du plaisir de courir rapidement entre la côte boisée de Zélande et la côte rocailleuse de Suède. Nous découvrîmes à notre droite la petite île de Hven, où s'élevait la tour qui servit d'observatoire à Tycho Brae. Dans cette tour solitaire, sur cet écueil de la Baltique, un grand seigneur suédois vint s'enfermer durant vingt années et livra le ciel agrandi par ses patientes observations au génie et aux lois de Kepler.

L'on sort du Sund à Elseneur, qu'habite le souvenir d'Hamlet. Là, le détroit a si peu de largeur, qu'il semble clos : c'est la porte de la Baltique; par cette porte étroite passent dans une année jusqu'à treize mille navires. On a laissé au Danemark le péage du Sund, qui forme la meilleure part de son revenu. La rencontre et le mélange des vaisseaux qui s'approchent ou s'éloignent, qui se rencontrent ou se fuient, produit en ce lieu un ravissant spectacle.

A peine hors du Sund, nous sentîmes les vagues du Cattegat, bras de mer par lequel le détroit communique avec l'océan du Nord, et où cet océan s'engouffre et se soulève avec fureur.

La nuit vint orageuse; tous les passagers étaient malades et gisants çà et là. Pour moi je n'oublierai jamais cette nuit du Cattegat que je passai tout entière sur le

pont, couché sous un banc, à l'endroit où j'étais tombé. Le ciel n'était pas couvert, on y voyait seulement courir de petits nuages blancs cuivrés sur les bords. Le vent sifflait dans les cordages sans voile, avec un bruit assez semblable au cri d'un oiseau, pendant que des chiens qui étaient à bord hurlaient d'une manière lugubre. Je comptais une à une les secousses intérieures que le mouvement de la machine imprimait au bâtiment, et qui semblaient des convulsions toujours sur le point de le briser. Si j'avais été en état de penser à quelque chose, j'aurais admiré cette puissante machine qui me portait, ce navire qui marchait contre le vent, heurtant de front les vagues et les fendant. La flotte russe qui allait à Navarin partager la gloire libératrice de notre pavillon était sortie la veille du détroit. Ces grands vaisseaux de guerre que j'avais contemplés avec admiration ne purent tenir la mer, et rentrèrent dans le Sund. Nous passâmes à travers l'escadre : c'était merveille de voir notre bâtiment, si petit en comparaison, poursuivre son chemin en dépit de la tempête qui forçait ces géants à reculer. C'était un beau triomphe et comme une bravade de la science : de nos jours, la science a maîtrisé la nature jusqu'à l'insulter.

Vers le soir le vent faiblit; fatigués de la mer, nous ne voulûmes pas nous exposer à une nuit telle que la précédente, nous débarquâmes à Gotha-Borg, sur la côte de Suède, à moitié route environ de Christiania. Me voilà donc en Suède une seconde fois, en traversant une portion pour atteindre la Norvége, comme j'en avais entamé une extrémité pour gagner le Danemark.

Quelle douceur, après avoir été ballotté par les vagues du Cattegat, de se reposer dans le bassin solitaire que forme l'embouchure de la Gotha! De grands rochers le dominent, un profond calme y règne. La vague lueur

du crépuscule, au sein de laquelle nous remontions lentement le lit du fleuve, nous donnait un sentiment encore plus profond et plus suave de la tranquillité qui nous environnait; il était dix heures et demie du soir, et il faisait grand jour. Ce fut un moment bien frappant que celui où, au fond de ce golfe, entouré d'écueils déserts qui me donnaient l'idée d'une baie de la Nouvelle-Hollande, parut une ville composée de maisons blanches, hautes, régulières, et s'élevant sur les deux bords de la Gotha, qui lui donne son nom. Le lendemain je montai sur la tour de la cathédrale pour saisir l'ensemble de cette belle ville de Gotha-Borg, dont le premier aspect promettait tant. Quel mécompte! cette ville était une rue.

Du côté opposé à la mer s'étend une plaine aride, que percent çà et là des rochers de granit peu élevés; il semble que les écueils de la côte se prolongent et se continuent dans l'intérieur des terres. Nous avions devant les yeux un des aspects malheureusement les plus fréquents de Suède. Une grande partie de ce pays n'est pas très-pittoresque. Il s'en faut que sous ce rapport la Suède, au moins dans le sud, égale la Norvége. Trop souvent on n'y rencontre point d'autre élévation que des coupoles arrondies de granit, d'un aspect insignifiant et monotone. On dirait des sommets de montagnes sortant de terre. Imaginez les Alpes dont on aurait comblé les vallées, et dont les dos seuls seraient saillants. Point de glaciers, mais pour dédommagement la mer qui vient vous surprendre au sein de cette nature alpestre, quand on pourrait facilement se croire à huit mille pieds au-dessus d'elle.

Nous partîmes de Gotha-Borg avec le projet d'arriver le soir à la cascade de Troll-Hetta. Ce mot veut dire la bruyère des sorciers. Là, selon la tradition, se rassem-

blaient ces êtres malfaisants, sous l'odieux nom desquels elle a caché, en les flétrissant, les peuples indigènes de la Scandinavie; ces Finnois, Telchines du Nord, races industrieuses et extatiques, dont les Lapons sont un débris altéré.

En s'éloignant de Gotha-Borg, le paysage s'embellit. Ici nous dîmes adieu au hêtre : le cours de la Gotha est la limite septentrionale de ce bel arbre, parure du nord tempéré. Bien que déjà nous fussions à la fin de juillet, nous vîmes les deux crépuscules se toucher. Je reconnaissais encore très-bien dans le ciel le point faiblement éclairé qui m'indiquait dans quelle direction se trouvait le soleil au-dessous de l'horizon; quand à côté de cette dernière lueur je vis poindre la première clarté de l'aube. Cette nuit-là, il n'y eut véritablement pas de nuit pour nous.

Par suite de divers retards, nous n'arrivâmes à Troll-Hetta qu'à trois heures du matin. Accablé de sommeil, engourdi de froid, dérouté par cette absence inaccoutumée de ténèbres, j'éprouvai des sensations étranges en me voyant emporter au milieu du brouillard à travers des solitudes qui fuyaient, en entendant nos chariots se précipiter rapidement sur des pentes de granit. Passant du rêve à la rêverie, ces deux états m'offraient tour à tour les images des êtres fantastiques qui avaient donné leurs noms aux lieux qui m'entouraient. Quand mes yeux souvent fermés se rouvraient, je me souviens qu'ils rencontraient un grand cheval noir entraînant avec une incroyable vitesse son léger attelage, et sur lequel était juché un enfant qui semblait un nain suspendu à sa crinière. Je croyais rêver encore. Enfin nous arrivâmes à la cascade de Troll-Hetta. Une brume jaune étendue sur tous les objets laissait entrevoir que le soleil était levé. Dans cette brume se mouvaient quelques

hommes; on y distinguait deux ou trois cahuttes sur des rochers, et une barque qui paraissait échouée.

La cascade de Troll-Hetta est une des plus célèbres dans un pays où il y a tant de cascades; d'autres m'ont plu bien davantage. Ce qui me gàtait surtout celle-ci, c'était le prosaïque accident qui depuis m'attrista souvent en présence des plus belles chutes d'eau de la Suède et de la Norvége : je veux parler de ces collines de sciures de bois qui les dominent en général de leurs sommets peu poétiques. L'utile est bien rarement camarade du beau, et l'utile veut qu'à une belle cascade soit presque toujours accolée une scierie belle aussi à sa manière, mais d'une tout autre beauté.

Le canal de la Gotha, près de Troll-Hetta, offre l'exemple rare d'un grand but d'utilité accompli, qui produit en même temps un effet puissant sur l'imagination; il a fallu détourner un bras de la rivière au-dessus de sa chute, et lui frayer, dans un espace d'une demi-lieue, un chemin à travers le granit. Ce qui frappe le plus, ce sont les huit écluses qui servent à élever les bâtiments du niveau inférieur de la Gotha au niveau du bras qu'on a détaché de sa partie supérieure. Elles sont toutes creusées dans le roc vif. C'est un singulier spectacle pour un homme perdu au milieu des rochers et des sapins, et qui pourrait se croire au sommet des Alpes, de voir tout à coup des navires monter vers lui, d'étage en étage, entre deux murs et par huit échelons de granit[1].

Un bras de mer étroit sépare la Suède de la Norvége. Après l'avoir traversé, nous ne nous aperçûmes d'abord

[1] Ce canal fait partie de la ligne de canalisation achevée sous Bernadotte, qui, au moyen des grands lacs du centre, réunit la mer du Nord au golfe de Bothnie.

de notre entrée en Norvége que par l'augmentation du prix des voitures avec un redoublement d'incommodités. Le pays reste le même : constamment solitaire, tantôt sauvage, tantôt cultivé, sans physionomie bien frappante jusqu'à Christiania.

On éprouve un véritable ravissement, quand, après avoir employé plusieurs jours à parcourir ces solitudes, on découvre, tout à coup, à ses pieds, la ville de Christiania dans une position admirable; au-dessus d'elle s'élève une grande pente verte semée de maisons de campagne, à la manière des beaux environs de Genève; derrière sont de hautes montagnes, et du côté opposé, la ville est bordée par la mer.

Quand nous arrivâmes au sommet de l'Egger-Berg, le soleil se couchait dans une vapeur grisâtre et légère. Les montagnes du fond étaient sombres, l'aspect du pays calme, la mer immobile. Cette grande étendue était muette, aucun mouvement dans le port, on voyait seulement une petite barque rentrer à l'approche de la nuit.

Ce point de vue est un des plus beaux de l'univers.

Regardez-vous du côté de la mer? les formes arrondies de la plage, la mollesse des contours, les longs promontoires, doucement abaissés, permettraient de penser à Naples, si un autre soleil les éclairait. Il faut avouer que c'est une chose étrange et belle à voir, que le golfe de Baia baignant les montagnes du canton d'Uri.

En général, on se plaint de n'avoir pas une idée vraie de l'immensité de la mer, parce que rien n'offre à l'œil un point de comparaison pour mesurer son étendue; mais ici cette foule d'accidents que produisent les anfractuosités du golfe, les pointes, les langues de terre, les récifs dont il est semé, rendent l'immensité sensible et l'agrandissent en la divisant.

De là résulte une prodigieuse variété d'aspects. En sui-

vant le rivage, tantôt vous croyez côtoyer un fleuve qui coule au pied des sapins; tantôt s'arrondit un bassin presque entièrement entouré de rochers; plus loin s'ouvre une soudaine échappée de vue entre de hauts écueils, ou bien un grand cap comme un mur à pic semble clore un lac tranquille; mais sortant tout à coup de derrière ce promontoire, un vaisseau à trois mâts vient vous apprendre que ce lac est la mer, que ces eaux si calmes sont des vagues perdues du grand Océan du Nord, qui ont bondi dans le Cattegat, et qui, de secousses en secousses, sont venues mourir sur ces plages lointaines et silencieuses.

La ville elle-même est sans monuments et sans caractère; une partie est neuve, blanche, régulièrement bâtie, percée de rues symétriques qui se coupent à angle droit, et doit ressembler aux nouveaux quartiers de certaines cités des États-Unis. C'est là qu'habitent les gros négociants et les employés. Une autre partie, occupée par le petit commerce, a une physionomie beaucoup moins régulière, mais beaucoup plus animée. Enfin, à l'extrémité nord de la ville, sont trois faubourgs composés du rebut de la population, ou plutôt d'une sorte de plèbe étrangère, comme celle de Rome, selon Niebuhr, à la population indigène. On donne à ces trois faubourgs les noms expressifs d'Alger, Maroc et Tripoli.

Quel dommage que, dans sa ravissante position, au sein de cette douce et belle nature qui l'environne, et à laquelle va si bien son nom qui sonne à l'italienne, Christiania n'ait pas un monument! Si elle s'agrandissait avec le temps, si elle gravissait la montagne qui la domine, si elle couvrait de *villas* les coteaux qui la cernent, ce serait la Naples du Nord, et une Naples libre.

En effet, s'il y a un pays où la forme du gouvernement soit une monarchie républicaine, c'est la Norvége : là,

2

nulle aristocratie, une égalité absolue entre les citoyens. Les lois sont votées par une assemblée unique, ouverte à la plus mince propriété : c'est le grand conseil *storthing,* véritable souverain qui a l'initiative, la sanction, le *veto,* c'est-à-dire tout le pouvoir législatif.

Que reste-t-il au roi? Presque rien; il n'a que le *veto* suspensif : si le storthing propose trois fois une mesure, et que le roi la rejette chaque fois, après ces trois rejets elle a force de loi. D'autre part, si le storthing a repoussé trois fois une mesure désirée par le roi, la mesure est décidément rejetée. C'est ce qui est arrivé au sujet de la noblesse héréditaire, que le roi voulait introduire en Norvége; après trois refus du storthing, il a fallu y renoncer. Le droit d'initiative du roi n'est guère mieux traité que son droit de sanction. Les propositions royales attendent leur tour d'inscription, et quand il est venu, le storthing peut les négliger. Il est vrai que le roi a le droit de dissoudre le storthing ordinaire, et de convoquer une session extraordinaire, qui ne s'occupe que de sa proposition; mais, dans ce cas même, il n'y a pas d'orateur du gouvernement chargé de la soutenir. On peut trouver que l'équilibre manque à une telle constitution; à quoi les Norvégiens répondent, d'abord qu'ils sont fort heureux, et en outre que le chef de l'État étant le roi de Suède, ils ont dû se réserver plus de garanties contre un souverain étranger. Ce qu'il y a de sûr, c'est que nul pays en Europe ne possède un gouvernement plus semblable à celui des États-Unis.

L'élection a deux degrés : tous les possesseurs de terres, ce qui forme la masse presque entière de la population, composée surtout de paysans, se rassemblent dans les églises, et nomment les électeurs; ceux-ci choisissent à leur tour les membres du storthing

dans leur propre sein et parmi ceux qui les ont nommés.

Les sessions ont lieu tous les trois ans ; chacune doit durer au moins trois mois, et quand le roi la porte à six, les députés reçoivent une indemnité. Cet usage est tout à fait dans les mœurs démocratiques du pays.

Nous nous trouvions à Christiania, précisément pendant une session. Nous fûmes curieux d'assister à une séance du storthing ; ainsi s'appelait cette ancienne assemblée des peuples scandinaves, type de nos *champs de mai*, où les guerriers se réunissaient une ou deux fois l'an, sous le ciel, tantôt dans une vaste plaine, tantôt sur une montagne; en Islande, sur le rocher volcanique de Thing-valla. Le storthing, que nous avions sous les yeux, était plus modeste : dans une petite salle très-simplement décorée, soixante membres environ délibéraient. Ils étaient vêtus de noir; un seul réjouissait l'œil et le cœur par son costume pittoresque et national : le législateur avait conservé l'habit du paysan. Dans la galerie ouverte au public, un matelot presque en chemise, tenant respectueusement son bonnet, paraissait suivre la discussion avec un intérêt religieux. Ces deux hommes représentaient, l'un au sein, l'autre en dehors de l'assemblée législative, la participation des classes inférieures aux affaires, participation certes bien légitime dans un pays où tout le monde sait lire.

Je ne pouvais pas encore comprendre bien distinctement les orateurs ; mais mon oreille était frappée du retour fréquent de ce mot *grund-lov* (loi fondamentale), toujours prononcé avec une accentuation énergique. Cet appel réitéré à la constitution du pays était la base du débat. Le ton de la discussion paraissait excellent,

et, bien que vif, mesuré. Les formes parlementaires anglaises étaient observées rigoureusement : chaque député parlait debout, de sa place, en s'adressant au président. J'étais émerveillé et vraiment édifié de trouver, aux extrémités de l'Europe, un peuple si avancé dans les habitudes constitutionnelles, encore toutes nouvelles pour lui, surtout quand je réfléchissais qu'il n'avait eu, durant plusieurs siècles, pour s'y préparer, que le régime très-paternel, il est vrai, mais entièrement despotique des baillis danois, gouvernant la Norvége au nom d'un souverain étranger et absolu. La liberté porte avec elle ses enseignements, et qui l'aime d'un amour sincère, sait bientôt la pratiquer.

Malgré leur émancipation de la couronne de Danemark, les Norvégiens sont encore Danois sous beaucoup de rapports. Les mœurs de Christiania sont, à peu de chose près, celles de Copenhague. On trouve dans les deux villes le même mélange d'habitudes et de langues étrangères. Le danois est l'idiome du pays, et l'existence du *norvégien* est une prétention nationale. Le norvégien imprimé est du danois ; la prononciation le dénature un peu. Dans l'intérieur, et surtout dans le nord de la Norvége, on parle différents dialectes qui se rapprochent plus du suédois, uniquement parce que l'ancien langage de la Scandinavie, père des idiomes qui s'y parlent aujourd'hui, s'est moins altéré dans ces vallées et en Suède qu'en Danemark. Deux enfants qui ressemblent plus à leur père que le reste de la famille, se ressemblent aussi davantage entre eux.

La Norvége a ses chants populaires, comme le Danemark et la Suède ; mais un bien petit nombre a été recueilli. A cela près, jusqu'à son affranchissement, sa littérature se confondait avec la littérature danoise, dont elle peut revendiquer pour elle le plus bel ornement :

Holberg, le second comique de l'Europe, le Molière danois, était Norvégien.

Depuis l'établissement de la constitution, l'indépendance et la liberté politique ont produit en Norvége, comme il arrive toujours, un commencement de littérature nationale. On cite déjà quelques noms, Biergaard, Schwach, Hansen; leurs principales productions sont des chansons à boire ou des chants patriotiques. Je demandais à un négociant, homme fort simple, si les Norvégiens avaient de ces chants avant l'époque de la constitution: « Alors, me répondit-il avec orgueil, nous n'étions pas un peuple. » Un autre négociant a proposé un prix pour le meilleur chant national; c'est M. Biergaard qui l'a remporté. Ce chant n'a pas une couleur bien originale, mais il est énergique, et on y sent une nationalité assez vive. Le poëte parle à ses compatriotes de leurs côtes neigeuses, de leurs cascades, de leurs mers poissonneuses, en homme fier de son pays; puis il ajoute:

« Librement pense et parle le Norvégien; librement il travaille au bien du pays; les oiseaux dans nos bois, les vagues de l'océan du Nord, ne sont pas plus libres que l'homme de Norvége, dont la volonté obéit à la loi qu'il s'est donnée. »

Un autre hommage rendu à la constitution norvégienne, c'est l'accroissement de la population de Christiania, qui a doublé depuis 1814.

Les sciences aussi commencent à être cultivées à Christiania. Cette ville possède maintenant un jardin des plantes, une université et quelques professeurs de mérite dans les sciences physiques, entre autres MM. Keyser et Esmark. Il était Norvégien, ce malheureux Abel, ce mathématicien de si grande espérance, qui est venu mourir obscur à Paris, en attendant que l'Académie eût trouvé le temps de s'occuper de ses mémoires, et

qui, alors, a été proclamé un homme supérieur..... quelques jours trop tard pour emporter en mourant cette consolation, que du moins on avait reconnu ce qu'il valait.

Une tournée dans les environs de Christiania est une promenade en Suisse. La ressemblance des localités s'étend à tout le reste, jusqu'à la forme des maisons, à la tournure et à la figure des habitants. Un Suisse, qui faisait partie de notre caravane, s'écriait sans cesse : « Voilà qui est exactement comme dans le canton de Berne. » Deux choses seulement qui manquent aux environs de Berne, se trouvent aux environs de Christiania, de larges rivières et la mer.

La présence perpétuelle de l'eau est le caractère de la Norvége. Ce n'est pas sans raison qu'elle s'appelle, chez Ossian, la terre des lacs, puisqu'on dit qu'elle en renferme trente mille. Je ne les ai pas comptés, mais ce nombre ne m'étonne point. Joignez à cela les innombrables bras de mer, détroits, golfes, qui découpent et entament les côtes. Aussi, dans un paysage norvégien, c'est l'eau qui forme les principales masses et les principaux plans. Il y aurait là, pour nos paysagistes, des effets neufs, au moins des essais curieux à tenter. On a vu qu'il n'est ni difficile, ni coûteux de visiter la Norvége. Je leur recommande, le cas échéant, le point de vue célèbre de Krog-Leven, à quelques lieues de Christiania, et celui qui porte le nom presque mérité de *Montée du Paradis*.

Dans nos excursions aux environs de Christiania, nous éprouvâmes souvent les brusques variations de la température d'un été de Norvége. Je me souviens d'un jour, où, le matin, on sentait dans le vent la froideur des neiges qu'il avait traversées, et à midi, au milieu d'un lac, je me penchais sur le bord de notre bateau, haletant après

quelque brise. Mes compagnons dormaient, accablés par la chaleur, tandis qu'un seul rameur nous faisait traverser lentement ce grand lac entouré de rives sauvages, et qu'une cloche retentissait dans ce désert silencieux et brûlant du Nord.

L'objet le plus curieux de notre petite tournée, était la mine d'argent de Kongs-Berg. Un mille avant d'y arriver, on entre dans un désert; au milieu de ce désert, on découvre tout à coup une ville qu'on n'attendait pas là. On voit sur le champ que c'est un produit de la mine, que la mine seule fait subsister. Il est trop vrai, avec la mine, la ville a prospéré; la décadence de l'une a entraîné la misère de l'autre. Dans un temps, la population était de onze mille âmes; maintenant, elle est de trois mille cinq cents, dont un quart mendie.

C'était la première mine où je pénétrais. J'éprouvai ce qu'on éprouve toujours en pareil cas. Je m'étonnai de me sentir enfoncé si avant dans la montagne; je fus livré à toutes les sensations bizarres qui nous attendent dans ce monde ténébreux, où l'on marche comme au hasard, étourdi par le craquement des machines criant dans l'abîme, par le bruit des cascades souterraines, qui se mêle aux chants rauques des mineurs, aux coups lointains et sourds du pic et du marteau, où l'on avance ébloui aux lueurs vacillantes des torches, suspendu à des échelles glissantes, ou rampant entre des roues énormes, sur des planches fragiles.

Nous avions fait cent cinquante lieues depuis Copenhague pour gagner Christiania; il nous en restait autant à faire pour atteindre Drontheim, l'ancienne capitale des rois de Norvége. Nous nous mîmes donc en marche, en nous enfonçant toujours plus au Nord, et nous nous dirigeâmes vers le Dovrefield, où nous devions franchir les Alpes scandinaves. C'est dans ce trajet que

la nature norvégienne nous apparut dans toute sa majesté.

Il fallait l'intérêt de ce spectacle pour nous dédommager des fatigues qu'il nous coûtait. Dans nos charrettes découvertes, nous étions exposés à la pluie, qui dura huit jours [1]. Ces charrettes devenaient de plus en plus incommodes, à mesure que nous avancions davantage. On ne pouvait ni s'y asseoir, ni s'y coucher; on était réduit à une attitude forcée, qu'on ne pouvait supporter qu'en la changeant au bout de quelques minutes contre une attitude moins pénible. C'est ainsi que, le premier jour, après notre départ de Christiania, nous côtoyâmes le grand lac de Mieusen. Le chemin, pierreux comme le lit d'un torrent, montait et descendait sans cesse. A la descente, nos chevaux se précipitaient avec impétuosité, et les cahots, qui nous disloquaient, faisaient tomber sur nos épaules les malles qui auraient dû nous servir d'appui. Quand nous montions, notre pesanteur nous entraînait à l'arrière de notre tombereau. Il résultait de cette accumulation de poids dans cette partie, qu'au milieu d'une de ces montées, que des chevaux norvégiens peuvent seuls tenter, les chevilles du brancard cédaient, et le brancard s'élevant comme le bassin vide d'une balance, nous qui formions le bassin pesant, nous nous trouvions sans cesse au moment d'être culbutés en arrière, et de rouler dans le lac. Mais le paysan qui nous conduisait ne s'émouvait guère de pareils accidents; il sautait à terre, et, pesant sur le brancard au point de se faire enlever à demi, finissait par rétablir l'équilibre. Alors il coupait une nouvelle cheville, la fichait dans

[1] On échappe à tous ces inconvénients en se munissant, à son entrée dans le pays, d'un cabriolet. Mais on ne peut se servir commodément d'aucune voiture plus pesante.

le brancard, reprenait sa place, et faisait galoper son cheval.

Je ne peux dire que je fusse très-mécontent de cette manière de voyager. La nouveauté m'en plaisait. Et par moments, couché à la renverse sur cette horrible charrette, trempé par la pluie, ne voyant que les sapins à travers lesquels j'étais emporté et le lac, dont les flots et les bords se confondaient avec le brouillard, j'éprouvais quelque chose du ravissement que lord Byron ressentait dans sa barque, sur le lac de Genève, au sein d'une nuit orageuse.

Toute la journée du lendemain et la matinée du surlendemain furent employées à suivre les bords du grand lac Mieusen, que nous ne perdions jamais de vue pour longtemps. J'eus le loisir de me convaincre, en longeant ses rives monotones et solitaires, que l'uniformité dans la grandeur est le caractère dominant de la nature du Nord. Une certaine pente verte, assez semblable à un côté d'une vallée des Alpes, s'élevait perpétuellement sur l'autre bord du lac, ainsi que je l'avais remarqué à son commencement. C'était comme une décoration qui voyageait avec nous. Le lac avait aussi toujours à peu près le même aspect. A sa longueur, à ses sinuosités, on eût dit un large fleuve débordé entre de hautes montagnes.

C'est la grandeur des distances, c'est l'étendue des lieux qui distinguent surtout ces régions des autres pays de montagnes que je connais, par exemple la Suisse. En Suisse, on passe sans cesse d'une vallée à une autre vallée, d'un canton à un autre canton; on peut commodément s'élever, dans une même journée, à diverses latitudes, visiter des populations différentes de mœurs, de costume, de langage; mais en Norvége, on fait trente lieues sans quitter le bord du même lac, sans sortir du même district, on ne s'effraye point d'un détour de cinquante lieues pour

voir une cascade; tel paysan fait tous les dimanches, pour aller en poste à l'église la plus proche et pour en revenir, plus de chemin qu'un habitant de l'Oberland n'en fait dans toute l'année. Comme l'homme est borné, et qu'il ne peut saisir qu'un point à la fois, cette grandeur ne frappe pas d'abord, et la portion de vallée où l'on se trouve produit au premier coup d'œil le même effet qu'une vallée entière de la Suisse; mais le temps s'écoule, les relais se succèdent, et on retrouve encore devant ses yeux les tableaux qu'on a déjà contemplés : alors on commence à s'étonner que le même spectacle dure si longtemps; on se rappelle tout le chemin qu'on a fait, et on arrive ainsi à sentir par réflexion le grandiose de cette vaste nature.

En Norvége, les vallées sont des provinces, les torrents sont des fleuves, les lacs de petites mers. La hauteur absolue des montagnes seule n'est pas sur cette grande échelle. Des montagnes de huit mille pieds sont peu dignes de ce magnifique entourage.

Il est à regretter de ne pas rencontrer au bout d'une de ces vallées le Mont-Blanc, à qui elles siéraient mieux que la mesquine vallée de Chamouny; il est certain que dans le Nord, aux grandes forêts, aux grands lacs, aux longs fleuves, aux masses de rochers, il manque pour couronner cette harmonie d'immensité d'être dominés par de gigantesques sommets.

Le Gulbrand-dale est une de ces vallées de cinquante lieues dont je parlais tout à l'heure; elle débouche dans le lac Mieusen. En le quittant, nous entrâmes dans cette gorge longue et profonde qui devait nous conduire au Dovrefield, où est le plus haut passage des Alpes scandinaves. Quand on pénètre dans le Gulbrand-dale, l'aspect du pays change tout à coup; au lieu des pentes doucement inclinées qui bordent le Mieusen, on se trouve d'a-

bord au fond d'un précipice étroit, dominé de tous côtés par des sommets qu'on voit s'élever les uns au-dessus des autres, à mesure qu'on s'élève soi-même en serpentant au milieu d'eux.

La pluie recommença dans cet endroit et nous tint depuis assez fidèle compagnie jusqu'à ce que nous eussions passé le Dovrefield. Pour m'en consoler, je me faisais ce raisonnement, qui se peut défendre : en général, les formes des montagnes scandinaves manquent de beauté ; il n'y a pas pour l'œil beaucoup à gagner à saisir bien exactement les rudes contours de ces masses, comme s'il s'agissait des lignes gracieuses d'Albano ou de Tivoli. Un jour terne, un ciel pluvieux ne vont point mal à un pays sévère et triste, pas plus qu'à un monument gothique, tandis que la lumière, et une lumière éclatante, est nécessaire à la nature méridionale comme à l'architecture grecque ou romaine. Je dirai plus : le Nord, à quelques exceptions près, est vraiment laid par un beau soleil; cette splendeur hors de place ne sert qu'à faire sentir durement à l'œil les pointes aiguës des sapins, les formes tantôt heurtées, tantôt plates des rochers; la nature est alors comme une laide qui s'entourerait de bougies; mais il est des figures qui, sans être belles, plaisent dans le demi-jour ou entrevues à travers un voile; la nature a dans le Nord besoin de cette coquetterie, et c'est quand elle se voile de ces brumes, qu'elle apparaît dans sa véritable beauté. Une lumière pâle, un ciel nébuleux, composent avec la sombre verdure des pins et la teinte grisâtre des rochers une harmonie douce et triste qui n'est pas sans charme. Les effets de pluie et de brouillard dans les montagnes donnent souvent naissance à des accidents qui plaisent, mais qu'on ne peut ni décrire ni presque se retracer; c'est à l'horizon une vapeur blanchâtre, pluvieuse et un peu éclairée, ou un sommet

que termine brusquement une masse de nuages noirs; on voit le brouillard flotter sur les vallées, ramper le long du flanc boisé des montagnes, se poser sur leurs crêtes : soudain, avant qu'on se soit rendu compte de son mouvement, il vous entoure et l'on n'aperçoit plus rien. Mais voilà qu'un coup de vent le chasse, le précipite dans les ravins, l'emporte en tourbillons sur la cime des montagnes, alors on voit autour de soi, à ses pieds, au-dessus de sa tête, tantôt loin, tantôt près, s'ouvrir, se refermer des échappées rapides; le voile se déchire, se déploie, se lève, retombe, puis on aperçoit tout à coup au milieu de la vapeur une prairie, une cabane, éclairée par le soleil; ou bien une haute cime s'élève comme une île du milieu des vagues fantastiques de brouillard que le vent roule et amoncelle autour de ses flancs. Tel était le spectacle que nous avions fréquemment dans le Gulbrand-dale, en suivant le fleuve qui en a creusé les profondeurs. Ce fleuve, moitié lac, moitié torrent, par moments se précipitait en larges cataractes; par moments donnait l'idée d'un bras de mer par le murmure de ses flots, que le vent descendu des hauteurs brisait sourdement contre les troncs des sapins et les racines des aunes.

Sur toute la route de Christiania à Drontheim, dans un espace de cent cinquante lieues, on ne rencontre pas un village; chaque famille vit isolée dans son gaard[1]. Ce mot est intraduisible; nul autre ne donne une idée exacte de la manière d'être des paysans norvégiens. Un gaard est un groupe plus ou moins considérable de maisons en bois, qui ne constituent à elles toutes qu'une seule habitation. Dans l'une de ces petites maisons, couchent tous les membres de la famille, souvent assez nombreuse;

[1] On prononce Gór.

dans une autre, ils se réunissent pour manger, dans une troisième est la cuisine, dans une quatrième la grange : il en est de même pour le grenier commun. En un mot, tout ce qui ordinairement demande une pièce séparée, forme ici une cabane à part. Un gaard, c'est une maison décomposée. Cette disposition singulière du gaard est particulière à la Norvége, elle y remplace le village ; le village est une agglomération de familles, le gaard est la famille primitive, dont les membres habitent, possèdent, vivent en commun ; il semble que ce soit là l'élément le plus simple de la société, et qu'en Norvége on en soit resté à son premier degré. Probablement les peuples germains, avant de former des villages, s'établissaient par famille sur le sol qu'ils occupaient : ces établissements devaient ressembler beaucoup au gaard norvégien. En général, c'est en Norvége que se sont le mieux conservées les mœurs originelles de ces peuples, c'est là que s'est réfugiée la vieille Germanie, c'est là qu'il faut aller chercher un commentaire de Tacite.

Ces cabanes offrent rarement le luxe d'une construction en planches ; plus souvent leurs murailles sont composées de troncs de sapins placés les uns sur les autres et serrés artistement : de la mousse placée à l'intérieur, dans les jointures, achève de les rendre impénétrables à l'air, et avec cette grande simplicité de moyens, ces demeures tout à fait primitives sont assez chaudes et assez confortables.

On n'y trouve pas une grande opulence, cependant on y remarque plus de saleté que de misère. La terre est bien peu fertile en Norvége, mais il y en a tant pour si peu d'hommes, et ils ont si peu de besoins ! Quelquefois même j'ai été surpris de rencontrer sous le toit d'une cahutte perdue dans le désert une bonne batterie de cuisine en très-bel ordre, et un air de satisfaction et de

fierté qui annonçait dans les possesseurs l'absence du besoin et du souci.

Le second jour de notre entrée dans le Gulbranddale, nous arrivâmes le soir au bord d'un petit lac. Nous nous étonnions de ne pas voir sur la rive le gaard qui devait nous servir d'asile pour la nuit, il était de l'autre côté. En Norvége, on traverse un lac comme ailleurs le ruisseau; un bateau nous attendait, qui nous passa sur l'autre bord. Je trouvais assez poétique cette manière d'arriver à l'auberge.

Ce gaard était un des mieux fournis que j'eusse encore vus, et le paysan auquel il appartenait devait vivre au bout de son lac dans une certaine aisance. Sa femme avait un vêtement noir très-propre; pour lui, grand, fort, la démarche lente, les manières lourdes, couvert d'une étoffe velue, l'air fier et gauche, comme embarrassé entre son orgueil de paysan indépendant et sa condition d'aubergiste, il avait assez la mine d'un ours forcé à servir, qui obéirait en grondant.

Le lendemain nous continuâmes à nous élever toujours de plus en plus, et nous arrivâmes au pied du Dovrefield. Nous rencontrâmes ce jour-là le monument d'une victoire remportée par les Norvégiens sur un corps écossais commandé par un capitaine Saint-Clair, au service de la Suède. Ces Écossais furent écrasés dans cette vallée par des rochers que leurs ennemis firent rouler sur eux du haut des montagnes. Une croix de pierre est placée au lieu où ils ont péri. Il existe sur cet événement une ballade devenue populaire; nous nous la fîmes chanter par un paysan pour en connaître l'air. On ne se serait pas douté qu'il eût été fait pour un chant de triomphe, tant il était languissant et triste. Il en est de même de tous les chants populaires du Nord; bien que souvent les paroles expriment la gaîté ou un sentiment vif, la mélodie

en est toujours traînante et plaintive : c'est que le caractère de la musique nationale ne traduit pas telle ou telle disposition passagère, mais le fond même de l'âme d'un peuple. Or, la tristesse est le véritable caractère du Nord, on l'y retrouve partout; dans le silence et la grandeur de la nature, dans le morne regard de l'homme, dans sa démarche lente et son chant plaintif, dans les brumes de la mer, dans les longues nuits et les longs crépuscules. Il m'est arrivé par moment d'avoir un sentiment bien profond et bien intime de cette tristesse septentrionale, quand, m'éloignant un peu de mes compagnons, j'allais m'asseoir sur un sapin renversé, et que je promenais mes regards sur une étendue immense et silencieuse. Je restais ainsi longtemps sans qu'aucun mouvement, aucun son, vinssent m'arracher à ma rêverie, et cependant le bruit le plus léger se fait entendre dans le calme universel : c'est un petit oiseau qui se plaint faiblement dans les airs, ou le cri d'un corbeau caché dans un nuage, ou un coup de rame au loin sur un lac solitaire.

Je retrouve une note écrite le 15 août, au moment de passer le Dovrefield.

« .... Nous n'avions point de chevaux, il a fallu attendre plusieurs heures dans cette cabane, la dernière avant le passage des montagnes; elle ne renfermait qu'un vieillard ivre qui ne comprenait rien à mes demandes de chevaux et de charrettes, et dont l'idée fixe était de me faire prendre de son tabac dans son horrible tabatière. Je suis sorti pour échapper à cette hospitalité; je me suis assis devant un chalet sur quelques peaux qui se trouvaient là; en face de moi, un torrent tombait d'un immense escarpement, une clochette retentissait au loin; à quelque distance, des vaches ruminaient, couchées sur la mousse mouillée. Il faisait humide et froid, il pleuvait

sur les montagnes. Au bout d'une longue vallée, pleine de maigres sapins, s'élevaient des cimes nues; le soleil les éclairait-il? ou seulement leur couleur était-elle un peu plus pâle que celle des cimes environnantes? J'ai douté longtemps. Je me suis demandé quelle heure il pouvait être, je n'en avais aucune idée, nous avions depuis le matin été témoins de la même désolation, et nul souvenir distinct et varié ne pouvait marquer pour nous les instants; d'ailleurs ces jours brumeux se confondent avec le crépuscule. J'ai regardé à ma montre, il était six heures. Je n'ai pu m'empêcher de penser tout à coup à Naples et de me dire : « C'est l'heure du Corso; à présent, les voitures roulent au bord de la mer, sur cette belle plage où est Chiaja; la gaîté du soir commence à faire retentir Sainte-Lucie, le Vésuve est violet, la mer bleue, verte, étincelante, et le soleil, qui le croirait? ce même soleil, disparaît derrière le Pausilippe embrasé! »

III.

SUITE DE LA NORVÉGE.

Mœurs des paysans norvégiens. — Maîtres d'école ambulants. — Duels singuliers. — Passage des montagnes. — Vallée des cascades. — Drontheim. — Maisons de bois. — Antiquités. — Ignorance d'un bibliothécaire. — Mœurs de Drontheim. — Crépuscule. — Adieux à l'océan du Nord.

Nous étions arrivés au cœur de la Norvége; nous allions franchir le Dovrefield, le Saint-Gothard des Alpes scandinaves. Là nous pouvions observer, dans toute sa pureté, le caractère des paysans norvégiens, de ces hommes lents et énergiques, simples et fiers, rudes et hospitaliers. Cette lenteur de leurs mouvements et de leur esprit semble tenir à leur organisation et à leur climat. Leurs fibres, naturellement plus dures que celles des méridionaux, raidies encore par le froid, n'ont ni mobilité ni souplesse, mais de la ténacité et de la force. Si on leur adresse la parole, il s'écoule toujours quelques minutes avant qu'ils s'en aperçoivent; rarement ils répondent à une première question.

C'est que leur cerveau n'a pas eu le temps de faire

l'opération nécessaire pour comprendre. Mais une fois qu'ils comprennent, ils comprennent bien et répondent avec une droiture et une fermeté de sens qui étonne. Pour le plus simple calcul, pour des comptes qu'ils sont obligés de faire tous les jours, il leur faut un temps surprenant, mais aussi ils ne peuvent pas plus se tromper qu'une machine arithmétique. Le voyageur qui arrive à la porte d'une auberge, fort pressé de se reposer et de se restaurer, ne saurait se défendre de quelque humeur, en voyant ces géants immobiles, debout sur le seuil de la maison, les bras croisés, et fumant leur pipe avec un flegme parfait. On s'agite, on s'impatiente, on les questionne, ils continuent à fumer avec la plus profonde indifférence, et vous regardent fixement sans paraître vous apercevoir. Mais ce même homme, à qui il a fallu tant de temps pour se convaincre que vous étiez là devant ses yeux, et que vous aviez besoin de lui, une fois que cela sera bien entré dans sa tête, se mettra en devoir, sans se presser, il est vrai, de vous fournir consciencieusement tout ce qui est à sa disposition. Ne l'étourdissez pas de questions, ne lui donnez jamais deux ordres à la fois, ayez patience, tout sera fait sans ostentation, sans empressement, mais avec une scrupuleuse attention et une exactitude souvent désintéressée.

Ces hommes ont autant de fierté que de droiture ; ils ont gardé fidèlement le tutoiement des âges héroïques, et l'adressent à tout le monde sans exception, à leurs pasteurs comme aux étrangers, que peut surprendre d'abord cette allocution familière.

Le sentiment de leur indépendance, de la constitution vraiment républicaine sous laquelle ils vivent, n'ôte rien, comme on peut croire, à cette fierté native. Ils ont une idée fort nette de leur situation politique à l'é-

gard de la Suède. L'un d'eux nous disait : « Les Norvégiens n'ont rien à démêler avec les Suédois ; ils ont le même roi, et voilà tout. » Sur toute la route de Christiania à Drontheim, nous rencontrions les paysans occupés du storthing qui venait de finir ; des vieillards en guenilles sortaient de leurs cabanes pour venir s'enquérir auprès de nous si la session était terminée.

On sera moins surpris de cette préoccupation générale de la chose publique, si l'on se rappelle que tous les paysans, sans exception, savent lire et écrire. On n'admet à la communion que ceux qui ont reçu cette instruction élémentaire. Elle est également exigée pour l'exercice des droits politiques. Par ces deux raisons, nul ne s'en dispense.

La difficulté est d'aller à l'école dans un pays où les habitations sont isolées et séparées quelquefois par une distance de sept à huit lieues. Comment faire? On obvie à cet inconvénient par des maîtres d'école ambulants. L'un d'eux s'établit sur un point pour un temps, durant lequel il instruit tous les enfants des habitations qui ne sont pas trop éloignées. Cela fait, il lève sa tente et va porter ailleurs son enseignement nomade. Malgré cette facilité, les écoliers doivent avoir encore de terribles courses à faire pour en profiter ; et avec une tête norvégienne qui n'apprend pas vite, un petit paysan doit faire en allées et venues l'équivalent d'un voyage avant de savoir lire.

Tout paysan a sa Bible, qu'il lit le dimanche, et souvent d'autres livres encore. Au rapport des libraires de Copenhague, il se vend, proportion gardée, beaucoup plus de livres en Norvége qu'en Danemark ; et cela non-seulement dans les villes, qui, d'ailleurs, ne sont pas nombreuses, mais encore dans l'intérieur du pays.

M. P.-E. Muller [1], à qui j'emprunte ce détail, dit avoir connu des voyageurs qui avaient trouvé chez un paysan, dans les montagnes, un Euclide que le père de famille avait étudié d'un bout à l'autre; chez un second, il trouva quelques écrits de Kant; chez un troisième, un volume de Rousseau.

On m'a conté à Christiania qu'un autre voyageur, étant arrivé dans une vallée reculée de la Norvége avec des instruments de physique pour mesurer les hauteurs des montagnes, avait excité chez ces paysans un étonnement qui d'abord faillit lui être funeste. On le prit pour un sorcier, et on alla chercher le ministre pour l'exorciser. Jusque-là son aventure ressemble à beaucoup d'autres; mais ce qui me paraît caractériser les Norvégiens, c'est ce qui suit. En s'expliquant, il parvint à leur faire comprendre la destination, et jusqu'à un certain point l'emploi de ses instruments. Alors ils passèrent de l'inquiétude à l'admiration, se firent dire les hauteurs de toutes les montagnes environnantes, les gravèrent dans leur mémoire, les apprirent à leurs enfants; et depuis, quand d'autres voyageurs sont venus dans ce coin écarté, ils ont été fort étonnés de trouver ces bonnes gens si bien informés de la hauteur de leurs montagnes, et tout fiers de posséder quelques éléments de trigonométrie.

C'est probablement à cette grande diffusion de l'instruction populaire qu'est due la rareté des crimes et des supplices en Norvége. La peine de mort y est presque inconnue. Cependant, il y a quelques années, cinq hommes commirent un assassinat sur des marchands qui avaient imprudemment tenté leur cupidité, en leur

[1] Ueber den ursprung und verfall der Islaendischen historiographie, p. 153.

laissant voir qu'ils étaient porteurs de sommes assez considérables ; mais le crime était pour les meurtriers quelque chose de si nouveau, de si étrange, ils étaient si embarrassés de ce qu'ils avaient fait, qu'ils se trahirent bien vite, avouèrent tout au premier interrogatoire, et, selon l'ancienne coutume du pays, eurent la tête tranchée avec la hache.

Par moments, les paysans norvégiens sortent violemment de ce calme qui leur est habituel, par de courtes explosions d'une gaîté sauvage, par la colère ou par l'ivresse. Souvent il en résulte des combats sérieux. Leur arme est un couteau à gaîne qui pend toujours à leur ceinture; mais si ce que l'on dit est vrai, ils portent jus que dans la fureur du duel le sang-froid qui leur est propre. On assure qu'avant de combattre, chacun lance son couteau contre une table, et que le point d'honneur, la loi du combat, leur défend d'enfoncer cette arme dans le corps de leur adversaire plus avant qu'elle n'est entrée dans le bois. On ne peut assez admirer tant de bonne foi dans la convention, et une précision d'adresse et de loyauté si grande dans son accomplissement.

Ces paysans ont encore une autre sorte de duel qui se conçoit plus facilement. Chacun des deux combattants tient dans la main droite un de ces redoutables couteaux, et, de la gauche, saisit fortement le poignet droit de son adversaire ; ainsi chacun s'efforce à détourner le coup de l'autre en lui portant le sien. Ce duel, qui tient de la nature de la lutte, convient à des montagnards, chez qui la force corporelle et l'agilité sont les qualités principales, et celles qui doivent toujours avoir l'avantage.

Nous avions franchi le fameux passage du Dovre-Field presque sans nous en apercevoir. J'attendais toujours une cime escarpée qu'il nous faudrait gravir ; mais comme

nous avions fait cinquante lieues en nous élevant insensiblement, nous étions arrivés sans nous en douter jusqu'au sommet, et, à force de petites montées et de petites descentes, nous nous trouvâmes de l'autre côté.

Du reste, rien de plus triste que ces hauteurs : le terrain se compose presque uniquement de tourbières, de mousse, de pierres et de marécages. On ne conçoit pas qu'à cette élévation on puisse trouver tant d'eau. On la voit sourdre de tous côtés. Nous n'apercevions, à travers le brouillard qui nous entourait, que de petits lacs et de petites vallées, des crevasses où traînait quelque reste d'une neige paresseuse, des bouleaux rabougris et déformés, des montagnes longues, arrondies, couvertes du lichen que paissent les rennes. En somme, tout ce pays ressemble beaucoup à celui des Lapons. En s'élevant, on trouve toujours l'analogue des régions situées plus au Nord : les hauteurs moyennes de la Suisse donnent une idée des plaines de la Suède ; et ici, près des sommets de la Norvége, j'avais une anticipation des marais de la Laponie.

Un véritable enchantement m'attendait sur le revers du Dovre-Field. Je marchais tête baissée à l'entrée d'une vallée qui débouche hors des montagnes ; tout à coup je lève les yeux et j'aperçois près de moi trois cascades, dont l'une semblait tomber des nuages assez bas qui flottaient sur nos têtes ; un oiseau de proie volait en cercle à l'entour, et parfois venait la raser de son aile. Les cascades qui sont dans les livres, qu'on va chercher de propos délibéré, m'ennuient presque toujours ; mais ici la surprise, l'inattendu de cette rencontre me ravit, et, dès ce moment, la même surprise se renouvelait à tous les pas. Je me croyais chez Ossian ; c'était bien la vallée aux cent torrents, la vallée étroite et retentissante de Cona. Ce n'est qu'en Norvége, après plusieurs jours de pluie,

qu'on peut trouver cette abondance d'eau vive, ce luxe de cascades. Chaque rocher avait la sienne; toutes étaient différentes de forme, d'aspect, d'effet pittoresque : les unes tombaient à ma droite du sommet qui bordait la route; j'en voyais à ma gauche blanchir sur l'autre flanc de la vallée; d'autres encore grondaient invisibles comme un tonnerre souterrain. Tantôt c'était de loin comme un filet d'écume serpentant sur un fond noir; tantôt comme une écharpe se détachant d'un sommet et se déroulant dans les airs; celles-ci glissaient sans bruit le long des pentes; celles-là, d'un seul bond, se précipitaient dans une vallée étroite et profonde, tombaient comme un fleuve ou se brisaient en mille ruisseaux; l'une s'échappait à mi-côte d'une large grotte, puis, comme un cône immense, s'engouffrait dans un abîme. Une autre couvrait tout un pan de rocher de sa nappe large et transparente. J'en vis deux surtout, former le contraste le plus frappant du gracieux et du terrible : la première semblait un ruban d'argent qu'une main invisible laissait flotter au-dessus de la cime des sapins et des bouleaux; pour la seconde, on eût dit un grand serpent blessé traînant ses replis sur le flanc de la montagne, et se roulant dans son écume.

Je sais qu'on perd ses paroles à vouloir décrire de pareilles scènes et que les lecteurs redoutent les efforts maladroits qu'on fait pour les rendre; mais il faut savoir gré de sa retenue à un homme qui a vu quelques centaines de cascades et qui se borne à en décrire une demi-douzaine.

Quand on a passé le Dovre-Field, la nature prend un caractère encore plus imposant de grandeur et de solitude; les formes des montagnes deviennent plus hardies, les vallées s'élargissent, et on découvre ces immenses horizons que je n'ai vus qu'en Norvége. A mesure qu'on

avance vers le Nord, la verdure, qui est le véritable ornement de ces contrées, redouble de fraîcheur; l'œil en est constamment enchanté, on oserait presque dire ébloui, tant elle est vive et éclatante. Cette verdure perpétuelle tapisse toutes les montagnes, borde tous les lacs et tous les torrens, gravit les pentes les plus escarpées des rochers et couronne leurs cimes les plus aiguës. Les toits des cabanes sont verdoyants comme des prés. L'avoine y croît en abondance, de sorte qu'on pourrait y faucher et même y moissonner. Des pieds de sorbier des oiseaux y poussent même quelquefois, et alors on dirait que ces toits portent des vergers.

La beauté des sapins de Norvége est célèbre. Ces arbres paraissent être d'autant plus beaux, qu'ils approchent plus de la latitude, au delà de laquelle leur taille diminue; c'est comme les Norvégiens si grands, qu'on rencontre tout juste avant les Lapons si petits. Il semblerait que le froid est favorable au développement de l'homme et des végétaux jusqu'à un certain point, et au delà l'arrête brusquement. Le bouleau, qui seul partage avec le sapin la possession de ces déserts de verdure, y atteint aussi des proportions plus grandes que dans nos climats. Sa forme est plus majestueuse, ses branches plus tombantes; il offre souvent l'aspect du saule pleureur, et son feuillage pâle et délicat se détache avec grâce sur le feuillage des sapins dont il égaye un peu la teinte mélancolique.

Nous approchions de Drontheim, de cette ancienne capitale des rois de Norvége; mais rien n'annonçait le voisinage d'une ville de dix mille âmes : c'était toujours la même solitude; d'immenses forêts, d'immenses horizons et point d'hommes; d'énormes masses de montagnes amoncelées les unes derrière les autres, de vastes espaces de verdure et de vastes espaces d'eau. Imaginez avec cela

un ciel gris, un jour sans éclat qui ne semblait pas venir du soleil, tant il était terne et morne; une tristesse infinie et un grand calme.

Après avoir traversé une dernière forêt de sapins, puis des pelouses désertes semblables à toutes les autres, on se trouve sur une petite hauteur; au delà on n'attend rien que des nouveaux déserts. Tout à coup on aperçoit à ses pieds les toits rouges de Drontheim. En présence de Drontheim, il est impossible de ne pas songer à Christiania. Les deux villes sont placées au fond d'un de ces *fiords*, ou bras de mer nombreux, qui s'étendent dans l'intérieur de la Norvége et l'entament si profondément. Le fiord de Drontheim a trente lieues. C'est jusqu'à la pleine mer un labyrinthe d'îles, d'îlots, de promontoires; mais devant Drontheim le golfe est libre. Un mur de rochers à pic, en demi-cercle, semble la clore de tous côtés. La petite île de Munck-Holm, à un demi-quart de lieue de la côte, en face de la principale rue de Drontheim, s'élève seule au milieu de cet immense bassin. Deux amas de rochers s'avancent des deux côtés de la ville comme de gigantesques bastions; sur l'un d'eux était, selon la tradition, le château du farouche Hakon-Iarl, le dernier chef païen de la Norvége, qui sacrifia, dit la Saga, son propre fils à ses anciens dieux. Sur ces rochers, en présence de cette mer et de ce ciel, on place bien le sanglant récit de la Saga.

Si la position de Drontheim rappelle celle de Christiania, l'aspect des deux villes n'en fait pas moins une impression bien différente. A Christiania, malgré le caractère de tristesse et de grandeur empreint sur les rivages, on est encore, si l'on ose ainsi parler, dans la Norvége gracieuse; à Drontheim, on est au fond de la vraie Norvége, de la Norvége austère.

Ici la mer est vraiment le triste océan du Nord : plus

de mollesse dans les contours, plus de formes arrondies; des lignes droites, des rochers à pic, des écueils. A Christiania, une végétation abondante couvrait les îles et les rives, descendait jusqu'au sein des flots. Ici l'on est presque au terme de la végétation, la verdure est toujours belle, mais les arbres sont clair-semés, on les remarque, on les compte, on les regrette; les brumes même sont plus épaisses, plus sombres; on se sent bien plus reculé, bien plus perdu vers les confins du monde vivant, vers les lointaines extrémités de l'univers.

Drontheim est entièrement bâtie en bois; sa cathédrale est le seul bâtiment en pierre qu'elle renferme. Les rues sont larges, coupées à angle droit, et bordées de maisons rouges, jaunes, grises, dont la bigarrure n'a certainement rien de monumental, mais quelque chose de gai et d'animé qui ne déplaît pas à l'œil. Malgré la simplicité des matériaux, le luxe se montre dans la décoration extérieure de ces demeures; il y a à Drontheim telle maison, celle du gouverneur, par exemple, qui peut passer pour un hôtel ou un palais de bois. Souvent l'entrée est ornée d'un portique élégant; des colonnes corinthiennes soutiennent un fronton classique, et l'on entre ainsi magnifiquement dans une maison dont les murs, à l'intérieur, sont formés de troncs de sapins couchés les uns sur les autres comme dans les *gaards* reculés des montagnes.

Le lendemain de notre arrivée était un dimanche. Nous allâmes à l'église. La cathédrale de Drontheim passe pour le plus ancien monument d'architecture de la Scandinavie; mais elle a été brûlée plusieurs fois, et il est difficile de déterminer ce qui reste de la construction primitive. C'est dans cette église qu'étaient sacrés les anciens rois de Norvége, et que doit l'être actuellement le monarque aux termes de la constitution.

En sortant de l'église, nous fûmes frappés de l'apparition d'un carrosse rouge *où l'or se relevait en bosse,* et d'une forme tellement surannée, qu'on ne pourrait, je crois, en rencontrer un pareil que dans les tableaux flamands du temps de Charles-Quint. Chassé de pays en pays par les progrès du goût moderne, le gothique carrosse avait enfin trouvé un asile contre les modes nouvelles dans cette ville lointaine, où l'on en est encore au passé, parce que le présent n'a pas eu le temps d'y arriver. L'étendue des distances est comme l'éloignement des siècles.

Nous retournâmes dans la journée, avec quelques habitants de Drontheim, visiter la cathédrale en détail. Je me réjouissais de me trouver sur le terrain des vieilles traditions scandinaves; je m'attendais à recueillir une foule de récits curieux, de légendes poétiques. L'un de nous, qui s'était préparé sur la matière, adressa à nos guides, touchant saint Olaf et Olaf Trygvason, quelques questions qui les embarrassèrent beaucoup. Pour toute réponse, ils nous conduisirent dans une petite chambre, où ils nous dirent que saint Olaf avait été enfermé, probablement quelques siècles avant qu'elle fût bâtie. Nous demandâmes si l'église renfermait des objets curieux. Sans doute, nous répondit-on, et l'on nous mena voir l'orgue nouveau dont un petit garçon toucha devant nous avec le plus grand succès; si elle possédait d'anciens monuments : on nous l'assura, et pour preuve, on nous montra le corps d'un enfant embaumé, nous dit-on, depuis plus de cinquante ans.

La bibliothèque de Drontheim me parut renfermer des choses remarquables, mais dans le plus grand désordre. Du reste, ce désordre me surprit moins quand j'appris que le bibliothécaire est aussi l'organiste; ou plutôt c'est l'organiste qui, dans l'occasion, sert aussi de bibliothécaire.

Il nous donna une preuve assez amusante de son ignorance. Voici, nous dit-il, en nous montrant un manuscrit arabe, voici l'Alcoran en chinois. Je m'efforçai alors de lui persuader que Mahomet avait écrit en arabe. Mes efforts furent fort mal reçus et complétement inutiles. Il persista, et il est probablement encore convaincu que l'auteur du Coran fut compatriote de Confucius.

Dans notre rapide passage à Drontheim, nous ne pûmes étudier à loisir les mœurs et les habitudes sociales du pays. On nous parla de quelques fortunes commerciales assez considérables ; d'une maison de Drontheim, qui avait quatre millions, quatorze vaisseaux, et qui en avait eu trente. Une discussion, dont nous fûmes témoins, trahit le peu de ressources de la société de Drontheim. Il y avait eu auparavant une espèce d'opéra chanté par des amateurs; mais il avait fallu y renoncer par disette de voix. Les bals et les concerts sont le seul amusement des hivers. On doit y joindre les plaisirs de la table, qui, depuis les temps héroïques, jouent un grand rôle dans le Nord, surtout le plaisir de boire, car il me semble qu'on mange moins en Scandinavie qu'en Allemagne, ce qui, du reste, permet encore de manger beaucoup. Mais la rigueur du froid, qui, poussée à un certain point, modère peut-être l'appétit, fait un besoin des spiritueux : aussi sont-ils fort en usage en Norvége. Dans les réunions, on fait circuler des verres de punch pendant toute la soirée, comme ici des verres d'orgeat ou d'eau sucrée. L'eau est bannie sévèrement des repas. Je ne pouvais m'accoutumer à cette privation, et quand j'en réclamais pour mon usage, j'avais le chagrin de mortifier mes hôtes, qui ne pouvaient concevoir ce goût bizarre, et me demandaient si j'étais mécontent de leur vin.

Drontheim a les inconvénients de sa situation. Ses ha-

bitants sont loin de tout; Hambourg et Copenhague sont leur Paris; mais aussi quelque chose des anciennes mœurs norvégiennes s'est conservé là mieux qu'ailleurs, et parmi tous ceux qui ont fait ce voyage, il n'y a qu'une voix sur l'hospitalité et la cordialité antiques des habitants de Drontheim.

Le paysage aux environs de Drontheim est sans caractère; presque point d'arbres, des collines basses, pas de formes pittoresques. Seulement partout cette admirable verdure, et à l'horizon cette mer magnifique fermée de tous côtés par des rochers qui sont des montagnes.

Tout cela gagne beaucoup à être vu au crépuscule. Bien que nous fussions déjà au 19 août, il faisait encore très-grand jour plusieurs heures après le coucher du soleil. Nous eûmes à Drontheim le loisir d'observer cette singulière clarté, ce jour sans ombre, on dirait presque sans lumière, qui semble celui d'un autre monde. On croit voir fort distinctement les contours éloignés; mais, en y faisant attention, on s'aperçoit que ces contours échappent et qu'on ne saurait les dessiner. Si l'on regarde tout à coup près de soi, on est étonné, au contraire, de l'incroyable netteté avec laquelle les objets voisins se détachent dans une lueur si vague. Ce jour mystérieux semble le véritable jour du Nord; il adoucit les formes aiguës, il relève les formes insignifiantes, et il répand sur toutes une sorte d'incertitude qui sied merveilleusement au caractère de la nature septentrionale.

Avant de quitter Drontheim, je voulus dire adieu à l'océan du Nord. J'allai m'asseoir au bord de la mer, à quelque distance de la ville, et là je me pénétrai profondément de tout ce qu'il y a de sinistre dans cette redoutable et lugubre nature. Les montagnes étaient enveloppées d'une brume épaisse qui semblait réunir le ciel et

la mer, et à travers laquelle un jour faux tombait obliquement sur les vagues. Ces vagues livides venaient incessamment se briser contre des écueils noirs et jaunes, balançaient quelque temps leur écume, puis se précipitaient encore et en formaient de nouvelles. La mer était presque déserte ; seulement un vaisseau rasait rapidement la côte à travers la pluie. Le soir vint ; le mouvement des vagues se confondait avec le reflux ; le crépuscule succédait insensiblement à un pâle et long coucher du soleil. Alors, au battement des flots, au sifflement des vents du nord, aux clartés du crépuscule, dans une sorte d'étourdissement poétique, je parvins à oublier le Drontheim d'aujourd'hui avec ses négociants, ses boutiques, ses trivialités. Je me transportai pour un instant dans le temps des *rois de la mer*, des Scaldes, des héros et des dieux de l'Edda. Cet instant fut court, comme on peut croire ; je retombai bientôt sur moi-même ; je sentis que je n'étais ni un héros, ni même un Scalde, et je regagnai mon auberge.

IV.

SUÈDE. — LAPONS.

Route nouvelle de Stockholm. — Cavalcade dans les fondrières. — Rapports entre la Suisse et la Suède. — Différence des Norvégiens et des Suédois. — Visite aux Lapons. — Aspect de leur pays. — Une famille laponne et un troupeau de rennes. — Hospitalité, repas. — Figure, langue, race, religion des Lapons. — Aspect du nord de la Suède. — Le paysan géographe. — Anniversaire de Goëthe.

Au lieu de prendre la route ordinaire de Drontheim à Stockholm, qui passe par Ræras et par la Dalécarlie, nous nous décidâmes pour la route nouvelle, qui n'est pas encore entièrement terminée, et qui passera par Æstersund, au nord de la première. Le général Birke, gouverneur de Drontheim, devait aller visiter la partie du chemin à laquelle on travaillait encore. Nous cédâmes au plaisir de faire avec lui le passage des montagnes. Au jour fixé, nous arrivâmes au dernier relais, où nous trouvâmes le général et son escorte. De ce point à la frontière suédoise il reste un espace d'environ quinze lieues du côté de la Norvége, où la route n'existe point. C'est cet espace que nous avions à franchir pour arriver en Suède. On ne pouvait en venir à bout qu'en allant à travers bois, marais et

rochers, au moyen des admirables chevaux du pays. C'est à quoi furent employés les deux jours suivants. Cette expédition, avec notre visite aux Lapons, qui la suivit immédiatement, fut la partie la plus curieuse et la plus fatigante de notre voyage.

Notre caravane avait un aspect original : en tête étaient le général et ses officiers, quelques gros négociants de Drontheim, puis un pasteur avec un chapeau à larges bords, nous avec nos mines étrangères, et enfin un minéralogiste de Christiania, le savant professeur Esmark, qui d'ordinaire fermait la marche, ayant sur sa tête une grande casquette de feutre gris, sur son dos une redingotte de taffetas ciré vert, froissée de mille plis, et portant l'étui de son baromètre attaché en manière de carquois derrière ses épaules. La diversité des costumes et des tournures, la bizarrerie de quelques-unes, ce mélange de militaires et de marchands, ce savant et son baromètre hissés sur un grand cheval, tout cela donnait à notre petite troupe un caractère animé et grotesque qui nous réjouissait beaucoup. Au bout de quelque temps, la route se trouvant interrompue, nous commençâmes à chevaucher à travers les sapins, dans un terrain marécageux, entremêlé çà et là de quelques rochers. Des troncs d'arbres pourris embarrassaient souvent notre chemin; il fallait passer des torrents à gué; il fallait à chaque instant que les chevaux entrassent jusqu'au poitrail dans des bourbiers, et qu'alors, aux prises avec les racines et les broussailles enfoncées dans la fange, ils parvinssent à force d'adresse et de patience, à en débarrasser leurs pieds. J'admirais souvent avec quel art ils se dégageaient d'embarras qui me paraissaient tout à fait inextricables. Ils semblaient reconnaître par l'odorat le degré de solidité du terrain sur lequel ils posaient le pied. Quand la difficulté était trop grande, qu'ils étaient pris comme au lacet

ou avec de la glu, ils ne s'effrayaient point, s'arrêtaient un moment, comme pour bien assurer leur élan, puis faisaient à propos un effort vigoureux, et se trouvaient hors d'affaire. Sur les rochers leur instinct n'était pas moins surprenant; ils montaient et descendaient des pentes où il eût été malaisé à un piéton de ne pas perdre l'équilibre; tantôt se cramponnant aux plus petites aspérités des rochers, tantôt raidissant leurs jambes de derrière, et se laissant ainsi glisser. Quelquefois ils sautaient sur une dalle de rocher où il y avait tout juste place pour leurs quatre pieds, et là s'arrêtaient brusquement, comme cloués au sol. Tout cela, bien entendu, à condition qu'on ne les touchât pas, et qu'on les laissât complétement maîtres de leurs mouvements. Malgré cette dextérité admirable de nos montures, les difficultés étaient si grandes, que tous ceux de nous qui ne mirent pas pied à terre dans certains endroits, tombèrent une ou plusieurs fois non pas de cheval, mais à cheval. L'animal, après les plus grands et les plus habiles efforts, s'abattait dans un bourbier; le cavalier écartait les jambes et n'éprouvait d'autre inconvénient que d'enfoncer dans la boue jusqu'au-dessus des genoux. Aucune de ces chutes ne fut dangereuse; mais quelques-unes furent assez désagréables. Le docteur Esmark, qui avait eu probablement la malheureuse idée de mettre l'intelligence d'un professeur aux prises avec l'instinct d'un cheval, renversa deux fois le sien sur lui, et ne dut son salut qu'à la nature du lieu de sa chute. Imaginez dans quel état on le déterra; mais, conservant au milieu des plus grands revers un amour héroïque de la science, sa première pensée était toujours pour son baromètre, dont il était plus occupé que de lui-même.

Nous fûmes cantonnés militairement par le général dans quelques gaards perdus au sein de ces maréca-

geuses solitudes. La soirée se passa à la norvégienne, à boire du punch, à fumer avec nos compagnons de fatigue. Un pasteur, dont la cure n'était pas située bien loin de l'endroit où nous étions, nous apprit sur les mœurs des paysans diverses choses curieuses, surtout par le rapport de certains usages établis dans ces cantons lointains de la Norvége avec des coutumes qu'on retrouve dans quelques cantons de la Suisse ; le singulier usage du kilt, entre autres, est commun aux deux pays. On appelle ainsi les visites mystérieuses que les garçons font pendant la nuit aux filles qu'ils doivent épouser. Les suites ordinaires sont les mêmes en Suisse et en Norvége, c'est-à-dire qu'il en résulte souvent la nécessité du mariage, mais que le mariage suit immanquablement. Une pareille faute ne fait aucun tort à la jeune fille ; mais le jeune homme serait déshonoré à jamais s'il refusait de la réparer.

Du reste, ce rapport n'est pas le seul qu'on ait remarqué entre les habitants de la Scandinavie et ceux de certaines parties de la Suisse. Les paysans de la vallée d'Hasli ont une tradition qui les fait descendre des Suédois. On assure que leur dialecte a quelque analogie avec la langue suédoise ; et j'ai trouvé dans le visage des femmes de Stockholm le type de celui des femmes d'Hasli. La belle batelière de Brientz, par exemple, avait un profil exactement suédois. Les petits cantons ont conservé une ballade très-ancienne, qui raconte leur origine septentrionale ; et un fait qui établit peut-être plus victorieusement que tous les autres le rapport en question, c'est l'existence parmi les enfants de Berne d'un jeu dans lequel on articule des paroles bizarres tout à fait inintelligibles à ceux qui les prononcent. Ce même jeu, ces mêmes paroles se retrouvent parmi les enfants de Copenhague, qui certes ne se sont pas entendus

avec ceux de Berne. L'histoire des jeux d'enfants, des contes de nourrice et des proverbes de bonne femme, peut jeter un très-grand jour sur l'histoire de l'espèce humaine. C'est là ce qui se transmet à de grandes distances, subsiste pendant des siècles, ne s'invente guère, et survit quelquefois aux lois, aux coutumes, aux empires.

Le lendemain nous continuâmes notre expédition, et cette journée fut encore plus rude que la première. L'adresse des chevaux eut encore plus beau jeu pour se déployer. Au milieu des marécages on trouva tout à coup des rochers escarpés, qu'en vérité on ne pouvait gravir à pied sans quelques efforts et assez d'agilité. Eh bien! toutes nos montures en vinrent à bout et ne se cassèrent point les jambes. C'était vraiment un tableau curieux à voir : une vingtaine de chevaux sur des pentes de rochers, les uns glissant, les autres roulant, les autres se retenant dans leur chute, comme suspendus et tirés en haut par nos guides; quelques-uns défilant déjà avec leurs cavaliers à une grande hauteur, tandis que les plus attardés se débattaient encore avec les leurs dans les tourbières. Les cris des paysans, la confusion de cette scène, la nature sauvage et nue qui nous entourait, tout cela eût fourni un tableau piquant à Horace Vernet ou une page animée à Walter Scott.

Enfin nous touchâmes, à notre grande joie, la frontière suédoise. Nous nous sentîmes avec plaisir sur un terrain solide. C'était la troisième fois que j'entrais en Suède; j'y entrais par le nord, et j'allais chercher le midi à Stockholm.

Nous fûmes reçus par le colonel Boje, commandant des chasseurs du Jemtland et l'un des meilleurs officiers suédois. Il était venu au-devant du général Birke, et comptait l'escorter à travers les affreux marais que nous

avions traversés avec tant de peine, puis revenir par le même chemin, le tout par partie de plaisir.

En passant de Norvége en Suède, nous eûmes tout d'abord devant les yeux un échantillon frappant du contraste qui existe entre le caractère des deux peuples. Rien de plus différent que le général Birke, sa douce et calme figure, ses manières simples et tranquilles, et le brillant colonel Boje, son air animé, son allure vive et dégagée. Il n'y avait pas jusqu'à son grand bonnet de martre noire, jeté sur le côté de la tête avec une coquetterie militaire, qui ne contrastât avec la simple capote de cuir de Drontheim que portait le général. Ces deux hommes, distingués chacun à leur manière, étaient aussi différents que leur air; et leurs nations sont aussi différentes qu'eux-mêmes. Vraiment leur longue inimitié et l'antipathie réciproque qu'elles conservent encore ne surprennent plus, quand on a observé les oppositions naturelles qui les séparent. On ne sait comment s'expliquer, en Scandinavie, ce cachet tout méridional que porte, en général, le caractère suédois, surtout dans les villes, et qui a fait appeler les Suédois par leurs amis les Espagnols et par leurs ennemis, les Gascons du Nord.

Nous avions un grand désir de voir des Lapons. Ils s'avancent avec leurs rennes le long de ces montagnes qui séparent la Norvége de la Suède, et où eux seuls peuvent exister. Nous partîmes le 26 août pour aller les chercher dans leurs solitudes. Pour cela il fallait coucher au dernier gaard suédois, et là nous informer d'une manière précise où nous pourrions trouver des Lapons, chose assez difficile, parce que d'un moment à l'autre ils quittent l'endroit où ils étaient établis, laissent leur hutte, et vont ailleurs en construire une nouvelle.

Pour arriver jusqu'à eux, nous avions environ douze

lieues à faire à travers un pays assez semblable à celui que nous avions traversé les jours précédents, cependant un peu plus détestable encore; car cette fois il n'était plus question de chevaux, les pauvres bêtes n'auraient pu s'en tirer; c'est à pied, sans chemin tracé, que nous devions nous engager dans le pays, à travers les marais et les tourbières.

A cinquante pas des habitations que nous laissions derrière nous, nous trouvâmes le commencement des interminables marais où nous allions nous enfoncer. Nous éprouvâmes un peu d'hésitation en voyant que décidément il fallait nous résoudre à entrer souvent jusqu'aux genoux dans une boue noire; mais être si près des Lapons et ne pas les voir, de peur de se mouiller les pieds, il n'y avait pas à y penser. Le premier essai de cette manière de voyager une fois fait, nous en prîmes notre parti, et nous marchâmes dès lors plus souvent dans l'eau ou dans la vase que sur la terre sèche.

Le pays dans lequel nous étions est certainement le plus laid de l'univers. Il faut l'avoir vu pour savoir jusqu'où la nature peut aller en ce genre. Imaginez un terrain entièrement nu, à l'exception de quelques broussailles clair-semées, de quelques bouleaux nains ou difformes, la plupart sans feuilles, les uns brisés par le vent, les autres à demi consumés, et que leur écorce blanche, noircie çà et là par la flamme, rend pareils à des squelettes calcinés. Ce pays dépouillé ne produit d'autre végétation que des mousses marécageuses; il est composé uniquement de fondrières et de rochers. On ne peut s'accoutumer à cette différence dans la solidité du sol, qui change à chaque pas. Alternativement le pied est repoussé par les saillies du granit ou enfonce dans la fange. Toute l'étendue qu'on aperçoit est occupée par une innombrable quantité de flaques d'eau; les vallées parais-

sent inondées, et l'on trouve des marais sur des rochers, ou plutôt tout ce qu'on voit n'est qu'un vaste marais entremêlé de rochers. L'eau est véritablement le fond du pays. Il y a aussi de la terre, mais on peut dire que c'est par exception.

Nous espérions rencontrer quelques ours pour compléter nos aventures septentrionales; nous n'eûmes point cet avantage. Les paysans suédois les attaquent avec une grande intrépidité. Le colonel Boje nous montra un homme qui s'était trouvé dans une situation d'où peut-être nul autre n'est jamais revenu. Étant tombé sans connaissance, à la suite d'un combat avec un de ces animaux, il vit, en revenant à lui, l'ours occupé à l'enterrer, comme un chien enfouit un os pour le retrouver plus tard. Il ne perdit pas courage, se releva, recommença la lutte, et, tout affaibli qu'il était, parvint à triompher de l'ennemi qui l'avait traité comme une provision.

Après nous être encore plus d'une fois embourbés dans les marais, avoir sans cesse monté pour redescendre de colline en colline, de rocher en rocher, nous arrivâmes, épuisés de fatigue, au gaard suédois, où nous devions nous orienter d'une manière précise sur la position des Lapons.

C'était un dimanche; les habitants du gaard étaient occupés à lire la Bible et à chanter des psaumes. Le père avait une des figures les plus nobles et les plus calmes qu'on puisse voir. Toute la famille semblait grave et recueillie. La solennité du jour, célébrée ainsi par ces bonnes gens dans cette pauvre cabane, très-littéralement au bout du monde, offrait quelque chose de respectable et de touchant.

Notre premier besoin était le repos. On nous mena dans une des petites cabanes du gaard, où étaient quel-

ques lits, c'est-à-dire quelques peaux d'ours, de loup, de renne, étendues sur la terre. Malheureusement la largeur de la cabane n'était pas assez considérable pour nous permettre de nous placer sur ces peaux tous les cinq les uns à côté des autres; il fallait dormir *à son tour* : en attendant le mien, j'allai me promener autour du gaard; je me livrais avec un charme triste au sentiment de la solitude et de l'éloignement. Je regardais le lac au bord duquel l'habitation était placée, et qui tournait derrière une colline. Je pensais combien cette plage opposée que je ne voyais pas devait être sauvage et silencieuse. Le bateau amarré à la rive était là certainement pour pêcher sur le lac, non pour le traverser. Que serait-on allé faire au delà? au delà où aller? Nous nous remîmes en marche le lendemain matin, et vers dix heures, au bord d'un autre lac, au pied d'une montagne nue et d'une forme bizarre, nous aperçûmes tout à coup un troupeau d'environ trois cents rennes et une famille laponne occupée à les traire. Ces animaux à demi domestiques errent toute la journée dans les rochers, qui sont leurs pâturages. A une certaine heure on les rassemble, au moyen de petits chiens à pattes courtes, d'une espèce particulière. Le coup d'œil qui s'offrit subitement à nous était vraiment frappant. Ce troupeau d'animaux presque sauvages se pressant en désordre, quelques-uns immobiles, d'autres luttant et les ramures ensanglantées, ou se précipitant par bandes vers un point ou vers un autre, comme emportés par un soudain vertige; les cris des enfants, les jappements des chiens qui les poursuivaient, les hommes et les femmes occupés à recueillir leur lait, telle fut la scène nomade qui nous apparut tout à coup dans ce désert. Les Lapons continuèrent leur opération, sans faire grande attention à nous, et sans paraître étonnés de nous voir. Nous entrâmes au milieu du troupeau pour obser-

ver de quelle singulière manière on trait les rennes. Un homme ou une femme tenait une corde de cinq à six pieds, reployée à peu près comme l'extrémité inférieure de la ficelle d'un cerf-volant, et la lançait aux rennes femelles qu'on voulait arrêter, de manière à prendre leur bois dans une sorte de nœud coulant, puis, sans lâcher prise, faisait passer avec dextérité cette corde autour du museau de l'animal. Alors un enfant s'approchait, saisissait la corde, et la tenait serrée, tandis que la renne, ainsi assujettie, se laissait traire sans beaucoup se débattre. Chaque femelle donne très-peu de lait. Elle était promptement débarrassée, et, à peine libre, s'éloignait d'ordinaire avec un bond sauvage.

La pluie qui survint nous fit chercher un abri dans la hutte de la famille; elle ressemblait à celles que les charbonniers dressent dans nos forêts; je fus confondu de ses petites dimensions : quelques branchages, mal couverts d'une serge grossière, en composaient toute l'architecture; il fallait se courber pour y entrer. Au milieu était une pierre carrée servant de foyer; au dessus était suspendue une marmite de fer; la partie supérieure de la hutte était ouverte pour laisser échapper la fumée. Nos hôtes nous abandonnèrent généreusement l'abri tel quel de leur toit, et restèrent dehors exposés à la pluie. Il eût été impossible d'y tenir avec eux. Cet étroit réduit pouvait à grand'peine contenir nous cinq et nos deux guides. Je n'ai jamais pu comprendre comment faisait pour s'y loger la famille laponne, composée de huit personnes en comptant les enfants. Il ne fallait pas songer à s'asseoir, le toit formait avec le sol un angle trop aigu pour le permettre; on ne pouvait pas non plus se coucher autour du feu, cela aurait pris trop de place; il fallait ramasser son corps en s'appuyant sur le côté, à peu près comme font les marmottes durant l'hiver; or, dans

cette position gênée, en occupant le moins d'espace possible, nous remplissions la hutte très-exactement. C'était apparemment pour épargner quelques pieds de l'étoffe grossière qui couvrait leur demeure, que ces pauvres gens lui avaient donné si peu d'étendue.

La mère de famille, sans nous faire aucune question, apporta un quartier de renne, et se mit en devoir d'apprêter notre repas.

Ces apprêts n'étaient pas très-encourageants pour l'appétit, heureusement le nôtre n'avait pas besoin d'être excité. La bonne femme coupait la viande en morceaux qu'elle prenait ensuite avec les doigts pour les placer un à un dans la marmite; de temps en temps elle jetait aux petits chiens, qui s'étaient glissés dans la hutte, un lambeau de chair crue que leur disputaient des enfants affamés, presque nus, tout semblables à de petits sauvages. C'eût été une lithographie à faire que l'intérieur de cette hutte; nous, accroupis autour du feu et buvant du lait de renne dans de grandes écuelles de bois, la bonne laponne courbée sur la marmite et préparant, comme je viens de le dire, notre repas; les chiens et les enfants soulevant la méchante tenture qui servait de porte, pour s'introduire en rampant dans la hutte, et, afin de compléter le tableau, la figure impassible d'un de nos Norvégiens, à genoux en dehors, la tête seule passée à l'intérieur, et, dans cette attitude, fumant imperturbablement sa pipe.

Notre hôtesse ayant achevé de couper et de déchiqueter le morceau de viande qu'elle nous destinait, mit cette viande dans la marmite de fer, qu'elle recouvrit d'une assiette de bois renversée, et la laissa cuire ainsi dans le beurre de renne, puis, au bout d'un certain temps, versa le tout dans une grande écuelle pareillement de bois; nous mangeâmes d'un grand appétit ce

ragoût extraordinaire, sans l'aide de fourchette, et avec le secours des paysans suédois qui nous avaient accompagnés.

Pendant le temps qu'avaient duré les apprêts de notre festin, nous avions adressé diverses questions à celle qui s'acquittait si bien de ces préparatifs. Nous nous servions de la langue suédoise ; ces Lapons, en rapport fréquent avec les Suédois, la connaissaient ; mais entre eux ils parlaient le lapon, langue absolument différente des idiomes scandinaves, dialecte finnois, d'une prononciation singulièrement douce et agréable.

Cette langue que parlent les Lapons, et le nom de *finn*, le seul par lequel ils se distinguent eux-mêmes, attestent qu'ils appartiennent à cette grande famille des nations finnoises, dont faisaient partie les Huns et Attila, et dont les débris se retrouvent aujourd'hui en Finlande, en Esthonie, et du fond de la Hongrie jusqu'aux bords du Volga, et jusqu'au pied de l'Oural.

Notre Laponne répondit à toutes nos questions avec beaucoup de sens et de bonne humeur ; en somme, ces Lapons ne nous parurent ni stupides, ni farouches, et nous surprirent par un air de calme, de bien-être, de raison, que nous ne nous attendions pas à leur trouver au sein de leur misérable existence.

Je demandai si les Lapons et les Suédois se mariaient entre eux ; on me répondit que cela n'arrivait jamais. Ainsi, quoique sur la terre suédoise, nous avions sous les yeux des Lapons de race pure, ce que confirmaient la langue dont ils se servaient entre eux, et la configuration de leurs traits. Ils n'étaient pas monstrueusement petits ; mais tous avaient le menton pointu et les yeux obliques, quelque chose, en un mot, du type de la race mongole, avec laquelle la race finnoise paraît avoir de la ressemblance.

L'été, chaque famille vit ainsi isolée dans sa hutte; la disposition marécageuse du pays empêche alors les communications; mais l'hiver, qui fait de toute la contrée un vaste champ de neige et de glace, les rétablit; c'est pour les Lapons la saison de l'activité, des fêtes, des voyages. Les familles se rapprochent et forment des espèces de tribus. Les Lapons se transportent avec une grande rapidité au moyen de leurs traîneaux; j'ai vu un de ces traîneaux, auxquels ils attachent leurs rennes, qui avait tout à fait la forme d'un petit bateau; la quille sillonne la neige, et le Lapon tient son traîneau en équilibre au moyen d'un bâton dont il faut se servir avec une grande agilité, pour ne pas être renversé. Les Lapons se servent aussi, en guise de patins, de deux planches étroites, dont la plus courte a six pieds, et l'autre environ un pied de plus. Je ne sais comment ils peuvent se mouvoir avec cette chaussure, plus grande qu'eux de moitié; cependant il est certain qu'ils s'en servent très-habilement pour courir ou plutôt glisser sur la neige; on m'a même parlé d'un bataillon norvégien qui manœuvrait équipé de la sorte.

On accuse les Lapons d'être encore à demi païens, surtout ceux qui sont les plus reculés vers le nord. Ce qu'il y a de sûr, c'est que leur état religieux est assez négligé. Les pasteurs sont fort clair-semés sur cette étendue si vaste et si peu habitée. Il n'est pas commode d'aller chercher à une quarantaine de lieues les secours spirituels, l'hiver sur la glace, l'été à travers des marais presque infranchissables. Les ministres qu'on leur envoie ne leur sont pas d'une grande utilité; ils viennent pour le moins de temps possible dans ces pays perdus, souvent bourrés de grec et d'hébreu, mais de lapon, pas un mot; et alors ils sont obligés d'avoir un interprète qui, phrase par phrase, traduit leur sermon aux natu-

rels du pays. Qu'on juge si cet intermédiaire est favorable à l'éloquence, et si l'orateur, en finissant son sermon, ne court pas la chance d'avoir prêché toute autre chose que ce qu'il voulait dire.

Le gouvernement a tout tenté pour déterminer quelques Lapons à abandonner la vie nomade, et pour en faire des agriculteurs; mais jusqu'ici on a bien rarement réussi. Quelquefois un père de famille consent à s'établir sur la terre qu'on lui donne; pendant ce temps, le reste de la famille continue sa vie errante et rôde autour de la demeure de son chef. Bien souvent il arrive qu'au bout de peu de mois il quitte son nouveau genre de vie et retourne sur les rochers.

Ces rochers, où ils suivent leurs rennes, sont de véritables pâturages, car ils sont couverts de l'espèce de lichen qui forme l'unique nourriture de ces animaux; ils s'étendent au sud de ce que la géographie appelle Laponie; ils déterminent ce qu'on pourrait nommer la Laponie physique. Là où est ce lichen et où il n'y a que lui, il ne peut vivre que des rennes et des Lapons vivant de ces rennes.

Notre repas fini, nous songeâmes à nous mettre en route, car il nous restait beaucoup de chemin à faire pour regagner un gîte suédois avant la nuit. Nos guides, suivant l'usage de leur pays, serrèrent la main de notre hôtesse en lui disant *tack for mat*, « merci pour ce que nous avons mangé. » Nous fûmes véritablement touchés de l'hospitalité de ces pauvres et excellents Lapons, qui, après nous avoir reçus de leur mieux, ne voulaient rien accepter de nous. Il fallut insister pour les faire consentir à prendre une très-petite somme, qui leur inspira une si vive reconnaissance, qu'au moment de notre départ toute la famille nous salua par un bruyant hourra! auquel nous répondîmes de grand cœur.

De ce point de notre voyage nous commençâmes à revenir vers le sud, et le pays dans lequel nous entrâmes prit un caractère tout différent. Bientôt nous fûmes dans le Jemtland, grande vallée de la Suède septentrionale, qui offre des tableaux aussi fiers et aussi imposants que ceux de la Norvége. C'est là que sont les véritables beautés de la nature suédoise; quand on n'a été qu'à Stockholm, on ne connaît pas la Suède.

Aux flaques d'eau avaient succédé les grands lacs; aux petits rochers épars et écrasés, les cimes vastes et majestueuses; nous retrouvâmes des sapins, signe assez singulier d'une nature plus méridionale, avec un sentiment de joie semblable à celui d'un Espagnol qui reverrait des orangers.

Les lacs nombreux qu'on rencontre dans le nord de la Suède communiquent, en général, les uns aux autres comme les lacs de l'Amérique septentrionale; souvent plusieurs d'entre eux n'en forment véritablement qu'un seul. Sur quelques-uns de ces lacs, on trouve, à de grandes distances, des relais de bateaux; mais ces bords sont bien rarement visités; on ne comptait pas sur des voyageurs, comme on peut croire, et il fallait à chaque fois attendre longtemps que notre embarquement fût préparé. Une de ces stations forcées m'a laissé un long souvenir. Dans une cabane perdue, située à l'extrémité du lac de Kall qu'on ne passe que pour aller chez les Lapons, et séparée de toute autre habitation par une navigation de plusieurs heures, nous trouvâmes un paysan qui vivait là seul avec sa femme; elle était alors malade et poussait des cris aigus. Je n'ai rien vu de plus déchirant que ce triste intérieur, si éloigné de tous secours, de toute consolation. Ce paysan paraissait soigner et endurer la douleur de sa femme avec une imperturbable patience. Ce qui nous accabla d'étonnement, ce fut de

le trouver dans cette solitude occupé de géographie. Il avait des cartes qui étaient arrivées là Dieu sait comment. Ce qu'il désirait, c'était des livres pour l'intelligence de ses cartes ; il nous demanda de lui en procurer. Certes, s'il y avait eu moyen de faire parvenir quoi que ce soit au bord du lac de Kall, nous nous serions empressés d'encourager un désir d'apprendre si étonnant dans une telle situation, et qu'on ne rencontrerait peut-être nulle part ailleurs qu'en Scandinavie.

Le 28 au soir, nous arrivâmes à un village suédois dont le nom m'échappe. Ce dont je me souviens, c'est qu'il me parut ravissant. Il faut avouer que depuis quelques jours nous n'étions pas gâtés par les objets de comparaison. Ce jour était l'anniversaire de la naissance de Goëthe. Deux de nous s'étaient trouvés à Weimar quelques mois auparavant ; ils avaient vu le patriarche dans toute la verdeur de sa vigoureuse vieillesse, plein de chaleur, de grâce, de bonté ; ils avaient promis de revenir célébrer, avec leurs amis, le 28 août, la fête de Weimar et de l'Allemagne ; ils ne se doutaient pas qu'ils seraient alors dans un pays si lointain et si barbare que le nom de Goëthe n'y eût jamais été prononcé.

V.

STOCKHOLM ET UPSAL.

Lac Mellar.—Arrivée à Stockholm.—Environs.—Littérature suédoise. —Romantiques.—Upsal.—Gejer.—Tegnér.—Atterbom.—Histoire politique de la Suède.—Manuscrit d'argent.—Mine de Danemora. —Aurore boréale.—Le roi de Suède.

Je partis d'Upsal[1] pour Stockholm sur le bateau à vapeur. Le temps était doux, le ciel voilé; c'était un jour d'automne calme, mélancolique, parfaitement en harmonie avec le caractère paisible et triste des bords du lac Mellar; rochers bas, boisés, arrondis, lignes gracieuses, formes monotones, aspect solitaire, en général des sapins qui descendent jusqu'au bord de l'eau, mais aussi des aunes, des chênes, des tilleuls; çà et là quelques maisons de bois rouge, quelque château moderne qu'on voit de loin blanchir à travers la verdure :

[1] La route qui m'avait ramené des frontières septentrionales de la Suède à Upsal, n'offrant plus rien de bien nouveau et de bien remarquable, je ne lui ai point donné de place dans ces esquisses, et je reprends la narration au moment où je m'embarque à Upsal sur le lac Mellar, qui établit par les bateaux à vapeur une communication journalière entre cette ville et Stockholm.

voilà tout ce que l'œil rencontre depuis Upsal jusqu'à Stockholm.

Tantôt le lac s'allonge comme un fleuve, tantôt il s'ouvre et forme un bassin. Ces deux aspects se succèdent sans grande variété jusqu'au moment où le Mellar s'élargit pour la dernière fois. On aperçoit alors, en sortant d'un canal assez étroit, la portion de Stockholm qui regarde le lac, et qui déploie peu à peu sa longueur, à mesure qu'on pénètre dans le golfe, dont elle borde une partie.

Stockholm ne se présente pas à fleur d'eau comme Copenhague, ni en amphithéâtre comme Naples; sa situation est singulière, et je crois difficile de s'en faire une idée juste sans l'avoir vu. La ville est disséminée sur des rochers de hauteur inégale, entre la mer et le lac Mellar, qui tous deux la découpent de leurs sinuosités.

J'entrai dans Stockholm à l'approche de la nuit, plein de ce vertige qu'on gagne toujours quand on arrive pour la première fois dans une ville. Ici cette impression était encore augmentée par le contraste des déserts silencieux que je venais de parcourir avec le brouhaha d'une capitale. Il était bizarre pour un Français de venir à Stockholm du nord. Quand je rêvais que je verrais un jour cette ville, je n'imaginais pas y arriver des frontières de la Laponie.

Je sortis à la nuit de ma très-mauvaise auberge. A Stockholm on n'attend pas les étrangers; rien n'est préparé pour eux : c'est que Stockholm n'est sur le chemin de personne; on y est vraiment en dehors du mouvement européen. Aussi un jeune diplomate qui s'y ennuyait s'avisa de demander un jour un passe-port pour l'Europe.

J'entrai au théâtre; on donnait une imitation suédoise d'une imitation allemande d'un vaudeville de Paris. Dans

toute l'Allemagne j'ai trouvé ainsi les théâtres encombrés de nos petites pièces. Les couplets de M. Scribe retentissent d'écho en écho depuis le boulevart Bonne-Nouvelle jusqu'au pied des Alpes scandinaves. Traduits, commentés, modifiés par le génie des différents peuples, ils vont, comme par ricochet, amuser l'Allemagne, le Danemark, la Suède, la Russie. En voyageant à la suite d'un de ces vaudevilles, on ferait le tour de l'Europe, et quelques mois après le départ, on arriverait avec lui à Stockholm.

Je sortis; la température était remarquablement douce, quoique nous fussions au 2 septembre; la lune tout justement pleine, la nuit admirable. Étourdi par la nouveauté de ce qui m'entourait, encore agité par la musique, encore ébloui par les lumières du théâtre, je me mis à marcher sans but dans cette singulière ville que je n'avais fait qu'entrevoir. Je m'avançai du côté opposé à celui par où j'étais arrivé, du côté de la mer. Je trouvai un pont long et à fleur d'eau : je le passai, non sans m'arrêter souvent pour regarder les nombreux vaisseaux à l'ancre, rangés sous les fenêtres du palais, le palais lui-même élevant sa masse carrée au-dessus de la ville blanchie par la lune; puis je pensai que dans ce palais était un roi venu aussi de loin, venu aussi de France, et je rêvai à cette destinée, encore plus extraordinaire que tout ce qui m'environnait. Au bout de quelque temps je me trouvai sur des rochers où croissaient de grands chênes, et de l'autre côté de ces rochers je découvris la mer qui les baignait. Là, je m'assis, comme fixé par un enchantement. A ma gauche et à ma droite étaient d'autres rochers surmontés par des maisons blanches; dans le lointain, j'entrevoyais des promontoires, des golfes, des îles; à mes pieds se déployait une mer calme et brillante, sur laquelle se croisaient sans cesse de petites

barques, et où de grands vaisseaux semblaient dormir; derrière moi la ville avec les lumières, les bruits des voitures, les chants du peuple; en face, dans le fond d'un ciel pur, la lune pleine et resplendissante. Cette température, cette lumière, ces arbres auxquels depuis longtemps je n'étais plus accoutumé, me ravissaient. Je m'étonnais, en arrivant à Stockholm, de penser à l'Italie; mes sensations tenaient de l'ivresse et du prestige. Si j'étais parti cette nuit, Stockholm m'eût laissé le souvenir d'une merveilleuse apparition.

Le lendemain il pleuvait : Stockholm était encore une très-belle ville; mais je ne pouvais comprendre que ce fût la même, et que ma promenade de la veille ne fût pas un songe.

Je montai d'abord sur la tour de l'église de Sainte-Catherine, d'où l'on a sous les yeux le panorama le plus singulier : Stockholm entre la mer et le lac Mellar. Ce mélange d'eau, de rochers, de maisons, de forêts, forme un ensemble impossible à décrire et difficile à oublier.

Malheureusement Stockholm a peu d'édifices remarquables, peu même de belles maisons. Elle est, sous ce rapport, inférieure à Copenhague, qu'elle surpasse bien par sa situation pittoresque. Le palais du roi est ce que la ville offre de plus monumental; c'est un bâtiment italien, dont le modèle est à Florence. Cette architecture italienne, un peu dépaysée, n'est pas très en harmonie avec ce qui l'entoure. Cependant le palais produit, par sa situation, un effet imposant; il s'élève sur une masse de rochers, et domine la ville et la mer.

L'église de Ridar-Holm est la plus intéressante de Stockholm, par les sépultures qu'elle renferme, entre autres celles de Gustave-Adolphe et de Charles XII. J'allais demander où était le tombeau de Christine, quand je

me rappelai que je l'avais vu à Rome dans l'église de Saint-Pierre.

Stockholm, qui n'a que soixante mille habitants, renferme dans son enceinte une étendue immense. Outre la place occupée par des rochers nus qu'on voit s'élever çà et là au-dessus des maisons, outre les intervalles d'eau qui séparent différentes parties de la ville, elle contient des champs, des prés; la *rue de la Reine*, qui conduit à une de ses extrémités, et qui a bien une demi-lieue de long, traverse une véritable campagne.

Les environs de Stockholm sont charmants; ils ont un caractère à part, quelque chose de doux et de sauvage, d'aimable et de solitaire.

Telle est la délicieuse retraite d'Haga, tel est le *parc*, où l'on trouve, en sortant de la ville, à côté de belles maisons de campagne, des solitudes au sein desquelles on pourrait se croire loin de toute habitation. Là, enfoncé dans un bois de sapins ou de chênes, entouré de rochers de granit, on voit de son désert un grand vaisseau ou une petite barque glisser et se perdre derrière le feuillage; puis toute trace de la vie disparaît, on peut se rêver pour un moment au fond de la Norvége : faites quelques pas, et vous apercevrez tout près de vous les édifices d'une capitale.

Les mœurs de Stockholm sont toutes françaises; la langue française y est généralement connue, elle est là ce que l'allemand est à Copenhague. Gustave III faisait le plan de ses opéras en français, et sa correspondance intime, qu'on a recueillie, est écrite, tantôt dans sa langue, tantôt dans la nôtre. Sous lui, la langue française était déjà fort à la mode. On sent que sous un roi de notre nation cette mode n'a pas dû diminuer.

Ce Gustave III, dont la fin a été si tragique, était complétement dominé par l'ascendant que l'esprit fran-

çais, au XVIII[e] siècle, exerçait sur presque tous les pays et principalement sur les cours de l'Europe. Gustave avait fondé une académie d'après le modèle de l'Académie française et tout son désir était que la littérature de son pays devînt une contre-épreuve de la nôtre. Ce qui est assez glorieux pour un roi, homme de lettres, c'est qu'il remporta le premier prix académique qu'il avait fondé, et qu'il ne fut reconnu que bien longtemps après pour l'auteur de l'ouvrage couronné.

Mais, ni ce que Gustave produisit, ni ce que produisirent les beaux esprits qu'il enrégimentait dans son académie, ne pouvaient former une littérature nationale.

Dans les pays méridionaux de l'Europe, l'ascendant des lettres grecques et latines s'est facilement établi. On pourrait dire que leur génie s'y est continué. La religion chrétienne s'y est moulée sur le paganisme, la littérature moderne sur la littérature antique; mais la forme religieuse et poétique, naturelle au midi, transportée dans le nord, s'est trouvée en contradiction avec les sentiments et les idées des peuples. De cette contradiction est résulté asservissement d'abord, lutte ensuite, enfin affranchissement. Cet affranchissement s'appelle en religion le protestantisme; on l'a appelé le romantisme en littérature : il fallait l'appeler dans le nord, l'indépendance.

En effet, plus l'on s'avance au nord, et plus la question est tranchée. La France, pays central, qui réunit dans son sein le nord et le midi, qui touche à l'Allemagne et à l'Italie, la France a suivi une ligne intermédiaire entre les deux extrêmes : elle est restée catholique; mais son catholicisme est plus épuré que celui de Naples et de Madrid; sa littérature s'est modelée, pour la forme, sur celle de l'antiquité, mais en conservant un profond

caractère de nationalité [1]. En Allemagne, en Angleterre, la réforme l'a emporté, et l'affranchissement littéraire a été complet. Dans les royaumes scandinaves, il devait, à plus forte raison, en être ainsi tôt ou tard. Aussi c'est de Suède qu'est sorti ce Gustave-Adolphe, le chevalier, le représentant et comme le martyr héroïque de la réforme ; mais le peuple qui avait été le plus vaillant champion de la liberté religieuse, était demeuré jusqu'à nos jours soumis assez constamment à l'influence despotique des lettres françaises. C'était surtout à la fin du XVIIIe siècle, par l'action de Gustave et de son académie, que cette influence étrangère avait prévalu sur l'originalité nationale. Quelques hommes avaient bien paru véritablement Suédois par l'âme et le talent. Le chansonnier Bellmann, mêlant au désordre et à la verve grotesque de ses compositions lyriques des éclairs de profondeur, des traits inattendus de grâce et de mélancolie. Stagnélius, poëte rêveur et religieux, tantôt s'inspirant des idées et des vertus chrétiennes, tantôt essayant, à une époque où les antiquités scandinaves étaient bien imparfaitement connues, d'y chercher des sujets pour le drame et des couleurs pour la poésie ; mais ses efforts et ceux de quelques autres n'avaient point eu de suite. Des hommes dont la nature avait destiné le talent à l'originalité, tels que l'infortuné Lidner, avaient eux-mêmes en partie cédé aux lois que leur imposait, au nom du bon goût, un monarque aussi jaloux de son autorité en matière littéraire, que vis-à-vis

[1] Il est à remarquer que la France, qui avait commencé par marcher avec le Midi, avec l'Italie sous François Ier, avec l'Espagne jusqu'à Louis XIV, et sous Louis XIV avec l'antiquité grecque et latine, à dater de l'époque suivante, est entrée dans le mouvement intellectuel du Nord. Le XVIIIe siècle s'appuie sur l'Angleterre, et le XIXe part de l'Allemagne.

sa noblesse révoltée ; et au commencement de ce siècle régnait sans partage le représentant le plus distingué de l'école classique, le respectable Léopold, quand s'éleva contre cette école la violente opposition qui la devait renverser.

Ce fut précisément l'appel d'un général français à l'héritage des Wasa, qui fut l'occasion de ce soulèvement contre l'école française en littérature.

C'est que la révolution qui devait mettre le général Bernadotte sur le trône fut une révolution libérale; l'indépendance est chose contagieuse, et, par le fait seul de l'affranchissement politique, l'affranchissement littéraire s'ensuivit.

L'attaque commença par un journal nommé *le Polyphème*. Il fut bientôt suivi d'un autre, portant le nom de *Phosphoros*, auquel travaillaient des jeunes gens d'Upsal, pleins de mérite, de conviction, d'ardeur, quelquefois d'âpreté. C'était *le Globe* de la Suède. Seulement la tendance de l'ancien *Globe* était plus historique, et celle du *Phosphoros* plus métaphysique. Il s'appuyait principalement sur les spéculations de la philosophie allemande reproduites et modifiées par un poëte moraliste, Thorild, et par un penseur doué d'une haute faculté d'abstraction, Hojer. C'étaient ces spéculations, et notamment celles de Kant et de Fichte, qui avaient donné aux esprits le mouvement nouveau. Les phosphoristes soutinrent les théories littéraires de l'Allemagne, en traduisirent, en imitèrent les productions; ce n'était pas encore une franche nationalité, mais un acheminement vers ce but; car, entre des Suédois et des Allemands, il y a fraternité de race, sympathie de nature, parenté de langue. Ce qui acheva de vivifier la littérature suédoise, et de lui donner toute son individualité, ce fut le retour vers les traditions scandinaves.

Aux journaux polémiques tels que *Polyphème* et *le Phosphoros*, succéda un journal scientifique, *l'Iduna*, qui contient des morceaux de critique et des essais poétiques du plus haut intérêt.

Enfin le talent de ces jeunes champions de la rénovation littéraire a mûri, et ils ont donné à leur pays plusieurs ouvrages du premier ordre. M. Gejer, qui avait montré ce que l'on pouvait faire en poésie avec les souvenirs de l'ancienne Scandinavie, s'est depuis voué tout entier à l'histoire, et son premier volume des *Annales de Suède* est un modèle d'érudition et de sagacité. M. Hammarskiold, disciple ardent de la Philosophie allemande, y mêlant quelque chose du mysticisme indigène de Svedenborg, a publié une *Histoire de la littérature* et une *Histoire de la philosophie suédoises*. Cet homme excellent vivait encore quand j'étais à Stockholm; je le vis atteint de la maladie dont il est mort, déjà couché, tout souffrant et tout pâle, sur le lit d'où il ne s'est pas relevé pour longtemps. C'est chez lui que je rencontrai le poëte Atterbom, qu'on pourrait appeler le Lamartine du nord. C'est la même suavité de mélodie, de tristesse et d'enthousiasme, avec plus de vague et d'audace. Enfin, ce qui a mis le sceau au triomphe du parti novateur, c'est le poëme de *Frithiof*, publié par M. Tegnér. Un ancien récit conservé par la tradition, une saga a transmis la belle et pathétique histoire dont M. Tegnér a fait le sujet de son poëme. Ayant à intéresser des lecteurs du XIXe siècle à des mœurs et des sentiments du VIIIe, il s'est tiré en général avec bonheur de cette difficulté. C'est un des exemples les plus brillants du parti qu'on peut tirer, pour la poésie de notre temps, de sujets empruntés à une époque primitive.

Peut-être M. Tegnér a-t-il mêlé une trop grande délicatesse de sentiment aux rudes passions de l'époque,

héroïque qu'il retrace quelquefois dans toute son énergie. On croit lire un chapitre de l'ancienne saga, quand le poëte moderne, qui l'a en effet suivie fidèlement en cet endroit, nous montre Frithiof au milieu des flots déchaînés par les puissances magiques, distribuant de l'or à ses compagnons pour qu'ils n'arrivent pas les mains vides chez la déesse de la mer, enfin le héros et le vaisseau lui-même, ce vaisseau animé comme les trépieds d'Homère, attaquent ensemble les monstres qui soulèvent la tempête; Frithiof en atteint deux de ses traits, et le brave navire *Ellida* perce du fer de sa proue le troisième qui flottait devant lui sous la forme d'une immense baleine. Mais peut-être trouvera-t-on le morceau qui va suivre trop tendre et trop délicat pour appartenir au même ensemble; dans l'original il est plein de grâce et de naïveté.

PLAINTE D'INGEBOR.

Voici l'automne :
De la mer le flot brumeux tonne.
Ah! sur elle j'aimerais tant
Aller flottant!

Sous les étoiles
Je vis blanchir tes voiles,
Frithiof; heureux ton vaisseau
Qui fuit sur l'eau!

Quand il me quitte,
Flots, pourquoi l'entraîner si vite?
Astres, protégez le sentier
Du nautonnier.

L'été ramène
Le voyageur; mais sur l'arène
Je ne pourrai pas m'élancer
Pour t'embrasser.

Car sous la terre
On me couchera solitaire,
Ou près d'un autre époux j'irai
Et languirai.

Aigle qu'il aime,
Reste, je t'aimerai de même.
Par moi chaque jour tes petits
Seront nourris.

Laisse mon voile :
Je te broderai sur la toile
Des ailes d'argent, puis encor
Des serres d'or.

Aigle rapide,
Regarde avec moi la mer vide;
Monte sur mon épaule.... Hélas!
Il ne vient pas.

Je serai morte
Quand il reviendra; mais n'importe.
Et quand ton cri le saluera,
Il pleurera.

Il ne faut pas faire pleurer un héros scandinave, c'est-à-dire quelque chose de fort semblable à un pirate.

Quoi qu'il en soit de ce reproche, le poëme est plein de beautés dans des genres très-divers; il a eu un succès de vogue, un succès tout national. Ce qu'il y a de pi-

quant, c'est que l'auteur a été récompensé de cette œuvre païenne par un évêché. En Suède, où l'état des finances ne permet pas un grand luxe de pensions et de sinécures, tel est l'avancement qui attend souvent des littérateurs et des savants, distingués par un tout autre mérite que la science théologique; mais l'évêque Tegnér a composé de fort beaux sermons.

Du reste, la querelle entre les deux partis littéraires, décidée par le meilleur argument, par de bons ouvrages, vient d'aboutir à l'entière victoire du parti novateur. Atterbom a même eu avec le vieux Léopold une entrevue touchante, dans laquelle le jeune romantique s'est accusé de quelques vivacités de critique dont il avait été coupable dans le *Posphoros*, et le vénérable patriarche de l'école classique, devenu aveugle par les années, s'est réconcilié avec son jeune adversaire. Ainsi il y a eu entre les deux camps guerre, triomphe et pacification.

Upsal était un des points qu'il m'importait le plus de visiter, surtout à cause des hommes qu'elle renferme. Dans mon impatience d'arriver à Stockholm, je n'avais fait que la traverser. J'y retournai bientôt.

En arrivant à Upsal, j'éprouvai une impression profonde de tristesse et de solitude; c'était le temps des vacances. Les étudiants, qui seuls animent d'ordinaire une ville d'université, étaient absents, et un silence absolu régnait dans les rues désertes. Rien ne fait mieux concevoir les travaux patients des savants du Nord, que cet aspect studieux et recueilli de leurs universités.

L'organisation de l'université d'Upsal est celle des universités allemandes, modifiée à peu près comme à Copenhague ; on y est de même exempt de cette fureur de duels, si générale en Allemagne parmi les étudiants ; de même encore, au lieu de leur interdire de se réunir

par nations, et de former ces associations nommées *landmannschaft*, qui ont tant effrayé la Prusse et l'Autriche, on exige que tout étudiant se fasse inscrire parmi ceux de sa province, et, s'il est étranger, parmi ceux de sa nation. Il n'est jamais résulté aucun inconvénient de ces réunions, auxquelles l'université va jusqu'à fournir un local.

Je visitai M. Gejer et fis tomber d'abord la conversation sur l'*Histoire de Suède* dont je le savais occupé dans le moment.

Le temps de l'union des trois royaumes, consommée sous Marguerite, fut, pour la Suède, une ère de servitude et d'oppression. Avec le règne de Gustave-Wasa recommença son indépendance. Depuis ce grand homme, la couronne cessa d'être élective, comme elle avait été jusqu'alors : elle est demeurée dans la famille des Wasa jusqu'au jour où elle a été placée sur la tête de Bernadotte. Sous Gustave-Adolphe, on admit les femmes à régner. Durant la minorité de Christine, l'aristocratie devint puissante. Charles XI porta les premiers coups à son ascendant, et dès lors commença, entre elle et le trône, une lutte continuelle. Sous la reine Ulrique, sœur de Charles XII, et son mari, Frédéric Ier, la prérogative fut limitée; c'était, me dit M. Gejer, l'époque où les diplomates français appelaient la Suède une république. Les États se rassemblaient tous les trois ans, et ne pouvaient être dissous. Tout était aux mains des États ; ils faisaient la guerre et la paix, altéraient la monnaie, usurpaient le pouvoir judiciaire par des tribunaux temporaires, le pouvoir exécutif par le comité secret, qui était le véritable gouvernement; les actes législatifs devaient être signés par le roi; mais il ne pouvait refuser sa signature. En 1756, la diète déclara que le nom du roi, en cas de refus, se-

rait apposé avec un *timbre*. Gustave III voulut relever le pouvoir royal ; il fit un appel aux paysans de la Dalécarlie, qui le secondèrent contre les nobles ; le pistolet d'Ankastrom mit fin à cette lutte du pouvoir royal et de l'aristocratie. Cette antipathie des grandes familles est un des garants les plus certains de l'avenir de la race régnante.

Je fus accueilli à Upsal avec la plus franche cordialité par plusieurs jeunes gens de la nouvelle école. On sent qu'il doit exister une sorte de rivalité entre Stockholm, ville dont la culture est toute française, où prévalent encore, en philosophie et en littérature, les idées du XVIIIe siècle ; où règnent les sciences physiques, représentées par le grand nom de Berzélius, et Upsal, foyer d'une tendance spéculative critique et poétique analogue à celle de l'Allemagne. Il en est résulté, à ce qu'il m'a semblé, dans les esprits contemplatifs d'Upsal, une sorte d'opposition à la direction positive de la capitale. Cette opposition a été accusée de mysticisme, et même d'une sorte de prédilection pour les formes politiques et religieuses du moyen âge ; mais je crois qu'on l'a mal comprise. Si un certain libéralisme étroit a pu effaroucher des esprits étendus, c'est parce qu'il leur semblait despotique et ignorant. Des novateurs ne peuvent être ennemis du progrès et de la liberté.

La bibliothèque d'Upsal contient un trésor qui, pour moi, était d'un prix infini, et que je ne négligeai pas de visiter, c'est le manuscrit fameux sous le nom de *Codex argenteus,* le manuscrit d'argent.

Il contient une traduction en langue gothique d'une portion de la Bible. Cette traduction a été faite au IVe siècle par un évêque arien, le Goth Ulfilas, pour ceux de ses frères qui habitaient la Mésie. C'est le plus ancien monument des langues du Nord Cet Ulfilas in-

venta un alphabet qui était une altération de l'alphabet grec[1]. On a employé une sorte de procédé typographique pour tracer les caractères. En effet, sur un fond violet se détachent en relief les lettres d'un aspect ordinairement argenté. Les initiales des chapitres et quelques passages sont en or et également en relief. Cette disposition donnerait à penser que les lettres ont été évidées avec un emporte-pièce et appliquées ensuite sur le fond violet qui les porte.

L'histoire de ce manuscrit est curieuse. Découvert en 1597, dans une abbaye de Westphalie, il fut transporté à Prague. Prague ayant été prise par les Suédois, en 1648, il fut trouvé dans le butin et envoyé à Christine ; mais ses aventures ne se bornent pas là. Après avoir été volé par un soldat, il était dans sa destinée de l'être par un savant ; du moins c'est ce dont on a accusé le docte Vossius. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, lui mort, le manuscrit fut racheté de ses héritiers par un grand seigneur suédois, Magnus de La Gardie, et donné à l'université d'Upsal. On le conserve soigneusement dans une boîte fermée à clé.

D'Upsal j'allai visiter la mine de fer de Danemora. Cette mine ne ressemble à aucune autre. Là, point de puits ténébreux, de galeries souterraines, mais un large gouffre à ciel ouvert ; des seaux, que fait monter une machine mise en mouvement par des chevaux, apportent le minerai à la surface du sol. C'est dans un de ces seaux qu'on se place pour descendre au fond de la mine. Le moment où il se détache du bord, où la roue commence à tourner, la machine à crier, et où l'on se

[1] M. W. Grimm pense que c'est une des formes de l'alphabet commun primitivement aux diverses nations germaniques. Voy. *Deutsche Runen.*

sent flotter au-dessus de l'abîme, a quelque chose d'effrayant pour l'imagination. On se voit bientôt entouré de rochers en désordre, jetés les uns sur les autres, et l'on descend comme par enchantement à travers ce chaos pittoresque; deux ou trois mineurs à cheval ou à genoux sur le bord du seau, se tenant à la corde et aux chaînes par lesquelles il est attaché, l'empêchent de se heurter contre les saillies de rochers qu'il rencontre sur son chemin. Bientôt on commence à distinguer les hommes qui travaillent au fond de la mine, à entendre le bruit du marteau et le chant plaintif des mineurs. On continue à s'abaisser d'un mouvement assez rapide, mais égal et sans secousse. La corde énorme qui vous porte flotte au-dessus de votre tête comme un ruban agité par un vent léger. En la suivant des yeux, on la voit s'amincir et presque disparaître. Il semble que rien ne vous soutienne sur cette effroyable profondeur. Enfin le seau touche le fond, on le détache, et, à sa place, on en accroche un autre que la machine enlève à son tour. On ne peut se défendre d'une sorte de frémissement qui n'est pas sans charme en voyant ce seau plein de minerai faire le chemin qu'on vient de faire soi-même, s'amoindrir en s'élevant, de manière à n'être presque plus qu'un point quand il arrive au bord. C'est une impression assez étrange que celle qu'on éprouve en se disant : « Voilà comme je suis venu, voilà comme je m'en irai. »

Quand vous êtes ainsi arrivé en bas, le spectacle qui s'offre à vous est des plus extraordinaires. Les parois de la mine semblent de grands murs de fer. En tout temps le fond est pavé de glace. En marchant sur cette glace, en contemplant ces grands murs noirs, je pensais à l'enfer de Dante, quand, levant les yeux, je vis le bleu doux et pâle du ciel, la lumière d'un beau jour, et quelques

légers nuages qui glissaient au-dessus de ma tête; alors ce ne fut plus à l'enfer que je songeai. Je me souvins de ce ravissant *purgatoire*, où le poëte entrevoit la couleur si douce du saphir oriental se fondre dans un air serein.

Les sensations du voyage que j'avais fait à travers l'espace, m'avaient plu tellement, que je les voulus renouveler. Je montai et je redescendis. Par bonheur midi approchait, et l'on allait faire jouer la mine. J'entrai avec les mineurs dans la cabane garantie par un rocher, où ils se mettent à l'abri de l'explosion. Jamais je n'ai entendu un fracas plus magnifique. Ce fut tout à coup comme un océan de bruit qui se répandit à travers l'abîme, et sembla le remplir. Je remontai sur-le-champ à travers la fumée et la poussière soulevées par l'explosion, qui roulaient en nuages sous mes pieds, autour de moi, au-dessus de ma tête, et augmentait l'effet pittoresque des rochers à travers lesquels je m'élevais. Par moment j'étais enveloppé dans ces tourbillons; le ciel disparaissait; le haut de la corde m'était entièrement caché, et je demeurais comme sans point d'appui, suspendu entre le ciel et l'abîme. Enfin je sortis du nuage, je me trouvai avec délices sur la terre, et j'éprouvai les impressions les plus douces, quand, au bout de quelques moments, ma petite charrette m'emporta rapidement près d'un charmant lac, à travers un joli bois de chênes et de bouleaux, éclairé par le soleil.

A mon retour à Stockholm, un autre spectacle encore plus frappant m'attendait : celui d'une aurore boréale. Je me retirais vers minuit, avec un de mes compagnons de voyage, par un beau clair de lune. Nous aperçûmes tout à coup une lueur vague et blanchâtre répandue dans le ciel. Nous nous demandions si c'était une nuée éclairée par la lune; mais c'était quelque chose de moins compacte encore, de plus indécis; on eût dit

la voie lactée ou une lointaine nébuleuse. Tandis que nous hésitions, un point lumineux se forma, s'étendit d'une manière indéterminée, et on vit tout à coup de grandes gerbes, de longs glaives, d'immenses fusées dans le ciel; puis toutes ces formes se confondirent, et à leur place parut une arche lumineuse, d'où tombait une pluie de lumière. Le plus souvent ce qui se passait devant nos yeux ne pouvait se comparer à rien. C'étaient des apparences fugitives, impossibles à décrire, et que l'œil avait peine à saisir, tant elles se succédaient, se mêlaient, s'effaçaient rapidement. Jamais on ne pouvait prévoir une seconde à l'avance ce qu'allait offrir le kaléidoscope céleste. Ce qu'on croyait voir avait disparu, tandis qu'on cherchait encore à s'en faire une idée distincte. Le merveilleux spectacle semblait toujours finir et recommencer, et il était impossible de saisir le passage d'une décoration à l'autre. On ne les voyait pas apparaître dans le ciel; mais tout à coup elles s'y trouvaient, et il semblait qu'elles y avaient toujours été. En un mot, rien ne peut donner idée de tout ce qu'il y a de mobile, de capricieux, d'insaisissable dans ces jeux brillants d'une lumière nocturne; et encore, la lune qui se trouvait pleine en ce moment, nuisait par son éclat à celui de l'aurore boréale. C'est par cette raison que la lueur de celle-ci était blanche et pâle. Autrement, aux variations de formes se seraient jointes les variations de couleurs, les reflets rouges, verts, enflammés, qui donnent souvent aux aurores boréales l'apparence d'un grand incendie. Mais à cela près, la nôtre fut une des plus riches qu'on pût voir; elle dura plusieurs heures, se renouvelant, se déplaçant, se transformant sans cesse; et l'on nous dit que depuis trente ans il n'y en avait pas eu de plus belle à Stockholm.

Avant de quitter Stockholm, j'eus l'honneur d'être

appelé auprès de leurs majestés le roi et la reine de Suède, faveur que Charles-Jean se plaît à accorder à ses compatriotes. C'était ma première entrevue avec une tête couronnée; je craignais qu'elle ne se passât en questions indifférentes de la part du monarque, et de la mienne en réponses insignifiantes. Au lieu de cela, j'eus le plaisir d'entendre, pendant une heure, le roi s'expliquer avec une grande supériorité d'esprit et une grande noblesse de sentiments sur la révolution et la France, sur lui-même, sur sa destinée et sa politique. Je voyais avec orgueil le seul représentant de la gloire française resté, sur un trône d'Europe, se plaire au souvenir de l'époque où il était un des généraux de la république. Je ne saurais dire quelle peine m'aurait causé l'ombre d'un oubli en ce genre. L'infatuation de la royauté, qui avait aveuglé un homme du génie de Napoléon pouvait me faire craindre la même faiblesse dans son ancien compagnon d'armes. Il n'en fut rien, et je n'entendis pas sans émotion sortir d'une bouche royale ces mémorables paroles : « Moi, républicain sur le trône[1] ! »

Enfin, après un admirable mois de septembre passé à Stockholm, j'en partis à regret, mais pressé par la saison, qui pouvait d'un jour à l'autre amener le froid et le mauvais temps. Je retrouvai l'aspect monotone, solitaire et mélancolique de la Suède. Je vis Lands-Krona, où est la flotte de guerre suédoise; port remarquable par des bassins superbes, taillés dans le granit, qui rappellent ceux de Cherbourg, et Calmar, fameux par cette union trop vantée, qui, malgré son nom, sema entre les trois États scandinaves, violemment réunis sous un

[1] Ceci a été écrit en 1827. J'y joindrai un autre souvenir. Le roi m'ayant demandé avec beaucoup de bonté si mon père s'occupait toujours des mêmes travaux, sur ma réponse affirmative, il ajouta : « C'est bien, c'est bien ! il faut que chacun reste dans sa sphère. »

même sceptre, les germes de divisions qui ont subsisté durant des siècles. J'éprouvai une vive joie quand je retrouvai en Scandinavie la nature de la France et de l'Allemagne. Enfin j'arrivai à Ystadt, dans ce port où j'avais débarqué, lorsque, pour la première fois, je mettais le pied sur le sol des États scandinaves, dont j'avais fait maintenant le tour. Le bateau à vapeur qui m'avait alors apporté d'Allemagne, m'y reporta aussi heureusement, et je me trouvai sur la grève de Greifswald, par un beau jour, parfaitement semblable à celui où, trois mois auparavant, je m'étais embarqué pour la Suède.

LITTÉRATURE DANOISE

LITTÉRATURE DANOISE.

I.

ŒLENSCHLÆGER.

C'est un obstacle à la gloire qu'un nom trop difficile à prononcer ; et celui du premier poëte vivant du Danemark, d'un des poëtes les plus éminents de l'Europe, serait aussi connu et aussi admiré en France, qu'il l'est en Allemagne, s'il n'était pas si barbare pour nos oreilles. Mais enfin il faut se familiariser avec l'étrangeté des noms propres si l'on veut goûter les littératures étrangères. Le nom de Shakespeare semblait aussi assez bizarre, surtout quand on le prononçait à peu près comme on l'écrit. Klopstok n'a rien de bien mélodieux : il faudra prendre son parti et s'accoutumer également à Œlenschlæger[1].

Il y a donc une littérature en Danemark ? Que peut être une littérature en Danemark ? C'est tout justement ce qu'on disait il y a quelques années de l'Allemagne.

[1] On prononce Eulenchlégr.

Alors on s'arrêtait au Rhin; pourquoi nous arrêterions-nous à la Baltique?

Oui, il y a une littérature danoise. C'est le Danemark qui a produit le second poëte comique de l'Europe. Holberg est moins loin de Molière que qui que ce soit.

A côté de ces deux noms il y a encore ceux de trois ou quatre autres poëtes parfaitement originaux, et à peu près entièrement inconnus en France.

On peut en dire autant de la Suède.

Et en outre il y a en Danemark, en Suède, en Norvége, dans tout ce qu'on appelle la Scandinavie, une innombrable quantité de chants populaires, de ballades naïves, belles comme les ballades écossaises qui ont inspiré Walter Scott et leur ressemblent beaucoup, dont les paysans ont fait les paroles et la musique, et qu'ils chantent dans leurs vallées, sur leurs montagnes, au bord de leurs grands lacs solitaires.

Et enfin il y a derrière tout cela une vieille poésie scandinave contenant les antiques traditions païennes du pays, dans la langue primitive d'où sont sortis le danois et le suédois modernes, et qui s'est conservée presque pure dans un pays perdu, aux extrémités du monde, dans cette île formée de lave et de glace, de neige et de soufre, de cratères et de glaciers, qu'on appelle l'Islande.

Mais je ne parle ici que des poëtes danois modernes.

Celui auquel sont consacrées ces pages a puisé dans les sources antiques de ces traditions primitives du Nord, dans les dogmes sombres et mélancoliques de la religion d'Odin; il s'est inspiré avec bonheur du caractère souvent lugubre, quelquefois gracieux de ces dogmes.

Il sera peut-être curieux pour des lecteurs français de le suivre dans ce monde nouveau pour eux.

Disons d'abord un mot du poëte lui-même.

OElenschlæger a une figure belle et expressive, des yeux et des cheveux noirs, un teint brun et coloré; tout dans son extérieur porte un cachet méridional. On a peine, en le voyant, à croire que ce soit le chantre des dieux et des héros du Nord qu'on a devant les yeux.

« Mon malheur, me dit-il un jour à Copenhague, quand j'écris en danois, est d'écrire pour deux cents personnes. »

Aussi a-t-il cherché à étendre le cercle de son public. Il a traduit lui-même en allemand une partie de ses ouvrages. Plusieurs de ses pièces se jouent fréquemment sur les théâtres de l'Allemagne.

Nous parlions des préjugés nationaux en littérature. Je lui disais que notre dédain, ou plutôt notre paresse, diminuait de jour en jour; que nous commencions à connaître l'Allemagne; que le tour de Copenhague viendrait aussi. Ses yeux noirs s'animèrent et brillèrent d'une reconnaissance anticipée. « Nous serions trop heureux, me dit-il, qu'on s'occupât de nous dans cette belle France; nos propres préjugés tomberaient bientôt. Notre colère était du dépit. »

Le premier de ses ouvrages, dont je vais chercher à donner une idée, est un poëme dramatique fort beau et fort extraordinaire, dont le sujet est emprunté à l'ancienne mythologie scandinave, la mort de Balder.

Balder est un dieu; c'est le plus doux, le plus aimable des dieux, et cependant il doit mourir, car, selon cette mythologie, les dieux sont soumis à la mort. L'imagination triste et belliqueuse de ces peuples avait conçu la vie du monde comme un combat entre les bonnes puissances, représentées par les dieux, et les mauvaises, représentées par des géants et des mons-

tres. Elle avait placé au bout de ce combat une grande catastrophe nommée le crépuscule des dieux, dans laquelle les dieux et le monde devaient périr dans un vaste embrasement.

Cependant le sort des dieux est assuré, tant que vivra le plus pur, le plus brillant des fils d'Odin, le bon Balder. Toute la nature dont l'existence est attachée à la sienne l'aime et voudrait le sauver. Cependant la destinée l'emporte, et il succombe. C'est le sujet de ce drame mythologique, qui, comme on sent, n'a point été destiné à la représentation.

Il y a une beauté profonde dans l'idée de ce dieu bon et pur, l'amour du ciel et de la terre, qu'un sort fatal condamne à mourir. Sa mort n'est pas seulement touchante par la tristesse et le deuil du monde; c'est un malheur prophétique qui annonce tous les malheurs, c'est la crise de la destinée des dieux. Si Balder périt, leur propre fin est proche. Œlenschlæger a parfaitement senti tout ce que renfermait son sujet de douceur attendrissante et de grave mélancolie. Ce bel ouvrage est jeté dans les formes les plus pures de la tragédie antique; il est pénétré d'un bout à l'autre d'une inspiration pleine de calme et de tristesse. Les sons un peu sourds de la langue danoise répandent sur son ensemble une harmonie vague et voilée. En le lisant, on est saisi d'une compassion qui n'a rien de déchirant pour ces êtres d'une condition divine et mortelle, qui gouvernent le monde, et que le destin domine. On a comme un pressentiment plein de grandeur de la fin des temps; il semble que, transporté dans les tranquilles demeures du Valhalla[1], on aperçoive de loin les premières ombres du crépuscule et de la nuit des dieux.

[1] Le paradis des Scandinaves.

Balder raconte à sa mère Frigga les songes qui le tourmentent. Il a rêvé sa propre mort : le jeune dieu s'afflige doucement de quitter la vie : sa mère le rassure ; elle lui promet que les autres divinités s'uniront à elle pour ordonner à toute la nature d'épargner Balder. Elles le font en effet. Odin le prescrit au feu et à la lumière ; Ægir à la mer, son domaine ; la belle Freya, la Vénus du Nord, à l'air, son empire ; Frigga elle-même à la terre et à tout ce qu'elle porte. Cette adjuration, à laquelle rien ne peut résister, tranquillise son cœur maternel. Mais voilà qu'elle se souvient d'avoir oublié un être bien faible, un chétif rameau de gui ; cet oubli la frappe : Quoi, dit-elle, les dieux seraient-ils tombés si bas, que la vie d'un d'entre eux fût menacée par une frêle plante que le vent courbe en tous sens ? » Elle ne le peut croire, et se confie à la promesse que tous les autres êtres lui ont faite. Cependant Loki, enfant de la race funeste des géants, admis parmi les dieux, et représenté ici comme un être incomplet dans ses deux natures, flottant entre le bien et le mal ; Loki, tourmenté de cette situation indécise, fatigué d'amuser et de railler des maîtres, ouvre l'oreille aux noires suggestions de ses frères de l'abîme. Il se dévoue à embrasser franchement leur cause ; il se décide pour le mal. Le plus grand qu'il puisse faire est la mort de Balder. Il sait que Frigga a oublié de conjurer une créature, mais laquelle ? Loki emploie pour le découvrir un moyen diabolique. Il prend la forme d'une jeune fille qui implore Frigga pour son amant malade. « Un sage, dit-il, sous ce déguisement, m'a conseillé de prendre ce qu'il y a de plus innocent sur la terre, ce qui n'a jamais inspiré de crainte à personne, et de le livrer aux flammes du sacrifice. » Frigga, touchée, indique alors l'humble plante, qui, seule, dans la nature, ne lui a inspiré aucune crainte. « Réduis-la en cendres,

dit-elle, et ainsi sera anéantie ma dernière inquiétude. » Elle lui donne le rameau et disparaît.

Aussitôt le soleil s'obscurcit ; des nains noirs sortent des fentes des rochers pour forger la pointe du trait fatal ; ils la plongent dans le cœur d'un enfant nouveau-né, et expriment leur joie par un chant sinistre.

Cependant la paix règne encore dans le ciel ; Balder seul conserve ses pressentiments mélancoliques : les dieux, rassurés, célèbrent, par des jeux guerriers, la fin de leurs inquiétudes ; ils se plaisent à s'assurer de l'impuissance où sont tous les êtres de nuire au dieu sauvé, en le frappant tour à tour de leurs armes. Et, dans un chœur d'une admirable poésie, les hommes qui contemplent de loin cette fête, abrités par l'épaisseur des bois contre les rayons trop éclatants de la troupe divine, décrivent ainsi ces jeux.

« Voyez, voyez comme les dieux, couverts d'acier, le casque au front, brandissant leurs lances, le glaive à la ceinture, s'approchent, l'air menaçant, avec une colère qui n'est point véritable, du paisible, du bon Balder. Lui, les tempes découvertes, ses cheveux blonds flottants, se tient debout au milieu d'eux dans sa gracieuse innocence, portant à la main un rameau de chêne, emblème de paix. Il baisse la tête en rougissant, presque comme une jeune fille, et attend avec un sourire qu'on commence le jeu belliqueux qui doit prouver sa puissance.

« Voyez, voyez comme Odin, sur son cheval qui galope de ses huit pieds, sa bonne épée à la main, se précipite, et, de sa luisante épée, frappe le sein du paisible,

du bon Balder. Mais la cuirasse ne ploie point, et, comme auparavant, s'arrondit sur sa poitrine. Maintenant, Thor[1] vient sur son char, tenant son marteau, la tête haute, l'air mâle et terrible ; il frappe le dieu, mais le marteau glisse sur Balder, et Balder sourit encore.

« Freya passe devant lui sur son char d'or ; ses beaux cheveux, qui enflamment les désirs, flottent sur ses épaules. Sa main de neige agite un bouquet de roses ; elle en frappe la joue virginale du jeune dieu, et s'éloigne sur son char en riant de la faiblesse de ses armes. »

Cependant le chœur observe à l'écart deux figures lugubres qui semblent ne point prendre part à la joie universelle. C'est Loki et l'aveugle Hoter, frère de Balder. « Pourquoi ne te mêles-tu pas à la fête, lui dit Loki? N'aimes-tu plus ton frère? Ne veux-tu pas comme les autres lui faire honneur, et prouver qu'il est invulnérable en feignant de vouloir le blesser? »

Le triste Hother ne voit d'abord là qu'une des railleries ordinaires à Loki. « Tu me demandes, lui dit-il, à moi, pauvre aveugle, pourquoi je ne me mêle pas à la fête, méchant Loki ; comme si tu ne savais pas que d'épaisses ténèbres m'ont séparé, depuis longtemps, des plaisirs et de l'action qui se passent à la clarté du soleil; d'ailleurs, je ne sais pas seulement où est mon frère et je n'ai point d'armes à la main, ainsi que les autres dieux. On me traite à moitié comme un enfant, à moitié comme un vieillard blanchi par les années et qui est faible comme un enfant. »

Loki lui remet alors le trait fatal, formé du rameau de

[1] Le dieu de la foudre.

gui oublié par Frigga, il le place de manière à ce qu'en courant, il rencontre son frère, et l'encourage par ces paroles ironiques : « Allons, cours mon cher Hother, fils aveugle de la nuit, cours, la pointe du trait en avant, et tu toucheras ton frère. Ils rient, les dieux, entends-tu? ils rient dans la joie du ciel; allons! mets le comble à leur joie! Hother s'est armé : Sois immobile, Balder, pour qu'il puisse te toucher. C'est ton frère, Balder; il veut te prouver son amour par cet hommage. Hother, touche maintenant, étonne les dieux, mets fin à leurs rires moqueurs, touche! »

LE CHOEUR DES HOMMES.

Je suis attendri de voir l'aveugle Hother s'avancer avec un trait fragile; car ce n'est que par amour pour son frère, que le dieu aveugle oublie, dans la joie des fêtes, le tourment de ses ennuis, et s'expose à la risée superbe des dieux.

(Hother se précipite alors sur Balder et le perce. Balder tombe. Les dieux sont muets. Loki s'échappe. Hother s'écrie :)

Eh bien! ai-je touché? Pourquoi ce silence? Le trait a-t-il passé à côté de Balder? Alors riez, au moins! mais tout se tait. — On insulte toujours l'aveugle. — Toi, Balder, parle, mon bon frère, car tu es le seul qui t'associes aux ennuis d'Hother, et qui les soulages! Dis moi, mon trait a-t-il sifflé près de ton sein, comme le vain bruissement d'une mouche importune, ou a-t-il rebondi sur ta cuirasse comme un grain de grêle! Oh! réponds. L'hommage de l'aveugle aurait-il excité ta colère? Il se tait! c'est étrange!..... Tous se taisent! tous!... L'assemblée des dieux est silencieuse comme les vieux tombeaux des anciens rois, comme un champ de carnage après l'heure du combat... Ah! un enchantement! je suis dans

l'eau, au milieu d'un torrent, les flots mouillent mon pied..... Odin, Frigga, mon père, ma mère, répondez, répondez !

FRIGGA.

Cette eau, qui mouille tes pieds, c'est le sang de ton frère.

Certes, dans cet ouvrage, OElenschlæger a tiré un heureux parti de la mythologie de l'Edda. Il est curieux d'observer comment un poëte du XIXme siècle a modifié les traditions du septième ou huitième. La physionomie rude, sanglante, quelquefois grossière de la poésie primitive fait place par moments à une manière spirituelle, à d'ingénieux développements. — OElenschlæger n'est cependant pas entièrement infidèle au caractère de cette mythologie ; mais il l'adoucit, l'épure, l'orne, l'affaiblit, par une complaisance peut-être inévitable pour la délicatesse de son temps.

Je citerai un autre exemple de la manière dont OElenschlæger traite les sujets qu'il emprunte à l'ancienne mythologie scandinave, où cette altération est encore plus sensible. C'est un épisode de son poëme des *Dieux du Nord*. Le fond du récit est également pris dans l'Edda. Ceux qui connaissent l'original reprocheront à OElenschlæger d'en avoir trop déguisé la rudesse native. Heureusement pour lui ce ne sera pas là le grand nombre des lecteurs. Peut-être les autres aimeront la grâce et pardonneront à la coquetterie délicate avec laquelle il a raconté les amours du dieu Freyr et de la belle Gerda.

Le dieu Freyr a vu du haut des airs, dans le pays des géants, une jeune fille dont la beauté lui a inspiré un violent amour. Il envoie vers elle son écuyer Skirner

pour la toucher en sa faveur. C'est le récit de cette ambassade amoureuse que je vais traduire.

Par une imagination qu'on peut trouver hardie, fantasque, bizarre, mais qui ne manque pas d'originalité, et produit des effets assez piquants, l'auteur a supposé que l'écuyer Skirner, instruit par les nains dans les enchantements, avait appris d'eux un secret fort singulier, celui d'enlever une image avec l'eau qui la réfléchit. Il a pris avec dextérité celle du dieu Freyr, l'a mise dans une de ces cornes dorées qui servaient de coupe, et après l'avoir hermétiquement fermée, l'a emportée avec lui dans le pays des géants. Voyons le parti qu'il en va tirer. Il est seul dans la chambre de la belle Gerda, où il lui a dit qu'il avait un présent à déposer pour elle de la part du dieu Freyr.

. . . . Près du lit était un vase d'albâtre que supportaient des pieds élégamment travaillés, rempli de l'eau pure des montagnes. Là, Gerda, la jeune fille florissante de santé, avait coutume de laver, avant de dormir, ses mains, son visage et son sein. Skirner saisit en hâte sa corne dorée; il verse ce qu'elle renferme dans l'eau qu'il vient de découvrir, et s'éloigne. « Mais Gerda, quand le dieu eut réparé ses forces par un repas, et que les serviteurs l'eurent conduit dans un lieu commode pour y passer la nuit, Gerda se hâta d'aller voir quel était ce présent apporté du Valhalla; et, faisant la moue, à la manière des jeunes filles, moqueuse et fière, elle s'écria : « Que sera-t-il, ce présent? des diamants, des rubis? J'en ai plus que je n'en désire; on en trouve ici en abondance dans les fentes des rochers; ils sont rares chez les dieux, dans les airs. » Puis, n'apercevant rien, elle rit une seconde fois, mais avec un vif dépit, et s'écria: « Je le pensais bien!...

Vous autres dieux, vous surpassez les géants quand il s'agit de railler. C'est un avantage qu'on ne saurait vous refuser ! » Alors elle s'empressa de quitter ses vêtements ; elle dénoua sa ceinture, jeta sur ses épaules un lin blanc comme la neige. Nue jusqu'au milieu du corps, elle demeura là, éclairée par un diamant merveilleux qui brillait près du vase ; puis elle se pencha sur la surface de l'onde pour y puiser de quoi rafraîchir ses joues de pourpre. Soudain, épouvantée, elle aperçoit dans l'eau l'image du dieu Freyr, et recule avec un cri ; puis elle croise et serre fortement ses bras sur sa poitrine, et s'enveloppe, en rougissant, dans le lin flottant. Bientôt son effroi se change en étonnement, car elle comprend tout le mystère. Elle s'approche de nouveau, à pas lents, enveloppée jusqu'au cou de fourrures, pour contempler l'image. Mais tandis que Gerda considère le dieu, qui lui sourit avec amour, elle sent une chaleur forte et douce qui s'insinue dans la moëlle de ses os ; car le dieu était beau....... Longtemps absorbée, elle le contempla en silence, sans s'apercevoir qu'une larme tombait de ses joues sur la bouche de son amant. Elle est saisie d'un désir violent, elle sourit, elle soupire : « O Freyr ! » Elle incline sa tête sur cette onde merveilleuse, regarde d'abord derrière elle si elle est sans témoin ; et quand elle est bien sûre d'être seule, elle se penche précipitamment pour baiser la gracieuse image, mais l'image disparaît dans le cercle qui se forme à la surface de l'onde agitée, dont la fraîcheur humecte la bouche pourprée de la jeune fille sans rafraîchir ses lèvres. Inquiète, elle regarde alors si l'image avait disparu pour toujours ; mais quand l'eau fut apaisée, et que Freyr reparut à la surface, elle demeura abîmée dans ses pensées. Sa hauteur disparut ; elle devint douce comme un agneau, paisible comme une colombe qui roucoule in-

térieurement. La pelisse à longs poils glissa sur son dos poli, car il faisait chaud. Elle prit courage, et dit en rougissant : « Une image ne peut voir ; c'est de l'eau, c'est un reflet. Je ne pourrais dormir avant d'avoir baigné mes mains et mon sein. » Alors elle laissa tomber le lin, et de ses mains blanches comme la neige, elle prit l'eau et la répandit sur son cou, ses bras, ses épaules, son sein, et sur les roses enflammées de ses joues. »

L'imagination d'OElenschlæger ne s'est pas exercée seulement sur des sujets empruntés aux traditions du Nord. Il a fait des excursions dans le Midi et dans l'Orient; mais on est toujours de son pays, et dans son drame du *Corrége*, par exemple, le héros est bien plutôt un artiste rêveur et mélancolique de l'Allemagne du moyen âge, qu'un peintre italien joyeux, ardent et, comme dit madame de Staël, *en train de la vie*...

Il faut prendre un ouvrage pour ce qu'il est. Celui d'OElenschlæger est conçu dans l'intention d'exprimer l'âme, l'imagination et la destinée d'un artiste ainsi qu'il les conçoit lui-même. Prise comme une peinture de tout ce qu'il y a parfois de souffrant, de maladif dans la sensibilité des hommes de génie, de mobile et d'inquiet dans leur caractère, d'irritant et de navrant dans les circonstances de leur vie extérieure, de poignant dans les détails de leur existence, la pièce d'OElenschlæger est très-remarquable. Seulement il faut oublier le lieu de la scène.

Dans le bourg de Corregio, vit pauvre et retiré le bon Antonio Allegri. On le voit d'abord occupé à peindre un sujet pieux. C'est sa femme qui lui sert de modèle pour les traits de la madone; c'est son enfant qui pose pour le petit saint Jean. La religion, l'art et les affections domestiques, qui se confondent dans son cœur, le rendraient parfaitement heureux, si la pauvreté ne venait

l'attrister et l'inquiéter pour ce qu'il aime, et s'il n'avait dans son hôte, l'aubergiste Francesco, un ennemi dont la haine petite et basse travaille sans cesse à empoisonner sa vie par de misérables tracasseries. Cet homme, dont tout le mérite est d'être un bon cuisinier, et qui ne voit rien au-dessus de l'argent, est furieux de ce qu'un pauvre diable, comme son voisin Antonio, auquel il a fait souvent crédit pour son dîner, reçoit de temps en temps la visite de quelque seigneur, de quelque artiste qui ne daigne pas entrer chez lui. Plusieurs humiliations, dont le peintre est pour lui la cause innocente, augmentent cette inimitié, si mesquine et si profonde.

Tandis qu'il est ainsi en butte aux persécutions d'un misérable, le grand homme est méconnu et blessé par les puissants de la terre. Un seigneur italien lui a fait les offres les plus séduisantes; il veut l'attirer dans son palais, l'occuper, lui procurer l'aisance et le bonheur. Ce n'est que plus tard qu'Allegri s'aperçoit que ce bienfaiteur prétendu voulait l'infamie de sa compagne, et avait compté sur la sienne. Ainsi on voit les vexations les plus triviales, comme les humiliations les plus amères, briser par degrés l'âme ardente et fatiguer le tempérament malade de l'artiste irritable et mélancolique. Mais ce qui l'ébranle le plus fortement, c'est le doute, l'incertitude, l'incrédulité momentanée à son propre talent. Une basse supercherie de l'ignoble Francesco a suscité un malentendu entre deux hommes faits pour s'apprécier, le Corrége et Michel-Ange. Michel-Ange, blessé par Allegri, qui ne le connaît pas, et scandalisé par quelques fautes de dessin, s'est emporté, et dans sa colère le lion a laissé tomber ces paroles foudroyantes : « Vous êtes un barbouilleur ! » Et Allegri a reconnu dans ce juge sévère le grand Buonarotti, qu'il regarde comme le dieu de la peinture, comme un oracle infaillible. Il s'est donc trompé

sur sa vocation, il n'avait aucun talent pour la peinture; il se repent d'avoir perdu tant d'années dans cette illusion, il fait serment de ne plus peindre que des pots de terre pour gagner honnêtement sa vie et nourrir sa famille..... Cependant il ne peut se persuader tout à fait qu'il ne soit qu'un barbouilleur; il lui semble qu'il y avait quelque chose dans son âme, et qu'il a quelquefois réussi à l'exprimer. « Non, dit-il, je ne puis me décider; je veux revoir encore une fois le sévère Buonarotti. Et alors, s'il répète de sang-froid ce qu'il a dit dans sa colère, alors... Eh bien! je ne peindrai plus que des pots. »

De nouvelles émotions l'attendent. Jules Romain, l'élève, l'ami de Raphaël, jeune, brillant, enthousiaste, vient aussi dans sa retraite et le relève, à ses propres yeux, par une admiration qui touche à l'apothéose; il se charge de ramener Michel-Ange, qui, revenu d'une première impression, répare noblement les torts de sa vivacité. Le Corrége s'est retrouvé lui-même; il jouit de nouveau de sa propre estime et de l'admiration de ceux que lui-même admire; mais ces alternatives, ces secousses, une suite de petits ennuis, de mortifications, d'inquiétudes, ont achevé d'user sa poitrine affaiblie. Cependant il rassemble ses forces pour aller à la ville chercher le prix d'un tableau et le rapporter à sa famille avant la nuit. On le voit revenir, faible, exténué de fatigue, le corps courbé sous le poids de son salaire, que son ennemi, par une noirceur bien digne de sa haine minutieuse et acharnée, lui a fait donner en petite monnaie de cuivre [1]; et portant sur son front une couronne qu'une main inconnue y a déposée pendant son sommeil. Sa femme et ses enfants arrivent; il jette son far-

[1] La tradition a conservé cette anecdote invraisemblable sur la mort du Corrége.

deau à leurs pieds; se couche au bord d'une fontaine, et meurt comme écrasé par la vie terrestre et couronné par l'immortalité.

Nous avons donné à nos lecteurs une idée de la manière du poëte danois, quand il traite les anciennes fables religieuses du Nord; nous allons offrir quelques exemples du même talent appliqué à un autre genre de traditions. Si la Scandinavie a son Olympe, mélancolique et sanglant comme elle, où nous avons pénétré sur les pas d'OElenschlæger pour y assister à la mort du bon Balder et au deuil de tous les dieux, la Scandinavie a aussi, comme la Grèce, ses familles fatales, ses noms de vieux héros flottant entre la fable et l'histoire, en un mot d'autres légendes non plus surnaturelles, mais encore merveilleuses, souvenirs confus et poétiques, les uns de l'âge païen, les autres de l'époque où la religion chrétienne vint disputer ces tristes régions à leur ancien culte; quelques-uns enfin du temps où cette religion ayant triomphé, les sentiments chevaleresques, développés sous son influence, avaient peu à peu tempéré, puis presque entièrement adouci la rudesse de l'héroïsme barbare.

Le poëte dont nous parlons a puisé à ces diverses sources de traditions plus ou moins historiques; elles lui ont fourni le sujet de plusieurs tragédies, non purement idéales comme celle de Balder, faite pour être rêvée au sein des nuages plutôt que représentée sur la terre, mais dont la scène est ici-bas, dont l'action se passe dans notre monde, à la clarté de notre soleil; destinées à être jouées, et qui l'ont été en effet sur les théâtres du Danemark et de l'Allemagne; plus propres par là à exciter en nous un intérêt dramatique, une sympathie passionnée, car rien ne remue plus l'âme de l'homme, que les sentiments et la destinée de l'homme.

Parmi ces tragédies, j'en choisirai trois dont chacune se rapporte à une des trois époques de la civilisation scandinave que je viens de signaler.

Pour les temps primitifs, je prendrai celle qui porte le nom de *Starkother;* Starkother est une espèce d'Hercule ou d'Achille du Nord, d'une force et d'une valeur prodigieuses; si célèbre dans les vieux récits scandinaves, qu'ils le mêlent à presque tous les exploits qu'ils racontent. Si on en croyait Saxon le grammairien, qui a rédigé ces récits dans son latin recherché et barbare du XIIIme siècle, il faudrait attribuer plus de deux cents ans de vie à Starkother. C'est que Saxon a compilé, sans les rapprocher, les diverses légendes auxquelles la grande célébrité du héros avait donné naissance. Il ne savait pas qu'il en arrive toujours ainsi aux époques héroïques, qu'alors les peuples entassent sur une tête, groupent autour d'un nom tout ce que leur mémoire conserve de plus éclatants souvenirs empruntés à tous les siècles, à peu près comme ils suspendent pêle-mêle à un chêne sacré les armes enlevées à leurs ennemis durant plusieurs générations, se plaisant à charger ses branches triomphales des trophées successifs qui s'y amoncellent d'âge en âge.

Autrefois, dans sa fougueuse jeunesse, emporté par la colère, entraîné par les mauvaises puissances, Starkother a tué son roi. Depuis ce temps il est devenu le plus fameux des héros; il a erré dans le monde parmi les tentes des Huns, à travers les déserts de la Russie, dans les palais de Constantinople; et partout des exploits prodigieux lui ont valu l'admiration des peuples. Mais ce n'est pas ce qu'il cherchait; il voulait expier le sang par le sang, le trépas de son roi par le sien; les dieux lui ont refusé la mort qu'il poursuit, et l'ont puni par sa propre gloire. Un malheur plus terrible le menace; s'il ne périt par le fer d'un guerrier, cette gloire ne lui

ouvrira pas les portes du Valhalla, réservé, selon la croyance scandinave, à ceux qui tombent en combattant. C'est sous le poids de cette destinée brillante et vengeresse qu'il rentre dans sa patrie après trente années. A peine arrivé, il commence son rôle de réparateur et de vengeur; car à l'égard des autres, il est comme un ministre impassible de cette fatalité qui l'accable lui-même. Il apprend au faible roi de Danemark que son épouse le trahit pour le farouche Agantyr. Cet Agantyr est possédé d'une rage indomptable et mystérieuse, d'une sorte de fureur sacrée; il vient avec ses huit frères, farouches comme lui, défier Starkother, qui accepte le combat. Mais ce n'est pas lui qui doit défaire Agantyr. Celui-ci a un ennemi mortel dans sa propre destinée; il succombera dans sa lutte avec cette destinée qui le tourmente, et se perdra lui-même.

Avant de combattre, Agantyr pénètre dans l'antre funèbre où est la cendre d'Halfdan son père. Poursuivi par ses fureurs et par un oracle qui lui a dit : « Avec le glaive d'Halfdan extermine ton ennemi ! » il vient chercher le glaive que, suivant l'usage, on a déposé près de l'urne dans le sein de la terre, mais, au moment de le saisir, un scrupule l'arrête. Selon une croyance antique, celui qui troublait le repos des morts les chassait par là des heureuses demeures du Valhalla, et leurs ombres venaient errer chaque nuit en soupirant autour de leurs tombes profanées, jusqu'à ce qu'elles fussent précipitées dans les ténèbres du Nifflheim. Agantyr frémit, hésite; enfin sa main tremblante saisit le glaive, mais en même temps il entraîne l'urne, qui tombe sur son casque, le brise, et couvre l'impie de la cendre de son père. Alors, saisi d'horreur pour lui-même, c'est contre lui qu'il tourne la rage qui le poursuit. Comprenant enfin l'oracle, il accomplit sa destinée avec le glaive qui devait exter-

miner son ennemi, en le plongeant dans son propre cœur. Cette scène est d'un effet terrible.

Starkother tient tête aux huit frères qui restent, et les abat tous à ses pieds. Il défend le faible roi contre une rébellion soulevée par les fureurs de son épouse. Celui-ci, las de la guerre et du trône, pose lui-même sa couronne sur la tête d'un jeune *roi de la mer*, dont Starkother a été le Mentor, dont il a protégé les amours avec la belle Helga. Le jeune héros se trouve être précisément fils du roi que Starkother a immolé. La carrière du vieillard se termine par un dénoûment tout à fait héroïque. Le nouveau roi est inauguré aux acclamations des guerriers qui, en frappant sur leurs boucliers, le surnomment le Hardi. Alors il se recueille un moment, méditant sur sa nouvelle destinée; puis, s'adressant à Starkother : « O mon sauveur, protecteur d'Helga, ami du royaume, je te remercie vivement de ce bienfait. » Il l'embrasse, ensuite il recule, tire son épée et s'écrie : « Meurtrier de mon père, son sang, son ombre pâle m'appellent à le venger. Je te défie sur-le-champ à la vie à la mort! — Que les dieux te donnent la vie et qu'ils m'accordent la mort, s'écrie Starkother avec un sombre espoir. » Ils vont combattre. Bientôt on rapporte le corps du vieux guerrier, dont la mort est un triomphe, une délivrance, une réhabilitation. L'on entend gronder le tonnerre, le roi s'écrie : « Entendez-vous! Thor[1] s'avance sur son char pour le recevoir. » Les destinées sont apaisées, et le vainqueur, auprès du corps de l'ennemi qu'il a dû frapper, proclame l'apothéose du héros.

Le sujet de la tragédie d'*Hakon Jarl* appartient à un autre temps, à un autre ordre d'idées. Il s'agit ici de la lutte du

[1] Le dieu de la foudre.

christianisme et de la religion d'Odin. Le dernier défenseur de cette religion lugubre est le farouche Hakon, ce puissant Jarl de Norvége, presque roi. Au-dessus des nombreux incidents qu'a fournis à l'auteur l'antique saga[1], dans laquelle il a puisé le motif de sa tragédie, s'élève, entourée d'une sombre majesté, la figure de ce vieux guerrier avec ses violentes passions, son courage féroce, son attachement sombre à ses dieux de carnage, et un pressentiment contre lequel il se débat en vain de la chute prochaine de leurs autels. Olaf, le fondateur du christianisme en Norvége, a soulevé contre Hakon les paysans que ses violences avaient indignés. L'armée de ce rival grossit, le danger augmente; enfin on vient apprendre au païen que son fils aîné est mort de la main d'Olaf. Resté seul, il se plonge dans de lugubres pensées : « Le bonheur, dit-il, commence à s'éloigner de moi. Quoi donc! un épais brouillard entoure-t-il le Valhalla? Son éclat défaille, les dieux éternels passeraient! la lumière d'Odin ne brille-t-elle plus? La force de Thor est-elle épuisée? Est-ce déjà le crépuscule des dieux et le triomphe des mauvais génies? Allons, Hakon; allons, vieux héros du Nord, lève-toi et combats... » Dès ce moment il se voue sans réserve à la cause chancelante de ses dieux, et jure de leur tout immoler. Il croit lire dans des runes[2] que le hasard fait tomber sous ses yeux un mystérieux avis, un ordre du ciel auquel il faut obéir. Les dieux lui demandent ce qu'il a de meilleur : « J'ai, dit-il, encore un fils; c'est un jeune enfant avec des cheveux blonds, des yeux comme le ciel; il est pur comme l'étoile du matin, vif comme le chevreuil qui bondit sur les rochers. » Hakon

[1] Saga : ce qu'on dit, ce qu'on raconte; récit transmis par la tradition orale.

[2] Caractères magiques; cabale du Nord.

se décide à l'immoler, et l'emmène dans le bois sacré où sont les images des dieux et l'autel du sacrifice. C'est le matin : le soleil se lève, le petit Erling exprime naïvement sa joie innocente en voyant les roses de l'horizon et les perles de la rosée. Mais la peur prend tout à coup le pauvre enfant à l'aspect des menaçantes figures des idoles et de la grande barbe d'Odin. Son père lui dit : « Agenouille-toi, mon fils, étends vers le ciel tes deux mains, et dis : Père universel, écoute les prières du petit Erling et prends-le sous ta protection paternelle. » Tandis que l'enfant, sans se douter de son sort, adresse à Odin cette prière, debout derrière lui, son père veut le frapper; mais le poignard lui échappe et tombe. Erling le relève et lui dit : « Ton poignard est tombé, mon père; qu'il est brillant et acéré! Quand je serai plus grand, je veux avoir aussi de belles armes pour te défendre contre tes ennemis. » Malgré cette réponse, dont la naïveté enfantine perce le cœur, Hakon, entraîné par une fureur sanguinaire et sacrée, accomplit son horrible vœu.

Bientôt nous retrouvons Hakon vaincu, fugitif, mourant de fatigue et de soif. Où? dans la demeure de Thora, d'une femme qu'il avait aimée, puis abandonnée, et dont il a tué les frères. Thora, qui l'aime toujours, a tout pardonné. Elle l'a accueilli, caché, elle cherche à le consoler; mais, frappée tout à coup de cette étrange situation : « Dis-moi, Hakon, s'écrie-t-elle, es-tu vraiment cet homme pâle et muet qui est là dans cette chambre, et qui, sans casque, sans manteau de pourpre, fatigué et pensif, s'appuie sur son épée? » Hakon lui répond avec un sombre égarement : « Le fantôme que tu vois a été autrefois un chef norvégien. Les héros lui faisaient honneur et lui obéissaient; il tomba dans une bataille; c'était près de Hlade; il y a longtemps de cela, il est presque

oublié. Maintenant il revient, et son ombre rôde au sein des ténèbres... Il s'appelait Hakon. »

La dernière scène de sa vie est d'un effet étrange et profond. Hakon est enfermé dans un souterrain, il n'a près de lui qu'un serf nommé Karker, espèce d'animal sans intelligence et sans volonté, accoutumé à obéir au moindre geste de son maître, et qui maintenant tient la vie de ce maître entre ses mains ; car on entend en dehors une voix promettre de la part du vainqueur une récompense à celui qui apportera la tête d'Hakon. Au bout de quelques instants de silence, celui-ci dit à demi-voix : « Eh bien ! Karker, dors-tu?

LE SERF.

Oui, seigneur Jarl.

HAKON.

Ah ! stupide esclave... Hakon, Hakon, cette brute est-elle tout ce qui te reste de ta puissance ! Je ne me fie pas à lui ; qu'est-ce qu'une pareille tête peut entendre au devoir et à la fidélité? Karker, donne-moi ton poignard, un serf ne porte pas d'armes.

LE SERF.

C'est de vous que je l'ai reçu, monseigneur ; le voilà.

HAKON.

Maintenant dors.

LE SERF.

Tout de suite. »

Le puissant Hakon, qui en est réduit à garder sa vie de la trahison de son esclave, veut résister au sommeil ; mais

il y succombe malgré lui, et dans ce sommeil agité par les troubles de son âme il voit ses victimes, son pauvre petit Erling tout sanglant : il se fait horreur, il désire la mort, il s'écrie : « Karker.

LE SERF.

Me voici, monseigneur. Il rêve toujours.

HAKON, *rêvant*.

Prends cette lance et enfonce-la dans mon corps.

LE SERF, *stupidement*.

Vous en serez fâché quand vous vous éveillerez.

HAKON.

Je l'ai mérité, Karker, enfonce.

LE SERF.

Il est mon maître, je lui dois obéir.

HAKON.

Est-ce fini? (*menaçant*) misérable. Enfonce sur-le-champ. Toi ou moi devons mourir.

LE SERF.

Alors que ce soit lui qui meure. »

Et il plonge la lance dans la poitrine de son maître avec une aveugle et brutale servilité.

Il me semble qu'il y a quelque chose de frappant dans ce dénoûment hardi où l'on voit la main d'un esclave obéir par instinct et par habitude aux ordres de son seigneur, et, docile même à ses rêves, ne pas oser lui refuser la mort qu'invoque son âme en délire.

En avançant dans la série des siècles, en arrivant au moyen âge, nous rencontrons à l'époque de la féodalité et de la chevalerie la plus célèbre tragédie d'OElenschlæger, *Axel et Valbor.*

Le sujet de cette tragédie est emprunté à une ancienne ballade du Nord, l'un des chants populaires les plus universellement répandus en Scandinavie. Il est à remarquer comme certaines histoires circulent en tout sens à travers cette vaste étendue de pays, et comme chaque localité se les approprie, pour en grossir le trésor de ses traditions. Il y a vingt vallées depuis le Danemark jusqu'au fond de la Suède et de la Norvége où l'on affirme que s'est passée l'histoire du jeune Axel et de la belle Valbor, et dont les habitants croient posséder leurs tombeaux. L'auteur de la tragédie avait à choisir pour le lieu de la scène entre tous les points des trois royaumes; car partout cette tradition est établie, domiciliée, pour ainsi dire. Il s'est décidé pour Drontheim, cette antique capitale des rois de Norvége. C'est dans la fameuse cathédrale de Drontheim que se passe la pièce; car cette pièce, romantique s'il en fut par le sujet, qui roule tout entier sur la peinture des sentiments modernes, des mœurs du moyen âge, se renferme dans les limites de lieu les plus rigoureusement classiques. Ce n'est point par déférence pour Aristote qu'OElenschlæger a donné cette forme à sa tragédie. Il y a un motif poétique à ces limites. L'histoire d'un amour du Nord parfaitement pur, aux prises avec les rigueurs de l'Eglise, le culte de la fidélité, l'enthousiasme du dévouement, qui planent sur tout l'ouvrage, sont heureusement placés sous les arceaux gothiques et dans la religieuse enceinte de la plus ancienne église du Nord.

Le jeune Axel revient de Rome dans sa patrie; il en rapporte la permission d'épouser la belle Valbor, malgré

leur parenté à un degré où l'Église interdisait le mariage. Il la retrouve fidèle après une absence de cinq années, et se livre tout entier à la joie et à l'espérance. Pendant qu'ils se jurent avec transport, dans l'église, en présence de Dieu, une constance à toute épreuve, l'anneau qu'Axel veut mettre au doigt de Valbor pour la fiancer, tombe, et on ne le retrouve plus. « O Dieu! dit Valbor, il a roulé dans le tombeau de notre aïeul Harald! » Et un pressentiment sinistre, bien que vague, commence à menacer de loin leur bonheur. En effet, le roi de Norvége s'apprête à le traverser. Ce roi, aussi de la race du grand Harald, apparemment à un degré plus éloigné qu'Axel, espère profiter des empêchements qu'il ne sait pas avoir été levés par l'Église, et il a résolu de partager son trône avec la bien-aimée du héros. Un moine méchant et rusé, le noir frère Knut, sait trouver dans la dispense pontificale un oubli important. L'obstacle de parenté y est levé en effet; mais il en reste un autre non moins grave, selon les idées du temps, et qu'on a négligé de prévenir. Axel et Valbor ont été tenus ensemble sur les fonts baptismaux; dès lors leur mariage est impossible. Knut apprend tout cela avec une joie diabolique au vénérable archevêque Erland, dont le cœur bon et sensible est déchiré par le malheur des deux amants; mais il ne peut l'empêcher, et quand le jeune couple arrive dans l'église, précédé d'un nombreux cortége de guerriers et de jeunes filles, au milieu des flambeaux, des fleurs, des chants sacrés, au moment où ils marchent à l'autel, l'évêque, à la tête du clergé, s'avance vers eux, les arrête de son bâton pastoral, et leur dit :

« Infortunés, un vieillard se voit forcé par un devoir sacré de vous fermer le chemin fleuri de l'espérance. N'entrez point en désespoir sur votre sort; remettez-vous

entre les mains de Dieu, et ne haïssez point le vieillard dont la plus grande joie serait de vous unir, si la volonté du ciel le lui permettait. »

Au milieu de la douleur d'Axel et de Valbor, le frère Knut, qui n'oublie rien, arrive avec un morceau de toile qui, d'après l'usage, devait être coupé en deux, pour indiquer l'éternelle séparation des amants. Il faut se soumettre à cette cruelle cérémonie. Chacun des deux prend un côté de la toile, et le glaive qui la divise semble diviser à jamais la trame de leurs destinées. Ensuite le bon archevêque, dont cette scène a déchiré le cœur compatissant, réclame pour les deux infortunés le droit que leur confère une autre coutume, celui de se parler seuls dans l'église, pour se dire un dernier adieu. On les laisse l'un avec l'autre. La douleur d'Axel s'exhale avec une impétuosité déchirante; pour celle de Valbor, elle a ce caractère d'exaltation délirante, de désespoir rêveur que la passion prend souvent dans le Nord, surtout chez les femmes. C'est une des dispositions de l'âme qu'Œlenschlæger exprime avec le plus de bonheur et d'originalité. Valbor prend sa couronne de roses sur sa tête, et la regarde avec égarement :

« La rose blanche est un signe de l'amour éternel; vois, le rouge enflammé de la terre a disparu; sa belle forme est restée blanche comme les anges !

AXEL.



Ah! Valbor! Valbor!

VALBOR *lui tend la main.*

Du courage, mon ami!

AXEL.

Du courage : comment t'est-il possible de te calmer si facilement, si vite?

VALBOR.

Dans la nuit du tombeau tout est calme. (*Elle regarde l'image d'Harald sur la pierre de son tombeau.*) J'y étais préparée.

AXEL.

O Valbor, préparée! Non, jamais ton œil ne brilla d'une joie céleste comme dans le moment où tu as tendu la main à ton fiancé!

VALBOR.

L'œil n'est jamais plus brillant que quand il est rempli de larmes.

Barbare! s'écrie Axel, tu as pu percer un cœur comme le sien, et tu appelles cela aimer!

VALBOR.

. . . .

Mes yeux auront bientôt pleuré toutes leurs larmes; ils sont las et troubles; ils ne pourront pas endurer la clarté du jour. Jusqu'à ce que la douce main de la mort me touche, la sainte Église est ma mère; elle prêtera volontiers un voile à sa fille. Alors je me promènerai ici souvent la nuit; je me ressouviendrai de mon beau songe, de ton retour, Axel, et des rigueurs de notre sort. Mon esprit s'unira intimement à Dieu, dans les prières et dans les chants; et celui qui m'entendra soulagera mon cœur.

AXEL.

O Valbor!

VALBOR.

Silence!... Je serai assise dans ma petite cellule; je broderai l'or sur la soie; paisible et triste, je passerai les jours comme une tourterelle innocente, qui ne trouve nulle part où se reposer, qui ne s'arrête pas sur les verts rameaux, quelque lasse qu'elle soit, et qui ne boit jamais d'une eau limpide avant qu'elle ne l'ait troublée avec ses pieds.

Ce dernier trait, si naïf et si touchant, est transporté avec beaucoup de bonheur de la ballade dans la tragédie. Ce qu'il y a de singulier, soit dit en passant, c'est que la même pensée se retrouve mot pour mot dans une jolie romance populaire espagnole, certainement antérieure au xvme siècle [1]. Ce trait offre trop de bizarrerie dans sa grâce, le motif en est trop imprévu, trop gratuit, si on peut dire ainsi, pour supposer qu'il se soit présenté deux fois à l'imagination. Quel chemin a-t-il dû suivre pour venir du fond de l'Espagne aux bords de la Baltique, pour passer de la romance populaire dans la ballade populaire, où OElenschlæger l'a recueilli? C'est un exemple entre mille de ces singuliers voyages que fait

[1] C'est une tourterelle qui parle :

« Que ni poso en ramo verde,
Ni en prado que tenga flor,
Que si hallo el agua clara
Turbia la bevia yo. »

Page 245 du *Cancionero de Romances*, Anvers, 1550.

Il y a aussi quelque chose de semblable dans un chant serbe.

un chant ou une stance, un récit ou une image, à travers les peuples et les âges, d'un bout du monde à l'autre.

Revenons à notre tragédie.

Jusqu'ici OElenschlæger a suivi fidèlement la marche des événements tels qu'ils sont racontés dans la ballade. Tout à coup il s'en éloigne par une conception étrange dont je parlerai pour donner une idée du côté bizarre comme du côté gracieux de ce talent que je cherche à faire connaître. Avant la fin de cette analyse, nous retrouverons des effets purs et touchants; ce qui suit n'est que capricieux et fantasque... Le vieil évêque Erland retrouve tout à coup dans l'Allemand Vilhelm, compagnon d'armes d'Axel, et venu avec lui, le fils d'une femme qu'il a aimée, et qu'on a mariée à un autre. Ce Vilhelm est un caractère étrange et désordonné. Il le dit lui-même: « La nature est bizarre en moi, composé monstrueux d'éléments divers, d'amour, de haine, de colère, de tendresse. Une agitation éternelle fermente dans mon cœur; c'est pour l'assoupir, que je me précipite dans les combats, ou que je m'attache avec une fidélité muette, mais profonde, à un vaillant ami. Ainsi ai-je fait pour Axel. Moi-même je ne puis aimer; mais c'est une consolation pour moi de venir au secours des heureux qui aiment. » Cette bonne disposition l'engage à chercher un moyen de réunir les deux amants en les tirant des mains du roi. Celui dont il s'avise est extraordinaire; il lui a été inspiré par un songe qu'il a eu dans l'église, et dans lequel saint Olaf lui a apparu. L'évêque, que cette vision décide, est prêt à le suivre. Alors, sans s'expliquer davantage, le farouche Vilhelm s'écrie, avec un lugubre enthousiasme:

« Il n'est pas temps encore, mais à l'heure où le jour baisse, où la froide rosée tombe sur la pierre des sépul-

tures, le doute sur l'âme de l'homme et l'angoisse sur la conscience du scélérat ; quand l'église est toute remplie d'une sublime obscurité et que là-haut ces lampes versent sur les tombeaux leur faible lueur à travers les ténèbres ; quand la cloche sonne le douzième coup de minuit ; quand le hibou crie et le coq chante, à cette heure se lèvera, dans l'attirail royal, saint Olaf, le monarque de la nuit, pour épouvanter le crime, punir le pécheur, et la larme amère qui brille dans l'œil de l'innocenee sera essuyée par son linceul. »

Ainsi finit le troisième acte : au commencement du quatrième, le moine Knut veille dans l'église avec quelques soldats (on ne voit pas bien pourquoi). Ils s'entretiennent des derniers rois de Norvége, et se disputent sur le rang à leur assigner. Un vieux guerrier norvégien s'indigne de la mollesse qui corrompt les anciennes mœurs ; il s'emporte contre l'invention des cheminées qui commençaient à s'introduire, au lieu d'un feu allumé au milieu de la chambre, et d'un beau nuage de fumée à l'entour, selon la coutume du vieux temps ; il se déchaîne surtout contre l'usage efféminé des verres à boire, il regrette ces grandes cornes de bœuf sauvage que vidaient d'un trait les hommes héroïques. Peu à peu la conversation tombe sur les apparitions du roi saint Olaf, et au moment où un vieux guerrier commence à décrire comment elles se passent, l'apparition a lieu dans le fond de la scène. Le fantôme du saint roi s'avance à pas lents et fait signe aux guerriers de se retirer. On lui obéit ; le moine seul, plus téméraire par impiété, reste et reçoit un coup de lance à travers le corps ; il succombe. Vilhelm, qu'on peut croire l'auteur de l'apparition, arrive avec l'évêque et Valbor ; Axel vient d'un autre côté, tout est prêt pour le départ. Axel

veut auparavant s'agenouiller avec sa bien-aimée auprès du tombeau d'Harald. Tout à coup on entend trois fois le son guerrier d'un cor retentir dans le lointain : l'écuyer de Vilhelm paraît; il annonce que la fuite est désormais facile. L'ennemi, le rival du roi, est arrivé tout à coup dans le port avec une flotte nombreuse, et les sons du cor étaient le signal de son attaque. Axel s'arrête, réfléchit un moment et dit : « Valbor, je ne puis plus partir. » Et il vole à la défense du roi qui l'a offensé.

On les voit paraître ensemble au commencement du cinquième acte. Le roi est poursuivi, blessé; Axel le défend, et il panse sa blessure avec un lambeau de cette toile même que l'église a déchirée en signe de sa séparation d'avec Valbor. A ce dernier trait de dévoûment, qui retrace au roi d'une manière frappante tous ses torts, il se trouble, combattu entre son remords, son orgueil, l'étonnement de la vertu d'Axel, et une certaine crainte que la générosité du héros veuille l'humilier; et il s'établit entre eux ce dialogue d'une étrange, mais concevable magnanimité.

LE ROI.

Est-ce de ta part un orgueil cruel qui veut se venger de moi, ou est-ce simple grandeur d'âme? Comment dois-je te comprendre, Axel! veux-tu amasser des charbons ardents sur ma tête?

AXEL.

Non, par saint Olaf, je veux te servir fidèlement sans t'adresser ni plainte ni reproche.

LE ROI.

Ah! cette grandeur d'âme est mon plus grand sup-

plice. O Hakon Herdabreith, pauvre prince, le plus brave de tes héros te méprise!

AXEL.

Par Dieu et ma Valbor! Seigneur, je t'estime.

LE ROI.

Maintenant je le crois; jure-le-moi! bien! c'est cela. Et Hakon a agi avec la légèreté d'un jeune roi; non pas comme un misérable, non pas bassement, Axel?

AXEL.

Qui connaît la puissance de l'amour et ne sait pas où il peut entraîner?

LE ROI.

Bien! maintenant tu me parles tout à fait du cœur; brave héros, ta fidélité et ta grandeur d'âme me touchent beaucoup...

(Tout à coup d'un ton sévère.)

Et cependant si je te pouvais soupçonner de penser que la douleur, la faiblesse, m'arrachent de semblables discours, Axel, je prendrais mon glaive de la main gauche et je te demanderais le combat à outrance.

AXEL.

Seigneur, je l'ai juré par Valbor, que je t'estimais!...

LE ROI, *avec feu.*

Écoute, j'ai failli; mais la pureté, la grandeur de ton âme m'ont ouvert les yeux; et maintenant, en toute liberté, parce que je le veux bien, je dompte la passion de mon cœur et je te donne Valbor, je te donne ce que

j'aime le plus au monde; ne me méconnais pas, vois mon sacrifice.

AXEL.

Je le vois, noble roi, et Dieu le voit aussi!

LE ROI.

Embrasse-moi, maintenant.

AXEL.

Prends garde à ton bras.

LE ROI.

Oh! ma blessure ne me fait plus de mal.

Dans ce moment les ennemis se précipitent dans l'église. Axel trouve la mort en défendant le roi. Il reste seul sur la scène; se fait asseoir sur un banc de pierre, au pied de la colonne où était son chiffre et celui de Valbor; recommande à son fidèle Vilhelm de bien l'appuyer contre le pilier pour qu'il ne tombe pas en mourant, et il expire en chantant son chant de mort. Valbor arrive comme il vient de rendre le dernier soupir. Je n'ai pu m'empêcher de traduire en vers ce qui suit; il m'a semblé que la prose pouvait difficilement exprimer cette extase de la douleur, dans laquelle une âme brisée s'abîme et s'égare comme en un triste songe.

(Elle regarde Axel.)

Qu'il est beau dans la mort!.... A ton noble visage
Ta chevelure donne un aspect trop sauvage.

(Elle arrange ses cheveux.)

Il est mieux maintenant.... son front est radieux!

Encore ce baiser.... Je veux fermer ses yeux....
Nous serons séparés par un court intervalle !

VILHELM.

Tu pâlis, pauvre fille?....

VALBOR.

Axel est là, plus pâle!
Ne parle pas, Vilhelm....
(Comme absorbée en elle-même.)
Oh ! qu'on est bien ici !
A travers ces vitraux que la lumière est belle !
Axel, c'est comme hier, elle était belle aussi,
Quand tu pressais Valbor contre ton sein fidèle.
Que j'aime cette église ! O le calme séjour !
Là, nous serons tous deux jusques au dernier jour,
En face l'un de l'autre. — Oui, toi près de ton père,
Et la pauvre Valbor à côté de sa mère !
Et quand sonne minuit, quand près de ces vitraux,
Chante le rossignol caché dans les bouleaux,
Alors s'ouvre le marbre; en ses entrailles sombres
Le sépulcre d'Harald laisse errer nos deux ombres!
Puis, nous donnant la main, nous marchons vers l'autel.
Nous nous plaçons au chœur, tandis que dans le ciel
La lune, qui se glisse à travers les nuages,
Verse un morne reflet sur nos pâles visages.
Le rossignol ému laisse entendre sa voix ;
Aux chants du rossignol tous deux prêtant l'oreille,
Un souvenir de vie en nos cœurs se réveille;
Nous sentons à quel point nous aimions autrefois.
Derrière les piliers quand la lune s'efface,
Nous allons lentement reprendre notre place.
Puis, du tombeau d'Harald faisant trois fois le tour,
Nous nous disons adieu ! — Dans nos muets asiles,
Nous nous couchons alors pour dormir tout le jour.
Oh ! qu'au fond du cercueil nos sommeils sont tranquilles.
Tandis que le soleil sur nos tombes reluit,
Et qu'au-dessus de nous les vivants font du bruit.

Après cette effusion d'une douleur exaltée, où il semble qu'on anticipe sur les émotions d'une autre vie, sur les souvenirs et les regrets d'outre-tombe, la mort de Valbor ne se fait pas attendre longtemps. Elle retrouve l'anneau qu'Axel lui avait donné, et qu'elle avait cru voir rouler dans le tombeau d'Harald. Elle le met à son doigt : « Maintenant, s'écrie-t-elle, je suis la fiancée d'Axel, maintenant nous pouvons reposer ensemble dans le même tombeau. »

Dès ce moment sa douleur devient une sorte d'égarement de tendresse et de joie. Elle prie Vilhelm de lui chanter la vieille romance d'Age et d'Ilsa, et de ne s'arrêter qu'au moment où Ilsa rejoint son ami dans la mort. Vilhelm prend sa harpe, et tandis qu'elle place l'anneau nuptial au doigt d'Axel, il chante la ballade. Quand il en est venu à ces mots : « Et à pareil jour, un mois après, Ilsa était sous la terre, » il s'arrête, il voit Valbor immobile, la tête penchée sur la main d'Axel. On vient annoncer que le roi a péri, et avec lui le dernier descendant du grand Harald. Ainsi finit sa race illustre et infortunée, dont la destinée s'est agitée en présence de sa cendre, et qu'une fatalité lugubre renverse enfin pêle-mêle sur les marches de son tombeau.

Quand on passe des ouvrages d'OElenschlæger que nous venons de parcourir, à son poëme dramatique d'*Aladin ou la Lampe merveilleuse*, on éprouve quelque chose de ce que sentirait un homme transporté par un coup de baguette des glaces de l'Islande au milieu des roses de Cachemire. OElenschlæger semble avoir voulu cette fois braver les habitudes de sa poésie, en la dépaysant, pour ainsi dire autant que possible. Du reste, cet auteur montre dans ses conceptions une abondance, un excès, une recherche qui tiennent du génie oriental ; et on pourrait croire qu'il a pris le sujet d'*Aladin* pour

mettre à l'aise un genre d'imagination qui le gêne parfois, quand il traite les traditions sévères du Nord. Œlenschlæger est de l'école allemande, et, comme tout poëte de cette école, il a toujours une arrière-pensée philosophique en composant un ouvrage. Ainsi, dans l'histoire fantastique et populaire de la *Lampe merveilleuse*, il a vu une idée qu'il a développée dans un grand poëme dramatique. Quelle est-elle? Il est assez difficile de l'exprimer. L'auteur l'indique à plusieurs reprises; mais il est trop poëte pour l'énoncer jamais d'une manière abstraite. Il semble que cette merveilleuse lanterne, à laquelle un pouvoir magique est attaché, est pour lui le signe du bonheur, de la lumière, de la vie véritable de l'âme, qui met l'univers à la disposition de celui qui sait la conserver. Quoi qu'il en soit de cette intention, elle a du moins le mérite, assez rare pour une intention symbolique, de ne pas gâter l'ouvrage en s'y faisant trop sentir. Ce qui me plaît surtout dans ce drame, c'est la conception très-originale et très-délicate du personnage d'Aladin, favori insouciant de la fatalité, à qui tout réussit sans qu'il y mette du sien, qui, ne désespérant jamais dans les traverses, et les surmontant toutes par son étoile, d'étourderie en étourderie, arrive au comble de la félicité. C'est plaisir de voir échouer contre sa fortune et son talisman la sombre prévoyance de Nourredin, la haine profonde et perfide de Sindhab, et les puissances de la nature s'empresser au service de cet enfant fortuné.

La pièce a bien l'allure et la couleur d'un conte oriental; les scènes variées de la vie et les personnages les plus divers s'y succèdent et s'y mêlent dans ce désordre naturel et merveilleux qui fait le prestige et l'intérêt des *Mille et une Nuits*. On se surprend à oublier que le poëte qu'on écoute est né sur les bords du Sund, qu'il est le

disciple et le continuateur des Scaldes, le chantre de Balder et de Hakon Jarl.

Il est un ouvrage d'OElenschlæger, qu'en raison de son originalité, je ne puis passer sous silence; c'est un poëme intitulé : *Vie de Jésus-Christ, représentée dans les saisons de l'année.* Il respire le mysticisme exalté de l'Allemagne, mêlé à cette tendance mise à la mode par certains esprits français du dernier siècle, qui voulaient expliquer toutes les idées religieuses par des faits physiques. C'est quelque chose de l'enthousiasme de Klopstok et du système de Dupuis. L'auteur, chrétien à sa manière, retrouve dans chaque phase de l'année un des moments de la vie de Jésus. Il lit dans la nature le même mystère d'amour que révèle l'Évangile. Le spectacle des saisons lui présente d'abord la naissance de l'enfant divin, que le printemps berce sur la verdure. Sa doctrine est prêchée par la voix des forêts, par le chant des oiseaux, par la beauté et le parfum des fleurs. Ses miracles, ce sont ceux qu'il accomplit par l'action merveilleuse et bienfaisante de la nature, qui rend la vue à ceux qui étaient aveuglés, qui fait revivre les cœurs glacés par un froid mortel. La lumière des jours brûlants; qui, en éclairant, consume, c'est la science éblouissante et stérile des pharisiens. Les troncs desséchés, au feuillage flétri, ce sont les saducéens, ces tristes sages, dont les doctrines arides tarissent la séve de la vie. Quant à la communion sainte, l'année ne nous en offre-t-elle pas, dans le cercle qu'elle décrit, le symbole? Le vin ne vient-il pas, après les jours de sécheresse, désaltérer et fortifier l'homme, comme la participation aux secours célestes vient le ranimer après les temps d'épreuve, et lui rendre la verdeur de sa première innocence? Mais arrive la saison des tempêtes; les puissances de la nuit prévalent, les ténèbres se répandent, la vie du monde expire, le dieu disparaît

et semble mourir ; et au lieu d'un bel enfant couché sur la verdure, il ne reste plus qu'un cadavre suspendu à un tronc dépouillé.

Cependant les disciples du Christ font entendre un chant de triomphe; celui qu'ils invoquent subsiste au sein de cette mort apparente. Le désordre du monde peut voiler et comme ensevelir un moment, mais non détruire le dieu qui l'habite. « Tu es le bon, tu es l'éternel, lui disent-ils ; tu ne peux périr. » Et ainsi finit par un chant de foi et d'amour, adressé au principe impérissable du bien, ce singulier hymne à la bonté divine, où se confondent dans une même extase le culte du beau moral, l'apothéose de la nature et l'adoration du Christ.

La traduction du début de ce poëme en donnera une idée plus exacte que tout ce que j'en pourrais dire.

NAISSANCE DU CHRIST.

« Chaque printemps, quand les brouillards ont fui, alors naît de nouveau le petit Enfant Jésus ; les anges chantent dans l'air, dans les bois, dans les eaux ; c'est lui, c'est notre Sauveur ! Et la belle nature se réjouit, et revêt le vert de l'espérance.

« Tout à coup, devant de jeunes, d'innocents bergers, qui regardent vers le ciel, dans la nuit sereine, paraissent des anges qui se balancent dans les rayons de la lune, et qui chantent : Aujourd'hui est né notre Sauveur du sein du printemps, de la douce Marie.

« Il est attaché à la terre par un lien de fleurs, son bégaiement est le zéphyr ; la paille nouvelle est son lit ; son œil, c'est l'azur étincelant des cieux.

« Et les bergers, ils vont dans Bethléem ; ils touchent les cœurs froids et endurcis. Venez dans les champs, disent-ils, venez voir l'enfant sur la paille nouvelle ; son sourire et sa voix innocente peuvent élever les cœurs de la terre jusqu'au ciel.

« Alors les anges retournent à leur maison céleste, et les bergers s'acheminent vers Bethléem et ils disent les merveilles qui leur sont advenues ; on se moque d'eux ; on leur tourne le dos ; mais eux, ils s'en reviennent aux champs, s'agenouillent devant l'enfant et croient en Dieu.

« L'étoile brille dans le ciel et elle fait signe aux rois dans leurs demeures de l'est, ses rayons descendent en un chœur sacré et s'abaissent doucement vers la terre, et les rois bénissent le saint nom du Sauveur, souriant dans les beaux bras de sa mère,

« Et ils se relèvent comme des fleurs, parés de pourpre et d'or ; innocents enfants, si purs, si gracieux, se dressant à demi, à demi penchés vers la terre, et présentant leurs urnes dorées pleines de myrrhe et d'encens. »

On voit par ce court fragment que si ce poëme ne manque pas d'obscurité et de bizarrerie, il n'est pas dépourvu d'imagination et de grâce.

Un des plus beaux lieux du monde est certainement le *parc* (dyre-have), à environ deux lieues de Copenhague. Abrité sous les hêtres les plus vieux et les plus gigantesques du monde, on voit à ses pieds l'azur de la mer, tandis que des troupes de daims et de cerfs traversent rapidement les allées. C'est un grand charme de se promener là un jour d'été, de sentir son pied s'enfoncer dans une mousse épaisse et verdoyante, de se coucher sur cette mousse à l'ombre de ces grands

arbres, dont le soleil du Nord n'a ni le temps ni la force de faner jamais la verdure [1].

Chaque année, le jour de la Saint-Jean et le dimanche suivant, la population entière de Copenhague se porte au *parc*. Le chemin est couvert de voitures qui mènent et ramènent les promeneurs, on se presse autour des marchands, des joueurs d'instruments, des chanteurs, c'est une véritable fête populaire qui semble rapprocher pour un jour toutes les classes de la société. Le plus humble artisan prend sa part de la joie commune, et le roi lui-même avec sa famille ne dédaigne pas de s'y mêler.

Au sein de l'abandon de la joie universelle, je fus frappé d'une certaine modération dans l'expression de cette joie; bien que très-animée, elle n'était jamais pétulante et gardait toujours un caractère contenu et recueilli.

Le poëte chéri du Danemark a fait sur cette fête annuelle une sorte d'intermède moitié d'après nature, moitié fantastique, intitulé : *Le jeu de la soirée de Saint-Jean*. A la manière de Shakespeare, dans le *Songe d'une nuit d'été*, Œlenschlæger a mêlé le merveilleux aux scènes de la vie commune. Les personnages ne font qu'apparaître et passer. C'est un jeu aimable de l'imagination, une sorte de fantaisie indigène dont il est fort difficile de donner une idée. On voit se succéder dans une gracieuse confusion les scènes bourgeoises et populaires, le babil du marchand et la plainte du pauvre, les marionnettes, les danseurs de corde, la lanterne

[1] Dans le Nord on aime beaucoup les arbres, qu'on semble éviter dans le Midi. Chose bizarre ! il y a plus d'ombre à Amsterdam qu'à Rome. La plupart des villes d'Allemagne semblent bâties dans un grand jardin; on dirait que les peuples germaniques se souviennent que leurs aïeux rendaient un culte aux forêts.

magique, et paraître au milieu de tout cela la mort et l'amour.

Les différentes parties de ce léger drame sont unies sans effort et presque invisiblement par l'intérêt qu'on porte à deux jeunes cœurs qui se cherchent à travers le tumulte et s'aiment au milieu de cette foule. Un petit nombre de morceaux pris au hasard donneront une idée de cette joyeuse journée et de ce qu'y a joint la libre imagination du poëte. Voici le chant des *partants*[1].

« Du bruit de nos murs aux champs si doux ! le sillon a donné son or, les paysans que nous voyons sont si alertes, si dispos; ils aiguisent leurs faux brillantes dans le bocage verdoyant.

« Les fleurs forment un tapis qui couvre l'église gothique où est la croix. Elle s'élève sombre au milieu de la verdure et de la lumière. La cigogne se pavane sur le vieux toit couvert de mousse.

« La route profonde et ombragée s'abaisse soudainement vers la mer, là les eaux murmurent doucement, les eaux qui viennent du côté de la terre, qui viennent de l'aimable fontaine et se prolongent si avant dans la plage azurée.

« Nous glissons lentement sur le sable, tandis que l'onde roule jusqu'au pied des chevaux; la mouette s'élance au-dessus de la mer, et nous voyons sur le brouillard l'île de Tycho-Brahe.

« Les bouleaux s'arrondissent en couronne au-dessus de nos têtes. — Mais déjà nous entendons les accents de la joie, nous voyons blanchir les tentes, nous voyons la fumée s'élever en tourbillons, nous allons, nous partons, nous courons chercher les jeux et la gaieté. »

[1] Mot à mot, les allant en voiture, *kiorende*.

L'AVEUGLE.

Donnez quelque chose à l'aveugle qui est assis sous le chêne et chante. Sa voix est si faible, sa chevelure est si blanche, et le chagrin oppresse son cœur.

Toutes les brumes de la tombe se sont abaissées sur ses yeux éteints ; la pompe de la nature ne l'enchante plus ; il ne sent plus la joie, il ne fait que l'entendre.

Il avait une femme si douce et si pure, hélas ! elle aussi, il l'a perdue. Il a entendu son râlement dans la lutte de la mort, mais il n'a pas vu son œil se briser.

Le violon de l'aveugle était son unique joie, un ami le lui avait donné en mourant. Quand l'obscurité brisait son âme, cette voix le rappelait à la vie.

Mais hélas ! pendant l'hiver, dans le dernier besoin, quand personne n'écoutait son chant et sa plainte, il vendit son violon pour avoir du pain.

Bientôt la mort me délivrera de ce limon qu'il faut traîner avec soi jusqu'au tombeau, bientôt je ne serai plus à charge à personne, bientôt ma lèvre pâle et froide se taira.

Aidez-moi à ravoir mon violon pour lui raconter mes muets chagrins. C'était mon dernier, mon unique ami ; que je puisse ravoir mon violon ou mon cœur sera brisé.

Le soir approche et la foule se retire.

UN COCHER A UN AUTRE.

Laisse-moi passer en avant. Arrête un moment, arrête.

UN MONSIEUR A UNE JOLIE FILLE.

Puis-je aider mademoiselle à monter?

12

LA JEUNE FILLE.

Merci, monsieur, de votre honnêteté.

LA MÈRE, *dans la voiture.*

Il faut toujours t'aider par-ci, t'aider par-là ; ne peux-tu t'aider toi-même ?

LE MARI.

Mais, ma chère femme, qu'est-ce que cela veut dire ?

DIFFÉRENTES PERSONNES.

Adieu ! adieu ! voilà une belle journée.

LE VIOLONNEUR A SON GARÇON.

Éteins les lumières et ferme la porte.

Les deux amants restent seuls, et on entend cet hymne chanté par des voix invisibles :

« Harmonie ravissante ! quand la terre est dans les ténèbres de minuit. Sympathie bienheureuse ! poésie sans paroles ! la mer et les arbres, les étoiles ineffablement unies, et deux amants qui s'embrassent. Toute la nature dit le nom de l'amour. »

UN VIEUX CHÊNE.

Je suis ici depuis cent années ; durant l'hiver, sous la neige qui couvre mon sein, le printemps, parmi les fleurs, l'automne revêtu de mon propre feuillage. J'ai dressé ma tête orgueilleuse au-dessus de la nature.... J'étais si triste, si triste que mon pied fut immobile.... Il me fallait rester ici, et j'aurais tant aimé, tant aimé à marcher. Un jour, on abattit un de mes frères, qui

s'élevait superbe auprès de moi. — Il est heureux! Devenu vaisseau, il bondit sur les flots comme un serpent, il embrasse dans sa course toute la terre. — Moi, je demeurerai jusqu'à ma mort au lieu où je suis né. Autrefois j'étais trop fier pour me plaindre, mais on s'amollit en devenant vieux, c'est pour cela que mon feuillage soupire tristement quand l'orage murmure. — Cette nuit était douce, des chants s'élevaient à mes pieds, et sur mes vieilles racines sont assis deux amants dans un enchantement délicieux. — Depuis cent années, je n'avais pas vu un printemps si doux.

LE VER LUISANT.

Tu as cent années; moi je n'ai qu'un jour. Ta vie est longue, froide et forte; la mienne est rapide et brillante, elle est tout entière flamme, tout entière une vive et mobile flamme, un moment entre la vie et la mort, mais je ne changerais pas avec toi.

OElenschlæger est auteur d'une foule de petites poésies pleines de grâce et d'imagination; souvent c'est une ancienne histoire du Nord qu'il raconte dans une ballade, tantôt ce sont des incidents de sa vie, de ses voyages qu'il retrace dans de courtes pièces de vers, on dirait à la manière de Goëthe, si on pouvait dire de quelqu'un qu'il approche de sa perfection dans ce genre.

Quelquefois il semble qu'OElenschlæger a pensé à cette comparaison, et qu'il nous a fait part d'une réflexion ou d'un événement qu'il n'aurait pas songé à mettre en vers, si Goëthe ne lui avait donné l'exemple difficile à suivre de rendre intéressant par l'expression un caprice de l'esprit ou un petit incident personnel. Ainsi, c'est peut-être un peu parce que Goëthe a décrit complaisamment, dans ses charmantes élégies de Rôme,

ses aventures et ses réflexions de tous les jours, qu'Œlenschlæger s'est cru obligé de nous raconter un peu minutieusement son voyage dans une province de Danemark; le Langeland n'est pas l'Italie, et quoique la différence ne soit pas si grande, Œlenschlæger n'est pas Goëthe.

Mais, je le répète, beaucoup de ces poésies détachées sont d'un mérite supérieur. A Copenhague, on en sait un grand nombre par cœur, et ce n'est pas seulement comme poëte dramatique qu'Œlenschlæger est le poëte national du Danemark.

II.

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES COMIQUES

D'HOLBERG.

L'histoire de la littérature danoise moderne commence réellement à Holberg, né à Bergen à la fin du XVIIe siècle (1684). Jusqu'à lui, elle n'offrait guère autre chose qu'une contre-épreuve de la littérature allemande. Là, comme partout, on avait commencé par les chroniques, les moralités, les mystères, dont les originaux, quelquefois latins, venaient ordinairement d'Allemagne. Ces sortes d'ouvrages, si l'on y joint quelques légendes mystiques et un assez grand nombre de récits chevaleresques, composaient, à l'époque de la réforme, toute la richesse poétique de la littérature danoise. En s'introduisant en Danemark, les nouvelles doctrines religieuses produisirent dans les esprits un mouvement dont les lettres se ressentirent. On traduisit et on composa des poëmes satiriques, dirigés contre les abus de la papauté; à l'exemple de ces beaux chants sacrés que Luther et les premiers réformateurs enseignèrent à l'Église nouvelle, on eut des livres de psaumes en langue nationale, et des cantiques, dont quelques-uns sont arrivés de recueil en recueil jusqu'à nos jours, et se

chantent encore presque sans altération dans les églises de Copenhague. Dès lors se prononçait ce double caractère de la littérature danoise, qu'elle a toujours conservé depuis : d'une part une humeur comique et railleuse, de l'autre une tendance religieuse, exaltée, mystique. La première fut représentée dans la suite par Holberg et Vessel, la seconde par Ewald et OElenschlæger; toutes deux, combinées d'une manière bizarre, ont produit le talent moqueur et enthousiaste, rêveur et bouffon du pauvre Baggesen.

Parlons aujourd'hui d'Holberg.

Holbert parvint à l'âge de trente ans sans se douter de sa vocation poétique. Durant cette période de sa vie, qui, à son insu, préparait l'avenir de son talent, sa destinée fut constamment incertaine, errante, agitée. Il commença par être caporal et finit par être professeur de métaphysique, singulier chemin pour devenir le Molière de son pays.

En lisant la piquante biographie d'Holberg, écrite par lui-même, on voit que l'unique passion de sa jeunesse fut un besoin irrésistible de voyager. Nous ne connaissons pas cette impatience curieuse qui toujours a porté les hommes du Nord à sortir de leur pays, pour connaître le monde, pour aller voir le soleil.

La lecture d'un journal de voyage fait quitter brusquement à Holberg, âgé de vingt ans, une situation assez avantageuse et Bergen sa patrie, malgré les représentations de ses amis et la colère de ses parents.

Il va à Amsterdam, n'ayant que 60 écus pour toute ressource : il est bientôt obligé de revenir en Norvége et d'y enseigner quelque chose qui passait pour du français. On va voir qu'il n'en jugeait pas plus avantageusement lui-même. Un Hollandais étant venu dans la ville de Christiansand, où Holberg était alors, lui disputer

l'honneur et les profits de cet enseignement, il s'établit entre eux une lutte dont Holberg conte ainsi le résultat : « On assigna le jour et l'heure; nous comparûmes tous deux et combattîmes en présence de nos écoliers respectifs; mais nous nous séparâmes avec un égal succès. Je lui portai en français-norvégien des bottes qu'il para en français-hollandais; je ne crois pas que la langue française ait jamais été aussi maltraitée que dans ce combat. »

Bientôt son humeur errante le reprit, et le voilà parti pour l'Angleterre à peu près aussi bien en fonds que la première fois. Après être resté quelques mois à Oxford, toujours curieux, toujours occupé, la nécessité le ramena en Danemark, où il essaya de tirer parti, pour son existence, de l'instruction acquise dans ses voyages. Il fit pompeusement annoncer un cours dans lequel il devait en communiquer les fruits. On y accourut en foule : « Mais, dit-il, quand je voulus me faire payer, mes auditeurs avaient trouvé le secret de se rendre invisibles, et le seul profit que j'en tirai, fut que ceux qui avaient suivi mon cours, me saluaient plus profondément lorsqu'ils me rencontraient. » Enfin il trouva un poste qui lui convenait d'autant mieux, qu'il lui offrait une occasion de voyager. Il partit pour l'Allemagne avec un jeune homme qu'il était chargé d'y accompagner. On trouve plus le futur poëte comique, que le futur professeur, dans ce qu'il dit de son assiduité aux cours de l'université de Leipsik : « Nous y assistions régulièrement, dit-il, moins pour y apprendre quelque chose, que pour nous y amuser des professeurs et de leur débit. »

Ce fut à son retour en Danemark, après ce troisième voyage, qu'il débuta dans la carrière littéraire par quelques travaux historiques sans importance. Il fut attaché à l'Université, et profita d'une commission qu'elle lui

donna d'examiner les hautes écoles luthériennes de Hollande, pour entamer une nouvelle excursion qui de proche en proche le conduisit à Paris et à Rome.

A Paris, il eut l'humiliation grande, pour un maître de langue française, de s'entendre dire par une fille d'auberge, qu'il parlait le français comme un cheval allemand. Ce ne fut pas le seul inconvénient que lui attira sa prononciation danoise. Il raconte que le libraire auquel il s'adressait pour acheter un *Du Chêne,* lui apportait un *Lucien,* et que quand il demandait son logis (la louchi), on lui répondait : Je ne connais point mademoiselle Lucie.

Ne pouvant, d'après ces aveux, beaucoup profiter de la conversation parisienne, il passait une partie de son temps dans les jardins publics qu'il trouvait très-fréquentés, et dans les bibliothèques où il ne rencontrait personne, si ce n'est quelques étudiants qui arrivaient avant que la porte s'ouvrît, et alors se précipitaient dans les salles, chacun s'efforçant d'arriver le premier pour pouvoir s'emparer du dictionnaire de Bayle, la nouveauté littéraire de ce temps où l'on se ruait encore sur les in-folio, comme aujourd'hui sur les brochures.

On est étonné d'entendre Holberg dire en arrivant à Lyon : « Il me semblait entrer dans un monde nouveau, tant les habitants de Lyon diffèrent de ceux du nord de la France par la langue, les mœurs et la manière de vivre. » Pour effacer ce caractère local, si frappant pour un étranger, et qu'il ne trouverait plus, qu'a-t-il fallu ? un siècle, et la révolution française.

La curiosité passionnée d'Holberg pour tout ce qui était nouveau à ses yeux, se trahit par cette confession naïve : « Je vis à Marseille beaucoup d'Orientaux (ils y sont plus rares aujourd'hui), une grande quantité de galères, et beaucoup de captifs turcs et chrétiens, qui traî-

naient à travers la ville les fers rivés à leurs mains ou à leurs pieds. Ce spectacle était fait pour arracher des larmes, mais chez moi il éveillait une sorte de plaisir, parce que je n'avais encore rien vu de semblable. »

Dans ce voyage, Holberg se montre toujours le même, toujours entraîné par son ardeur de connaître, surmontant toutes les difficultés, se résignant à toutes les privations et parfois se jetant dans les plus grands embarras pour la satisfaire; de plus sans cesse malade et traînant à travers la France et l'Italie une fièvre dont, à son retour, il fut subitement guéri par un concert. Au milieu de ses misères, de ses périls, on le voit constamment soutenu par le désir d'observer la nature humaine, et surtout d'en saisir le côté ridicule; tantôt accablé par la maladie et livré aux brutalités d'un aubergiste génois, tantôt sur un vaisseau près d'être attaqué par les pirates, au milieu des gémissements, des prières, des vœux de tout l'équipage, à son rang, l'épée à la main, et invoquant saint Antoine, dit-il, tout aussi dévotement que les autres; enfin à Rome réduit à préparer économiquement son dîner lui-même, tel qu'il se peint, tenant un livre d'une main et de l'autre la cuiller à pot, s'apercevant parfois qu'il n'est pas facile de faire en même temps de la cuisine et de la philosophie; dans toutes ces vicissitudes, il est toujours occupé de l'effet comique que les autres font sur lui ou qu'il fait sur les autres, il se laisse distraire d'une infortune réelle par une scène, une situation qui lui semble plaisante; il se raconte et se raille lui-même, la vie est pour lui une comédie dans laquelle il se voit jouer un rôle bizarre, souvent triste, mais dont la représentation l'amuse toujours.

Cette existence errante et traversée est l'éducation presque nécessaire du poëte comique et satirique; on ne voit bien les vices et les travers des hommes que quand

on est mêlé familièrement avec eux par les intérêts pénibles de la vie ; c'est le besoin qu'on a des hommes qui force à les connaître.

Du reste, cette expérience des choses n'a manqué ni à Cervantes, soldat à Lépante, prisonnier chez les Maures, ni à Goldsmith, ni à Goldoni, ni à notre Molière lui-même, qui erra longtemps de province en province; enfin, il faut se souvenir que, par une singulière rencontre, tandis que la Norvége, dans la personne d'Holberg, venait visiter la France et l'Italie, Regnard se préparait, sans s'en douter, à une carrière du même genre, et allait, après beaucoup de courses et d'aventures, graver son nom encore inconnu sur les rochers de la Laponie.

Après sa dernière excursion, plus longue et plus lointaine que les autres, Holberg revint attendre qu'une chaire fût vacante par la mort d'un professeur, « dont, dit-il naïvement, la vie me paraissait bien longue. » Enfin cet heureux événement arriva; mais le sort, qui voulait mettre de la comédie dans la vie d'Holberg, l'appela à professer la métaphysique. Cette prétendue métaphysique était la logique barbare des écoles qui n'avait aucun attrait pour l'esprit vif d'Holberg, et son bon sens cultivé par l'expérience. « Aussi, dit-il, à ma nomination, ceux qui me connaissaient un peu particulièrement, présagèrent pour cette science recommandable une fin prochaine, et en cela ils ne se trompaient guère, car j'avoue franchement que je n'ai pas suivi les traces de mes prédécesseurs, et que la métaphysique n'a jamais couru un plus grand danger que sous ma tutelle. Dans le commencement je cachai de mon mieux mes arrière-pensées, et je fis bientôt après mon installation un discours en l'honneur de la métaphysique; mais ce discours était conçu de telle sorte que tous ses véritables partisans ne

purent l'entendre sans colère, s'imaginant qu'au lieu d'un panégyrique de la métaphysique, j'avais prononcé son oraison funèbre. »

Holberg alors s'occupa encore une fois de travaux historiques pour lesquels il avait plus de vocation. C'est du sein des recherches, des compilations, des dissertations latines, que sortit son premier écrit poétique. Cet événement le surprit autant que personne : jusque alors il ne s'était senti aucun attrait pour la poésie. Loin de là, elle lui inspirait une sorte de répugnance; et s'il lisait quelquefois les poëtes latins, c'était une violence qu'il se faisait pour s'exercer dans leur langue. « C'était, dit-il, pour moi comme une potion désagréable qu'on prend, parce que le médecin l'a prescrite. »

Cependant un beau jour, fatigué de cette foule de poëmes de circonstance, d'épithalames, d'épitaphes qui pleuvaient autour de lui, il s'avisa d'essayer aussi d'être poëte; et, pour son coup d'essai, il choisit la sixième satire de Juvénal, la plus violente, la plus âpre, la plus effrénée de toutes, et la traduisit en vers. Cet homme de qui devait dater la poésie danoise n'en savait pas encore les règles. Un sien ami lui enseigna la partie technique de l'art, et le début de ce novice fut *Pierre Pors* (Paars), poëme héroï-comique, où sont racontées avec une pompe homérique les aventures d'un artisan danois, qui fait une traversée de quelques lieues pour aller voir sa prétendue. La sensation que produisit cette Odyssée burlesque fut prodigieuse : *Pierre Pors* fut, dans l'espace d'un an et demi, réimprimé trois fois, ce qui n'était encore arrivé à aucun ouvrage danois. Les critiques, l'envie, les tracasseries de tout genre ne manquèrent pas à l'homme qui venait de donner à sa patrie le premier monument littéraire qu'elle pût opposer à l'Angleterre et à la France. Les raconter en détail, ce serait écrire une autre épopée

comique plus longue, mais moins amusante que celle d'Holberg.

Il publia ensuite ses Satires au nombre de cinq; puis, dégoûté de la poésie par le déchaînement que sa verve caustique avait soulevé contre lui, il se remit à l'histoire et reprit un travail autrefois commencé sur la constitution ecclésiastique et civile du Danemark et de la Norvége. Mais, au milieu de ses recherches, le génie comique se réveilla en lui dans toute sa plénitude, et il conçut la pensée de donner à son pays un théâtre national. Au bout de trois années (1722-25), ce plan était accompli. Holberg avait fondé à Copenhague, avec l'aide de quelques comédiens français, un théâtre, et y avait fait représenter environ vingt comédies. C'est à elles qu'il doit surtout sa renommée; je dirai quelque chose des principales.

La première, et l'une des plus célèbres comédies d'Holberg, est le *Potier d'étain politique.* Cette pièce, qu'on a tenté plusieurs fois d'introduire sur notre théâtre, n'y a jamais réussi. Elle y réussirait moins encore à présent. Le progrès de nos mœurs tendra toujours de plus en plus à mettre à la portée des classes inférieures, l'intelligence de la vraie politique, c'est-à-dire des intérêts et des besoins du pays. En ce sens, il n'y a, grâce à Dieu, déjà plus rien de ridicule à ce qu'un ferblantier s'occupe de politique; mais il faut penser qu'Holberg écrivait sous un gouvernement absolu, et que sous un tel gouvernement la politique des particuliers est en effet ridicule, parce que malheureusement elle est inutile.

Le *Potier d'étain* est un excellent homme qui n'a d'autres travers que de s'occuper des affaires de l'Europe et de négliger les siennes. Pour le guérir de cette manie, on imagine de lui persuader qu'il est nommé bourgmestre.

On peut croire que cette dignité lui tourne la tête. Voici les instructions qu'il donne, à cette occasion, à son valet et à sa femme.

HERMANN.

Écoute, Henry !

HENRY.

Maître?

HERMANN.

Drôle! plus de semblable titre à l'avenir, si je t'appelle, tu répondras : monsieur ! et si quelqu'un demande après moi, tu diras : Le bourgmestre de Bremenfeld est à la maison.

HENRY.

Faudra-t-il répondre ainsi, que monsieur soit à la maison, ou qu'il n'y soit pas?

HERMANN.

Imbécille! quand je ne serai pas à la maison, il faudra répondre : Le seigneur bourgmestre de Bremenfeld n'est pas à la maison; ou quand je ne voudrai pas être à la maison, il faudra répondre : Le bourgmestre ne donne pas audience aujourd'hui. — (A sa femme.) Écoute, mon cœur, il faut vîte faire du café pour recevoir les dames conseillères qui vont venir te visiter; car nous devons avoir à l'avenir cette réputation, que le bourgmestre de Bremenfeld donne de bons conseils, et sa femme de bon café. J'ai si peur, mon cœur, que vous ne fassiez quelque bévue avant que vous soyez accoutumée à votre nouvelle situation ! — Henry, va vitement chercher un plateau à thé avec quelques tasses, et que la fille aille ache-

ter du café pour quatre schellings, on sera toujours à temps de s'en procurer davantage. — Il faut que ce soit désormais une règle pour vous, ma chère, de ne pas parler beaucoup, jusqu'à ce que vous ayez appris à parler un peu proprement. Il ne faut pas non plus être trop timide, mais vous tenir sur vos ergots, et surtout travailler à vous ôter de la tête l'état de potier, et à vous imaginer que vous avez toujours été femme d'un bourgmestre. Le matin, il y aura du thé sur la table pour les étrangers qui pourront venir; le soir, du café, et l'on jouera aux cartes. Il y a un certain jeu qu'on appelle l'hombre, je donnerais tout à l'heure cent écus pour que notre fille, mademoiselle Engelke, le sût. Vous aurez donc soin de faire attention, quand les autres jouent, afin que vous puissiez l'apprendre. Le matin, vous resterez au lit jusqu'à neuf heures, neuf heures et demie, car il n'y a que les gens du commun qui se lèvent l'été avec le soleil. Mais le dimanche, vous pourrez vous lever un peu plus tôt, comme moi, quand je veux prendre médecine. Je vous ferai cadeau d'une jolie tabatière que vous placerez près de vous, lorsque vous jouerez aux cartes. Quand quelqu'un boira à votre santé, vous ne direz pas merci, mais *très-humble serviteur* [1]. Quand vous bâillerez, vous ne mettrez pas la main devant votre bouche, car ce n'est pas l'usage parmi les gens comme il faut; enfin, quand vous serez en compagnie, il ne faudra pas faire tant la sucrée, mais mettre un peu l'honnêteté de côté..... Ah! j'oubliais quelque chose..... Vous aurez un chien bichon que vous aimerez comme votre fille, car cela est encore comme il faut; la femme de notre voisin Arianke a un joli petit chien qu'elle pourra nous prêter, en attendant que nous nous en soyons procuré un. Vous donnerez à votre chien un nom

[1] Ceci est en français.

français, que je me charge de trouver, quand j'aurai le loisir d'y réfléchir à mon aise. Vous mettrez souvent votre chien sur vos genoux, et vous le baiserez au moins dix fois quand il y aura des étrangers.

Mais bientôt le nouveau bourgmestre commence à sentir les inconvénients de la puissance et les difficultés de la politique : harassé par les discours contraires de deux avocats qui lui ont cité Justinien et Grotius, il reçoit, de la part du syndic, une énorme liasse de papiers sur lesquels on lui demande son avis. Après avoir vainement cherché à s'y reconnaître, il s'écrie : Il n'est pas si facile d'être bourgmestre que je croyais, Henry ! — J'ai là différentes choses à examiner, où le diable ne se reconnaîtrait pas. (Il commence à écrire, se lève, essuie la sueur de son front, s'assied de nouveau, et efface ce qu'il avait écrit précédemment.) — Henry !

HENRY.

Seigneur bourgmestre?

HERMANN.

Quel tapage tu fais! Pourquoi ne te tiens-tu pas tranquille?

HENRY.

Je ne bouge pas, seigneur bourgmestre!

HERMANN.

(Il se lève de nouveau, essuie encore la sueur de son front, jette sa perruque sur le plancher pour mieux méditer la tête nue, se promène, marche sur sa perruque, la jette de côté, et se met de nouveau à écrire.)— Henry!

HENRY.

Seigneur bourgmestre?

HERMANN.

Tu attraperas quelque chose si tu ne veux te tenir tranquille, voilà la seconde fois que tu as troublé mes pensées.

HENRY.

Seigneur bourgmestre!...

HERMANN.

Sors, et va dire aux vieilles femmes qui crient des huîtres dans la rue, qu'elles ne doivent pas crier dans la rue où je demeure. Cela me dérange dans mes combinaisons politiques.

Henry dit en effet aux marchandes d'huîtres de se taire. — Mais, ajoute-t-il, aussitôt que l'une a passé, il en vient une autre à sa place, de sorte que.....

HERMANN.

Pas un mot de plus; tiens-toi tranquille et tais-toi.

(Il s'assied de nouveau, efface ce qu'il avait écrit, écrit ensuite, enfin se lève, frappe du pied avec fureur et s'écrie) : — Henry!

HENRY.

Seigneur bourgmestre?

HERMANN.

Je voudrais que la bourgmaîtrise fût au diable. Veux-tu être bourgmestre à ma place?

Certainement la gradation de cet embarras et l'espèce de désespoir par lequel il se termine sont d'un comique très-franc et très-vif.

Mais le pauvre politique n'est pas au bout de ses peines. Deux interminables pétitions dans des sens opposés sur lesquelles il faut qu'il prononce, une révolte de matelots à réprimer, et mille autres difficultés qui se présentent, finissent par lui faire perdre entièrement la tête; il veut déposer cette charge fatale, on refuse sa démission. Alors sa fureur est à son comble, il s'en prend à son domestique. — « Henry, s'écrie-t-il, ne peux-tu m'aider à rien arranger, stupide animal! voyons, fais-moi voir clair dans mes affaires ou je t'assomme. » Parvenu à ce point de désolation, on conçoit qu'il est le plus heureux des hommes en apprenant qu'il a été mystifié, qu'il n'est point bourgmestre; enchanté d'en être quitte, il se trouve guéri radicalement de la politique et retourne à ses pots d'étain.

Jean de France est un jeune sot qui est venu à Paris oublier le danois sans apprendre le français, et qui rapporte, au sein des vieilles mœurs bourgeoises et patriarcales de Copenhague, une ridicule imitation des manières dégagées de Paris et des airs impudents de la régence.

Une scène véritablement forte est celle où Jean, qui a désappris dans ses voyages le préjugé du respect filial, force sa vieille mère à danser un menuet avec lui. Le père commence par rire sous cape de cette mésaventure de sa moitié, qui, toujours en extase devant les travers de son fils, lui en semble justement victime. Mais son tour vient, et Jean le contraint de chanter pendant qu'il danse avec sa vieille mère. Le bonhomme veut résister; son fils que la frivolité a endurci, jure, s'emporte, tempête; il faut lui céder. Ces deux vieillards contraints de se rendre ridicules pour complaire à l'extravagance de leur fils, ce père âgé chantant un air lamentable pour accompagner

ces cabrioles impies, la maternité dégradée par la faiblesse, les pleurs paternels coulant au milieu d'une scène grotesque, tout cela est d'une bouffonnerie forte et sérieuse, on pourrait presque dire pathétique et morale.

Holberg a traité le sujet du *Dormeur éveillé,* si souvent mis en scène, mais rajeuni cette fois par la peinture originale du caractère d'un paysan jutlandais qui est le héros de la pièce. L'affranchissement des serfs dans cette province a été très-tardif, et jusque-là leur condition était fort rude. On sent la servitude dans la nature du pauvre Jeppe, paresseux, lâche, sensuel, brutalement insolent et presque féroce, dès qu'il a le pouvoir. Il y a quelque chose de bestial, quelque chose qui rappelle le Caliban de Shakspeare dans la manière dont il endure les coups et les outrages de sa femme, dans son penchant pour l'eau-de-vie qu'il aime comme un sauvage. Sa terrible moitié l'a chargé d'un achat à la ville prochaine; il faudra qu'il rende compte de chaque schelling, et s'il en manque un seul, maître Éric (c'est martin-bâton) fera son office; mais le pauvre diable ne peut résister, en passant devant le cabaret, à la tentation de boire pour un schelling. Il veut ensuite continuer sa route, mais quand il a fait quelques pas, il s'arrête et s'écrie : « Ah! si j'osais boire encore un schelling d'eau-de-vie, ah! si j'osais boire encore pour un schelling! je crois que je vas le faire. — Non, il en adviendrait malheur. Si je pouvais une fois perdre de vue le cabaret, je me sentirais bien à l'aise, mais ici il me semble que quelqu'un me retient par derrière. — Allons j'y retourne. Qu'est cela? Que fais-tu, Jeppe? Je vois ma femme qui se tient devant moi sur le chemin avec maître Éric dans les mains; il me faut rebrousser chemin. — Ah! si j'osais boire encore pour un schelling! mon estomac dit : vas-y! mon dos dit : n'y va pas! Qui faut-il croire, mon estomac n'est-il pas plus que

mon dos? il me semble bien ainsi ; frapperais-je? Eh ! eh ! Jacques, sors..... Ah ! mais ma diablesse de femme me revient à l'esprit ! Si elle voulait me battre de manière que les os du dos ne me fissent pas mal, je m'en moquerais, mais elle y va d'une force... ah ! Dieu aie pitié de moi, chétif! Que dois-je faire? Allons, force nature, Jeppe ; n'est-ce pas une honte que tu t'exposes à un malheur pour un chien de verre d'eau-de-vie?... Non, cette fois-ci il n'en sera rien. Allons, en avant. — Ah ! si j'osais boire encore pour un schelling ! Mon mal est d'en avoir tâté, maintenant je ne puis partir ; allons ; mes jambes... que le diable vous casse, si vous ne voulez marcher. Les canailles ne veulent pas avancer. Elles veulent retourner au cabaret ; mes membres sont en guerre : mon estomac et mes jambes veulent aller au cabaret, et mon dos à la ville. Marcherez-vous, chiennes ! bêtes brutes ! que le diable les emporte, elles veulent retourner au cabaret, j'ai plus de peine à emmener mes jambes du cabaret, qu'à faire sortir ma jument pie de l'écurie. Ah ! si j'osais boire encore rien que pour un schelling ! Qui sait si Jacques ne voudra pas me faire crédit pour un schelling ou deux, si je l'en prie bien? Eh ! Jacques, encore un verre d'eau-de-vie pour deux schellings [1]. »

L'irrésistible tentation à laquelle il finit par céder, l'entraîne à boire pour tout l'argent que sa femme lui a confié, jusqu'à ce qu'il tombe ivre-mort.

Dans cet état, un seigneur qui survient le fait prendre et transporter dans son château, placer sur son propre lit, magnifiquement habillé. Je passe sur la surprise que Jeppe éprouve à son réveil, c'est le côté inévitable et banal

[1] La valeur du schelling danois est très-inférieure à celle du schelling anglais.

du sujet ; ce qui est propre au personnage d'Holberg, c'est le déploiement d'une nature basse, avide et vicieuse. Dès qu'il est revenu du premier étonnement où l'avait jeté sa nouvelle condition, il voit un anneau au doigt de son secrétaire. — Où as-tu pris cet anneau ?

LE SECRÉTAIRE.

Monseigneur me l'a donné lui-même.

JEPPE.

Je ne m'en souviens pas. Rends-le-moi, je dois te l'avoir donné quand j'étais ivre ; on ne donne pas de tels anneaux. Je veux visiter les autres choses que vous avez reçues. Les domestiques ne doivent avoir que les gages et la nourriture, je puis jurer que je ne me souviens de vous avoir rien donné. (A part.) Car pourquoi le ferais-je ? Un anneau qui vaut plus de dix écus ! Non, non, mes bons amis, pas de cela, pas de cela... Faites attention à ce que je dis, et que mes paroles vous servent d'avertissement : ce que je vous ai donné le soir, quand je suis ivre, il faut me le rendre le lendemain matin. Quand les domestiques gagnent plus qu'ils ne peuvent manger, ils deviennent insolents et se moquent de leurs maîtres. — Quels sont tes gages ?

LE SECRÉTAIRE.

Monseigneur m'a toujours donné deux cents écus par an.

JEPPE.

Je te donnerai le diable ; deux cents écus ! qu'est-ce que tu fais pour gagner deux cents écus ? Moi, il faut que je travaille comme un cheval du matin jusqu'au soir... et je puis à peine... Allons, voilà mes lubies qui me reprennent. — Un verre de vin !... (Il boit.) Deux cents écus ! c'est ce qui s'appelle écorcher son maître. Écoutez,

mes bons amis, je vais vous dire une chose : quand j'aurai dîné, j'ai l'intention de vous faire tous pendre dans la cour. Vous verrez qu'on ne se moque pas de moi pour les affaires d'argent. Qu'on fasse venir mon bailli. — Le bailli vient ; il a des boutons d'argent et une ceinture autour du corps.

« Votre grâce a-t-elle quelque chose à ordonner ?

JEPPE.

Rien, si ce n'est que tu sois pendu.

LE BAILLI.

Je n'ai fait aucun mal à votre grâce, pourquoi serais-je pendu ?

JEPPE.

N'es-tu pas bailli ?

LE BAILLI.

Je le suis, votre grâce.

JEPPE.

Et tu demandes encore pourquoi tu seras pendu!... Combien as-tu d'appointements ?

LE BAILLI.

Cinquante écus par an.

JEPPE.

Cinquante écus ! — Tu seras pendu tout à l'heure.

LE BAILLI.

Seigneur, ce ne peut être moins pour une année d'un service pénible.

JEPPE.

C'est justement pour cela que tu seras pendu : c'est

parce que tu n'as que cinquante écus d'appointements. Comment! tu as un habit à boutons d'argent, des manchettes plissées aux mains, une bourse de soie pour tes cheveux, et tu ne gagnes que cinquante écus par an! N'es-tu pas obligé de me voler, moi, pauvre homme! — Sans cela, d'où cet argent te viendrait-il?

LE BAILLI.

Ah! gracieux seigneur, épargnez-moi pour l'amour de ma pauvre femme et de mes enfants en bas âge!

JEPPE.

As-tu beaucoup d'enfants?

LE BAILLI.

J'en ai sept tous en vie, votre grâce.

JEPPE.

Ah! ah! sept enfants tous en vie : allons, secrétaire, pendez-moi cet homme-là.

LE SECRÉTAIRE.

Ah! gracieux seigneur, je ne suis pas un bourreau.

JEPPE.

Ce que tu n'es pas, tu peux le devenir, tu m'as l'air d'un homme propre à tout. Quand tu l'auras pendu, je te pendrai à ton tour.

LE BAILLI.

Ah! gracieux seigneur, n'est-il pas de pardon?

JEPPE.

Cinquante écus, une femme et sept enfants! si personne ne veut te pendre, je te pendrai moi-même.

Une autre pièce, la *Chambre de l'accouchée*, est fondée sur un usage danois, d'après lequel une femme qui venait d'accoucher recevait les visites de toutes ses connaissances. Holberg en profite pour peindre avec une verve admirable les ridicules de la petite bourgeoisie de son temps. On voit passer devant soi, avec leurs caquets, leurs prétentions, toutes les commères de Copenhague. L'effet comique du tableau est augmenté par les doléances du mari, que ces réceptions ruinent en café, en sucre et en liqueurs, et qui en a tout l'embarras; pour comble de malheur, au plus fort de ses tribulations, il lui naît un doute fatal sur cette paternité qui lui coûte si cher. On conçoit combien cette inquiétude, que diverses circonstances tendent à fortifier, rend sa situation comique, et donne de vivacité aux explosions de son humeur contre les *visites à l'accouchée*. Outre toutes les bonnes femmes qui se succèdent dans la chambre de la malade, elle reçoit la visite d'une dame de qualité qui, comme on va voir, considère ses avantages de naissance avec une grande philosophie.

Comment penserait-on autrement? dit-elle; car en y réfléchissant sérieusement, les bourgeois, après tout, sont aussi des chrétiens, et s'ils mènent une honnête vie, ils peuvent être sauvés aussi bien que pas un de nous.

L'ACCOUCHÉE.

Pas possible, madame! croyez-vous donc qu'on ne fasse point de différence, dans l'autre monde, entre les personnes de condition et les bourgeois?

LA DAME DE QUALITÉ.

Non, madame, une très-petite au moins, soit dit entre nous; mais il n'y a pas besoin de laisser voir cette opinion, elle pourrait donner de l'impertinence au premier

artisan venu. Voilà pourquoi, madame, je ne traite pas les gens de cette sorte avec le mépris qui conviendrait à mon rang. Imaginez, madame, que j'ai poussé l'humilité au point d'emprunter, ma foi, soit dit sans me vanter, dix écus à mon tailleur.

L'ACCOUCHÉE.

C'était une grande impudence à votre tailleur de se donner des airs de prêter à une dame de votre condition Le pauvre diable eût dû s'apercevoir que vous ne vouliez que l'éprouver.

LA DAME DE QUALITÉ.

Il commença par faire des difficultés; il haussa les épaules comme s'il eût voulu dire : C'est trop d'honneur pour moi; mais, quand il vit que je parlais sérieusement, il prit son parti, et me donna les dix écus avec un profond soupir qui signifiait : Ah! si tout le monde était aussi exempt d'orgueil que cette dame de qualité! — Je suis sûre que le pauvre homme, partout où il va, m'élève jusqu'aux nues; car un autre, à ma place, n'eût pas fait ce que j'ai fait, n'est-il pas vrai, madame?

L'ACCOUCHÉE.

Oui, madame, vous avez bien raison.

LA DAME DE QUALITÉ.

Mais qu'est-ce que cela veut dire? Ne sommes-nous pas tous des hommes? Je ne croirais pas au-dessous de moi d'en agir ainsi à votre égard. Madame, ayez la bonté de me donner dix écus, je vous les renverrai sur-le-champ en or.

L'ACCOUCHÉE.

Ah! madame, quel plaisir trouvez-vous à vous amuser

aux dépens de votre très-humble servante? Je suis bien simple, mais en vérité pas autant que votre tailleur.

LA DAME DE QUALITÉ.

Je parle sérieusement, madame.

L'ACCOUCHÉE.

Ah! ma noble dame, je serais décriée comme la plus éhontée créature du monde, si je faisais une telle sottise. Non, madame, mon argent n'est pas d'assez bonne condition pour vous.

Ensuite arrivent toutes sortes de gens, médecins, barbiers, diseuses de bonne aventure, puis les inquiétudes à la Sganarelle du mari, qui, à la fin, est convaincu plus que le spectateur du peu de fondement de ses craintes.

Holberg excelle dans la farce proprement dite. Une verve intarissable de satire et de gaieté anime plusieurs de ces pièces, dont l'ensemble n'est pas disposé avec un grand art.

Une comédie en un acte, intitulée *la Fête de Noël*, dont le fond est fort peu de chose, fut, dans son origine, une de celles qui obtinrent le succès le plus populaire et le plus bruyant. Elle le devait au mérite de reproduire, avec une grande vérité et une grande vivacité, les folies bizarres auxquelles on se livrait du temps d'Holberg durant les fêtes de Noël; reste grotesque et dénaturé des joyeuses solennités par lesquelles l'ancienne religion scandinave célébrait à cette époque le solstice d'hiver, et qui, adoptées comme plusieurs autres usages païens par la religion catholique, avaient fini par lui survivre.

Le pédantisme était pour Holberg un ennemi person-

nel dont il avait eu souvent à se plaindre, et qu'il attaque dans un grand nombre de ses comédies. C'est surtout dans le *Faux Savant* qu'il se livre à cette colère, ou plutôt à ce ressentiment. Un jeune paysan, qui a étudié, revient dans son village, et il écrase de sa supériorité et de son mauvais latin son père, son frère, sa prétendue et jusqu'au pasteur, la bonne tête de l'endroit. Une scène qui ne manque pas de force comique, est celle où il perd toute la considération que lui avait acquise son jargon ridicule et pédantesque, parce qu'il a le malheur d'émettre quelques vérités incontestables, par exemple le mouvement de la terre autour du soleil. Dès ce moment il est ruiné dans l'esprit de tous ses admirateurs, et il n'y a pour lui que des brocards. La fausse science fait un si bon effet pour la réputation ; gardons-nous de la vraie qui peut tout gâter !

Une des comédies d'Holberg, par laquelle je terminerai cette revue rapide, est une parodie bouffonne et spirituelle des pièces imitées de l'allemand, qui étaient en vogue avant lui en Danemark, et que de son temps on voulait opposer à son théâtre, formé par des acteurs français, sous l'inspiration de la comédie de Molière. Il se moque fort gaiement de cette forme irrégulière, qui était partout celle de l'art dramatique à la fin du moyen âge, que dédaigna en France le génie délicat de Racine, et que le génie puissant de Shakspeare sut élever à la hauteur de l'art. Nous aurions un théâtre plus libre que le nôtre, et plus épuré que la scène anglaise, si le grand Corneille ne s'était pas laissé imposer, par la pédanterie tranchante et l'érudition superficielle de ses critiques, des chaînes qui n'étaient pas faites pour lui. Au reste, les pièces qu'attaquait Holberg étaient bien dignes de sa satire. La bouffissure et la trivialité du langage, l'incohérence des caractères n'y étaient pas poussées moins

loin que l'absence de vérité et de vraisemblance : ce n'était pas Shakspeare, c'était Hardy.

Cette fois Molière ne fut point son modèle : il semble s'être souvenu davantage de ce théâtre italien, qu'il fréquentait pendant son séjour à Paris. Dans sa libre humeur, il se joue, à l'imitation de ceux qu'il persifle, des temps et des lieux, du possible et du vraisemblable. Vénus, Ulysse, Holoferne, Markolfus, Mithridate, des paysans, des juifs et un valet ridicule, un espace de quarante ans et la terre entière, c'est de tout cela que se compose sa pièce, qu'il appelle une *Comédie allemande*. Il se moque avec beaucoup d'imagination des travers et des égarements de l'imagination; en amusant de l'absurdité qu'on rencontre trop souvent dans le genre de composition qu'il combat, sa pièce procure l'espèce de plaisir que ce genre peut quelquefois donner.

Au milieu de toutes les extravagances qu'il accumule, Chilian, le Frontin d'Ulysse, fait ses observations sur la manière dont les années s'écoulent : « Si du moins, dit-il, je trouvais une prise de tabac pour me rafraîchir l'esprit! car il me semble avoir la fièvre au cerveau. Je suis sûr que, quand mon maître va revenir, il me dira encore qu'il s'est passé dix ans depuis qu'il m'a parlé. A ce compte-là, nous aurons cinq ou six mille ans avant de revenir dans notre pays; car je m'aperçois que nous ne courons pas avec le temps, c'est lui qui court tout seul et nous laisse immobiles. Ce n'est pas seulement le temps qui nous échappe : c'est la terre qui fuit sous nos pieds. Souvent, quand je bourre ma pipe, nous sommes en Orient : elle n'est pas fumée, que nous sommes en Occident! »

Revenu enfin à Ithaque, Ulysse s'habille magnifiquement pour imposer à ses ennemis et s'endort : il est réveillé par deux fripiers juifs, qui viennent lui reprendre

le costume de théâtre qu'ils lui ont prêté pour son rôle, et en réclamer le payement. Ce soudain passage de la fiction à la réalité réveille aussi le spectateur, qui sort comme d'un rêve de ce monde fantastique où l'a promené l'imagination d'Holberg, et d'où elle le précipite brusquement par un dernier caprice.

Après trois années de travaux et de succès continus, Holberg, qui sentait ses forces épuisées, partit pour les eaux d'Aix-la-Chapelle, et de là vint de nouveau à Paris. Cette fois, ses affaires en meilleur état lui permettaient de fréquenter les beaux esprits du café Marion, dont Lamothe présidait les réunions, et de visiter quelques savants, tels que Montfaucon, le père Hardouin, le père Tournemine, avec lesquels il aimait à discuter des points d'antiquités ou de théologie ; Fontenelle enfin qui, probablement par politesse, plutôt qu'avec connaissance de cause, lui témoigna, dit-il, un grand respect pour les mérites des Danois dans les sciences.

Le Paris qui s'offrait à Holberg (1726) était bien différent de celui qu'il avait vu dix ans auparavant, il ne retrouvait pas cette ardeur de prosélytisme dont, plus jeune, il avait été souvent l'objet. Les catholiques lui semblaient plus occupés à se quereller entre eux, à propos de la bulle et des articles, qu'à convertir les hérétiques.

Il avait fait, depuis son premier séjour à Paris, de notables progrès dans la langue française, puisqu'il fut en état de traduire deux de ses pièces qu'il avait l'intention de faire représenter sur le théâtre italien.

Il envoya son *Potier d'étain* à Ricobonni, ou Lelius, comme il l'appelle, qui se trouvait alors à Fontainebleau avec sa troupe. Lelius répondit que la pièce était admirable de tout point, *tutta maravigliosa;* mais bientôt il écrivit qu'il avait fait quelques réflexions, et qu'il crai-

gnait que divers grands personnages ne s'imaginassent que la comédie d'Holberg avait été composée pour les tourner en ridicule. Holberg fut affligé de cette complète absence de liberté dans l'art. Il ne le fut pas moins de l'état de décadence où la comédie était tombée; et nous devons lui savoir gré de l'indignation toute française qu'il éprouvait en voyant la salle, vide les jours où l'on jouait Molière, se remplir pour *le Roi de Cocagne*. Holberg ne partageait point l'opinion d'un critique allemand qui place la farce de Legrand au-dessus du *Tartuffe*.

Ce fut après son retour de ce cinquième voyage à l'étranger, qu'Holberg acheva et fit paraître un ouvrage d'un genre à part. C'est une sorte de contre-partie des Métamorphoses. Les plantes et les animaux sont changés en personnages humains qui conservent dans leur caractère l'empreinte de leur origine, le tout avec une intention satirique. Ainsi un bouc est changé en philosophe à cause de sa barbe et de sa disposition batailleuse. Ce poëme, où la raillerie est quelquefois ingénieuse, mais en général froide et bizarre, souleva de nouveau contre Holberg un déluge d'attaques plus violentes et plus étranges les unes que les autres. On lui reprocha sérieusement, par exemple, d'inspirer aux enfants peu de respect pour leurs parents, en leur donnant à penser par sa fiction qu'ils avaient pour père un arbre ou un animal. Las de ce déchaînement absurde qu'excitait chacune de ses productions satiriques, Holberg déclara, dans une préface, qu'il voulait vivre en paix avec le genre humain : il abandonna la satire, et se remit à l'histoire.

Ses travaux en ce genre ne sont point l'objet de cette notice. Ils contiennent des parties traitées avec une véritable supériorité : qu'il nous suffise de dire qu'au milieu des nombreuses publications historiques, statistiques, géographiques d'Holberg, il composa encore quelques

comédies assez inférieures, il est vrai, aux premières. Enfin, en 1741, parut en latin l'un des ouvrages les plus singuliers d'Holberg, *les Voyages souterrains de Nicolas Klimm*. Ce fut le dernier produit de sa veine satirique qui coulait en dépit de lui.

Il mourut treize ans après, en 1754, riche, considéré, baron, lui qui avait fait une imitation du *Bourgeois gentilhomme*.

Nicolas Klimm, c'est la plaisanterie de Swift poussée à l'extrême; c'est une audace de fiction philosophique que seule peut-être pouvait atteindre une de ces imaginations du Nord dont le désordre flegmatique ne s'étonne de rien.

Un bachelier norvégien est le héros de cet étrange récit; cédant à sa curiosité, il se fait descendre, au moyen d'une corde, dans un trou qu'il découvre au milieu des rochers de la Norvége. La corde casse, et le pauvre Klimm tombe dans un monde souterrain où l'attendaient les plus bizarres merveilles. Il ne voit d'abord autour de lui que des arbres, et se croit dans un grand bois. L'approche d'un danger lui fait chercher un moyen d'y échapper : celui qui se présente le plus naturellement, c'est de monter bien vite sur un des arbres qui l'entourent; mais il se trouve avoir fait une grande sottise. Klimm était arrivé dans un pays où les habitants avaient la forme d'arbres, et celui avec lequel il avait pris cette liberté était la femme du bailli de l'endroit! De là l'indignation générale contre le téméraire étranger qui est aussitôt arrêté pour avoir manqué de respect à une vertueuse et honorée matrone. Ne sachant pas la langue du pays, il a beaucoup de peine à convaincre ses juges de l'innocence de ses intentions. Ce début est d'une bouffonnerie hardie qui étonne tout d'abord l'imagination et ne permet pas à la réflexion éblouie de discuter l'invraisemblance extrême de la don-

née. Du reste Holberg ne s'attache point à la réaliser comme Swift parvint à réaliser celle qu'il a choisie. Swift nous fait, avec un grand art, passer peu à peu de notre monde dans le monde de ses créations; ses fictions les plus extraordinaires ont un si grand air de probabilité, offrent des détails si vrais, qu'on se surprend à être presque de l'avis de ce vieux marin, qui disait, après avoir lu le voyage à Lilliput: « Les voyages de ce capitaine Gulliver sont bien intéressants, c'est dommage que tout n'y soit pas exact. »

Holberg ne procède pas de la même manière; il brave tout d'abord le bon sens du lecteur, et lui impose silence au lieu d'entrer en accommodement avec lui. C'est une autre méthode qui peut réussir aussi à transporter l'imagination du lecteur dans une région merveilleuse : les magiciens ne font pas naître insensiblement le prestige, mais ils donnent un coup de baguette, et le prestige est créé.

On sent qu'Holberg ne pouvait donner à ses arbres parlants l'existence si réelle et presque croyable des Lilliputiens; aussi il néglige bientôt le côté fantastique de cette donnée, les premières pages passées, sa république des arbres n'offre plus qu'une utopie satirique, et l'intention de l'auteur est presque uniquement, dans la première partie, de faire contraster la sagesse des habitants avec nos folies.

La portion la plus originale de l'ouvrage, c'est celle où sont racontés les différents voyages de Klimm dans l'île de Nazar; il va d'abord chez les Nagiris, dont les yeux ont la forme d'un carré long et qui voient tout sous cette forme; ceci ne se conçoit pas trop bien, car les objets ne nous semblent pas tous ovales. Ce qui est assez heureux, c'est d'avoir imaginé que dans ce pays on impose à ceux qui veulent obtenir un emploi, l'obligation de voir ainsi

et d'attester par serment qu'un certain carré est long. Klimm trouve un pauvre diable bafoué comme hérétique pour avoir dit que le carré était carré ; lui-même ne peut s'empêcher de trouver la chose ainsi, il le confie à un cyprès de ses amis qui voit aussi carré, mais qui n'ose le dire, de peur d'être destitué. Après ce pays intolérant, Klimm en trouve un autre qui est véritablement le monde renversé : les jeunes gens y sont les gens raisonnables et les vieillards y sont les fous. Dans un autre encore, les rapports naturels sont changés d'une façon non moins singulière : ce sont les jeunes filles qui attaquent les jeunes hommes et ceux-ci qui résistent. L'auteur parcourt ainsi une suite de suppositions bizarres dont il tire un petit nombre d'effets comiques; mais sous toutes ces folies se cache une idée philosophique, c'est que les conditions de notre existence venant à changer le moins du monde, il en résulterait une mer d'absurdités, et chacune des extravagances d'Holberg est, sous une forme burlesque, l'hommage d'un esprit sérieux à la Providence. En général, le trait saillant du comique d'Holberg, c'est le sérieux; il a constamment une intention morale que sa verve ne déguise pas toujours assez. Disciple avoué de Molière, il fut, comme son maître, valétudinaire et hypocondriaque, mais seulement par accès [1]; habituellement, Holberg était un homme sérieux, posé, réfléchi ; il aimait la société des femmes et vécut sans passion. Il y avait en lui quelque chose du tempérament de Boileau et une étincelle du génie de Molière.

Le Danois Holberg et le Vénitien Goldoni sont les seuls étrangers qui aient marché avec quelque succès sur les

[1] Holberg nous apprend qu'il entrait par moment dans des humeurs noires et des accès de colère contre le genre humain, dont il se guérissait avec deux pilules prises à propos : la misanthropie de Molière était plus profonde.

traces de notre grand comique, tous deux dignes d'estime pour avoir nationalisé leur imitation, pour avoir, non copié les peintures, mais, dans la mesure de leurs forces, reproduit la manière du maître.

Ces deux hommes semblent s'être partagé Molière : on dirait que chacun d'eux s'est emparé d'une moitié de son génie. L'Italien a pris le naturel et la vivacité du dialogue; l'homme du Nord, l'intention philosophique. Mais dans l'arithmétique de l'art les deux moitiés ne font pas le tout. Additionnez toutes les fractions imaginables, et vous n'aurez pas encore la majestueuse unité du génie; d'ailleurs, ces deux hommes distingués n'ont point porté aussi loin que Molière les qualités par lesquelles ils lui ressemblent. La facilité ingénieuse de Goldoni n'est pas cette veine intarissable de gaieté forte et franche, qui débordait, pour ainsi dire, du génie de Molière. Holberg n'a pas cette profondeur de conception qui étonne dans le *Tartuffe;* sa gloire est de rappeler quelques-unes des qualités essentielles de son modèle en restant parfaitement naturel pour la peinture des caractères et des mœurs. Cette gloire est encore assez grande, et nulle littérature en Europe ne peut opposer au nom d'Holberg un nom qui en soit plus digne.

LITTERATURE ALLEMANDE

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

THÉATRE DE GOETHE [1].

(1826.)

Longtemps Gœthe ne fut pour la France que l'auteur de *Werther*; ce roman, médiocrement traduit et mal compris d'abord, eut à une certaine époque le fâcheux honneur d'inspirer un engouement assez indigne de lui. Durant cette époque d'épuisement et de licence qui suivit la révolution, la terreur des souvenirs et l'ennui des voluptés créèrent dans les âmes un goût de mélancolie qui s'alliait à la soif des plaisirs. Ossian fut aussi de mode alors, et certes ce n'était le temps ni des mœurs patriarcales, ni des passions profondes; mais, en sortant du bal des victimes, on aimait à s'entourer des ombres d'Ossian, à rêver le suicide de Werther : c'était la tête de mort à la fin du banquet.

Le ridicule, qui en France ne se fait pas longtemps attendre, mit bientôt à leur place ces admirations fausses; mais malgré les exagérations et les singeries,

[1] Gœthe a fait à ces pages l'honneur de les traduire dans son recueil intitulé : *Kunst und alterthum*.

Werther, mieux apprécié, est demeuré l'un des ouvrages où l'on trouve l'observation la plus profonde et la peinture la plus énergique du cœur humain, tel qu'il est dans nos temps. Le succès de *Werther* était déjà devenu à peu près universel, et une grande partie des lecteurs ignoraient encore la renommée et jusqu'au nom de Gœthe. L'idylle épique d'Hermann et Dorothée avait fait peu de sensation à travers la prose décolorée du faible Bitaubé; et madame de Staël, dans son livre étonnant sur l'Allemagne, apprit à presque tout le monde que *Werther* était l'ouvrage de la jeunesse d'un grand poëte, devant qui l'Allemagne était depuis longtemps prosternée, qui avait produit des chefs-d'œuvre dans chaque genre, avait traité chaque genre de plusieurs manières, et enfin avait composé des ouvrages qui ne se laissaient rapporter à aucun genre ni à aucune manière connue.

Eh bien, cet homme que ses compatriotes reconnaissent unanimement pour l'un de leurs plus beaux génies, peut-être pour le plus prodigieux de leurs grands hommes, est encore imparfaitement connu parmi nous. Il y a cinquante ans que Gœthe est à la tête de la littérature allemande qu'il pourrait représenter à lui seul, et c'est aujourd'hui, quand sa carrière littéraire paraît terminée, quand, au sein d'un glorieux repos et d'une saine vieillesse, il jouit d'une admiration qui est déjà pour lui l'hommage de la postérité; c'est aujourd'hui que, pour la première fois, on publie en France une traduction complète de son théâtre, une notice sur sa vie et ses ouvrages[1].

Cette lenteur avec laquelle la renommée de Gœthe s'est répandue parmi nous, tient en grande partie à la

[1] La spirituelle notice de M. Albert Stapfer.

qualité la plus éminente de son génie, l'originalité. Ce qui est très-original, c'est-à-dire fortement empreint du caractère particulier d'un homme ou d'une nation, est difficilement goûté d'abord : et l'originalité est le mérite saillant de Gœthe. On peut même dire que, dans son indépendance, il pousse à l'excès cette qualité sans laquelle il n'y a point de génie. D'ailleurs, il faut toujours un certain effort pour sortir de nos habitudes et goûter le beau quand il se présente à nous sous une forme nouvelle; or, avec Gœthe, cet effort, il ne suffit pas de le faire une fois, il faut le renouveler pour chacun de ses ouvrages; car tous sont conçus dans un esprit différent : en passant de l'un à l'autre, on entre dans un monde nouveau. Cette féconde variété peut effrayer les imaginations paresseuses, peut scandaliser les doctrines exclusives; mais cette variété même du talent de Gœthe est ce qui attire les esprits assez élevés pour le comprendre, assez forts pour le suivre.

Il est des hommes dont le caractère énergiquement prononcé étonne, repousse même au premier moment; mais quand on s'est accoutumé à leur humeur, on s'attache à eux précisément par les qualités qui d'abord en avaient éloigné. Tel est l'effet que produisent les ouvrages de Gœthe; ils gagnent à être connus, et, pour les connaître, il faut se donner la peine de les étudier; car souvent la bizarrerie de la forme voile le sens profond de l'idée. Presque tous les poëtes ont une allure uniforme, facile à observer et à suivre; mais Gœthe est toujours si différent des autres et de lui-même, on sait si peu où le prendre, on devine souvent si peu où il va, il déconcerte tellement les habitudes de la critique et même celles de l'admiration, que l'on a besoin, pour le goûter tout entier, de n'avoir pas plus que lui de pré-

jugés littéraires; et peut-être on rencontrerait aussi difficilement un lecteur qui en soit complétement exempt, qu'un poëte qui, comme lui, les ait tous foulés aux pieds.

Il n'est donc point étonnant que Gœthe ne soit pas encore populaire en France, où l'on craint la fatigue et l'étude, où chacun se hâte de se moquer de ce qu'il ne comprend pas, de peur qu'un autre ne s'en moque avant lui, et où l'on ne l'admire qu'à la dernière extrémité. Mais enfin on s'avise un beau jour qu'il est plus aisé de proscrire un ouvrage, parce qu'il n'a pas été fait pour nous, que de concevoir pourquoi d'autres le trouvent beau; qu'il faut peut-être plus d'esprit pour apprécier le mérite d'une littérature étrangère, que pour reconnaître qu'elle est étrangère, et faire des défauts de tout ce qui la distingue de la nôtre; et qu'enfin c'est une duperie de renoncer à des voluptés nouvelles de l'imagination pour ce plaisir de médiocrité et d'impuissance, la vanité de ne pas comprendre, l'orgueil de ne pas jouir.

Au commencement de la carrière de Gœthe, la littérature en était en Allemagne à peu près où elle en est aujourd'hui en France. On était las de ce qu'on avait, et on ne savait trop que mettre à la place : on imitait tour à tour les Français, les Anglais, l'antiquité, on faisait force systèmes en attendant les chefs-d'œuvre; la chaleur avec laquelle les auteurs de ces systèmes prônaient les résultats futurs de leur doctrine, et attaquaient ceux des doctrines ennemies, rappelait la colère de ces deux frères des *Mille et une Nuits*, qui se brouillèrent un jour à propos de leurs enfants encore à naître.

Gœthe, que ce conflit d'opinions avait dégoûté un moment de la poésie, y fut ramené bientôt par une impérieuse vocation; et dès lors il prit, comme il nous l'apprend lui-même dans ses mémoires, un parti auquel

il demeura depuis irrévocablement fidèle : « Ce fut, dit-il, de chercher en moi, dans ce que me fournissait la sensibilité ou la réflexion, la matière (*stoff*) de mes productions. » Il ne voulait rien peindre qu'il n'eût vu ou senti, et ainsi commença pour lui l'habitude qu'il garda toute sa vie « de réaliser en tableau, en drame, ce qui l'avait réjoui, affligé, occupé, pour fixer sa manière de voir les choses extérieures, et pour calmer son émotion intérieure. » Toute la vie littéraire de Gœthe est dans ces lignes remarquables. Il faut, en le lisant, partir de cette idée, que chacun de ces ouvrages correspond à quelque disposition de son âme ou de son esprit; il faut y chercher l'histoire des sentiments et des événements qui ont rempli son existence. Ainsi considérés, ils offrent un double intérêt; et celui qu'inspire le poëte n'est pas le moindre. Quoi de plus intéressant, en effet, que de voir un homme doué d'une imagination puissante et d'une réflexion profonde, faire un emploi parfaitement libre de ces hautes facultés : indépendant de toutes les formes par la supériorité de son esprit, les employant tour à tour pour leur donner l'empreinte de son âme? Quel spectacle que celui de ce génie hardi ne s'appuyant que sur lui-même, n'obéissant qu'à ses inspirations propres? Quoi de plus instructif que ses efforts, ses progrès, ses écarts? C'est de ce point de vue que Gœthe mérite d'être contemplé : c'est ainsi que nous envisagerons l'histoire de son théâtre.

En commençant cette histoire, le premier ouvrage que nous rencontrons est une comédie, dont le titre allemand, difficile à traduire en français (*Die Mitschuldigen*), peut se rendre par *les Coupables*, et qui devrait, ce me semble, s'intituler *les Coquins;* un mari obligé, pour ne pas s'exposer à être pendu, d'assister patiemment à un ren-

dez-vous que sa femme donne à l'homme dans la chambre duquel il s'était introduit pour lui prendre son argent : un père qui soupçonne sa fille, une fille qui soupçonne son père, un amant qui soupçonne sa maîtresse d'avoir volé, donnent lieu à des scènes d'un comique bas et outré, mais qui ne manquent pas de force et d'effet. On y sent l'humeur chagrine d'un jeune homme atrabilaire, cette humeur était en effet celle de Gœthe à cette époque ; elle provenait en partie de désagréments auxquels l'avaient exposé de mauvaises connaissances qu'il avait eu le malheur de faire, et parmi lesquelles sans doute il avait trouvé ses ignobles modèles.

Dans ce premier ouvrage, on rencontre des traces d'inexpérience et de jeunesse ; mais à partir de ce moment, tous les autres offrent un caractère surprenant de maturité. *Goetz de Berlichingen,* qui suivit *les Coupables,* par la profondeur de la conception, la simplicité et la sobriété des détails, semble le produit d'un talent parfaitement formé : quand il parut, Gœthe avait vingt-quatre ans.

Les mésaventures qui suivirent ses premières amours l'avaient jeté dans un sombre abattement, qu'augmenta encore une certaine épidémie mélancolique, répandue à cette époque parmi la jeunesse allemande, par la vogue de Shakspeare ; une maladie grave vint ajouter à cette disposition chagrine qui l'avait peut-être causée, et Gœthe passa plusieurs années dans les souffrances que les premiers mécomptes de la vie et les inquiétudes d'une âme qui se cherche, font souvent éprouver aux imaginations ardentes avant qu'elles aient trouvé pour s'exercer le but qui leur convient. Tour à tour exalté et découragé, allant du mysticisme au doute, changeant ses études, brisant ses affections, irrité par la société, accablé par la solitude, ne se sentant ni l'énergie de vivre, ni celle de

mourir, il était tombé dans une noire tristesse : état douloureux dont il ne se délivra plus tard qu'en le peignant dans *Werther*, et qui lui inspira la première pensée de *Faust*.

Mais tandis que la vie réelle, telle que la société actuelle l'a faite, l'oppressait ainsi de tout son poids, son imagination aimait à se plonger dans ces temps d'activité libre où le but de l'existence était clair, où la vie était forte et simple; il semblait à l'étudiant mélancolique et découragé qu'il eût vécu plus à l'aise sous la cuirasse de l'homme d'armes, dans le château fort du chevalier; il rêvait la vieille Allemagne, ses hommes de fer, ses mœurs rudes, franches, aventureuses. L'aspect des monuments gothiques, surtout de la cathédrale de Strasbourg, acheva de rendre vivant pour lui cet âge qu'il regrettait. L'histoire que le seigneur de Berlichingen a écrite de sa propre vie, lui offrit le type qu'il cherchait, et lui fournit la base de sa conception. Et c'est ainsi que se forma dans sa tête cet ouvrage que l'Allemagne accueillit avec transport, et qu'elle reconnut comme un portrait de famille.

Goetz de Berlichingen est un tableau, ou plutôt une vaste esquisse du XVIe siècle; car Gœthe, qui avait d'abord eu l'intention de développer son drame et de le mettre en vers, se décida à le publier dans l'état où nous l'avons. Mais chaque trait est si juste et si ferme, tout est indiqué avec tant de sûreté et de hardiesse, qu'on croit voir une de ces ébauches de Michel-Ange, où quelques coups de ciseau ont suffi à l'artiste pour exprimer toute sa pensée. Pour qui veut y regarder avec attention, il n'y a pas un mot dans *Goetz* qui n'ait sa portée : tout tend à l'effet général; tout concourt à dessiner la grande figure du moyen âge expirant : car on peut dire que le moyen âge est le héros de ce singulier drame; c'est lui qu'on voit vivre et

agir, c'est à lui qu'on s'intéresse; le moyen âge tout entier respire dans ce Goetz à la main de fer, avec sa force, sa loyauté, son indépendance; il parle par sa bouche, se défend par son bras, succombe et meurt avec lui.

Il faut avouer qu'on tombe de bien haut en passant de cet étonnant ouvrage aux drames bourgeois de Gœthe, tels que *Clavijo* et *Stella*. Clavijo fut le fruit d'un pari auquel donnèrent lieu les mémoires de Beaumarchais ; il renferme des scènes filées avec une grande habileté; l'intention de Gœthe paraît avoir été surtout de mettre, sous la forme dramatique, un drame qui l'avait fortement frappé, et il faut convenir qu'il l'a fait avec talent. Pour Stella, la conception en est révoltante, et on aurait beau jeu pour traiter tout l'ouvrage avec sévérité : il me semble plus curieux d'observer, dans cet écart même, la nature du génie de Gœthe, toujours ouvert à l'impression de ce qui l'entoure. Il était devenu l'idole du public allemand, et il semble avoir voulu servir ce public selon son goût, au lieu de chercher à satisfaire le sien. Cette faiblesse atteste la facilité, et, si l'on peut dire ainsi, la complaisance de son talent, et peut-être, pour que ce poëte appelé à presque tout reproduire, eût accompli le cercle de sa destinée, était-il nécessaire qu'il eût une fois le triste mérite d'exceller dans un détestable genre.

Pour parler plus sérieusement, les années qui suivirent la publication de *Goetz* et de *Werther*, offrent l'époque la moins remarquable de la vie de Gœthe; devenu homme de cour et homme puissant, il paraît s'être laissé distraire et dominer par le monde, dans lequel il vivait. Il avait perdu, dans le commerce des hommes, cette âpreté sombre qui avait fait le tourment et produit les chefs-d'œuvre de sa jeunesse, et il ne s'était pas encore élevé à cette inspiration plus pure et plus calme dont sont empreints les ouvrages de la seconde période de sa vie : dans cet

état de transition, entre ce qu'on peut appeler sa première et sa seconde manière, n'étant soutenu par aucun élan personnel, il fut trop facilement livré aux impulsions étrangères, et céda trop au caprice de ce public qu'il brava depuis avec tant de succès.

Son voyage en Italie ouvre la seconde époque du talent de Gœthe, sur laquelle il eut tant d'influence.

Un voyage en Italie ne pouvait être un événement indifférent dans la vie de Gœthe; arraché à l'atmosphère un peu pesante et un peu terne d'une petite cour d'Allemagne, et transporté sous l'heureux ciel de Rome, de Naples et de Palerme, il reprit toute l'énergie poétique de ses premières années. Dégagée des orages qui l'avaient d'abord troublée, échappée au cercle qui menaçait de la rétrécir, son âme, pour la première fois en possession de toutes ses forces, n'eut plus rien à gagner dès lors en étendue et en sérénité. Dès ce moment, Gœthe n'ébauchera plus; ses conceptions pourront être jugées plus ou moins heureuses, mais l'exécution, qui est peut-être en poésie comme en peinture la véritable mesure de l'artiste, sera toujours achevée.

De l'aveu de tous les Allemands, ce mérite se trouve au plus haut degré dans les deux pièces de Gœthe qui se rapportent le plus immédiatement à cette époque de sa carrière, *le Tasse* et *Iphigénie*. Le système dans lequel elles ont été composées a été vivement critiqué; et si on les considère sous le point de vue romantique ou historique, c'est-à-dire comme devant donner de fortes émotions ou exprimer des sentiments, soit grecs, soit italiens, la critique a bien raison; mais si on les envisage, ainsi que nous avons fait pour d'autres ouvrages de Gœthe, comme des manifestations de son âme, elles pourront présenter assez d'intérêt, indépendamment même des beautés de style dont elles sont remplies, et qu'une tra-

duction, quelque fidèle qu'elle soit, ne peut guère que faire soupçonner.

Ces deux pièces sont le résultat d'une alliance entre le sentiment de la beauté extérieure, telle qu'elle se montre dans la nature méridionale et les monuments de l'antiquité, d'une part, et de l'autre tout ce qu'il y avait de plus subtil et de plus raffiné dans l'esprit et l'imagination du poëte allemand. Ainsi, dans *le Tasse,* un dialogue ingénieux, nuancé comme celui de Platon ou d'Euripide, est employé à retracer un ordre de sentiments et d'idées presque entièrement propres à Gœthe. Le caractère de ses personnages, leurs relations idéales, le type que chacun d'eux représente, on sent qu'il n'a pas trouvé tout cela dans l'histoire de Ferrare; on reconnaît les souvenirs de Weimar transportés, pour les embellir, dans un siècle poétique et sous le doux ciel d'Italie; pour le rôle du Tasse, il me paraît destiné tout entier à la peinture, admirable selon moi, des troubles d'une imagination en proie à elle-même, qui, pour un mot, s'enflamme, se décourage, se désespère, qui s'arrête sur un souvenir, s'exalte pour un rêve, se fait un événement de chaque émotion, un supplice de chaque inquiétude, souffre, jouit, vit enfin dans un monde étranger au monde réel, et qui a comme celui-ci ses orages, ses joies, ses tristesses; tel se montre Jean-Jacques dans ses rêveries, tel avait été longtemps Gœthe. Il me semble que c'est lui qui parle par la bouche du Tasse : et sous cette poésie si harmonieuse, si délicate, il y a du *Werther.*

Iphigénie est la sœur du *Tasse :* ces deux ouvrages ont un air de famille qu'on s'explique, quand on sait que Gœthe les composa à peu près en même temps tous deux, sous l'inspiration de l'Italie. Mais ayant à peindre dans *Iphigénie,* au lieu des orages d'une petite cour, les majestueux souvenirs de la famille de Tantale, et, au lieu des

tourments et du délire de l'imagination, la fatalité et les furies, il s'est élevé à une plus grande hauteur poétique. Dans cet ouvrage, que les Allemands et l'auteur lui-même semblent regarder comme la plus achevée de ses compositions dramatiques, sans doute des sentiments d'une délicatesse toute chrétienne, d'un raffinement tout moderne, se cachent sous des formes empruntées à l'antiquité, mais il était impossible de fondre plus harmonieusement ces éléments divers. Ce ne sont pas seulement les formes extérieures de la tragédie grecque qui sont imitées avec art; le génie de la statuaire antique anime d'une vie partout égale, et revêt d'une beauté tranquille les conceptions du poëte. Ces conceptions sont les siennes et non celles de Sophocle, je l'avoue, et je ne saurais lui en faire de bien sévères reproches; je ne puis le blâmer beaucoup d'être resté lui-même. Qu'ont fait d'ailleurs Fénelon et Racine? Est-ce dans l'antiquité, dont le caractère est peut-être assez empreint dans leurs ouvrages, qu'ils ont trouvé, l'un la jalousie de Phèdre, l'autre la morale évangélique répandue dans le Télémaque? Gœthe a fait comme eux, et il était moins homme que personne à s'oublier complétement dans l'imitation d'un modèle; il a bien pu emprunter à la muse antique de beaux accents, mais pour inspirer le motif de son chant, il lui fallait deux muses vivantes, son âme et son temps.

Egmont me semble l'apogée de la carrière théâtrale de Gœthe, ce n'est pas le drame historique comme *Goetz*, ce n'est pas la tragédie antique comme *Iphigénie*; c'est vraiment la tragédie moderne, peignant les scènes de la vie avec la vérité du premier, ayant la simplicité et le grandiose de la seconde; Gœthe, dans cet ouvrage, a réalisé peut-être, plus que partout ailleurs, l'idéal de la vie humaine, tel qu'il se plaît à le concevoir; Egmont, heureux, serein, plus amoureux que passionné, goûtant

noblement les douceurs de l'existence, aimant à vivre et sachant mourir, Egmont est le héros de Gœthe.

Il est un ouvrage de Gœthe à part de tous les ouvrages connus, et qu'il faut considérer comme à part même des siens. C'est ce *Faust,* création bizarre et profonde, drame étrange, dans lequel interviennent des êtres de tout ordre, depuis le Dieu du ciel jusqu'aux esprits des ténèbres, depuis l'homme jusqu'à l'animal, et, plus bas que l'animal, jusqu'à ces créatures monstrueuses, qui, comme le Caliban de Shakespeare, ne doivent qu'à l'imagination du poëte leur hideuse existence. Il y aurait beaucoup à dire sur ce singulier ouvrage, où l'on trouve tour à tour des modèles de tous les styles, depuis celui de la comédie la plus grossièrement bouffonne jusqu'à celui de la poésie lyrique la plus relevée, et la peinture de tous les sentiments humains, depuis les plus odieux jusqu'aux plus tendres, depuis les plus sombres jusqu'aux plus doux. Mais, me renfermant dans le point de vue historique auquel je me suis restreint, ne cherchant que Gœthe dans ses œuvres, je me bornerai à présenter *Faust* comme l'expression la plus complète qu'il ait donnée de lui-même; oui, *Faust,* qu'il conçut dans sa jeunesse, qu'il acheva dans son âge mûr, dont il porta en lui la pensée à travers toutes les agitations de sa vie, comme Camoëns emportait son poëme à travers les vagues, *Faust* contient Gœthe tout entier. La passion du savoir et le supplice du doute n'avaient-ils pas tourmenté ses jeunes années? D'où lui vint l'idée d'un recours au monde surnaturel, d'un appel aux puissances invisibles, si ce n'est de ce penchant au mysticisme, qui l'avait plongé un moment dans les rêveries des illuminés, et qui un jour lui fit inventer une religion? Cette ironie de Méphistophélès, qui se joue tristement de la faiblesse et des désirs de l'homme, n'est-ce pas le côté dédaigneux

et sarcastique de l'esprit de Gœthe, disposition chagrine qui remonte aux premières années de sa vie, levain amer que déposèrent pour jamais dans une âme forte des dégoûts précoces? Le personnage de Faust surtout, de Faust dont le cœur ardent et fatigué ne peut ni se passer de bonheur ni le goûter, qui se livre avec abandon et s'observe avec défiance, qui réunit l'enthousiasme de la passion et le découragement du désespoir, n'est-il pas une éloquente révélation de la partie la plus secrète et la plus agitée de l'âme de Gœthe? Enfin, pour achever le tableau de sa vie intérieure, il y a placé cette charmante figure de Marguerite, souvenir idéal de la jeune fille, dont, à quinze ans, il se crut un moment aimé, dont l'image sembla toujours voltiger autour de lui, et a prêté quelques traits à chacune de ses héroïnes. Le céleste abandon de ce cœur naïf, pieux et tendre, contraste admirablement avec l'exaltation voluptueuse et triste de Faust, que poursuivent, au milieu de ses rêves d'amour, les fantômes de son imagination et les ennuis de sa pensée; avec cette souffrance d'une âme brisée, mais non pas éteinte que tourmente si cruellement l'indomptable besoin d'un bonheur impossible.

Après les chefs-d'œuvre, parlerons-nous de ceux des ouvrages dramatiques que nous avons négligé de signaler pour ne pas interrompre l'examen de productions plus importantes et cette étude du développement de l'âme de Gœthe par son talent? Nous y retrouverions encore, soit l'impression que firent sur lui les événements contemporains, soit la trace de ses propres souvenirs; car Gœthe n'a jamais rien écrit dont on ne puisse trouver la raison, pour ainsi dire, dans un chapitre de sa vie. A Palerme, la destinée mystérieuse de Cagliostro le frappe, et son imagination, possédée par une vive curiosité, ne peut abandonner ce singulier personnage, qu'après

l'avoir mis en drame, comme pour s'en donner le spectacle à elle-même. De là résulta le *Grand Cophte,* dont le sujet n'est autre chose que la trop fameuse aventure du Collier. On se souvient, en lisant cette comédie, au reste fort amusante, que Gœthe donna quelque temps dans des illusions pareilles à celle qu'il dévoile ; c'est un adepte désabusé qui peint l'exaltation crédule des disciples et le charlatanisme adroit du maître, en homme qui a partagé l'une et qui a vu l'autre de près ; il faut avoir cru, pour railler si juste ce qu'on ne croit plus.

Dans les petites comédies sur la révolution française, on ne doit pas chercher une appréciation élevée de ce grand événement, mais seulement l'impression de ridicule et d'odieux qu'il produisait autour de Gœthe ; c'est cette impression qu'il a rendue très-gaîment dans le *Citoyen général.*

Jerry et Bettly, gracieux croquis d'un paysage des Alpes, est un souvenir de son voyage en Suisse.

Enfin, la *Manie du sentiment,* bouffonnerie à la manière d'Aristophane, est une boutade de Gœthe contre le genre que lui-même avait mis à la mode. Cette pièce est une de celles qui ont donné lieu à l'opinion, selon moi au moins très-exagérée, de madame de Staël, qui du reste a écrit sur Gœthe quelques pages prodigieusement spirituelles, et qui, la première, l'a fait connaître en France par de libres traductions pleines de vie et de mouvement. Madame de Staël voit en lui un magicien qui s'amuse à détruire ses propres prestiges ; tranchons le mot, un mystificateur en poésie qui adopte un beau jour un système de propos délibéré, et, quand il l'a fait prévaloir, l'abandonne tout exprès pour déconcerter l'admiration et exercer la complaisance du public. Je ne crois pas qu'avec une arrière-pensée si frivole on eût pu composer les ouvrages de Gœthe : de tels caprices produi-

raient tout au plus des jeux d'esprit ou de talent plus ou moins ingénieux, mais je serais bien étonné qu'il en sortît quelque chose de fortement conçu ou de profondément senti : cette espiêglerie ne va pas au génie. Je crois avoir montré, au contraire, combien Gœthe, dans tout ce qu'il a composé, a obéi à son émotion intime ; combien, dans tout ce qu'il a peint, il a retracé ce qu'il avait vu ou éprouvé ; doué de facultés très-diverses, il a dû, dans le cours d'une longue vie, passer par des états fort opposés, et il a dû les exprimer naturellement dans des ouvrages fort différents les uns des autres.

J'accorderai, si l'on veut, qu'en écrivant la *Manie du sentiment* après *Werther, Iphigénie* après *Goetz*, il a pu sourire en songeant au démenti qu'il allait donner aux théories exclusives, à la consternation où il allait jeter ces hommes, plus communs en Allemagne qu'ailleurs, qui tiennent toujours une théorie toute prête pour la clouer à un chef-d'œuvre; mais, encore une fois, ce plaisir malin a pu accompagner, non motiver ses ouvrages, dont la source était en lui, dont la diversité tenait à celle des circonstances et des temps.

Pour clore la carrière dramatique de Gœthe, il faut parler d'*Eugénie ou la fille naturelle,* dont la première partie seule a paru. Ici les personnages ne sont d'aucun pays, d'aucun temps; ils s'appellent le roi, le duc, la fille, la gouvernante. La diction surpasse tout ce que Gœthe a produit de plus parfait; mais comme dit M. Albert Stapfer, dans son ingénieuse notice sur Gœthe, « il n'y faut chercher ni intérêt dramatique, ni mœurs, ni caractère véritable; c'est un simple jeu d'imagination sans but et sans règle fixe, une sorte de promenade fantastique dans des régions inconnues, parmi des créatures d'une autre étoffe que nous. Peut-être que les habitants

de Saturne sentent et s'expriment ainsi : le contraire au moins n'est pas prouvé. »

Il semble, en lisant la Fille Naturelle, que Gœthe n'éprouvant plus le besoin de s'exprimer, et sentant qu'il a tout dit, renonce à peindre ses sentiments pour s'égarer dans ses rêves; on dirait que, lassé de cette vie humaine qu'il a tant contemplée, il se plaise à habiter dans un monde imaginaire, où nulle donnée réelle ne le gêne, et qu'il peut arranger à son gré.

Ainsi Gœthe commence sa carrière dramatique par l'imitation de la réalité dans *Goetz de Berlichingen*, traverse, sans s'y arrêter, un genre faux, celui du drame bourgeois ou du convenu sans noblesse, s'élève dans *Egmont* et dans *Iphigénie* à une tragédie qui, plus idéalisée que ses premiers essais, s'appuie encore sur la terre, la perd enfin de vue, et s'élance dans la région des songes. Il est curieux de voir cette imagination, qui se prend d'abord si vivement au spectacle du monde, s'en détacher peu à peu; il semble que le plaisir de l'art l'a emporté insensiblement sur le sentiment même de l'imitation poétique, que Gœthe a fini par se plaire davantage dans la perfection de la forme que dans la grandeur et l'énergie de l'idée. En effet, la forme n'est pas encore développée dans *Goetz;* elle domine déjà dans *Iphigénie*, elle est tout dans *la Fille naturelle.*

Telle est l'histoire du théâtre de Gœthe. Si on étudiait son génie dans les autres genres de composition qu'il a essayés, on retrouverait facilement, sur ces différentes lignes, les points qui correspondent à ceux que nous avons indiqués sur celle où nous l'avons suivi. On verrait Werther en regard de Goetz, Hermann et Dorothée à côté d'Iphigénie, et les Affinités électives feraient assez bien le pendant d'Eugénie.

HÉLÈNE (1828).

Fantasmagorie classico-romantique, intermède pour la suite de Faust.

Le Faust que nous connaissons, ne forme, dans la pensée de Gœthe, que le premier fragment d'une trilogie que nous pouvons encore espérer de voir paraître tout entière[1]; la production extraordinaire dont je vais parler n'est point destinée à entrer dans le corps de l'ouvrage : ce n'est pas une scène du drame, c'est un intermède fait pour être placé entre la seconde et la troisième partie. Par son étendue, par son sujet, sans lien immédiat avec ce que nous possédons de Faust, Hélène se présente comme un ouvrage à part. Gœthe a pu le détacher de l'ensemble, pour le faire paraître isolément, et nous pourrons ainsi le considérer en lui-même, en ne nous dissimulant pas cependant qu'une partie de l'obscurité qu'il peut présenter doit tenir à ce mode de publication. Cet étonnant ouvrage, jeté ainsi dans le monde, sans préambule, sans explieation, peut sembler au premier coup d'œil une poétique énigme. Gœthe ne craint point que ces productions fassent cette impression sur son public; il se plaît à l'enchaîner à la fois et par ce qu'il lui montre, et par ce qu'il lui laisse deviner. Bien différent de ces auteurs qui font avec grand soin l'histoire de leur inspiration et le commentaire de leurs écrits, Gœthe se plaît à dédaigner des éclaircissements quel-

[1] La suite de Faust a paru en effet dans les œuvres posthumes de Gœthe. Note de 1833.

quefois utiles. Il se sent assez riche en inspirations poétiques pour renoncer à l'honneur de quelques-unes ; il compte assez sur les beautés qu'il offre à l'admiration, pour être bien sûr que quelques mystères ne la décourageront pas. Il y a de ces mystères dans *Hélène*, mais il me paraît qu'on peut saisir la pensée générale, et que cette pensée est grande.

La tradition consignée dans la vieille histoire de Faust, et suivie par les joueurs de marionnettes, qui en sont encore en possession au delà du Rhin, fournissait à Gœthe le moyen de faire paraître Hélène dans ce tableau où on ne s'attend peut-être pas à la rencontrer. Cette tradition rapporte que, sur la demande de Faust, Méphistophélès évoqua pour lui la belle Hélène de Troie, que Faust aima ce fantôme, et qu'il en eut un fils. Voilà la donnée primitive; voyons maintenant ce que Gœthe en a fait.

Quand on arrive à un de ses ouvrages, il faut toujours mettre de côté toute idée qu'on aurait pu se former à l'avance de la manière dont le sujet serait traité par lui, tant l'originalité de ses conceptions les rend inattendues. La route vulgaire est la seule où on puisse être sûr de ne pas le rencontrer, il ne faut s'étonner de le trouver sur aucune autre.

J'ai établi, à propos de son théâtre, que, dans tout ce qu'il a fait, il a mis lui et son temps. Ainsi dans Goetz, on sent le retour de son imagination et des imaginations contemporaines en Allemagne vers le moyen âge ; dans Faust, la lutte de son esprit, comme de son siècle entre l'enthousiasme et l'ironie, entre l'inaccessible idéal et l'intolérable réalité. Cette nouvelle composition semble avoir été occasionnée par une préoccupation, qui, depuis plusieurs années, est commune à beaucoup d'esprits, et n'a pas été étrangère au sien ; la contemplation des di-

verses phases de l'imagination et de l'âme humaine, et celle des diverses poésies qui en ont été le résultat et l'expression ; dans le cadre fantastique d'Hélène il semble avoir voulu représenter symboliquement, et sous le point de vue poétique, l'antiquité, le moyen âge et le temps présent. Mais ce symbole n'est point, Dieu soit loué, une allégorie exacte et glacée, qui puisse d'un bout à l'autre se traduire en un système d'histoire ou de critique.

On entrevoit çà et là l'idée de l'auteur, mais on l'oublie souvent, et l'auteur lui-même se plaît à l'oublier, entraîné par la poésie des détails et la vie de l'ensemble. Il ne faut donc se servir de l'explication que je hasarde, que comme d'une indication générale, et non comme d'une solution complète. C'est un faible jour qui éclaire ce beau labyrinthe, mais qui deviendrait une clarté trompeuse, si on croyait pouvoir, par son moyen, en reconnaître tous les points et en bannir toutes les ombres. Cela posé, je vais donner l'analyse la plus exacte qu'il me sera possible de cette production extraordinaire. Je ne m'interromprai point pour louer ou blâmer des détails. Dans un pareil ouvrage, c'est l'effet du tout sur le lecteur qui doit être la mesure de son jugement. D'ailleurs il ne faut pas oublier le titre de Gœthe ; c'est ici une apparition de fantômes. C'est un songe ; un songe ne se discute pas, il se raconte.

Nous sommes devant le palais de Ménélas ; Hélène paraît, suivie d'un chœur de jeunes troyennes captives, encore tout enivrée du balancement des vagues qui l'ont ramenée de Troie. On dirait le commencement d'une tragédie antique. Hélène, dans une suite d'ïambes majestueux, salue la maison de Tyndare, et apprend au chœur que Ménélas lui a ordonné de le devancer dans le palais, et de faire tous les apprêts d'un sacrifice, mais qu'il lui a caché le nom de la victime. On croirait entendre le

langage calme et serein de Sophocle, n'était quelque chose de languissant, vaguement répandu sur tous les discours d'Hélène, qui paraît sentir et se souvenir comme une ombre. Pour les jeunes filles du chœur, créatures légères et mobiles, leur caractère est, depuis le commencement jusqu'à la fin, la vivacité, la faiblesse et la grâce. Elles ne partagent point les terreurs confuses qu'éprouve Hélène au moment de rentrer dans son palais; elles sont tout entières à la joie d'exister, d'avoir échappé à la destruction de leur patrie. Mais Hélène ressort bientôt épouvantée, elle a vu assise à terre, près des cendres tièdes du foyer éteint, une grande femme voilée, qui n'a répondu aux ordres et aux menaces de la reine, qu'en étendant la main droite, et en lui faisant signe de s'éloigner. Hélène a voulu entrer dans la chambre nuptiale; mais cette grande et maigre figure, à l'œil creux, au regard terne et sanglant, s'est levée devant elle et l'a empêchée d'avancer. L'horrible Phorkyas paraît bientôt elle-même sur le seuil du palais. Les Troyennes, dans la confiance de la jeunesse et de la beauté, accablent d'outrages cet être hideux. Phorkyas les gourmande énergiquement à son tour par des reproches amers, et captive Hélène par d'adroites paroles. Ici la laideur intelligente est opposée à la grâce irréfléchie. Mais, dans l'altercation du chœur et de Phorkyas, des noms sinistres ont été prononcés; les fantômes de l'Érèbe, évoqués dans leurs injures, troublent la pensée vacillante d'Hélène; elle se sent entraînée par eux vers les profondeurs de l'Orcus: « Est-ce un souvenir? dit-elle, est-ce un rêve, ce qui s'empare de moi? ai-je bien été tout cela? le suis-je maintenant? le serai-je à l'avenir? Cette beauté fatale qui trouble les villes?... » Dans ce doute d'elle-même, dans ce sentiment obscur de son existence fantastique, elle s'adresse à Phorkyas pour rassembler ses souvenirs.

Celle-ci achève de la confondre en lui parlant d'elle-même comme d'un être fabuleux. « On raconte, lui dit-elle, que, double image, on te vit à la fois dans Ilion et en Égypte. » Enfin, de souvenir en souvenir, elle en vient à lui rappeler que chez les morts elle a aimé Achille. « Fantôme, dit Hélène, je m'unis alors à un fantôme; c'était donc un rêve, les mots eux-mêmes le disent. Je m'éblouis, et deviens aussi pour moi un fantôme. » Elle s'évanouit, et on s'aperçoit avec elle, en frémissant, qu'elle n'est qu'une ombre.

Quand Hélène revient à la vie encore épuisée de cet évanouissement, Phorkyas lui porte un coup terrible, en lui apprenant qu'elle-même est la victime inconnue que Ménélas destine au sacrifice. Les captives doivent aussi finir leurs jours dans un honteux supplice. Consternées de ce danger pressant et inattendu, elles n'outragent plus Phorkyas, mais lui demandent de les sauver; elle les raille, et fait froidement apprêter le sacrifice. Les malheureuses croient déjà sentir la main du bourreau et le lacet de mort serrer leur col délicat; elles redoublent leurs prières; Hélène y joint les siennes, et Phorkyas commence une longue histoire.

Pendant l'absence d'Hélène, des hommes de race cimmérienne se sont établis dans les montagnes, au nord de Sparte, du côté des sources de l'Eurotas. Ils y ont bâti un château inaccessible, et de là oppriment le pays à volonté. Leur chef est brave et loyal. En un mot, c'est un chevalier. A la description que Phorkyas fait de son château, on reconnaît un castel féodal, et on entrevoit le moyen âge vivant derrière ce songe de l'antiquité. Phorkyas étonne les jeunes ombres troyennes, qui croient vivre, en leur parlant des mœurs de ces hommes. Elle étourdit leur imagination de pilastres, d'arceaux, d'ogives, d'aigles, de lions, de panaches, de tous les caprices de l'ar-

chitecture gothique, de toutes les formes bizarres du blason, et leur inspire le vif désir de ce monde inconnu. Dans ce moment, des trompettes se font entendre : c'est la mort qui approche ; Hélène se décide à la fuir. Aussitôt un brouillard se répand sur la scène, et enveloppe le chœur qui s'écrie :

« . . . .
. . . .

« Eh quoi ! eh quoi ! mes sœurs, regardez autour de vous, n'était-ce pas un jour serein ! Le brouillard s'élève en longues traînées au-dessus des flots sacrés de l'Eurotas. Déjà ses aimables bords couronnés de roseaux se sont dérobés à nos regards ; et les cygnes libres, gracieux et fiers, qui se plaisent à glisser sur ses eaux, à s'y jouer de concert, hélas ! je ne les vois plus.

« Cependant, cependant, j'entends de loin retentir leur sourde voix, ces chants qui annoncent la mort. Oh ! qu'au lieu de la délivrance promise, leur chant ne soit pas pour nous aussi un chant de mort.

« Malheur à nous, semblables à ces beaux cygnes par notre col blanc et long comme le leur ! Malheur à notre reine, à qui un cygne donna le jour ! Malheur ! malheur !

« Déjà tout autour de nous se couvre de brouillards. Nous ne nous voyons plus les unes les autres. Que se passe-t-il ? Marchons-nous, ou frappons-nous la terre du pied sans avancer, flottantes et immobiles ?...

« N'aperçois-tu rien ? Hermès ne plane-t-il pas devant nous, et ne vois-tu pas briller son sceptre d'or qui nous réclame, qui nous ordonne de retourner vers les espaces tristes et sombres, pleins d'insaisissables fantômes, les espaces si remplis et si éternellement vides des enfers ? »

Après ce chœur, le nuage se dissipe, et laisse voir la cour intérieure d'un château féodal, entouré des construc-

tions fantasques du moyen âge. De jeunes pages, d'une beauté ravissante, apportent des tapis, des coussins, et dressent un trône sous une tente. Hélène y monte, le chœur se range au pied, et Faust paraît revêtu de la parure d'un chevalier, au milieu d'un brillant cortége. Hélène ouvre une oreille charmée au langage nouveau pour elle de la courtoisie moderne; Faust amène à ses pieds un captif enchaîné, et lui demande de prononcer sur son sort. C'est Lyncée; placé sur une tour du château, il devait avertir de tout ce qui approcherait, et a négligé d'annoncer l'arrivée d'Hélène. Lyncée rivalise de galanterie avec son maître. Ébloui par la beauté d'Hélène, il a oublié de donner le signal de son approche. Hélène pardonne, et Faust lui adresse ces paroles gracieuses :

« Ainsi ta présence fait des rebelles de mes plus fidèles sujets, et expose la sécurité de mes remparts. Je crains déjà que mon armée n'obéisse à ta beauté triomphante, à ton invincible charme. Que me reste-t-il à faire, que de me donner à toi, moi-même et tout ce que j'ai rêvé m'appartenir? Laisse-moi, à tes pieds, libre et fidèle, te reconnaître pour ma souveraine maîtresse, toi à qui il suffit de te montrer pour subjuguer et pour régner. »

Puis il lui déclare qu'elle est reine de tout ce qu'il possède, et lui demande à genoux de partager ce pouvoir avec lui, qui veut la servir, l'adorer, la défendre. Hélène, au milieu de son ravissement, s'étonne du nouveau langage qu'elle a entendu; car Lyncée a parlé en vers rimés. « Pourquoi, dit-elle, le langage de cet homme a-t-il « retenti si étrange, étrange et gracieux cependant? un « son semble se marier à un autre, et quand un mot a « résonné dans notre oreille, un autre mot vient la ca- « resser. » Alors Faust lui apprend ou plutôt lui laisse

trouver l'art magique des vers. « Comment faire, lui dit-elle, pour parler ce beau langage ? » — « Cela est facile, « répond Faust, il faut qu'il vienne du cœur :

Quand il est inondé des désirs les plus doux,
Il demande quelqu'un....

HÉLÈNE.

Pour jouir avec nous.

FAUST.

On ne regarde plus en avant, en arrière ;
Dans le moment présent....

HÉLÈNE.

Notre âme est tout entière.

FAUST.

Du bonheur le présent nous ouvre le chemin ;
Mais quel gage répond de l'avenir ?

HÉLÈNE.

Ma main !....

Cette scène délicieuse est interrompue assez mal à propos par Phorkyas, qui vient menacer les amants de l'armée de Ménélas, qu'on avait un peu oublié ; et Faust, après un partage de la Grèce entre ses généraux, dont je ne comprends pas bien le sens ni le but, se retire en Arcadie avec Hélène, pour se livrer tout entier à son amour.

La scène change, et représente les montagnes d'Arcadie. Un long temps s'est écoulé. Le chœur dort ; Phorkyas le réveille, le gourmande selon son usage, et lui raconte la naissance d'un enfant d'Hélène et de Faust ; cet étrange enfant, dès ses premiers instants, s'est mis à bondir sans relâche ; toujours en mouvement, toujours en l'air, rien

ne peut l'attacher au sol que son pied repousse sans cesse. Entraîné par son impétuosité, il s'enfonce dans un abîme; mais il en sort bientôt tenant une lyre chamarrée de rubans flottants, et une flamme divine au front. « Tout ce qui se passe aujourd'hui, répond le chœur, est un triste écho des jours plus brillants de nos pères; » et, à ce propos, il fait un tableau de l'enfance de Mercure, comme un adieu à la mythologie, qui en résume les traits principaux. Bientôt le jeune Euphorion s'avance avec ses parents, dansant et bondissant. Ce ne sont plus les ïambes graves et mesurés du dialogue qui ouvraient le drame, depuis ce temps nous avons fait bien du chemin; ce ne sont pas même les rimes mollement balancées qui plus tard exprimaient la galanterie amoureuse: c'est l'entraînement d'un mètre tout lyrique, pour exprimer le désordre d'une impétuosité sans limite. Euphorion traîne à la danse les jeunes filles du chœur; mais il ne se laisse pas arrêter à celles qui tentent de l'enchaîner; il se précipite à la poursuite de celles qui voudraient lui résister. Il apporte dans ses bras la plus rebelle. « C'est mon bon« heur, c'est ma volupté, dit-il, de baiser une bouche « qui se détourne, de manifester ainsi ma volonté et ma « force. » Mais sa proie lui échappe; elle s'enflamme dans ses bras, en lui disant :« Suis-moi, » et s'évanouit dans les airs. Alors il s'élance de rocher en rocher. « Toujours « plus haut je veux m'élever; toujours plus loin je veux « porter mon regard. » Ici vient se placer une allusion évidente à l'insurrection de la Grèce : « Je sais où je suis, « dans la terre de Pélops, » s'écrie-t-il, puis il parle de combats à mort, d'une guerre de délivrance, et ses discours respirent l'ardeur belliqueuse la plus emportée : « Entendez-vous les tonnerres sur les flots et ceux que « les vallées renvoient aux vallées? dans la poussière, sur « les vagues, armées contre armées, on se presse, on s'é-

« crase, on souffre, on meurt... Et moi, dit-il, les regar-
« der de loin! Non, je vais partager leurs maux... Mais
« que vois-je? Des ailes me sont données; elles se dé-
« ploient. Là-bas! là-bas! Il le faut, il le faut! J'y vole... »
Il se lance dans les airs; un moment ses vêtements le soutiennent, sa tête rayonne, une traînée de lumière le suit; le chœur s'écrie : « Icare! Icare! » O douleur! Il tombe aux pieds de ses parents. Le corps disparaît; l'auréole remonte au ciel; il ne reste de lui que son manteau et sa lyre. Le chœur fait entendre un chant funèbre, dans lequel il est impossible de ne pas reconnaître que le caractère et la destinée de Byron étaient présents à l'âme de Gœthe, quand il créait Euphorion.

Hélène, en embrassant Faust, disparaît aussi, et ne lui laisse que ses vêtements et son voile : elle est rendue à Proserpine. Phorkyas conseille à Faust de conserver l'habit d'Hélène, qui doit l'enlever au-dessus de tout ce qui est vulgaire. Ces vêtements se résolvent en nuages, entourent Faust, et l'emportent à travers les airs. Les jeunes filles du chœur ne retournent point dans les enfers; elles se confondent avec les éléments et chantent leur métamorphose dans un fort beau chœur où les forces de la nature semblent représentées comme restant seules après toutes les transformations de l'âme humaine, qu'a exprimées jusque-là cette sorte de drame symbolique. La dernière partie du chœur, qui est la peinture d'une bacchanale, termine par une sorte de vertige cette suite de tableaux fantastiques. Enfin, pour achever de confondre l'imagination, Phorkyas descend du cothurne, dépose son masque et son voile, et paraît sous les traits de Méphistophélès.

Dès lors, le mystère s'explique. Tout ce qui vient de se passer, l'existence d'Hélène, la naissance, la mort d'Euphorion, était un enchantement. Méphistophélès a

joué avec des fantômes, et en a amusé Faust. Le poëte ne nous l'a pas dit ; il nous a laissés dans l'illusion, nous faisant soupçonner le prestige, mais ne nous en avertissant qu'après qu'il est évanoui.

Tandis que cette fantasmagorie occupait notre imagination, n'y a-t-il pas eu un autre spectacle pour notre esprit?

Notre vision n'a-t-elle pas commencé dans la paisible et belle antiquité? N'avons-nous pas été emportés dans un brouillard au sein de la chevalerie et du moyen âge? enfin n'était-ce pas le symbole de la poésie de notre temps, que cet Icare personnifié dans le génie de lord Byron, à qui la terre ne peut suffire, qui ne peut atteindre le ciel et se précipite en voulant s'élancer? Ainsi ce singulier ouvrage commence dans un monde fantastique, dans un temps reculé, et, traversant les âges, vient finir tout près de nous par des allusions à un poëte que nous avons connu, à une guerre qui dure encore : ce sont quarante siècles qu'on rêve sans sortir d'un nuage. Peut-être y a-t-il un inconvénient attaché à toute allégorie dans les arts ; peut-être y en a-t-il un plus grand à prendre l'art même pour objet de l'art. Mais il faut songer que ceci est un jeu de la poésie, un intermède magique, enfin un songe en beaux vers, pour lequel il y aurait de l'injustice à se montrer sévère si, à travers une foule d'images gracieuses et frappantes, on entrevoit de grandes pensées.

Enfin tout autre sentiment que celui de l'admiration cesse, quand on songe qu'au bout d'une carrière glorieusement remplie, et qu'on pouvait croire achevée, l'illustre vieillard de Weimar a su produire, après un si grand nombre de chefs-d'œuvre, un ouvrage si différent de ses autres ouvrages, où se trouvent tant de jeunesse d'imagination, tant de finesse d'aperçus, tant d'énergie de langage, et que lui seul enfin pouvait avoir la hardiesse de concevoir et d'exécuter.

NÉCROLOGIE DE GŒTHE

(1832).

C'est un sentiment profondément douloureux que celui dont nous sommes saisis en apprenant qu'un grand homme vient de mourir. Nul ne peut voir sans tristesse une belle vie s'éteindre, un beau génie disparaître. Elles sont si rares les destinées qui s'accomplissent; il faut souvent tant de siècles pour réparer cette minute où un être privilégié quitte la terre! Notre temps a déjà fait bien des pertes; la mort a cruellement éclairci le premier rang des générations contemporaines : qui remplacera ceux qui sont tombés? qui remplacerait ceux qui restent? Au milieu de nos agitations souvent mesquines, des promesses qui trompent, des espérances qui avortent, des petitesses qui nous gagnent, c'était un spectacle fait pour consoler l'âme et la reposer, que la carrière de ce mortel extraordinaire qui avait vu trois âges d'homme depuis que sa renommée avait commencé! qui, seul héritier du grand siècle de l'Allemagne, représentait par sa gloire l'illustration littéraire de son pays. Cette carrière est terminée : Gœthe vient de mourir.

Il est peu d'hommes célèbres dont la biographie soit aussi dénuée d'incidents remarquables; Gœthe a passé soixante ans de sa vie dans une ville de dix mille âmes. Son voyage d'Italie est à peu près le seul événement qui ait interrompu cette paisible existence. Il n'est jamais allé ni à Vienne, ni à Londres, ni à Paris. Une situation douce, élevée et fixe, a soustrait sa vie aux orages qui tourmentent si souvent celle de l'homme de lettres. La vraie biographie de Gœthe, ce serait l'histoire de son

esprit; ce qu'il faudrait savoir et raconter, ce sont les vicissitudes et les phases de sa vie intérieure : car nul homme n'a plus vécu au dedans, nul n'a tenu plus constamment ouvertes toutes les portes de son entendement. De quel système n'a-t-il pas essayé? quelle idée n'a-t-il pas accueillie d'abord pour l'éprouver ? On a publié dernièrement, dans l'édition complète de ses œuvres, une espèce de journal dans lequel sont indiquées ses lectures et ses impressions de chaque jour durant plusieurs années. Quand Gœthe n'eût pas écrit une ligne de ses ouvrages, ces notes, jetées sans but, suffiraient pour attester un mouvement merveilleux de la pensée; et cet homme, d'un esprit si vaste et si libre, fut en même temps un admirable artiste. L'alliance si rare de l'inspiration et de la réflexion, ce fut là le caractère, et, si l'on peut le dire, le prodige de son génie.

Il y a soixante ans environ, Gœthe publiait *Werther*, écrivait *Goetz de Berlichingen* et méditait *Faust*.

Gœthe était alors en proie aux sentiments qui passionnaient la jeunesse allemande. C'était le temps de cette génération ardente et mélancolique qui se nourrissait de Klopstock, de Bürger et d'Young ; qui dansait autour du chêne teutonique en l'honneur d'Odin, rêvait le moyen âge et admirait le suicide. Gœthe n'échappa point à la contagion, mais le sentiment de l'art, si profond en lui, tourna tout en poésie; au lieu de s'épuiser en élégies sur le moyen âge, il le peignit dans *Goetz*; au lieu de se tuer, il écrivit *Werther*. Enfin le malaise qui tourmentait les âmes dans cette Allemagne qui se cherchait encore, le besoin de croire, le désespoir du doute dont son temps était travaillé comme le nôtre, au lieu d'accabler son talent, l'élevèrent à sa plus grande hauteur; ils lui inspirèrent *Faust*.

Dès lors Gœthe entra dans une voie différente, et il y

entra, comme un homme nouveau. S'étant ainsi guéri de ses agitations en les exprimant, Gœthe ne tendit plus qu'à s'élever au-dessus des orages de la vie dans les calmes régions de l'idéal. Cet homme, qui avait senti et peint avec tant d'énergie l'amertume de la tristesse et les plus profonds ébranlements de la passion, prit en dédain les tristesses et les passions humaines, il ne les admit plus dans ses compositions, que tempérées par l'art, rehaussées par la poésie, et généralisées par l'abstraction. Amoureux de la forme, il en poussa la perfection jusqu'au dernier degré du raffinement.

Ce point de vue, que durent faire prévaloir encore dans l'esprit de Gœthe l'étude et le spectacle de l'antiquité, ce point de vue produisit *Iphigénie* et *le Tasse*. *Egmont* me semble une heureuse transition de sa première manière à sa seconde.

Méprisant de plus en plus ce qui pouvait sembler vulgaire, il se plut dès lors presque exclusivement dans des combinaisons élevées et ingénieuses, mais toujours inattendues, dans des voies neuves et détournées. *Wilhem Meister*, chef-d'œuvre de style et d'originalité, appartient à cette classe d'ouvrages dont la finesse n'est pas goûtée de tout le monde, mais ne l'est à demi de personne.

Depuis ce moment, presque toutes ses conceptions furent des essais et souvent des découvertes. Revêtant sans cesse et comme à plaisir de nouvelles formes, il parut se jouer de ses admirateurs et de lui-même; mais je crois qu'il était moins occupé de la foule que de son but, qu'il songeait moins à éblouir le public par des prestiges de dextérité, qu'à tenter pour son compte toutes les expériences dont pouvait s'aviser l'infatigable curiosité de son talent.

L'activité de son esprit le poussa aussi dans le champ

des sciences naturelles. Gœthe, comme l'atteste son curieux ouvrage sur les métamorphoses des plantes, avait devancé, à plusieurs égards, des systèmes qui sont devenus célèbres. Ses théories sur la lumière, bien qu'erronées, attesteraient encore l'étendue de cette grande intelligence.

Les prodigieux bouleversements de l'époque n'ont laissé presque aucune trace dans les écrits de Gœthé. Cet homme, qui comprenait tout, n'aimait à se prononcer sur rien. L'impartialité, l'indépendance de l'esprit, étaient chez lui un besoin et un système. Le monde idéal dans lequel il s'était réfugié n'avait rien à faire avec les terribles réalités de la révolution française, et cette révolution ne figure guère dans ses œuvres que pour encadrer les scènes naïves d'Hermann et Dorothée.

Une belle et douce période de la vie de Gœthe, ce fut celle de son amitié avec l'autre grand poëte de l'Allemagne, avec Schiller. Ces deux hommes, aussi différents de talent que de caractère, que rapprochaient une généreuse amitié et un sincère amour de l'art, avaient prise l'un sur l'autre par l'opposition même de leurs nobles natures. Gœthe aimait la fougue du génie de Schiller, Schiller avait un profond respect pour la sérénité puissante de l'âme de Gœthe. Ils se tempéraient mutuellement, et chacun savait apprécier dans l'autre des qualités différentes des siennes; rien n'était plus touchant que leurs rapports. L'âme de Schiller, expansive et ardente, mais irritable et souvent malade, avait besoin de tendres ménagements; Gœthe la soignait avec l'adresse la plus aimable, l'art le plus délicat. Quel beau moment que celui où Herder et Wieland vivaient encore, où Gœthe et Schiller passaient ensemble leur vie, agitant des questions littéraires, se communiquant des plans d'ouvrages ou des sujets de ballade. Weimar ressemblait

à une petite cour d'Italie au seizième siècle. On a peine à croire que cette sorte d'existence pût se rencontrer quelque part dans les dernières années du dix-huitième siècle, entre la Convention et l'Empire.

Puis la mort vint détruire cette association brillante : en quelques années, Gœthe perdit successivement ses trois illustres amis; il demeura seul. Il commençait à vieillir; le temps des grandes créations était passé; le long spectacle des choses humaines, l'analyse constante de tous les sentiments et de toutes les idées, en étendant sa pensée, avaient fini par modérer son imagination. Dans la pleine possession d'une intelligence qui s'était exercée en tous sens, il se livrait au plaisir supérieur d'une contemplation désintéressée; et, par moment, se souvenant qu'il était grand poëte, il retrouvait la fraîcheur de ses premières inspirations. C'est ainsi que plus tard encore, rajeuni, dit-on, à soixante-quinze ans, par un sentiment exalté, il publia, sous le titre de *Divan*, un recueil de poésies qui respirent par intervalles toute la passion et toute la grâce de l'Orient.

Ce qu'il y avait de merveilleux dans Gœthe, c'était une immense activité et un grand calme. Rien ne lui était indifférent, et rien ne le troublait. Toujours au courant de ce qui se faisait dans les arts, dans les sciences, dans les lettres, sur tous les points de l'Europe, il prenait vivement part à tous les efforts de l'esprit humain. Il avait voulu connaître les affaires, et il avait été ministre de son petit État. Pendant plusieurs années, il avait dirigé le théâtre de Weimar avec un zèle ardent, qui s'étendait aux plus minutieux détails. Il fut l'un des premiers à appeler l'attention de ses compatriotes sur cette école allemande de peinture, qui ne doit rien à l'Italie. Dans les derniers temps de sa vie, il était surtout préoccupé de la France; il suivait le mouvement de nos

idées; sa sagacité avait prévu qu'il nous conduirait à des tentatives bizarres de rénovation religieuse.

L'apparition d'un talent qui s'élevait était pour Goethe une joie véritable; il l'étudiait avec un intérêt qui était presque de la tendresse. Quel empressement il mit à faire connaître et comprendre Manzoni! L'éclat soudain que jeta lord Byron eût pu lui déplaire : presque au terme de sa carrière, il voyait un jeune rival attirer l'attention, et disputer les applaudissements de l'Europe. Son admiration et sa sympathie furent sans réserve, et je n'ai pas entendu sans attendrissement Gœthe parler de Byron, plusieurs années après sa mort, avec un enthousiasme digne de tous deux.

Au milieu de tant d'excitations, qui venaient l'assaillir de tous les points du monde intellectuel, l'effort constant de Gœthe était de maintenir l'équilibre entre ses facultés: il voulait tout recevoir, mais tout dominer. De là, quelque chose de contenu, qui, au premier moment, donnait de la froideur à ses manières. Lorsqu'il se livrait un peu, son abandon, pour être mesuré, n'en avait que plus de charmes. La vie était pour Gœthe comme un concert harmonieux d'idées et de sentiments, qu'il gouvernait en chef d'orchestre habile, et qu'il se plaisait à écouter retentir dans les profondeurs de son âme.

Cette attention à veiller sur lui-même ne l'abandonnait jamais, surtout vers la fin de sa vie; sentant le besoin de ménager ses forces, il se tenait en garde contre toute agitation extraordinaire. S'il s'animait en parlant, si seulement il prenait à la conversation un intérêt trop vif, on le voyait s'arrêter, disparaître un moment, puis revenir quand le danger de l'émotion était passé.

Égoïsme, dira-t-on; comme si l'emportement de la passion était bien désintéressé. A cela je réponds : Gœthe a sympathisé avec ce qu'il y a eu de meilleur dans son

temps et dans tous les temps, et il était adoré de ceux qui l'approchaient.

On va juger, par le trait suivant, si Gœthe était capable de prendre part aux douleurs même qui lui étaient le plus étrangères.

Pendant son voyage en Italie, il recherchait avec soin tout ce qu'il pourrait recueillir sur Cagliostro, dont la destinée aventureuse l'avait frappé. Dans un village de Sicile, le hasard lui fit rencontrer la mère de ce personnage célèbre; c'était une simple paysanne, qui ne savait pas ce qu'était devenu son fils, son cher Balsamo, dont la fin fut en effet assez mystérieuse. Gœthe, pour lui éviter un vif chagrin, lui dit que ce fils vivait, qu'il était en Allemagne et fort heureux. « Mais il ne m'écrit point, » dit-elle. « Il vous écrira, » répondit Gœthe. En effet, depuis ce moment, la bonne Sicilienne reçut chaque année une lettre de Balsamo, et Gœthe ne cessa cette pieuse correspondance qu'à la mort de cette femme.

Il faut l'avoir vu dans l'intérieur de sa maison[1] au milieu de sa famille, entre son fils, dont la perte pensa lui coûter la vie; sa belle-fille, l'une des personnes les plus distinguées de l'Allemagne; ses deux petits-enfants, qui jouaient autour de lui et avec lui. Là, environné d'objets d'art, de bustes, de plâtres, de gravures, au centre d'une espèce de musée, il jouissait de la vie avec sérénité. Quand il voulait se recueillir, il se réfugiait dans une petite maison attenant au parc du Grand Duc, où il passait plusieurs jours, plongé dans l'étude comme un jeune homme, et ne voyait personne. On peut croire que ces petits déplacements, comme tous les incidents de la vie

[1] Cette esquisse de l'intérieur de Goethe serait trop incomplète, si on n'y plaçait son fidèle Eckermann, dont les *Entretiens de Goethe* ont eu en Allemagne tant de retentissement.

du grand homme, étaient la nouvelle de Weimar : Weimar vivait de la vie de Gœthe. Il y a quelques années, on craignit ce qui vient d'arriver : les médecins avaient condamné l'illustre malade, une crise heureuse le sauva ; ce fut le soir qu'on apprit cette nouvelle, et une demi-heure après la ville était illuminée.

La mort de Gœthe va bien à sa vie. Lui-même n'eût pu choisir un dénoûment qui convînt mieux à ce beau poëme. Il a expiré sans douleur, il s'est paisiblement éteint dans sa vieillesse, il ne s'est pas senti mourir. Sa dernière heure l'a trouvé occupé de l'avenir et rêvant le printemps.

Par une coïncidence étrange et touchante, *Goetz de Berlichingen* meurt aussi *quand les bourgeons verdissent et que tout espère*. Gœthe, au début de sa carrière, plaçait ces mots dans la bouche de son héros. Il n'imaginait pas que ses lèvres mourantes les balbutieraient, et que, pour première révélation, sa muse lui dictait ses paroles suprêmes. Gœthe aussi est le dernier représentant d'un siècle qui descend avec lui dans la tombe. Le chevalier à la main de fer gémissait, en expirant, sur la société du moyen âge ; il s'affligeait de voir l'âge de la ruse remplacer l'âge de la loyauté et de la force. Ce siècle, qu'il redoutait, a été le seizième siècle, le siècle de la réforme ; de lui date la civilisation nouvelle pour l'Allemagne et pour l'Europe. Gœthe, au contraire, jusqu'à son dernier moment, s'est réjoui de la marche progressive des idées ; il a eu confiance en l'avenir du genre humain. Après lui, comme après Goetz, un nouveau siècle commence pour l'Europe. L'Allemagne entre dans des voies inconnues ; où la conduiront-elles ? Le dix-neuvième siècle aura-t-il son Luther ou son Charles-Quint ?

TIECK.

I.

SUR QUELQUES PERSONNAGES D'HAMLET.

Parmi les hommes dont s'honore la littérature allemande, Tieck est certainement un des moins connus en France, et un de ceux qui seraient le plus dignes de l'être. Après le nom de Gœthe, que l'admiration universelle élève au-dessus de tous les noms contemporains, aucun nom ne rappelle, dans ce pays, des succès plus nombreux et des talents plus variés. Les nouvelles de Tieck sont, pour la plupart, des chefs-d'œuvre dans l'art de raconter; ses comédies offrent un mélange original de plaisanterie et d'imagination, de verve bouffonne et de grâce poétique; un peu vagues peut-être, et quelquefois un peu obscures à force d'être rêveuses, ses poésies plaisent par un aimable laisser-aller de sentiments et d'harmonie. Au don d'une imagination tour à tour fine et hardie, railleuse et mélancolique, Tieck unit un talent remarquable pour la critique littéraire, dont on peut dire qu'il tient en ce moment le sceptre en Allemagne. Nous nous proposons de donner une idée de cette critique, en extrayant quelques fragments des *Dramaturgische Blætter* (feuilles drama-

tiques), recueil composé en grande partie d'articles consacrés aux représentations du théâtre de Dresde. Ce recueil comprend aussi différents morceaux sur le théâtre allemand en général, et des jugements sur la scène anglaise, fruit d'un voyage de Tieck en Angleterre. Nous détacherons de préférence de cette intéressante collection, ce qui concerne les ouvrages de Shakspeare. Grâce aux excellentes traductions de M. A.-W. de Schlegel, les Allemands peuvent voir jouer sur leur théâtre, et dans leur langue, les ouvrages du poëte anglais. Pour ceux qui ont eu le plaisir de voir représenter à Paris plusieurs de ces chefs-d'œuvre, il sera peut-être intéressant de savoir ce qu'en pense un homme du mérite de M. Tieck, pour qui Shakspeare a été un objet constant d'étude. Dans ce qu'il en a dit dans les *Feuilles,* il n'a pas eu la prétention, et ne pouvait avoir l'intention d'être complet : ce sont quelques idées sur un sujet longtemps médité, qui lui échappent par occasion. L'on peut espérer de jouir bientôt du fruit de ces études qui ont occupé sa vie entière, dans un ouvrage sur Shakspeare qui contiendra, sur ce qui l'a précédé, sur son temps, son génie, l'ordre, l'histoire et le caractère de ses ouvrages, les recherches les plus approfondies, et certainement des idées neuves et ingénieuses. Les fragments que je vais traduire peuvent être considérés comme un avant-goût de ce grand ouvrage.

Je commencerai par parler des réflexions de M. Tieck *sur quelques personnages d'Hamlet*. Hamlet m'a toujours paru, de toutes les tragédies de Shakspeare, la plus difficile à comprendre ; j'avoue même que je n'ai entrevu une solution à cette étrange énigme, qu'après l'avoir entendu lire par M. Tieck. Il est reconnu en Allemagne que nul ne lit comme lui, surtout les drames de Shakspeare. J'ai éprouvé, à ces lectures, un plaisir dont je ne me faisais pas d'idée : c'était comme celui que donnerait,

si elle était possible, une représentation où tous les acteurs seraient excellents ; pour certaines pièces, quelque chose de mieux peut-être. La véritable illusion de l'art, celle que font naître des sentiments naturels exprimés avec un accent vrai, était complète. Pour celle qui tient à la scène, aux décorations, aux costumes, qui est toujours imparfaite, qui, dans les pièces de Shakspeare, est souvent impossible, on n'en avait pas besoin comme au théâtre ; l'imagination la suppléait mieux que le machiniste n'aurait pu la produire. Après ces lectures, j'étais étonné de tout ce qu'elles m'avaient appris sur Shakspeare, qu'elles m'avaient mieux interprété que le plus habile commentaire. Tieck lit et entend Hamlet tout autrement qu'on ne le joue généralement en Allemagne. Un grand acteur, Schrœder, dans une refonte à laquelle son talent procura beaucoup de succès, avait concentré tout l'intérêt sur le jeune et mélancolique prince de Danemark. Les autres personnages étaient dans l'ombre, ou ne servaient qu'à faire valoir le personnage dominant, devenu un héros de sentimentalité, ce qui le rendait tout à fait du goût d'un certain public nombreux en Allemagne. Cette altération de Shakspeare s'est transmise par tradition, et a eu de l'influence même sur les acteurs qui suivaient une version plus fidèle que celle de Schrœder. Tieck cherche à remettre chacun à la place qui lui appartient, en appelant l'attention sur ce qui peut se trouver d'important et de caractéristique dans divers personnages méconnus ou négligés du drame, et en montrant dans Hamlet, au lieu d'une mélancolie agréable et d'une sensibilité intéressante, les agitations, le malaise et le châtiment de la faiblesse.

M. Tieck trouve que l'on rabaisse trop le personnage du roi devant Hamlet, et cette injustice lui inspire, pour le premier, une sorte de partialité. Même si l'on ne par-

tageait pas son opinion, on ne pourrait, ce me semble, s'empêcher d'être frappé de la sagacité avec laquelle il découvre çà et là dans le drame les traits dont il compose la figure qu'il veut nous montrer. En parlant de ce personnage, comme en général des personnages de Shakspeare, il semble qu'il parle d'un être réel : il les a vus, il les connaît; on sent qu'il a vécu longtemps avec eux.

« Le roi, dit-il, issu d'une famille de héros, a beaucoup de grandes qualités, mais qui sont largement compensées par un aussi bon nombre de mauvaises. Une chose du moins est en lui toute royale : il représente toujours avec dignité. Il peut se montrer pervers et dangereux, jamais ignoble. La trahison, l'ambiguïté, le manque de foi, composent sa nature; mais il en cache l'odieux sous des dehors qui imposent et plaisent. Il est grand et fort; c'est un bel homme. L'Esprit, dans sa violente accusation, lui reconnaît le don de séduire. Hamlet lui-même, qui le peint, tandis qu'il a le dos tourné, comme tout à fait repoussant et méprisable, est toujours devant lui mal à l'aise et embarrassé, et il ne retrouve plus, en présence de celui qu'il déteste, les grands mots qu'il se permet si volontiers quand il est seul. L'usurpateur n'est pas tant à dédaigner, ni le roi assassiné tant à regretter, que le prétend un fils passionné dans son étonnante scène avec sa mère. Le roi est débauché, intempérant, il ordonne un banquet à chaque occasion; mais l'Esprit se plaint aussi d'avoir été enlevé d'ici-bas dans la fleur de son péché, immédiatement après le repas. Les deux frères ont entre eux, et aussi avec Hamlet, des ressemblances de famille frappantes. Tous trois s'écoutent volontiers parler; ils ont le don de la parole; ils aiment à proférer des sentences, à faire part de leurs observations. » Ne dirait-on pas que Tieck décrit une

famille de sa connaissance ? On ne peut refuser de la finesse à ces aperçus. Cette finesse est peut-être poussée à l'excès, mais cet excès même fait connaître le génie de la critique allemande.

Dans Polonius, Tieck voit « un courtisan rusé et un vieillard timide qui a encouragé l'amour d'Hamlet pour sa fille, dans le temps où celui-ci avait la perspective de monter sur le trône, dont il devenait par la mort de son père l'héritier naturel. Mais Hamlet, qui ne sait pas *profiter des circonstances, même pour s'emparer de ce qui lui appartient le plus légitimement,* s'est laissé déposséder. Maintenant Polonius défend sévèrement à sa fille de l'écouter, et fait même congédier par elle, en forme, un amant dont il n'a plus rien à attendre et dont les assiduités pourraient le compromettre auprès du roi. Puis, quand la folie d'Hamlet se déclare, le bonhomme prend peur qu'on ne lui demande compte de ce malheur, qu'il croit causé par l'amour du prince pour Ophélie ; il craint que le roi ne le soupçonne d'avoir favorisé cet amour. Dans son embarras, il profite de ce que les ambassadeurs sont revenus avec de bonnes nouvelles, pour faire passer la sienne à l'aide de quelques lazzis, sans trop inquiéter le roi, qui s'en inquiète pourtant. Puis, en homme aux petits expédients, il lui conseille d'écouter la conversation d'Hamlet et d'Ophélie ; plus tard ce goût d'espionnage le fait se cacher derrière la tapisserie du cabinet où Hamlet parle avec sa mère ; et ainsi, après que les mesquins embarras de sa conscience et les malencontreuses supercheries de sa politique l'ont privé de toute la dignité que lui donnait l'importance de son rang et de ses services, il périt sottement, victime de son trop d'empressement à se rendre utile, et d'une prudence maladroite à force de calcul. »

Quant à Ophélie, Tieck pense que « le poëte a voulu

indiquer, dans tout le cours de la pièce, que la malheureuse jeune fille, dans l'enivrement et l'abandon de la passion, a déjà assez accordé au prince pour que les avis et les insinuations de son frère viennent trop tard. Il est délicat et digne du grand poëte que cette relation, ainsi que beaucoup d'autres choses, soit placée dans sa pièce comme une énigme. Mais c'est, considérés de ce point de vue, que les procédés d'Hamlet se montrent dans toute leur amertume, que la douleur et la démence d'Ophélie se motivent et se comprennent.... La folie subite d'Hamlet commence à l'ébranler fortement. Il faut ensuite qu'elle se prête à un manége cruel, dans la scène où elle rend à celui qu'elle aime ses présents, pendant que son père et le roi écoutent derrière la tapisserie. Quel supplice pour elle de se trouver avec cet amant qu'elle ne doit plus revoir, à qui elle aurait tant de choses à dire, et de ne pouvoir lui parler librement! Il faut qu'elle se montre à lui sous un aspect emprunté de froideur, qui doit lui paraître l'affectation même; il faut qu'elle supporte ses mépris; ses railleries amères qui touchent à la brutalité, sans oser prononcer un mot pour sa défense, jusqu'à ce qu'enfin, n'étant plus observée, elle puisse se livrer à l'expression de toute sa douleur. Dans la scène de la représentation, il faut qu'elle supporte devant toute la cour les grossièretés d'Hamlet, qui la traite sans aucun égard, ainsi que sa conduite (facile d'abord, ensuite froide sans motif) doit lui sembler le mériter. Enfin il est éloigné; le père d'Ophélie a péri par lui : alors le chagrin longtemps contenu de cette jeune fille, le retour sur le passé, le souvenir d'heures plus belles, tout cela pèse à la fois sur elle, et triomphe de sa raison chancelante. La folie, née de son amour, prend pour prétexte le chagrin de la mort de son père, afin d'avoir le droit de se déployer sans retenue; et elle

chante alternativement un chant de funérailles et la romance un peu libre qui contient l'histoire de son propre sort.

« Il n'est aucune pièce de Shakspeare où il se soit approché plus familièrement de son public, de manière à ce que, d'après les préceptes d'une critique étroite, cela seul devrait rendre impossible toute illusion, toute dignité, toute vraisemblance et tout intérêt. Ainsi il introduit des acteurs qui doivent représenter une pièce, mais ce ne sont pas des acteurs en général : ce sont ceux du Globe, ceux même qui jouaient *Hamlet*. Et afin de ne laisser aucun doute à cet égard, l'auteur fait allusion aux querelles littéraires que les poëtes et les auteurs du Globe (de la troupe de Shakspeare) avaient à soutenir contre les enfants de la chapelle royale et leurs auteurs. L'acteur qui se présente devant le prince de Danemark, est précisément Burbadge, celui qui jouait dans les pièces de Shakspeare, *Macbeth, Lear, Richard III,* qui très-vraisemblablement, dans cette pièce, était chargé du rôle de l'Esprit; et cette ressemblance foudroyante de l'acteur avec le père d'Hamlet, devait augmenter encore la terreur du roi, et compléter son châtiment. »

Dans une dissertation longue et détaillée sur le fameux monologue, Tieck cherche à prouver qu'il ne roule point sur l'idée de suicide, comme on l'entend généralement; qu'Hamlet, flottant, dans cet endroit comme dans tout le reste de la pièce, entre un désir passionné de vengeance et l'irrésolution naturelle à son caractère, pèse les suites de son action qui, après tout, ne peuvent être pires que la mort. Il y va d'être ou de ne pas être... de vivre ou de mourir... Mais mourir, qu'est-ce que c'est? dormir? ou rêver? etc.

J'avoue que quelques vers du commencement de ce

monologue, comme : « Est-il plus noble à l'âme de souffrir les traits et les coups de la fortune, que de s'armer contre un océan de maux, et de les terminer en leur résistant,—*and by opposing end them*, » me paraissent exprimer une idée diamétralement opposée à celle du suicide, dont on ne peut pas dire qu'il termine les maux en leur résistant, puisque c'est précisément en ne leur résistant pas. Les derniers vers aussi, ces beaux vers :

« And thus the native hue of resolution
Is sicklied o'er with the pale cast of thought
And enterprizes of great pith and moment,
With this regard, their currents turn awry
And lose the name of action. »

« Et ainsi la teinte vigoureuse de la résolution est souvent affaiblie par les pâles reflets de la pensée; des entreprises d'une haute portée et d'une grande conséquence sont souvent détournées de leur cours par des réflexions semblables, et perdent le nom d'action. »

Ces vers, dis-je, me paraissent se rapporter bien mieux à un grand coup, comme de poignarder un usurpateur, et de remonter sur son trône à travers tous les dangers, qu'au suicide, dont, au temps d'Hamlet, on n'avait pas encore fait une belle action, qui n'était alors qu'un péché, comme il le reconnaît dans une autre scène (acte I[er], scène II[e]), et qui, quand il eût été aussi fort à la mode qu'il l'est devenu depuis, ne pouvait guère passer pour une entreprise de haute portée et de grande conséquence. Mais il faut convenir aussi, que vers le milieu du monologue, il y a des vers qui semblent décisifs dans l'autre sens. Serait-il donc si extraordinaire que, dans cette rêverie profonde où Hamlet est plongé, il passât de cette idée : « Au moment de hasar-

der notre vie, c'est la crainte des suites de notre mort qui nous arrête; » à celle-ci : « C'est la même crainte qui nous empêche de nous soustraire par une mort volontaire aux peines de la vie..., » et qu'il revînt à la fin à l'idée principale, à son idée dominante, celle de tuer le roi, qui, en effet, conçue avec vivacité, entretenue avec passion, avorte sans cesse chez lui par le défaut d'énergie et l'excès de réflexion.

Il serait toujours piquant, que toutes les imitations et les déclamations, dont ce morceau a été l'objet ou le prétexte, portassent, au moins en grande partie, à faux. « Hamlet est le même dans tout le cours de son rôle, dit Tieck, quand il avertit les acteurs de ce qu'ils doivent faire; quand, pendant la représentation, il s'oublie en présence du roi, et cependant, après que le coupable s'est trahi, ne tire aucun parti de cette circonstance. Plus tard, il le trouve en prière, et diffère encore de porter le coup décisif; il aime mieux se prêter une soif de vengeance monstrueusement raffinée (en attendant, pour le frapper, qu'il soit occupé à quelque action profane), pour avoir une raison de remettre, et une excuse vis-à-vis de lui-même. Avec sa mère, il donne un libre cours à son emportement. L'Esprit l'exhorte de nouveau; mais lui, qui n'a pu embrasser un plan fixe, se laisse envoyer par le roi en Angleterre.... Il revient, et perd un temps précieux à philosopher mélancoliquement dans le cimetière, pour amuser son humeur contre la vie. Sa vanité et la vivacité de son âme le livrent à Laërtes. Quand on lui propose le combat singulier, il a des pressentiments; il pèse de nouveau tout ce qu'il y a de fâcheux à exposer sa vie, et le peu de regrets pourtant qu'elle mérite... Ce mépris de la vie, lié à un attachement extrême pour elle, caractérise Hamlet dans un grand nombre de scènes. C'est aussi un trait auquel on reconnaît tous ceux qui,

blessés de bonne heure dans leur orgueil ou dans leurs sentiments, ont perdu la verdeur de l'existence, et à qui des songes creux ont ravi toute assiette calme et solide. Dans cette sombre nature d'Hamlet, toutes les passions se produisent sous un aspect sinistre; la vengeance, la colère, la ruse, l'envie, l'orgueil, l'ambition, se déploient d'une manière effroyable, mais tellement adoucies et épurées par le sentiment, l'esprit, le goût, les connaissances, la noblesse du personnage, que cette étonnante apparition attire et enchaîne, que même ce qui repousse en lui n'est pas dénué d'un certain éclat et d'une certaine grandeur. Ce bizarre et inexplicable mélange de folie et de sagesse, de grandeur d'âme et de petitesse, d'amour et de haine, de vanité et d'orgueil véritable; cet amant qui montre de la passion et à qui on ne peut confier aucun amour; qui parle et sent comme un noble ami; qui, quand il a envie d'être aimable, l'est autant qu'il le veut, et par là est devenu l'idole du peuple, qui en un sens pénètre tout ce qui l'environne, et qui cependant est la dupe de chacun; ce mélange d'éléments hétérogènes que nous rencontrons si souvent dans la vie ordinaire, seulement sur une plus petite échelle, et pour lequel, dans les derniers temps, on a inventé, avec quelque raison, le nom d'*intéressants*, ces contradictions étonnantes dont est atteint plus ou moins tout homme un peu doué, tout cela a été la cause du succès universel de cette tragédie et de ce personnage. Chacun croyait, non sans raison, comprendre ici le poëte; presque tout le monde croyait avoir éprouvé les mêmes sentiments ou des sentiments analogues. Aussi cette prodigieuse composition a-t-elle dû faire époque dans l'histoire de la poésie. Depuis, beaucoup de poëtes anglais ont voulu imiter, continuer ce personnage; et chez les poëtes allemands, où ne retrouve-t-on pas Hamlet, ou des échos d'Hamlet?

Cet ouvrage a donné à ce temps, aussi bien qu'au nôtre, un œil, un sens de plus; l'humanité n'avait pas encore été saisie de la sorte dans sa profondeur, embrassée à ce point dans sa diversité; les mystères du cœur n'avaient pas encore été ainsi racontés familièrement avec une raillerie poussée jusqu'au désespoir, avec une sublimité tragique qui descend jusqu'à la simplicité de l'enfance. La terreur du monde invisible, la politique insidieuse des palais, l'absurdité du sens vulgaire; la mélancolie et la gaieté, ne s'étaient pas encore fait entendre si près les unes des autres. Comme le jugement dernier de Buonarotti, *Hamlet* tourna longtemps toutes les têtes en Angleterre, et chez nous tourmenta plus d'un esprit, non encore développé, ou le poussa par la fièvre de l'imitation à la folie de l'exagération, tandis que cet ouvrage, dans son audace et sa grandeur, est déjà arrivé, comme aussi *Macbeth* et *Lear,* aux dernières bornes du possible, de sorte qu'en avançant encore au delà, ne serait-ce que d'une ligne, on tomberait infailliblement et nécessairement dans l'absurde. »

II.

LE CHAT BOTTÉ. — AMOUR ET MAGIE. — EGBERT LE BLOND.

Tieck est à la tête de ce qu'on appelle particulièrement en Allemagne la poésie romantique, celle qui prend ses sujets dans les traditions du moyen âge, et dans les légendes populaires, celle qui par conséquent emploie de préférence le merveilleux. Cette poésie du merveilleux produit deux effets différents : tantôt elle excite en nous une terreur profonde par le sentiment vague d'un monde surnaturel qui nous environne, et qui peut tout à coup apparaître au milieu de celui où nous vivons; tantôt, du contraste de ce monde avec le nôtre, elle tire des effets d'un comique particulier. C'est le double caractère du prestige : entre les mains d'un magicien, il épouvante ; entre celles d'un jongleur, il amuse.

Le mélange de la plaisanterie et du surnaturel est une ressource comique presque inconnue sur notre théâtre. *Amphitryon*, cependant, en présente un modèle achevé *Le Songe d'une nuit d'été*, de Shakspeare, est peut-être ce qui existe de plus ravissant en ce genre. Il faut citer aussi quelques comédies d'Aristophane, quelques pièces espagnoles, et hors de la scène l'Arioste et Hamilton.

Ce genre, traité avec adresse et avec goût, procure un plaisir très-complet. Le contraste, qui joue un si grand

rôle dans tout effet comique, est là plus frappant que partout ailleurs, puisqu'il y existe, entre ce qu'il y a au monde de plus éloigné, le fantastique et le vulgaire, l'idéal et le burlesque. C'est le plaisir de la poésie et celui de la prose combinés d'une manière piquante; par cette alliance avec l'imagination, l'ironie devient plus légère et moins triste; l'imagination, à son tour, contenue par cette ironie délicate, risque moins de se perdre dans le vaporeux et le tendu, on lui passe beaucoup plus de caprices et de témérités, quand elle les donne pour des folies et qu'elle s'en joue la première. C'est donc le meilleur moyen, pour l'imagination, de s'accommoder avec la raison, que d'admettre un mélange de plaisanterie qui rend l'une plus retenue et l'autre plus indulgente.

Tieck a fait un théâtre tout entier de ces contes qu'a publiés Perrault, que certes il n'avait pas inventés, qui sont partout la poésie du peuple, et qui charmaient tant le génie simple de La Fontaine.

Si Peau-d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

Ce n'est point avec la bonhomie inimitable, avec la sympathie naïve du bon homme, que Tieck a voulu traiter ces sujets populaires. C'eût été chez lui une affectation grimacière. Il a tiré parti du charme extrême de ces contes; il en a conservé presque tous les incidents, mais il les a rajeunis par les saillies d'une malice spirituelle. Il y a encadré la satire de son temps. *Le Chat botté,* surtout, est un persiflage du public allemand, en même temps qu'il est un caprice d'imagination, et, à ce double titre, il mérite d'être lu.

Par une hardiesse tout à fait *aristophanesque,* le public joue un rôle dans la pièce; le parterre n'est pas le moins

ridicule des personnages. Mais, pour comprendre les intentions satiriques de Tieck, il faut savoir dans quel état se trouvait alors la littérature allemande, et à qui Tieck en voulait par ses plaisanteries.

Elles s'adressaient surtout à deux sectes opposées. L'une d'elles affichait la manie exclusive de l'utilité pratique du raisonnement positif, plat fanatisme d'un faux bon sens auquel elle donnait arrogamment le nom d'*aufklœrung* (lumières), qu'elle a rendu ridicule. Ceux qui composaient cette secte, pesants disciples des beaux esprits français de Berlin, croyaient que quelques lieux communs mesquins devaient tenir lieu de toute poésie et de toute philosophie, et faisaient la guerre à la nouvelle littérature allemande. Ils opposaient aux ouvrages de Gœthe et Schiller de petits traités de leur façon, assez dans le goût des almanachs de Matthieu Lænsberg (hülf-und-noth-büchelein), contenant des recettes domestiques et des préceptes de morale, fort excellents sans doute, mais qui n'auraient cependant pas dédommagé complétement la nation des chefs-d'œuvre qu'ils aspiraient à remplacer.

D'un autre côté, s'élevait la secte mystique, qui ne rêvait que franc-maçonnerie, association secrète pour la régénération du genre humain, qui annonçait le règne prochain de l'amour, le triomphe de la charité universelle. C'était un contre-coup du mouvement révolutionnaire dans des cerveaux rêveurs; c'était tout cet ensemble d'idées dont Werner a fait la poésie, et qui, plus tard, a mêlé ses chimères aux sentiments patriotiques, et a concouru avec eux à la délivrance de l'Allemagne.

A la secte mystique, se rattachait l'école sentimentale, dont le coryphée était Kotzebue. Pour ceux-là, tout était dans une exaltation maladive de l'âme, qui cachait une grande absence de principes moraux et de vraie sensi-

bilité. Cette école tenait tête aussi à la véritable littérature allemande; elle avait pour elle le public subalterne, si nombreux en Allemagne, où descendent très-bas et l'instruction littéraire, et les besoins de l'imagination.

C'est entre ces deux sectes, qu'on peut appeler les matérialistes et les énergumènes de la littérature allemande, que Tieck se plaça pour les combattre. C'est à eux qu'il adresse les plaisanteries éparses dans l'ouvrage, c'est eux qu'il personnifie dans la plupart des types ridicules qu'il place au parterre.

Le Chat botté abonde en saillies ingénieuses, en excellentes bouffonneries. La figure du héros est dessinée avec une grâce toute particulière. Il conserve jusqu'au bout sa physionomie de chat. La manière dont se mêlent les réflexions du public, les incidents du conte, les vicissitudes de la pièce, produisent une confusion folle et variée que je trouve très-amusante, mais qui scandalise ceux à qui leur dignité ne permet pas de rire autrement qu'ils ont coutume de le faire. Je citerai comme scène du comique le plus franc, celle où le roi, tout en mangeant, force son savant à lui dire combien *le monde entier peut avoir de tour*, et se fâche sérieusement quand on lui apprend que lui-même est un *antipode*. Le seul défaut de l'ouvrage, pour nous, est de nous paraître trop long; mais c'est là un reproche que nous faisons à presque toutes les productions germaniques, et qui, peut-être, ne prouve qu'un fait reconnu des Allemands eux-mêmes, savoir : qu'ils ne parlent pas si vite, ne marchent pas si vite, ne comprennent pas si vite, ne se lassent pas si vite; enfin ne font rien si vite que les Français.

Tieck est au premier rang parmi les nouvellistes de l'Allemagne. Si on lit sans prévention les deux nouvelles que contient ce volume, on sera frappé de l'art avec le-

quel les incidents sont préparés et amenés, de l'adresse avec laquelle les détails les plus minutieux sont disposés pour l'effet général. On peut condamner toute composition de ce genre, mais il y a tel moment de ces récits que l'imagination ne saurait oublier : tel est dans la première nouvelle, certain regard de dragon, et, dans la seconde, l'effet que produit le nom du petit chien *Strohmian*.

Ce qui fait la puissance de ce merveilleux, c'est qu'il n'a rien de fantasmagorique et de puéril, qu'il est toujours lié à un sentiment vrai et profond de ce que les événements humains ont de mystérieux, et pour ainsi dire, de surnaturel. Ce merveilleux n'est pas produit par un grand appareil de machines et de diableries; mais, caché au fond même de l'action, il en sort comme par un développement naturel. Il paraît de loin en loin d'une manière terrible; et, en paraissant soudainement, il porte un grand coup, parce qu'il est à la fois inattendu et préparé par la nature bizarre des événements, des sentiments et des personnages.

Tel est l'art de manier le surnaturel, de lui donner de la prise sur notre imagination, en le mettant en rapport avec notre vie habituelle. C'est ce que les conteurs arabes, qui ont inventé les *Mille et une nuits*, ont fait sans chercher à le faire. C'est en quoi Tieck excelle. Il en résulte qu'en se laissant aller à l'impression de ses ouvrages, on passe, sans trop s'en apercevoir, du monde réel au monde fantastique, à peu près comme en s'endormant on passe insensiblement de la réalité de la veille aux illusions des songes.

HOFFMANN

(1828).

L'Allemagne a perdu dans Hoffmann un des hommes les plus extraordinaires qu'elle ait produits dans ces derniers temps. Ses nouvelles ne ressemblent à rien. Je ne connais aucun ouvrage où le bizarre et le vrai, le touchant et l'effroyable, le monstrueux et le burlesque, se heurtent d'une manière plus forte, plus vive, plus inattendue; aucun ouvrage qui, à la première lecture, saisisse et trouble davantage.

Concevez une imagination vigoureuse et un esprit parfaitement clair, une amère mélancolie et une verve intarissable de bouffonnerie et d'extravagance; supposez un homme qui dessine d'une main ferme les figures les plus fantastiques, qui rende présentes, par la netteté du récit et la vérité des détails, les scènes les plus étranges, qui fasse à la fois frissonner, rêver et rire, enfin qui compose comme Callot, invente comme les *Mille et une nuits,* raconte comme Walter Scott, et vous aurez une idée d'Hoffmann.

La plupart de ses nouvelles reposent sur un fonds plus ou moins merveilleux. Le merveilleux joue un grand rôle dans les productions littéraires de l'Allemagne, depuis les simples ballades, comme *le Pêcheur* et *le Roi des Aulnes,* où il se montre naïf et touchant, jusqu'à *Faust,*

qui lui doit en partie sa tragique profondeur. Il n'a pas joui chez nous de la même faveur ; il y a paru rarement avec succès, et n'y a presque jamais été pris au sérieux par le talent. Les contes d'Hamilton ne sont qu'une frivole et charmante parodie des fictions orientales. *Le Diable amoureux*, de Cazotte, chef-d'œuvre d'imagination et de grâce, est à peu près le seul ouvrage français dans lequel le surnaturel ne soit pas ou une fantasmagorie ridicule ou un cadre purement satirique. Ce conte original, où le merveilleux est traité avec un art infini et parfaitement dans le goût de notre nation, donne idée du plaisir que peut procurer ce moyen employé à propos, et doit réconcilier avec lui ceux qu'en auraient dégoûté les niaiseries de certains romans et de certains mélodrames.

Rien de plus bête, en effet, il faut le dire, que cet appareil convenu de spectres, de diables, de cimetières, que l'on accumule dans ces ouvrages sans produire aucun effet ; rien de plus fatigant que ces horreurs à froid, ces peurs de sens rassis, ces lieux communs usés de l'horreur, ces visions qu'on a vues partout. Autre chose est d'ébranler profondément nos âmes en allant y chercher les cordes secrètes qu'y fait résonner la terreur de l'inconnu, et le sentiment parfois si vif et si pressant des mauvaises puissances, de réveiller dans notre âge mûr les impressions dès longtemps oubliées de nos premiers ans, de susciter dans notre imagination glacée les fantômes méprisés des superstitions populaires, et de la troubler de leur présence. Pour cela, il faut avoir soi-même le sentiment de ce monde mystérieux qui entoure, quel qu'il soit, la demeure de l'homme. Au lieu d'emprunter à la routine ces machines de théâtre qui ne font point d'illusion, il faut se placer dans le point de perspective où certaines images peuvent apparaître ; il faut mettre le pied dans le cercle magique pour évoquer les fantômes ;

en un mot, il faut se garder d'être un sot, et jusqu'à un certain point être un fou. Cazotte, on le sait, croyait à la magie; et Hoffmann, qui ne croyait à rien, s'épouvantait tellement lui-même de ses conceptions, que les cheveux lui dressaient à la tête en écrivant, et que la nuit, quand il était trop inspiré, sa femme était obligée de se lever, et de venir s'asseoir à ses côtés, jusqu'à ce qu'il eût terminé son chapitre et fût délivré de sa vision.

Ce n'est pourtant pas le merveilleux, proprement dit, la sorcellerie, les diables, les apparitions, qui me frappent le plus dans les écrits d'Hoffmann, quoiqu'il ait traité tout cela avec un talent qui fait par moment frissonner le plus hardi lecteur. L'impression produite par de pareils moyens peut être forte, mais elle est nécessairement passagère, et, en fermant le livre, on s'étonne d'avoir pu l'éprouver. Ce n'est que par surprise ou par violence que l'auteur a pu nous transporter un instant au sein des chimères dont on berça notre enfance, et qui ne sauraient tenir en présence de notre bon sens, quand une fois il s'est réveillé. Non, ce qui dans Hoffmann a, selon moi, une véritable prise, ce qui aussi appartient en propre à cet écrivain, c'est l'emploi d'un genre de merveilleux que j'appellerais le merveilleux naturel. Je n'entends point parler ici de ces tours d'escamotage, de cette plate jonglerie qu'on trouve dans certains romans, où tout s'explique à la fin par les procédés de la fantasmagorie et les effets de la machine électrique; mais il est un ordre de faits placés sur les limites de l'extraordinaire et de l'impossible, de ces faits comme presque tout le monde en a quelques-uns à raconter, et qui font dire, dans des moments d'épanchements : « Il m'est arrivé quelque chose de bien étrange. » N'y a-t-il pas les songes, les pressentiments que l'événement a vérifiés, les sympathies, les fascinations, certaines impressions indéfinissables? Hoffmann excelle à faire en-

trer ces choses dans ses étonnants récits ; il tire un parti prodigieux de la folie, de ce qui lui ressemble, des idées fixes, des manies, des dispositions bizarres de tout genre que développent l'exaltation de l'âme ou certains dérangements de l'organisation. La liaison même du récit, son allure simple et naturelle, a quelque chose d'effrayant qui rappelle le délire tranquille et sérieux des fous. Du sein de ces événements, qui ressemblent à ceux de tous les jours, sortent, on ne sait comment, le bizarre et le terrible. Ils vous enveloppent peu à peu ; le récit marche, toujours clair et bien enchaîné ; mais on sent au fond quelque chose de mystérieux et de menaçant. Enfin, la terreur et le délire, le pathétique et le grotesque, l'ironie et la volupté, entrent de tout côté sur la scène, et produisent par leur mélange un épouvantable vertige. En résumé, les compositions d'Hoffmann semblent tantôt des souvenirs du sabbat, tantôt des caricatures de Bedlam tracées dans un moment de gaieté par le bouffon du diable.

Hoffmann, tel que sa biographie nous le montre, ne frappe pas moins l'imagination que le plus incohérent de ses personnages. Après une enfance ardente et une jeunesse agitée, promu aux graves fonctions de la magistrature, il débute par se faire renvoyer de la ville de Posen, pour avoir mis en caricature ses plus notables habitants. A Varsovie, toujours magistrat, on le voit tantôt battre la mesure pour diriger des concerts, tantôt de conseiller devenu peintre de décors, en veste sur un échafaud, une bouteille de vin de Hongrie à ses côtés, tout en amusant ses amis des saillies les plus originales, couvrir les murs d'un palais de monstrueuses figures et de capricieuses arabesques. A Bamberg, il devient tout à fait chef d'orchestre dans un théâtre public, et donne, avec le plus grand succès, son opéra d'*Ondine*, que l'auteur du *Freys-*

chutz appelait *l'une des compositions musicales les plus remarquables de ce temps*. A Leipsick, sous le feu des bombes françaises, il compose un autre opéra et conçoit ses *Contes fantastiques à la manière de Callot*. Enfin il rentre dans l'ordre judiciaire, et on le rappelle à Berlin. De ce moment date la dernière période de sa vie, la plus remplie, la plus désordonnée et la plus douloureuse. Ennuyé de la fadeur du grand monde, possédé d'un insatiable besoin d'émotions fortes, il se laisse entraîner à un genre de vie déplorable : on le voit passant les nuits dans une taverne, et là, s'exaltant par l'action du vin et la fougue d'une conversation entièrement libre, se livrer à toute l'intempérance de son esprit, à toutes les débauches de son imagination ; puis, par un contraste qui le peint tout entier, passant la matinée au milieu des dossiers et des rapports, et s'acquittant de sa tâche d'homme de loi avec une exactitude de travail, une netteté, une sagesse d'opinion irréprochables ; puis, tout le reste du temps, rédigeant dans un style ferme, clair et précis, les plus délirantes conceptions. Ainsi vécut Hoffmann pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'un tel désordre eût amené un état maladif, qui d'abord ne l'interrompit point. Semblable à Scarron, Hoffmann conserva le triste courage de rire au milieu d'atroces douleurs. Les deux choses auxquelles il demeura toujours sensible, furent le comique et l'horrible dans leurs extrêmes. Tout le reste paraissait insipide à cette âme forte et déréglée. Bientôt il fut atteint d'une affreuse maladie qui paralysa peu à peu tout son corps ; sa tête seule resta saine et libre jusqu'au dernier instant. A la fin, le malheureux se croyait guéri, parce qu'il ne souffrait plus. Ainsi finit cet homme aussi bizarre que son talent, dont la destinée fut comme un de ses contes, grotesque et terrible.

CHAMISSO.

En 1827, je me trouvais à Berlin. Des amis me conduisirent dans une réunion littéraire qui se tenait tous les mercredis au milieu d'un jardin, sous de beaux arbres, et portait le nom sans prétention de *Société du Mercredi*. Une idée originale avait présidé à sa fondation ; on devait s'occuper de toutes les productions littéraires à mesure qu'elles paraîtraient, mais les ouvrages des membres du club étaient seuls exceptés, il ne pouvait jamais en être question. Les fondateurs avaient voulu éviter les préoccupations égoïstes et les querelles vaniteuses qui troublent trop souvent les associations de ce genre et les corrompent. La pensée d'une institution si désintéressée d'amour-propre ne pouvait guère être conçue qu'en Allemagne, et encore je crois que la *Société du Mercredi* n'existe plus.

J'étais donc un mercredi dans le jardin où l'on se rassemblait chaque semaine. Là se trouvaient plusieurs hommes, jeunes la plupart, et ayant déjà presque tous un nom dans les lettres : le poëte tragique Raupach, Stieglitz, Holtei, Willibald Alexis, qui venait de tromper le public par une imitation de Walter Scott, et dont la renommée devait grandir encore ; Uchteritz, auteur d'*Alexandre et Darius* ; et près d'eux des amis plus mûrs, Varnhagen, homme du monde, homme de goût, mari de la célèbre Rahel ; Hitzig, le docte criminaliste, et le bio-

graphe populaire de Werner et de Hoffman. Ce dernier me mit en rapport avec un de ses amis qui, plus que personne dans la société, avait ce que nous appelons en France une tournure allemande; il était grand et mince, de longs cheveux descendaient et flottaient sur ses épaules, son visage offrait une singulière expression de candeur et de fermeté, quelque chose de doux et de fort, de paresseux et d'ardent. La conversation s'engagea entre nous en allemand; mon interlocuteur parlait avec une énergie d'expression remarquable, mais, à ce qu'il me semblait, avec un peu d'effort et un accent nouveau pour moi [1]. Moi, je construisais à la sueur de mon front ces laborieuses périodes allemandes dont chacune ressemble aux pyramides vivantes que forment, en s'entassant les uns sur les autres, les divers membres d'une famille d'équilibristes, les petits mots expressifs, les particules qui déterminent le sens, se juchant au sommet de la période, comme les enfants sont hissés à la pointe de la pyramide. Tout à coup un de ceux qui assistaient à notre dialogue partit d'un éclat de rire, et nous dit : Messieurs, mettez-vous à l'aise, et parlez français. — Le personnage au long corps et aux longs cheveux était mon compatriote; c'était l'homme excellent, singulièrement doué par la nature et longtemps persécuté par le sort, dont je vais retracer la vie agitée; c'était un émigré picard et un officier prussien, un gentilhomme et un *libéral,* un poëte et un botaniste, qui avait fait un roman fantastique et le tour du monde; c'était un Allemand né en France, c'était Chamisso.

Louis-Charles-Adélaïde de Chamisso, qui remplaça le

[1] Chamisso, qui a écrit l'allemand avec une grande perfection, ne s'est jamais débarrassé de quelques gallicismes, comme *nach mir* (selon moi). On ne pouvait lui entendre dire trois phrases sans s'apercevoir qu'il était Français.

troisième de ses prénoms par celui d'Adelbert, naquit au commencement de l'année 1781, en Champagne, au château de Boncourt, d'une famille noble et originaire de la Lorraine. Cette famille s'était alliée à plusieurs maisons régnantes ; on y conservait l'épée que le maréchal de Villars avait donnée au grand-père de Chamisso, âgé de quinze ans; on y conservait aussi une autre épée à laquelle se rattachait un touchant souvenir de vaillance et de fidélité. Le 10 août, les deux frères aînés de Chamisso, Hippolyte et Charles, se trouvaient auprès de Louis XVI. Charles, blessé en défendant le roi, fut sauvé par un homme du peuple; peu de temps après, il reçut une épée qu'avait portée l'infortuné monarque, et un billet ainsi conçu :

« Je recommande à mon frère M. de Chamisso, un de mes fidèles serviteurs; il a plusieurs fois exposé sa vie pour moi.

« Louis. »



Telle fut l'origine de celui à qui sont consacrées ces pages; un manoir champenois, une famille antique et dévouée aux vieux souvenirs; cette origine n'annonçait point la carrière qu'il devait parcourir. On ne se doutait pas à Boncourt, en 1781, que le gentilhomme qui venait d'y naître serait un poëte et un prosateur allemand distingué, et traduirait dans la langue de Gœthe les chansons de Béranger.

Chamisso, dans son enfance, était habituellement pensif et silencieux. Lui-même nous apprend qu'il avait déjà les goûts du naturaliste et les rêveries du poëte. « J'observais les insectes, je cherchais de nouvelles plantes, je passais les nuits orageuses devant une fenêtre ouverte, à contempler et à réfléchir. » La révolution dé-

truisit Boncourt et fit sortir de France Chamisso avec sa famille; il avait alors neuf ans. A treize, il étudiait le dessin et la miniature à Wurtzbourg. A quinze ans, après avoir été quelque temps élève peintre à la manufacture royale de porcelaine de Berlin, il devint page de la reine de Prusse. A dix-sept ans, il entra au service : trois ans après (1801), il était lieutenant, et sa famille revenait en France. La première occupation du jeune officier prussien fut d'apprendre à fond l'allemand, car celui qui devait s'illustrer dans cette langue ne la savait pas encore très-bien à l'âge de vingt ans. C'est ce que prouve un essai de tragédie en prose (*le Comte de Comminge*), qui remonte à cette époque. Mais en même temps on y sent, dit M. Hitzig, biographe et ami de Chamisso, « une certaine habileté d'expression et un entraînement involontaire vers le rhythme. La prose, sans que l'auteur s'en aperçoive, passe au vers. » Chamisso n'était pas encore écrivain; il était déjà poëte.

C'est qu'il était amoureux, amoureux d'une jeune veuve française nommée Cerès Duvernay. Les vers qu'il composa dans cette langue, pour l'objet de sa passion, sont aussi mauvais et aussi exaltés qu'il convient à un premier amour. Un jour, madame Cerès Duvernay ayant laissé tomber un bouquet de pensées, Chamisso voulut le lui rendre; on le lui donna. Cet incident, peu extraordinaire, lui inspira les vers suivants, qui le sont beaucoup. Je ne les cite que pour montrer à quel point notre compatriote était déjà Allemand par le tour de l'imagination, même dans ses vers français.

Bientôt je sentis cette fleur
Devenir graine dans mon cœur,
Et cette graine se répandre,
Lever, et croître, et me surprendre,

Remplir le jardin de mon cœur.
Depuis ce jour mille *pensées*
Malgré moi troublent mes journées,
Fleurissent pendant mon sommeil,
Se flétrissent à mon réveil,
Renaissent avec ton image....

Ce fantastique madrigal semble traduit de l'allemand. Chamisso faisait passer dans cette langue les vers coquets et assez plats que lui adressait en français madame Cerès Duvernay. Sa langue adoptive était donc comme l'idiome naturel de son imagination et de son cœur. Il s'y sentait dès lors plus à l'aise que dans sa langue maternelle.

Bientôt il se trouva faire partie d'un petit cercle de jeunes poëtes alors obscurs, et qui la plupart sont devenus des hommes distingués dans divers genres. Parmi eux étaient Robert, Varnhagen, Koreff, Delafoye, aujourd'hui professeur de chimie à Caen, et enfin le plus fidèle ami de Chamisso, celui qui a publié ses lettres et sa biographie, Hitzig. Les jeunes amis entreprirent de concert un Almanach des Muses, publication qui leur semblait d'une grande importance et qui leur procura bientôt l'ineffable bonheur d'avoir des admirateurs, des admiratrices et des ennemis. Les fondateurs du *Livre Vert* (c'était le nom du recueil) furent séparés par la divergence de leurs carrières. Chamisso, resté seul à Berlin, leur écrivait souvent, et ce commerce, surtout avec les plus chers, ne fut jamais interrompu à travers les phases d'une vie errante.

La guerre allait commencer contre la France, et Chamisso exprime ainsi le vague besoin d'action qui tourmentait le jeune lieutenant : « Je me frapperais du poing ; être un gars de vingt-quatre ans, et n'avoir pas vécu, et n'avoir rien fait, rien souffert, rien goûté, n'être rien et

20

n'avoir rien acquis, absolument rien dans ce misérable, misérable monde. » En attendant une occupation plus sérieuse, *le Livre Vert* l'absorbait tout entier. Il avait aussi des projets d'étude et d'université. Le savant futur et le futur poëte s'annonçaient de loin par des instincts confus. Mais ces projets n'étaient point du goût de la famille de Chamisso. Voici ce que lui écrivait sa mère, femme, du reste, d'un grand sens et d'une admirable tendresse pour ses enfants :

« Rêvez-vous quand vous parlez des universités de Saxe? La science est sans doute une fort belle chose, mais c'est lorsqu'elle peut nous être utile; et, je vous en prie, à quoi pourraient vous servir tous les *us* de l'univers ou pour votre bonheur ou pour votre utilité? Craignez-vous de ne pas rencontrer assez de tableaux de mauvaises mœurs et d'irréligion pour désirer aller dans la réunion complète de l'un et de l'autre en admirer les merveilleux effets? Donnez-vous à la littérature, elle amuse l'esprit, et c'est de cela surtout que vous avez besoin : elle l'orne et donne des passe-temps agréables; mais, pour l'esprit de l'école, je trouve que ce qu'on peut faire de mieux est de l'oublier et d'y renoncer bien vite quand on en sort; ce n'est donc pas la peine de l'aller acheter si chèrement. »

L'ouverture de la campagne mit fin aux irrésolutions de Chamisso, mais il conserva toujours ses goûts littéraires; durant des marches pénibles, il était constamment occupé du cher *Almanach vert*. Son Homère ne le quittait point, et il entremêlait, dans ses lettres, des phrases grecques aux effusions de l'amitié. Les grands événements du jour tiennent peu de place dans cette correspondance; Chamisso vit uniquement avec son imagination, ses souvenirs, ses rêveries et le peu de livres qu'il peut se procurer. « Je lis, dit-il, l'Écriture avec soin

et avec une grande édification; j'ai lu l'évangile de saint Matthieu, et je le compare avec l'évangile de saint Jean. Les versets 14, 22 et suivants de saint Matthieu m'ont frappé. Si nous prenons ici nos quartiers d'hiver, je deviendrai théologien. J'ai une espérance, une espérance charmante, je pourrai peut-être faire venir des livres de la bibliothèque de Goettingue. » J'imagine qu'il n'y avait pas dans l'armée française un lieutenant dont la correspondance ressemblât à celle de Chamisso. Courier pourrait faire exception pour Homère, mais Courier ne lisait point saint Matthieu.

La carrière militaire de Chamisso fut terminée par un événement qui lui causa une profonde affliction. Il serait peut-être trop sévère de lui faire un reproche d'avoir consenti à porter les armes contre les Français. On doit se rappeler qu'il avait quitté la France à neuf ans, que la reconnaissance et l'honneur l'attachaient au pays qui lui avait donné du pain et une épée [1]. Mais quelque jugement que l'on porte sur le parti qu'avait pris Chamisso, ou plutôt que la destinée avait pris pour lui, on doit rendre justice à la noble douleur dont il fit preuve lors de la reddition trop prompte d'une place (Hameln), qu'il eût voulu défendre. Dans une longue lettre, il raconte et déplore une faiblesse contre laquelle il proteste énergiquement; il voit, dans cette honte qu'il subit avec rage et désespoir, une punition du rôle qu'il avait accepté, après bien des combats, avec répugnance et avec un sombre pressentiment.

Chamisso obtint un passe-port pour la France, où était sa famille; mais, avant de partir, il écrivait à Hitzig : « Je suis Allemand dans le cœur et pour la vie. » Et il

[1] « Ici le sol, là les hommes me sont étrangers, s'écriait-il douloureusement; je ne puis être satisfait nulle part. »

disait vrai. Jamais il ne fut indifférent au sort de la France; mais par sa nature intime il appartenait à l'Allemagne. Sa candeur, sa naïveté, la gaucherie de ses manières, sa disposition à la fois studieuse et rêveuse, le goût des voyages ou d'une vie paisible dans un petit cercle d'amis, l'originalité de ses idées toujours un peu enveloppées d'une expression forte, mais pénible, tout en lui, jusqu'à l'aspect de sa personne, était allemand plus que français. Devait-il cette empreinte germanique à l'origine lorraine de sa famille? je ne sais; mais vraiment il semblait prédestiné au rôle qu'il a rempli. Le hasard l'a rendu plutôt que donné à l'Allemagne. Cette fois, la nature avait préparé l'ouvrage du sort.

Arraché à sa patrie de choix, et ne pouvant jeter racine dans l'autre, Chamisso passa plusieurs années dans cette situation maladive de l'âme que traversent les hommes d'imagination dont les circonstances ou une vocation impérieuse n'ont pas encore déterminé la carrière. Durant ces jours remplis par des projets sans suite, des tentatives sans résultats, des travaux entrepris et interrompus, germait silencieusement le poëte. Les années qui semblent complétement perdues sont souvent celles qui laissent le plus de traces dans l'âme. Alors elle vit en elle et pour elle-même, plus tard elle vit au dehors et pour le bruit; beaucoup ne se sont mis à écrire que quand ils ont eu fini de vivre; et ce que le monde a admiré dans leurs ouvrages, c'étaient les débris, et, si j'osais le dire, les rognures de leur vie intérieure aux époques ignorées.

La famille de Chamisso voulait le fixer en France, il fut même question de mariage; il parle d'une aimable jeune fille avec force biens au soleil. Mais son heure n'était pas venue, son inquiétude ne pouvait encore se fixer et s'asseoir, il avait besoin de faire le tour du monde pour

gagner l'appétit du repos. D'ailleurs, son âme se tournait toujours du côté de l'Allemagne, où étaient les amis de son premier âge, ses souvenirs, ses habitudes, et vers laquelle, malgré son attachement pour une famille qui en était digne, le reportaient sans cesse les penchants et les besoins de sa nature.

Il revint à Berlin, mais ses amis étaient absents et dispersés ; il y passa trois ans sans occupation déterminée, dans un état de mécontentement intérieur et d'abattement auquel le sage Hitzig ne voyait qu'un remède : faire une folie pour avoir à la réparer, et retrouver par là de l'activité et un but. Chamisso lui-même peint assez poétiquement, dans une lettre datée de Berlin 1808, cet état de malaise et de langueur qui l'accablait. « Je serais heureux de me sentir lié et de savoir précisément ce que j'aurais à exiger de moi ; car le vide dans lequel les événements me laissent flottant, de sorte que mes ailes s'affaissent comme celles de Satan dans Milton, ce vide me fatigue mortellement et me plonge en un sommeil engourdissant pareil à celui qu'on éprouve dans les hautes régions de l'atmosphère. » Chamisso souffrait de la position fausse que lui faisait sa naissance. Étranger au milieu de l'élan libérateur de l'Allemagne, auquel il ne pouvait prendre part, il se sentait avec colère languir dans l'inaction, et, comme il le disait avec une énergie un peu grossière, « au milieu de toute cette fermentation, tomber en pourriture sans même donner de fumier ! »

En 1810, Chamisso fut appelé en France pour y occuper une place de professeur au collége de Napoléonville. Ce voyage le mit en rapport avec M. de Barante, préfet de la Vendée, et madame de Staël, qui habitait alors le château de Chaumont, si pittoresquement placé sur la rive gauche de la Loire, entre Blois et Amboise.

Chamisso, avec sa rudesse, sa sauvagerie et sa pipe, faisait une singulière figure dans cette société spirituelle, élégante, romanesque, qui avait été la société de Coppet. Pourtant on appréciait l'élévation de son âme, la simplicité de son cœur, l'originalité de son esprit. Pour lui, il était là un peu étonné, un peu contraint et à demi séduit, comme un Scythe dans Athènes. Il a exprimé avec une vivacité assez brusque l'impression que faisait sur lui la femme extraordinaire dont le hasard l'avait rapproché. « En somme, madame de Staël me plaît plus que l'Allemand (Schlegel); elle a un sentiment plus vrai de la vie, bien qu'elle s'entende moins que lui à la disséquer ; elle a aussi plus de vie, plus de passion (*mehr lieb' im leibe*), elle a les bonnes qualités du Français, la légèreté des manières, l'art de vivre, la grâce. » — Et ailleurs : « Madame de Staël est un être extraordinaire. Elle réunit le sérieux allemand, l'ardeur méridionale, les manières françaises. Elle est sincère, ouverte, passionnée, jalouse, tout enthousiasme ; elle ne comprend que par l'âme. Le sentiment de la peinture lui manque; la musique est tout pour elle ; elle ne vit que dans les sons ; il faut qu'on fasse de la musique près d'elle quand elle écrit, et au fond elle n'écrit que de la musique. La géométrie de la vie a ici peu de succès. Madame de Staël est également enthousiaste de la chevalerie et de la liberté. Elle est du grand monde et une franche aristocrate; elle le sait elle-même, et tout ce qu'elle sait, elle le dit à ses amis ; c'est un personnage de tragédie. Elle a besoin de recevoir, de donner ou de jeter bas des couronnes; elle a été élevée dans les régions où se formaient les orages politiques qui ont décidé du sort de la terre. Il lui faudrait au moins entendre le bruit des voitures de Paris. Elle dépérit dans cet exil. »

Il fallut quitter Chaumont. Un jour, le cor féodal qu'on sonnait pour annoncer l'arrivée de ceux qui se présentaient sur la rive droite du fleuve, annonça une visite. C'était le propriétaire du château, qu'on croyait en Amérique, et qui revenait chez lui, ne s'attendant pas à y trouver si bonne et si nombreuse compagnie. On l'invita à dîner, et on partit le lendemain pour Fossé, près de Blois. A Fossé, l'on conserva les habitudes de Chaumont. Le soir, tandis qu'un Italien jouait de la guitare, madame de Staël et ses amis, assis autour d'une table, jouaient à la *petite poste;* ce jeu consistait à s'écrire des billets qui se croisaient rapidement, et procuraient à chacun le plaisir d'avoir un ou plusieurs tête-à-tête par écrit; car on aimait beaucoup les tête-à-tête : il y avait dans le jardin l'*allée des explications.*

M. de Barante appela bientôt près de lui Chamisso dans le chef-lieu du département de la Vendée, dans la ville nouvelle à laquelle Napoléon avait donné son nom. Chamisso devait seconder le futur traducteur de Schiller dans ses travaux sur la littérature allemande. Il trouva à Napoléonville un grand repos et une hospitalité pleine de grâce sous le toit du jeune préfet, dans lequel il reconnaissait déjà la supériorité que les années ont mûrie. Chamisso remplissait les loisirs que lui laissaient des fonctions peu assujettissantes en lisant nos vieux fabliaux et nos romans de chevalerie. Cette portion de notre littérature semble avoir été celle qu'il goûtait le plus. Il poussait même l'admiration pour nos *mystères*, en général assez insipides, jusqu'à comparer le dialogue d'Isaac et d'Abraham au moment du sacrifice avec les plus divines productions des Grecs. Déjà il s'était occupé à chercher en France des chants populaires. Il s'attachait à imiter Marot, comme plus tard il devait imiter

Béranger, et Marot prenait en allemand une teinte mélancolique.

Ich bin nicht mehr was sonst ich war.

Son véritable instinct poétique se montrait par son admiration pour Uhland, dont il a souvent approché dans ses ballades. « Après Gœthe, disait-il, aucun poëte n'a autant agi sur moi. »

Dans une situation douce et facile, mais sans indépendance et sans avenir, Chamisso n'était pas moins inquiet, moins malade de l'âme et de la tête que par le passé. « Pour être heureux, s'écriait-il, il faut être empereur, artiste, amoureux ou imbécile. » Chamisso n'était rien de tout cela. Il est certaines dispositions chagrines où les contrariétés deviennent des distractions et des soulagements. Chamisso travaillait à une traduction de l'ouvrage d'Auguste Schlegel sur l'art dramatique. Le libraire fit faillite. « Je me tourmente de cela, dit le traducteur traversé dans son entreprise, et il est bon, vrai Dieu! que je me tourmente de quelque chose, sans quoi je me tourmenterais de rien, ce qui est la pire manière de se tourmenter. »

Le désir de revoir ses amis de Berlin, le rêve du bonheur domestique le poursuivaient. Jamais il n'y eut de mélancolie moins égoïste et plus honnête que la sienne. Au mois de septembre 1811, il avait été rejoindre à Coppet Mme de Staël, pour lui dire adieu avant de quitter la France. Il trouvait là une tristesse égale à sa tristesse. Aussi sa première lettre, datée de Coppet, respire une mélancolie toujours plus profonde. « Je suis vraiment accablé d'une fatigue mortelle. Ce mois et les mois suivants, toute ma vie glissera et m'échappera sans que j'arrive à rien. L'année s'envieillit, les arbres jaunissent, bientôt la

neige nouvelle argentera la cime des montagnes. Un mot encore de mes rapports avec mon hôtesse. La quitter en ce moment, ne pas attendre que son sort se dénoue, serait vraiment difficile, car elle est bien malheureuse ; la malédiction atteint ceux qu'elle aime, tous ses amis sont repoussés loin d'elle... » En effet, la persécution qui s'acharnait sur une femme de génie venait de frapper deux personnes qui lui étaient bien chères; coupables de leur courageuse amitié, Mme Récamier et M. Matthieu de Montmorency avaient été exilés pour n'avoir pas fui son exil.

Chamisso continue ainsi : « Mme de Staël estime et apprécie mon caractère. » C'était vrai. Il ajoute (et avec quelle candeur !) : « La première fois que je me trouvai vivre près d'elle, elle *ressentit pour moi un grand attrait*. Cette fois je l'ai trouvée engagée dans une relation qui l'éloignait entièrement de moi ; j'ai reculé avec fierté, et nous avons été froids l'un pour l'autre. Elle m'appelle orgueilleux; il est vrai que je me mets en défense contre elle comme contre une force supérieure ; elle estime aussi cela en moi. »

Ces paroles, des vers français [1] que Chamisso adressa, avant de s'éloigner, à l'illustre fugitive, et qui sont empreints de quelque amertume, donnent lieu de penser que, trompé par cette coquetterie romanesque habituelle

[1] C'est un rondeau, dont voici le commencement et la fin :

J'ai vu la Grèce et retourne en Scythie,
Dans mes forêts je retourne cacher
Mes fiers dédains et ma mélancolie.
. . . .
Désabusé je connais ma folie,
Je vois les fleurs tomber et se sécher ;
Je vois déjà ma jeunesse flétrie
Vers son déclin dans l'ombre se pencher,
Et sans jouir, pour tout prix de la vie,
J'ai vu !

à l'auteur de *Corinne*, et qu'elle regardait comme le savoir-vivre de l'imagination, Chamisso s'était un peu exagéré l'impression qu'il avait précédemment produite. Mais une nuance de dépit naïvement montrée n'empêchait point Chamisso de sympathiser noblement avec les douleurs de celle qui en était l'objet ; et si l'on sourit en l'entendant parler ingénument de l'*attrait* qu'on a ressenti pour sa personne, en le voyant fier, sensible... et *même un peu farouche*, on ne peut que s'intéresser à lui et l'honorer.

Cette époque est marquée aussi dans la vie de Chamisso par ses premières études dans une science à laquelle cette vie devait plus tard être consacrée : la botanique. Le Jura et les Alpes l'invitaient à de poétiques herborisations. Il fit en 1812 un voyage pédestre en Suisse, hésita un moment devant les séductions de l'Italie, puis tourna court, affamé de l'Allemagne, y rentra, éprouva la plus grande joie qu'il pût avoir, celle d'embrasser ses amis, et se mit à étudier l'anatomie avec fureur. Le goût de l'histoire naturelle devenait chez lui de plus en plus dominant ; la pensée de se rendre capable de prendre part à un voyage scientifique commençait à diriger vers un but moins vague les errantes études de Chamisso.

Les événements de 1813 vinrent douloureusement agiter celui qui a écrit : « Je n'avais alors plus de patrie, ou bien je n'avais pas encore de patrie. » Il se sentit Français pour souffrir des désastres de Russie. Au milieu du mouvement guerrier de l'Allemagne, parfois il s'écriait : « Non , ce temps n'a pas pour moi une épée! » Dans d'autres moments il était décidé à défendre sa terre adoptive : « Si l'on en vient à une guerre de paysans, je pourrai y prendre part; *pro aris et focis,* je ne refuserai pas de périr avec vous. » Pouvait-il tenir un autre langage?

Ce fut dans ce temps si triste, que, pour amuser les

enfants de son ami Hitzig, il écrivit *Pierre Schlemihl,* le plus populaire de ses ouvrages en Allemagne et en Angleterre, et le plus connu en France. L'idée de cette nouvelle est bizarre : c'est l'histoire d'un homme qui a vendu son ombre. Les circonstances de ce singulier marché sont racontées au début de la merveilleuse histoire d'une manière très-piquante. Pierre Schlemilh, pauvre diable qui a une lettre de recommandation pour un riche personnage, arrive dans la maison de campagne de celui-ci. Il le trouve dans son parc, entouré d'une société brillante à la suite de laquelle le nouveau venu se glisse timidement, sans que personne prenne garde à lui. Une belle dame se blesse légèrement la main en voulant cueillir une rose; aussitôt un petit homme maigre et silencieux tire sans mot dire de sa poche un morceau de taffetas d'Angleterre et le présente avec une profonde révérence. La belle dame prend le morceau de taffetas d'Angleterre; personne ne songe à remercier le petit homme, l'on continue la promenade commencée, et l'on arrive sur une colline du haut de laquelle on jouit d'une vue superbe et d'où l'on découvre la mer. Un point blanc se montre à l'horizon : « Un télescope ! » s'écrie le richard, et aussitôt le petit homme tire de sa poche l'objet demandé. Schlemihl admire comment un si grand instrument a pu sortir de la poche d'un habit, mais personne ne paraît surpris. Un instant après quelqu'un remarque combien il serait commode d'avoir là un tapis pour que la société pût s'asseoir et jouir du point de vue; aussitôt le même petit homme tire de la même poche un magnifique tapis de quarante pieds, sans que personne en paraisse étonné le moins du monde. Mais le soleil devenait incommode; la belle dame se tourne alors vers le petit homme, et lui demande d'un ton léger si par hasard il n'aurait pas une tente sur lui. Nouvelle révérence, la tente est tirée de la

poche d'où était sorti le tapis. La chose paraît encore toute simple; on déploie la tente, et l'on n'y pense plus. Schlemihl ouvrait de grands yeux; mais quelle fut sa surprise quand, sur le désir exprimé par une personne de la société, le petit homme fouilla encore une fois dans sa poche et en tira trois chevaux sellés et harnachés! A ce coup Schlemihl s'éloigne épouvanté, croyant avoir rêvé ce qu'il a vu. Ce début est un vrai chef-d'œuvre de plaisanterie dans le genre fantastique; jamais Hoffmann ne réussit mieux à préparer son lecteur à l'impression du merveilleux et ne l'introduisit plus graduellement et plus vivement à la fois au sein de la réalité quotidienne, ce qui est le grand art dans cette sorte de récit.

Bientôt Schlemihl se trouve face à face avec l'étrange personnage dont la conduite n'a paru surprendre que lui. Celui-ci, du ton le plus humble, lui dit, après force révérences : — Pardon de ma hardiesse, mon cher monsieur, mais... vous avez une bien belle ombre; s'il pouvait vous convenir de vous en défaire, je m'en arrangerais volontiers. — Schlemihl est d'abord un peu étonné de la demande; mais pour cette ombre, qui ne lui sert à rien, l'inconnu lui offre le sac merveilleux de Fortunatus d'où l'on peut tirer de l'or sans l'épuiser jamais. Le marché semble bon à Schlemihl; il consent à la proposition. Aussitôt l'acheteur se baisse, et, avec une grande dextérité, enlève du sol l'ombre vendue, la roule soigneusement, la met dans sa poche et disparaît.

Ici commencent les tribulations du pauvre Schlemihl; il s'aperçoit pour la première fois de ce que valait cette ombre, qu'il a possédée longtemps sans en connaître le prix. A chaque pas qu'il fait au soleil, chacun de se récrier : — Qu'a fait ce monsieur de son ombre? Il a beau jeter l'or à pleines mains, il entend toujours dire derrière lui : Comment a-t-il perdu son ombre? qu'est de-

venue son ombre? que peut être un homme qui n'a pas d'ombre? Le même malheur le suit partout. Il est parvenu en ne sortant que le soir ou par un temps couvert, à déguiser ce qui lui manque à la femme qu'il veut épouser, et que son mérite, aidé du merveilleux petit sac, a décidée à lui donner sa main. La veille du jour où tous les vœux de Schlemihl doivent être couronnés, il a rassemblé dans un jardin quelques amis. Assis auprès de celle qu'il aime, il s'abandonne aux plus douces rêveries. Tout à coup la lune paraît et dessine une seule ombre sur le gazon. La belle regarde son prétendu avec un étonnement mêlé d'effroi, et jure qu'elle n'épousera jamais un homme qui n'a pas d'ombre. Son domestique vient lui déclarer un jour qu'il ne peut se résigner à servir un maître qui n'a pas ce qu'il convient à toute personne honorable d'avoir. « On n'est qu'un pauvre diable, dit-il, mais enfin on a une ombre comme tout le monde. » Et il demande son congé.

L'un des incidents les plus plaisants des infortunes de Pierre Schlemihl est celui-ci. Le personnage mystérieux par lequel il a été induit au marché qu'il déplore chaque jour reparaît et veut le décider à donner son âme pour son ombre. Schlemihl résiste ; mais le tentateur, pour le séduire, lui offre de lui prêter ce qu'il regrette si vivement. Quelle est la joie du pauvre Schlemihl, rentrant en possession du trésor qu'il avait perdu, quand il voit son ombre reprendre sa place et trotter auprès de lui, car en ce moment il est à cheval, et le perfide acquéreur de son bien marche à ses côtés! Une idée lui vient, piquer des deux et emporter son ombre au galop ; mais la tentative ne réussit pas. L'ombre s'arrête et attend son propriétaire, qui la ramasse et la rend froidement au fugitif désappointé, en l'engageant à prendre les moyens de la mieux conserver.

Cette folie est, selon moi, trop prolongée. Une saillie d'imagination ne peut être la donnée d'un roman dans les règles. La partie sentimentale et pathétique de *Schlemihl* ne touche point le lecteur, qui ne peut prendre au sérieux un malheur aussi extraordinaire. La conception frappe par ce qu'elle a d'inattendu et de nouveau; la fantaisie consent en souriant à s'y prêter pendant quelques minutes; mais bientôt la raison reprend ses droits. Il faut une certaine logique, une certaine conséquence, même dans le merveilleux; il faut de la vraisemblance jusque dans l'impossible, l'Arioste et les *Mille et une nuits* en font foi; et véritablement le malheur de n'avoir pas d'ombre peut paraître à beaucoup de gens compensé par le bonheur d'être démesurément riche. On ne peut admettre que Schlemihl n'ait d'autre ressource contre ce malheur que les bottes de sept lieues qui ne terminent pas très-heureusement son histoire, et l'on se demande si, avec le sac de Fortunatus, il n'aurait pas trouvé des serviteurs respectueux, de la considération et d'excellents partis.

Y a-t-il une idée sous ce récit bizarre? Sans faire comme Schlemihl, et courir après une ombre, il me semble qu'on peut supposer à l'auteur l'intention d'exprimer cette vérité, que, dans la société telle qu'elle est, la vertu, le mérite, la fortune même, ne sont pas tout. On a beau être riche, on a besoin encore de quelque chose pour être un personnage dans le monde; il faut un je ne sais quoi, une ombre légère désignée par ces mots vagues, mais qui ont un sens : spécialité, notabilité, position. Pour compter dans la société de nos jours, où l'on n'est plus classé par le rang, il faut porter un nom connu, ou avoir fait un livre, ou avoir un talent; il faut la mode ou une célébrité, une notoriété, et, comme on dit, une distinction quelconque. C'est là l'ombre dont on ne sau-

rait se passer, pour laquelle le diable nous tente parfois de vendre notre âme, et sans laquelle on ne réussit à rien. L'auteur de *Pierre Schlemihl* a raison de conclure que, lorsqu'on n'a pas d'ombre, il ne faut pas aller au soleil.

Pierre Schlemihl devint promptement populaire. Chamisso jouissait naïvement de son succès ; il aimait à voir les enfants courir après une ombre ; il n'était pas insensible au plaisir de retrouver son héros à Copenhague, à Pétersbourg et jusqu'au cap de Bonne-Espérance, d'apprendre qu'on avait fait en un an trois éditions de *Pierre Schlemihl* à Londres et une à Boston, qu'on l'avait cité en plein parlement. Hoffmann introduisit l'homme sans ombre dans une de ses fantastiques nouvelles. Une traduction française, à laquelle Chamisso avait mis la main, parut en 1821, mais après avoir subi, de la part de l'éditeur, des mutilations et des changements qui la rendaient presque méconnaissable aux regards paternels [1].

Revenons à la vie de Chamisso. Il passa la fin de 1813 et le commencement de 1814 occupé d'histoire naturelle, suivant des cours de minéralogie, aidant à classer les crustacés du muséum zoologique de Berlin, et s'exerçant à écrire et à parler le latin pour se préparer à passer sa thèse de docteur. Il voulut prendre part au voyage que le prince de Neuwied devait faire dans le Brésil, et qu'il a depuis exécuté ; mais ce projet manqua comme tant d'autres. A chaque entreprise avortée, Chamisso retombait dans une tristesse plus sombre, n'ayant pour se consoler que l'accroissement rapide de son herbier et le succès non moins rapide de *Pierre Schemihl*. Il arrivait au moment où l'on commence à sentir le poids des an-

[1] Une seconde édition, imprimée en 1838, se trouve chez Bossange.

nées, et où l'on se prend à dire comme lui : « Insensiblement nous vieillissons, *et le plus fort est fait.* »

Enfin cette carrière scientifique tant désirée allait s'ouvrir devant ses pas. Un jour, chez Hitzig, il lut par hasard dans un journal l'annonce d'un voyage de découvertes vers le pôle nord qui devait être entrepris sous les auspices du gouvernement russe. Chamisso s'écria en frappant du pied : « Je voudrais être avec ces Russes au pôle nord. — Parles-tu sérieusement? lui dit Hitzig. — Oui, sérieusement. » Et le 15 juillet 1815, Chamisso partait de Berlin pour un voyage de trois années.

Il a publié la relation de ce voyage ; elle fut lue avec intérêt par le public, fortune bien rare pour un voyage scientifique. Le prince royal de Prusse, dans une aimable lettre qu'il écrivit à Chamisso, lui exprima tout le plaisir qu'avait fait son voyage dans d'augustes soirées. C'est que l'inspiration vive et originale du poëte savait colorer les recherches du naturaliste. L'humeur individuelle de l'auteur donnait un tour piquant au récit toujours un peu monotone d'un voyage autour du monde, c'est-à-dire d'une longue et ennuyeuse navigation dans laquelle on touche à quelques points lointains du globe. Il y mêlait des peintures animées de la vie maritime, des anecdotes et des souvenirs.

« L'existence à bord d'un vaisseau, dit-il, est une existence d'un genre à part. Avez-vous lu dans Jean-Paul la biographie de deux frères jumeaux qui étaient attachés l'un à l'autre par les épaules? C'est quelque chose d'analogue, sinon de tout à fait semblable. La vie extérieure est uniforme et vide comme la plane étendue de l'Océan et le bleu du ciel, qui s'appuie sur les vagues. Rien à raconter, point d'événement, point de journal. Le repas lui-même, qui, sans varier jamais, revient deux fois partager chaque journée, est un ennui plus qu'un

plaisir. Il n'y a aucun moyen de se séparer, de s'éviter, d'expliquer un malentendu. Qu'un ami, au lieu du bonjour auquel nous sommes accoutumés, nous dise : *Comment vous portez-vous ?* l'on rumine sur cette nouveauté, et l'on s'enfonce dans un noir souci; car, pour mettre la conversation sur ce point, il n'y a pas de place sur le vaisseau. Chacun tour à tour se livre à la mélancolie. »

Un gracieux souvenir de la France attendait Chamisso au Kamtchatka. « Je vis, dit-il, pour la première fois un portrait que j'ai souvent retrouvé depuis sur des vaisseaux américains, et que leur commerce a répandu sur les côtes et dans les îles de l'océan Pacifique, le portrait de Mme Récamier, cette aimable amie de Mme de Staël, auprès de laquelle j'avais eu le bonheur de vivre longtemps. Il était peint sur verre par une main chinoise assez délicate. En regardant ce portrait, notre voyage me semblait une plaisante anecdote racontée parfois d'une manière un peu ennuyeuse, et rien de plus. »

En cherchant les traces de Dante à travers l'Italie, j'ai rencontré la même image reproduite par la main de Canova en souvenir de Béatrice; je la retrouve aujourd'hui sur les pas de Chamisso dans une peinture chinoise au Kamtchatka.

Les lettres de Chamisso, datées des latitudes les plus diverses, de Ténériffe, du Chili, de la Californie, de Manille, sont touchantes par la préoccupation constante de ses amitiés, qui le suit sous toutes les constellations du ciel.

La muse ne s'endormait pas en lui sur les mers. Au contraire, les grands spectacles de la nature, l'isolement habituel au milieu de l'Océan, le vide même et l'ennui des longues traversées, favorables à la méditation et aux rêveries, toute une vie entre les flots et le ciel, loin de la

terre, parmi les brumes, achevèrent de mûrir l'inspiration dans cette âme errante. Sur le détroit de Behring, Chamisso composait des vers qui semblent se balancer tristement comme des vagues: « La vie, la mort, m'ont dépouillé, mes années se détachent de moi et tombent; ma tête s'incline plus profondément; marchant comme en rêve, je pose mon bâton toujours plus loin, et je m'avance chancelant, plus las que beaucoup ne le croient, je m'avance vers mon but, mon tombeau. »

L'Odyssée du poëte est terminée. Revenu en 1818, il commença à recueillir en 1819 le fruit de ses longues études et de son long voyage. Il fut nommé docteur honoraire près l'université de Berlin, membre de la *Société des curieux de la nature*, et custode du Jardin Botanique. Enfin sa situation se fixait; il pouvait réaliser le projet qu'il formait depuis longtemps, celui de se marier, d'avoir des enfants, une famille. Chamisso parle souvent de ce désir dans ses lettres; il citait volontiers ce vers de Gœthe :

Weiter bringt es kein Mensch, stellt er sich wie auch er will.

Nul homme, comme qu'il s'y prenne, ne saurait aller au delà.

La mélancolie de Chamisso s'évanouit comme par enchantement au contact de son bonheur. La poésie, qui lui avait inspiré de si sombres accents au temps de sa vie solitaire et voyageuse, ne lui suggérait plus que des chants d'amour et l'expression lyrique d'une joie tantôt recueillie, tantôt éperdue.

Tandis qu'il faisait des vers pour sa jeune femme et qu'il mettait en ordre les herbiers du muséum de Berlin, Chamisso ne se souvenait probablement guère de sa qualité d'émigré français. La loi d'indemnité vint la lui rappeler assez agréablement. Il s'agissait d'une somme

de 100,000 francs à réclamer. Il fit le voyage de Paris, où il fut très-bien accueilli de nos savants, et où il fut doublement heureux, en sa qualité d'Allemand et en sa qualité de Français, de voir *Marie Stuart* applaudie sur nôtre scène. Bien qu'intéressé à la loi du milliard pour les émigrés, Chamisso sympathisait vivement avec l'opposition constitutionnelle d'alors. Il écrit à sa femme avec une sorte de triomphe : « Dis à Hitzig que j'ai assisté au convoi du général Foy, cette grande solennité de deuil national, et que j'ai entendu parler près de son tombeau quelques-uns des plus célèbres orateurs ; dis-lui que j'ai assisté également au procès et à l'acquittement du *Constitutionnel* ; dis-lui que j'ai passé toute une matinée chez Auguste de Staël entre lui et le général Lafayette. » Cette préoccupation de la France, qui ne cessera point chez Chamisso, comme le prouvent ses lettres jusqu'à la fin et le recueil de ses poésies, pouvait appartenir autant à l'Allemand qu'au Français. Le vif intérêt que l'Allemagne prenait sous la restauration à nos discussions politiques m'a frappé alors au delà de ce que je puis dire. Ce n'est pas parce qu'il était né à Boncourt que Chamisso assistait avec tant d'émotion au procès du *Constitutionnel* et à l'enterrement du général Foy, c'est parce qu'il venait de Berlin.

Du reste, il n'était pas absorbé dans les grands spectacles que Paris lui présentait au point de perdre de vue un seul détail de son intérieur, car il écrivait aussi à sa femme : « N'oublie pas d'arroser les rosiers; n'oublie pas de faire lire les enfants; *n'oublie pas de répandre sur ma fenêtre la pâture pour les moineaux*; n'oublie pas de soigner les plantes que j'ai plantées. » Le contraste de ces lignes avec celles que j'ai empruntées plus haut à la même correspondance achève de dessiner la figure de Chamisso, analogue à celle de plus d'un Allemand de nos jours : un

sentiment exalté des tendances nouvelles et une fidélité touchante aux naïves habitudes de la vie patriarcale des anciens jours. Les journaux français et la tribune française écoutés de loin au sein d'un ménage semblable à ceux que dépeint Auguste Lafontaine, ou mieux encore l'épopée domestique de *Louise*, voilà ce qu'on trouve à chaque pas en Allemagne. Heureux pays, où la politique a encore toute la candeur et toute l'innocence d'un premier amour [1] !

Ce fut après son retour de France que je vis à Berlin Chamisso, en 1827, et que je ressentis pour cet homme excellent et remarquablement doué un attrait de cœur qui ne s'est jamais effacé depuis. Le naturaliste estimé commençait à avoir quelque réputation comme poëte. Les pièces de vers que Chamisso avait composées jusqu'à cette époque, sous l'empire de ses diverses impressions et de ses diverses fortunes, parurent en 1827, réunies à une seconde édition de *Pierre Schlemihl*, et, en 1828, Chamisso écrivait en confidence à un ami : « Je crois presque que je suis un des poëtes de l'Allemagne. » L'année suivante, il dirigea, contre certaines tendances exaltées du moment, cinq sonnets intitulés *les Apostoliques*; il publia aussi son beau poëme, *Salas y Gommez*, empreint d'un vif souvenir des îles lointaines de l'océan Pacifique. Il s'y montra supérieur dans l'art de manier la terzine dantesque. Dès ce moment fut fondée sa double réputation d'écrivain éminent en prose et en vers, dans une langue qui n'était point sa langue maternelle : exemple presque unique dans l'histoire des lettres.

Chamisso a laissé deux volumes de poésies détachées. Il est très-difficile de donner une idée du mérite qui leur est propre. Le sujet est en général assez peu de chose.

[1] Vingt ans ont bien changé les choses. 1849.

C'est presque toujours un fait sans importance, un incident fugitif de la vie de l'auteur, ou un récit qui l'a frappé, quelquefois un événement du jour; mais, sur ce fond sans étendue et sans nouveauté, il déploie souvent une rare énergie et une remarquable originalité de pinceau. Sa touche est franche, vigoureuse, son vers incisif et bien frappé. Il a su faire vibrer la corde nationale dans les âmes allemandes; et, après Uhland, il n'est peut-être pas de poëte en Allemagne dont les œuvres soient plus fréquemment données en cadeaux, surtout par les fiancés à leurs fiancées. Entre les nombreuses pièces de vers de Chamisso que je pourrais citer, je choisirai celle qui, selon moi, est son chef-d'œuvre, *le Château de Boncourt;* on se souvient que c'est le nom du manoir où il était né :

« Je me suis reporté en rêve aux jours de mon enfance, et j'ai secoué ma tête grisonnante. Que me voulez-vous, images que je croyais dès longtemps oubliées?

« S'élevant du sein des bois touffus, un château reluit au soleil. Je connais les tours, les créneaux, les ponts de pierre, le portail.

« Les lions des armoiries semblent me regarder avec tendresse. Je salue ces vieux amis, et je m'avance dans la cour féodale.

« Là, le sphinx est couché près de la fontaine; là, le figuier verdoie. Là-bas, derrière ces fenêtres, j'ai songé mon premier songe!

« Je m'avance vers la chapelle du château; je cherche le tombeau de l'aïeul. C'est ici. Ici la vieille armure est suspendue au pilier.

« Mes yeux, qui se voilent, ne lisent plus les lettres de

l'épitaphe, quoiqu'une vive lumière brille à travers les vitraux coloriés.

« Ainsi, ô château de mes pères, tu es demeuré debout dans ma mémoire fidèle, et cependant tu as disparu de la terre; la charrue passe sur toi.

« Sois fertile, sol bien-aimé, je te bénis avec émotion et avec tendresse; et soit deux fois béni celui qui aujourd'hui fait passer la charrue sur toi! »

Cette pièce, d'une exécution admirable dans l'original, cette pièce restera. Il fallait, pour la faire, la destinée et l'âme de Chamisso; il fallait l'amour ardent du bonheur des hommes de notre temps dans un cœur qui battait encore aux souvenirs d'autrefois. Les premières stances expriment avec une singulière vigueur toute la poésie féodale des vieux âges, et, dans la dernière, on entend comme un cri sublime et pénétrant d'humanité qui touche jusqu'aux larmes.

Je laisse Chamisso se caractériser lui-même comme poëte dans quelques lignes manuscrites que je dois à l'obligeance de sa famille :

« C'est toujours parmi nous, dans le fond de nos cœurs, dans notre histoire, dans notre société telle qu'elle est, que je cherche et trouve la poésie...

« J'ai quelquefois puisé dans de vieux contes populaires, des légendes ou des traditions. Ces sources purement humaines appartiennent à tous les âges; *la Matrone d'Éphèse* et *Abdallah* nous appartiennent aussi bien qu'aux Latins et aux Orientaux. C'est toujours l'homme que je mets en scène, les secrets du cœur que je cherche à dévoiler, et si je dois à mes voyages d'avoir su peindre avec vérité quelques scènes de la nature, le paysage ne fut jamais que le fond du tableau. »

Chamisso avait rapporté de Paris une grande confiance dans le triomphe de la liberté. Chamisso fut toujours un libéral, mais un libéral modéré, comme il le dit positivement : « Depuis que je me suis connu, j'ai été whig. » Il était plein de foi dans l'avenir. Son refrain éternel, avec son ami Delafoye, un peu plus pressé que lui, était : Patience ! patience ! tout viendra en son temps ; le monde continue à marcher d'Orient en Occident ; il tourne insensiblement et ne se laissera pas *visser* en arrière. — Il était sans cesse occupé de l'avenir du monde, et regardait souvent vers l'Amérique.

Les journées de juillet produisirent sur lui, comme sur toute l'Allemagne et sur toute l'Europe, ce qu'on pourrait appeler la stupeur de l'enthousiasme. Le 3 août 1830, Chamisso entra chez son ami Hitzig, tenant à la main le journal qui contenait les miraculeuses nouvelles. Il avait traversé les rues, remplies de monde ce jour-là, qui est celui de la fête du roi, dans un négligé plus grand encore qu'à l'ordinaire, en pantoufles, sans chapeau. Il était ivre de joie et d'orgueil ; il se rappelait en ce moment qu'il était né Français, et il triomphait. Quelque temps après, ayant vu près d'Hambourg le pavillon tricolore, il poussa un cri de joie. Confondant ses deux patries dans la généreuse illusion de ses espérances, il voyait déjà la Prusse, alliée de la France, grandir en Allemagne par suite de cette révolution, dont le caractère humain le transportait. Du reste, il jugea avec un bon sens qui ne le quitte jamais lorsqu'il parle des affaires de la France, les difficultés de la nouvelle situation. Dès le 18 août, il écrivait à son ami Delafoye une lettre remarquable et à quelques égards prophétique.

Ce moment marque dans la carrière de Chamisso le point culminant au delà duquel il n'y a plus qu'à descendre. Quand on a triomphé des obstacles et des tra-

verses de la vie, quand on a obtenu la position qu'on ambitionnait, quand la gloire vous arrive, quand on a une femme et des enfants, des amis qui vous chérissent, on serait heureux... mais alors il faut mourir !

Depuis la grippe qui régna à Berlin en 1831, la santé de Chamisso fut sensiblement altérée; il devint sujet à une toux fréquente, résultat d'une maladie de poitrine qui devait le conduire au tombeau.

Sa considération s'accroissait toujours. En 1835, il fut nommé membre de l'académie des sciences de Berlin, sur la proposition de M. de Humboldt, dont le glorieux dévouement aux sciences est égalé par le vif intérêt qu'il porte à tous ceux qui les cultivent. Les succès du poëte allaient de pair avec ceux du naturaliste. Ce fut alors que le prince royal de Prusse écrivit une lettre affectueuse à Chamisso, pour le remercier de ses œuvres, qu'il venait de publier en quatre volumes, et qui furent accueillies du public avec une bienveillance empressée. Mais les faveurs du public, des princes et des académies arrivaient un peu tard; celui qui en était l'objet n'était pas destiné à en jouir longtemps.

La femme de Chamisso, qui était tombée malade vers le même temps que lui, mourut. Une sœur de la défunte se chargea, à sa place, des soins de la famille, et sert encore de mère à sept enfants aujourd'hui doublement orphelins. Dans les quinze mois qui s'écoulèrent entre la perte de sa femme et sa propre mort, Chamisso ne ralentit nullement son activité scientifique et littéraire. Il travaillait en même temps à deux ouvrages bien différents, et qui montrent quelle fut jusqu'au bout la variété de son talent et de son intelligence. Il publiait une grammaire de la langue hovaï, parlée dans quelques îles de la mer du Sud, et, en société avec M. de Gaudy, il traduisait, ou plutôt, comme il l'a dit lui-même, il *germani-*

sait les chansons de Béranger [1]. La tâche était difficile. S'il est un poëte national par le génie autant que par les sentiments qu'il exprime, c'est Béranger, et je ne puis accorder à son traducteur que, dans beaucoup de ses peintures de mœurs, il se rapproche du génie allemand plus qu'aucun de nos compatriotes. C'est une louange à laquelle Béranger sans doute n'a jamais prétendu.

La difficulté de l'entreprise tentée par Chamisso et son ami se trahit surtout dans les pièces d'un caractère gai et folâtre. Les habitudes de la langue et de la poésie allemande vont mal à l'enjouement de l'auteur original. Dans la chansonnette intitulée *la Grand'Mère*, à côté de ce refrain :

Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite
Et le temps perdu !

M. de Gaudy a placé trois vers allemands que je traduis à mon tour plus fidèlement qu'ils ne l'ont été eux-mêmes du français :

« Je comptais quinze ans à peine lorsque dans mon cœur timide s'éleva le premier songe de l'amour. »

Chamisso ne *germanise* pas à ce point son auteur. Cependant il cède encore trop souvent à l'influence du langage poétique allemand; par exemple, quand il traduit ainsi le second vers du premier couplet *à mon vieil habit* :

Nicht wahr, mitsammen wandern wir an grab?

N'est-il pas vrai, nous cheminons ensemble au tombeau?

[1] Wir haben unsern author oft mehr verdeutscht als übersetzt, préf., page 12.

Il y a ici une solennité lugubre peu en harmonie avec le sujet et le ton général du morceau. Mais tout à coup je me souviens que les traductions dont je parle occupèrent les dernières années de Chamisso, ces années douloureuses, et je crois surprendre l'expression d'un triste pressentiment dans l'accent sérieux de ce vers mélancolique. Alors je me reproche cette critique légère, et je ne vois plus que le tombeau vers lequel il se sentait alors marcher, et dans lequel aujourd'hui il est descendu. Du reste, Chamisso choisit en général, pour sa part dans l'œuvre commune, la traduction des morceaux qui convenaient le mieux au tour de son imagination : *le Juif errant, le Pauvre Jacques, la Femme du Braconnier,* et il parvint souvent à reproduire par son vers ferme et serré l'énergique et vive concision de l'original.

Chamisso conserva jusqu'à la fin de sa vie toute la chaleur d'âme et d'enthousiasme dont la nature l'avait doué. Peu de temps avant sa mort, il fit le voyage de Leipzig, pour parcourir la première station du chemin de fer de Dresde. Il était transporté d'admiration; il appelait la machine à vapeur les *ailes du temps*, ou bien *un animal à sang chaud sans yeux.*

L'année suivante, il ne se sentit plus en état de remplir ses fonctions au jardin des plantes; il avait continué à s'y rendre pendant tout le terrible hiver de 1838, bien que sa maladie se fût par là considérablement aggravée. Une retraite égale à la totalité de ses appointements lui fut accordée dans les termes les plus honorables et les plus flatteurs; mais il avait trop attendu pour prendre un repos nécessaire, il devait payer son zèle de sa vie, et être le martyr du devoir. Le 9 août 1839, il se coucha plus malade qu'il n'avait été depuis longtemps; la fièvre se déclara bientôt, puis une sorte de délire, dans lequel il parlait diverses langues, et particulièrement la langue

hovaï. La nuit qui précéda sa mort, il parla constamment français, ce qui ne lui arrivait que rarement. Les réminiscences du berceau se ranimèrent en présence de la tombe. Il cessa de vivre le 21 août 1839. Je terminerai par un détail attendrissant cette courte notice, dans laquelle j'ai eu pour but autant de faire aimer l'homme que de faire admirer l'écrivain [1]. Peu de temps avant sa mort, il composa, pour une vieille blanchisseuse aveugle, deux pièces de vers qui eurent le plus grand succès. Données par l'auteur aux enfants de cette femme et achetées avec empressement, elles assurèrent l'existence de sa malheureuse famille. On y lisait :

« Elle a épargné pour acheter du lin, elle a veillé durant les nuits et filé le lin, le tisserand en a fait de la toile, elle a pris les ciseaux et l'aiguille, de sa propre main elle a cousu son linceul sans tache comme elle.

« Son linceul lui est cher, elle le garde avec soin, c'est l'unique trésor qu'elle ait au monde; elle s'en revêt le dimanche pour aller entendre la parole de Dieu; au retour, elle le serre précieusement jusqu'à ce qu'on vienne la chercher pour l'ensevelir.

[1] Il ne m'appartient pas de juger Chamisso comme naturaliste. Les botanistes les plus distingués de l'Allemagne et de la France appréciaient son savoir en ce genre; il en a donné des preuves dans un mémoire sur le *potamogeton.* Il a publié en latin un travail zoologique auquel il attachait de l'importance, sur quelques *animaux de la classe des vers selon Linnée,* et un traité sur les plantes nuisibles et usuelles qui croissent dans le nord de l'Allemagne; enfin, les soins assidus qu'il a donnés au jardin des plantes de Berlin et les trésors dont il a libéralement enrichi, sans en rien dire, les herbiers confiés à ses soins, sont des titres qui ont mérité à Chamisso la reconnaissance de sa patrie adoptive. Mais ce genre de détails ne saurait trouver place ici; je renvoie à l'appréciation des mérites de Chamisso comme botaniste par Schlechtendal; *Linnæa*, année 1839, v. XIII, 1er cahier.

« Moi, au déclin de mes jours, puissé-je, comme cette pauvre femme, avoir rempli tous mes devoirs, avoir vécu comme elle, et pouvoir trouver la même joie dans mon linceul ! »

Pieuses et graves paroles auxquelles je me garderai d'ajouter aucune réflexion. Il n'en est point qui n'affaiblît l'effet de cette prière de l'homme de talent demandant à Dieu, après une vie tourmentée, de mourir comme la vieille indigente à laquelle il donnait la touchante aumône de ses vers. Puisse Dieu avoir exaucé le vœu du poëte, et avoir envoyé les joies du linceul à celui qui avait eu si peu de joies sur la terre !

LITTÉRATURES SLAVES

BOHÊME

LITTÉRATURES SLAVES,

BOHÊME.

I.

HISTOIRE NATIONALE.

C'est une chose remarquable que la Bohême au milieu de l'Allemagne, que cette population slave subsistant au sein des populations germaniques. Il faut qu'il y ait eu dans ce peuple une grande énergie de vitalité nationale, pour qu'il n'ait pas été absorbé par la civilisation étrangère qui le presse de toutes parts, et qui; dans presque tout le reste de l'Allemagne, a triomphé. Le Mecklenbourg, la Poméranie, le Brandebourg, la Silésie, une partie de la Saxe, ont été possédés par des peuples slaves; des Slaves ont fondé et nommé Dresde et Berlin. Mais ces pays sont tous devenus allemands : il n'est resté de traces de l'ancienne langue que dans les noms de lieux; les souvenirs nationaux ont péri avec la langue. En Bohême, au contraire, la langue est restée; tous les gens lettrés la savent; souvent les gens du peuple n'en

savent pas d'autres ; même à Prague, dans une grande ville au cœur de l'Allemagne, sur le chemin de Dresde à Vienne, on est tout étonné de rencontrer dans les rues des gens dont on se ferait mieux entendre en russe qu'en allemand ; et, si on ne sait demander son chemin qu'en cette langue, on risque de ne pas le trouver sans peine. La Bohême a produit une littérature écrite, dont l'histoire forme un ouvrage considérable, une poésie populaire dont la richesse se renouvelle incessamment. Il y a à l'Université de Prague, un cours de littérature indigène qui se fait dans l'idiome du pays ; une fois par semaine, on donne sur le théâtre de cette ville une représentation en langue bohême. Cette langue a été l'objet de persécutions bien opposées : tantôt c'étaient les jésuites qui allaient dans les villages, brûlant à cause d'elle les livres nationaux ; tantôt c'était Joseph II, qui, par un désir tyrannique de civilisation mal entendue, en proscrivait impitoyablement l'usage. Maintenant le gouvernement, plus sage sur ce point, en exige la connaissance des employés de l'administration et de la justice. Les savants et les littérateurs, par un louable sentiment de patriotisme, s'appliquent à en conserver les monuments. A la tête des travaux entrepris dans ce but, il faut compter ceux de la *Société du Muséum national*. Le 1er janvier 1827, elle a commencé la publication de deux journaux littéraires : l'un, en langue bohême, et paraissant tous les trois mois ; l'autre, en allemand, forme une publication mensuelle.

« La tendance de ces journaux, disent les rédacteurs, doit être une tendance toute patriotique ; tout ce qui peut intéresser les Bohêmes, comme Bohêmes, doit s'y trouver exprimé avec liberté et sagesse. Cette feuille, s'il est possible, doit être une feuille vraiment nationale. » Le *Journal de la Société du Muséum national* contient donc ;

1° des recherches sur l'histoire de la Bohême, des publications, des discussions de tous les genres de monuments concernant cette histoire ; 2° des observations sur l'histoire naturelle du pays; 3° des échantillons de poésies nationales. Nous dirons d'abord un mot de la partie historique de ce recueil : les poésies nationales de la Bohême viendront ensuite.

On remarque dans les premiers numéros de ce recueil plusieurs morceaux traduits de l'ancienne langue bohême, et qui éclaircissent quelques points des annales du pays, entre autres l'*Abrégé d'une Chronique contemporaine du siége de Prague, par les Suédois, en* 1648, où les événements de ce siége mémorable sont racontés, heure par heure, par un témoin oculaire. Un morceau fort curieux est l'extrait du *Journal de voyage des envoyés de Georges, roi de Bohême, à Louis XI*. Ce Georges avait eu la pensée, fort extraordinaire pour son temps, d'une espèce de haut tribunal, formé par les différents monarques de l'Europe, devant lequel chacun d'eux pourrait porter sa plainte, soit contre les agressions des autres souverains, soit contre les prétentions de ses propres sujets, et, ce qui me semble surtout avoir occupé Georges, contre celles de l'Église. Il voulait que Louis XI se mît à la tête de cette confédération. Le récit naïf des bons envoyés bohêmes montre au lecteur, beaucoup plus clairement qu'ils ne l'ont vu eux-mêmes, l'âme tortueuse de Louis XI. Après les avoir tracassés quelque temps, il finit par les éconduire en homme dont la politique ne tendait pas précisément à établir la paix entre les puissances de l'Europe. La peinture des dangers et des obstacles à travers lesquels ils exécutent ce voyage maintenant si facile, retrace vivement l'état de la civilisation à cette époque. Les guets-apens auxquels ils échappent à grand'peine, l'hospitalité un peu chanceuse de laquelle ils dépendent; la manière

dont ils sont parfois rançonnés et la naïve humeur qu'ils en témoignent, font voir comme on respectait alors le droit des gens et le caractère sacré d'ambassadeur :

« Le mercredi après Sainte-Sophie (le 16 mai), à la treizième heure (l'heure italienne), nous partîmes de Prague, et par Beraun et Tilsen nous fûmes gagner Tachau, où nous passâmes le jour de Pâques chez le sire de Buriau. Les moines de Valdsassen nous reçurent avec beaucoup d'hospitalité. Un demi-mille avant le couvent, nous rencontrâmes un gros de croisés allemands qui s'en allaient guerroyer contre les Turcs *païens*. A Wunsiedel, ville du margrave de Brandebourg, on nous regarda de travers ; on y garde les balles d'arquebuse que les Bohêmes ont autrefois jetées dans la ville (dans la guerre des Hussites), et qui sont suspendues à des chaînes dans l'église comme des reliques. Sur notre route de là à Baireuth, nous déjeunâmes à Fars, où un prêtre nous vendit le vin, la bière, le pain, le foin à la livre et fort cher; de sorte qu'il nous fallut payer deux ducats de Hongrie. Notre septième couchée fut à Graefenberg, petite ville démantelée, que deux bourgeois de Nuremberg tiennent en fief de la couronne de Bohême. A Nuremberg, on nous fit présent de douze brocs de vin de France, d'Italie, et autres ; on nous montra la ville et le château. Un prêtre traversait le marché avec le corps du seigneur, et personne ne le suivait ; dans la même rue chevauchait un homme qui voulait représenter saint Urbain, dont c'était la fête. Hommes et femmes le suivaient en foule avec un drapeau, et personne ne faisait attention au prêtre et ne ployait le genou ; mais on buvait à force dans les auberges. A Anspach, où le margrave de Brandebourg tenait sa cour, nous dînâmes à la table du prince. Le seigneur Kotska et Antonio (les autres envoyés) montèrent à cheval avec le margrave pour aller à la chasse. Il nous mena

aussi dans les appartements de sa femme, ce qu'il ne fait pas pour tout le monde. Le margrave nous donna une escorte pour nous conduire jusqu'à Stuttgard, chez le comte de Wurtemberg. Là, beaucoup de belles femmes et jeunes filles nous invitèrent à les visiter. D'autres vinrent avec des ceintures et des bourses qu'elles offraient de nous vendre, si bien que le sire de Bawer regrettait d'être marié. Nous obtînmes une escorte pour aller jusqu'à Pforzheim, d'où nous partîmes pour Baden, où nous arrivâmes le 3 juin. Le margrave nous envoya du vin et du gibier, et nous invita le jour suivant à sa table, où lui et la margrave, sœur de l'empereur (Frédéric IV), nous firent beaucoup d'honneurs. Nous nous baignâmes dans les eaux thermales, et nos compagnons dansèrent avec la princesse et ses filles, et au coup de l'*Ave Maria*, tous se mettaient à genoux, chacun avec sa danseuse.

« De là, avec notre escorte et une recommandation du margrave, nous allâmes à Strasbourg, où les fiers seigneurs de la ville (die *Stolzen Stadt-Herren*) nous souhaitèrent la bienvenue et s'informèrent de la santé de notre gracieux roi et seigneur; et ils dirent au sire Kotska que nous ne pouvions aller plus loin sans danger, soit que nous voulussions descendre le Rhin jusqu'à Cologne, soit que nous voulussions le remonter; et ils nous offrirent cinquante ou cent cavaliers, qui devaient nous escorter dans les passages périlleux. Ils nous donnèrent avis surtout du comte Jean d'Eresburg, qui, comme nous l'apprîmes depuis à Constance, nous guettait dans les montagnes. Mais, grâce à notre prudence, il ne put nous prendre. »

Enfin les envoyés atteignirent, le 22 juin, le roi à Saint-Pol. Il leur assigna une audience à Abbeville, où il devait se trouver, au plus tard, le mercredi 27.

« Il n'y fut que le 10 juillet, dit le même narrateur, et

il n'a jamais rien fait de ce qu'il nous avait annoncé, comme aussi sa promesse de nous expédier en six jours, qu'il n'a point tenue. » En attendant cette audience, la discussion s'était établie vivement entre les envoyés de Bohême et le chancelier du roi. Celui-ci disait : « que le roi de Bohême ne pouvait rien faire sans l'assentiment du pape et de l'empereur. » A quoi le sire Kotska répondit : « Certes nous prenons en considération ce qui est dû au Saint-Père et à la majesté impériale ; mais il est étonnant, ajoutait-il, qu'il vous soit désagréable à vous autres prélats que nous, laïques, nous fassions quelque chose de bon par nous-mêmes ; tout devrait se faire par votre pouvoir et votre influence, et vous, seigneurs spirituels, il faut que vous vous mêliez de toutes les choses temporelles ! »

Le roi reçut les ambassadeurs, parla de son attachement au roi de Bohême, puis suscita des lenteurs, les chicana sur les formes de leurs lettres de créance, sur le titre de duc de Luxembourg que prenait leur souverain, et enfin, après avoir été encore quelque temps promenés d'un lieu à un autre, ils retournèrent chez eux sans avoir rien obtenu.

La traduction et la publication de cette pièce est due, ainsi qu'un grand morceau d'histoire sur le grand interrègne de Bohême (de 1439 à 1453), qui mériterait d'être traduit dans son entier, à M. F. Palacky, jeune homme plein de talent, qui se voue avec un grand zèle à la recherche et à l'examen des sources d'où peut sortir une histoire de Bohême : il voit dans cette histoire une lutte continuelle des Bohêmes pour conserver au milieu des populations étrangères qui les environnent, leur individualité nationale (Bœhmischthum). Selon lui, la question pour la race bohême dans la guerre des Hussites, dans les guerres de la réformation, était une question d'exis-

tence. L'histoire politique de la Bohême présente aussi plusieurs particularités remarquables, comme l'importance très-ancienne du tiers état. Là, la féodalité semble n'avoir jamais été oppressive. Si haut qu'on remonte, on trouve les bourgeois des villes formant un ordre indépendant et représenté. A aucune époque, au contraire, le clergé ne forme un ordre distinct et les évêques ne jouissent d'aucun droit politique. Au commencement du XVIe siècle (c'est toujours M. Palacky qui parle), les quatre onzièmes des terres sont dans des mains non aristocratiques. Enfin, les souvenirs de la guerre de trente ans sont vivants à Prague : on montre encore aujourd'hui dans la cathédrale un boulet que les Suédois y ont lancé, et de la ville on aperçoit la *montagne blanche* (Weissenberg), où était le camp de Wallenstein.

Il suffit d'avoir vu Prague avec son immense enceinte, trop vaste pour sa population d'aujourd'hui, ses larges rues bordées de palais, ses vieilles églises, les deux villes qui la composent, et qui plusieurs fois se sont fait la guerre au moyen âge, pour comprendre qu'il y a eu là un passé mémorable. En regardant, des hauteurs qui la dominent, cette double cité, cette foule de dômes qui lui donnent quelque chose de l'aspect majestueux et monumental de Rome, ce beau pont couvert de statues, jeté sur un fleuve sauvage, tout cet appareil d'une grandeur déchue dont les traces sont partout, on ne peut se défendre de partager l'intérêt qui attache les savants bohêmes à leurs souvenirs nationaux et anime leur érudition d'un zèle patriotique. La lecture de quelques vieux chants indigènes qu'ils ont publiés justifie encore mieux cet intérêt.

II.

POÉSIES NATIONALES.

Le caractère propre aux nations slaves les distingue d'une manière frappante de toutes les autres. Intermédiaire en quelque sorte entre les peuples du Midi et les peuples du Nord, cette race semble tenir aux uns par le climat, aux autres par les dispositions naturelles et le tempérament. Les Slaves n'ont rien de ce flegme septentrional qu'on retrouve à différents degrés chez toutes les nations scandinaves et germaniques ; elles ont aussi en général plus de finesse et peut-être moins de candeur. Un sang plus vif, plus chaud, plus léger, coule dans leurs veines. Ce sont véritablement des méridionaux égarés au Nord. Rien n'est plus délié et plus brillant qu'un Polonais, et ceux qui ont été à Moskow assurent que la population y est presque aussi animée, et qu'il s'y fait presque autant de bruit dans les rues qu'à Naples. Il n'y a pas trop longtemps qu'on a commencé à s'occuper sérieusement des langues et des littératures slaves. Ces belles langues, dont la parenté avec le sanscrit est maintenant reconnue, paraissent se rapprocher à quelques égards, plus même que le grec, de ce magnifique idiome. Si l'abondance de leurs formes les recommande à l'attention du philologue, elles ne sont pas

moins dignes, sous le rapport littéraire, d'exciter vivement l'attention de ceux qui se plaisent à l'étude des poésies populaires. En effet, chaque branche de la famille des langues slaves est riche en poésies de ce genre. Les plus connues jusqu'ici, et à ce qu'il paraît les plus belles de toutes, sont les *Chants serbes*. Les Russes possèdent aussi de fort anciennes poésies nationales, dont quelques-unes remontent, dit-on, jusqu'au temps des grandes invasions des Barbares; et chaque jour il s'en compose de fort belles, témoin le fameux chant de milice (*Landwherlied*). A Prague, centre intéressant de la culture slave, on a publié récemment des collections de chants populaires polonais, moraviens, slovaques. Il y a aussi, sans compter la *Gusla*, des recueils de chants illyriques. Dans toutes ces poésies slaves, aussi bien dans celles qui sont nées sous une latitude plus boréale que dans celles qui ont vu le jour sous un ciel plus doux, on retrouve le même caractère de vivacité, de chaleur, de passion, souvent une hardiesse et une imagination tout orientale, pareille à celle qu'on rencontre çà et là dans es chants de la Grèce moderne qu'a fait connaître le travail si accompli de M. Fauriel.

La Bohême a aussi ses chants populaires. Pour en recueillir un grand nombre, il suffirait de se promener pendant l'été dans les rues de Prague, où les gens de la campagne les chantent dès l'aube du jour. L'instinct musical, universellement répandu parmi les Bohêmes, y perpétue et y renouvelle sans cesse la poésie populaire. Mais, si nous en croyons le témoignage d'un savant du pays qui semble du reste zélé pour sa gloire (*Ant. Müller Monatschrift der ges. des vat. mus.*, 1827, *Aug.*, p. 72), cette poésie n'est pas aujourd'hui ce qu'elle fut en Bohême, ce qu'elle est encore chez d'autres peuples slaves; le moment de sa fleur est passé. Heureusement

un monument plus ancien permet de juger de ce qu'elle a été autrefois. M. le bibliothécaire Hanka a publié en 1819[1] une collection de poëmes dans l'ancienne langue bohême, assez différente, à ce qu'il paraît, de la langue actuelle. Cette publication du texte original est accompagnée d'une traduction en langue bohême moderne et d'une version allemande, qui me permettra de faire connaître quelque chose de ces poésies aux lecteurs français. Le fragment du manuscrit qui les contenait a été trouvé dans le couvent de Kœniginhof, sous un amas de vieux papiers. Sa date paraît tomber entre 1290 et 1310, mais la plupart des morceaux qu'il renferme sont évidemment plus anciens. Il en est un, entre autres, le plus remarquable de tous, qui remonte certainement à un temps païen. Le sujet est la résistance des héros bohêmes à des conquérants chrétiens, probablement à des Francs. Ce chant a un caractère sauvage et fier : on y sent un emportement de haine et de valeur qui va bien à une pareille époque. Les autres offrent le même caractère ; seulement il est moins prononcé. Un échantillon de ce poëme servira donc à donner une idée de tous. Je vais en extraire les parties les plus saillantes.

« Ici commence le récit d'un grand combat :

« Au-dessus d'un bois noir s'élève un rocher ; sur le rocher monte le fort Zaboj. Il regarde le pays autour de lui de tous côtés ; et, à l'aspect du pays, il est rempli de douleur. Il soupire comme si des colombes pleuraient. Longtemps il demeure assis, abîmé dans sa douleur ; ensuite il s'élance comme un cerf, il descend à travers la forêt vaste et solitaire ; se hâtant, il va d'un homme à

[1] Une autre édition a paru en 1829.

un autre; dans toute l'étendue du pays, il va trouver chaque brave, lui dit secrètement de courtes paroles, s'incline en passant devant les dieux, et va chercher un autre brave. Il s'écoule un jour; le second se passe aussi, et, comme dans la nuit du troisième la lune se lève, les hommes se rassemblent ici dans le bois, et vers eux vient Zaboj, et il les conduit dans une vallée, dans une vallée profonde, au sein de la grande forêt. Au-dessous, bien au-dessous d'eux, se place Zaboj; il prend son varito plaintif: « Hommes au cœur de frère, hommes « aux regards étincelants, écoutez, je vous chante des « profondeurs de la vallée un chant qui me vient du « cœur, oui, du profond de mon cœur, que le chagrin « consume.

« Le père est allé vers ses pères; il a laissé à la maison « ses enfants et aussi sa bien-aimée, et à personne il n'a « dit : Frère, parle-leur, dis-leur des paroles pater- « nelles. Et voici qu'un étranger est entré avec violence « dans notre pays, et il commande ici dans une langue « étrangère; et ce que l'on fait depuis le matin jusqu'au « soir, dans l'étranger, il faut que nos femmes, nos en- « fants le fassent ici. Il faut que nous n'ayons qu'une « compagne dans tout le cours de notre vie. Depuis « Wesna jusqu'à Morana[1], ils chassent les éperviers des « bois sacrés; et, s'il y a des dieux dans les terres étran- « gères, c'est devant eux que nous devons nous in- « cliner, à eux que nous devons porter les offrandes. « Nous ne pouvons plus nous frapper le front devant « nos dieux, ni le soir leur porter de la nourriture. « Là où le père a porté aux dieux de la nourriture, « où il est allé entonner les anciens cantiques, ils ont

[1] La vie terrestre est sous la garde de deux divinités : Wesna (le printemps), et Morana (la mort).

« abattu tous les arbres, ils ont mis tous nos dieux en « débris.

« — Ah! Zaboj! oui, c'est du cœur que vient ton « chant, et il arrive à notre cœur, au milieu de notre « poitrine, que le chagrin remplit. Comme Lumir qui, « par ses paroles et sa voix, savait émouvoir le Wys- « sehrad et tous les pays, ainsi toi tu émeus moi et tous « mes frères. Oui, les dieux aiment les bons chanteurs; « chante donc : la puissance t'a été donnée d'enflammer « les cœurs contre l'ennemi.

« Le regard de Zaboj rencontre le regard embrasé de colère que lance Slawoj, et il continue ainsi d'enflammer les cœurs : « Deux jeunes héros, dont la voix com- « mençait à être virile, allèrent à la forêt. Là, avec l'épée « et la hache, ils exercèrent leurs bras; puis ils ca- « chèrent leurs armes, et revinrent joyeux dans leur « maison. Et lorsque leur bras fut devenu assez robuste « et leur âme assez forte pour fondre sur l'ennemi, et « quand les autres frères eurent aussi grandi, tous « s'élancèrent sur l'ennemi, et leur colère ressembla à « l'orage du ciel, et le bonheur d'autrefois revint dans « le pays. »

« Tous alors se précipitent vers Zaboj, le pressent dans leurs bras vigoureux; ils placent les mains sur la poitrine les uns des autres, et prononcent beaucoup de sages paroles; et la nuit était avancée, le matin approchait : alors ils se dispersent, ils se cachent derrière les arbres, ils sortent du bois par tous les côtés. Il s'écoule un jour; le second se passe aussi, et après le troisième, quand la nuit était déjà sombre, Zaboj vint à la forêt. Derrière lui des troupes de combattants s'avancent à travers la forêt. Slawoj vient aussi, et derrière lui s'avancent à travers la forêt des troupes de combattants, tous pleins d'une ferme confiance en leur

chef, *tous* haïssant le roi[1] du fond de leur cœur, tous portant des armes aiguës, et les portant contre le roi.

« . . . .

« De l'innombrable armée de Ludiek[2], un bataillon nombreux s'élance sur Zaboj; et Zaboj, les yeux en feu, s'élance condre Ludiek. Comme si, s'arrachant de la forêt, un chêne combattait contre un chêne, Zaboj bondit au-devant de l'armée à la rencontre de Ludiek. Ludiek le frappe avec son épée, et fend trois peaux de son bouclier. Zaboj lui porte un coup de hache. Ludiek saute lestement de côté; la hache rencontre un arbre, il tombe sur l'armée, et trente guerriers vont rejoindre leurs pères.

« . . . .

« Zaboj alors prend sa hache d'armes; Ludiek saute de côté; Zaboj brandit haut sa hache et la lance à son ennemi, la hache vole et brise le bouclier; derrière le bouclier elle brise la poitrine de Ludiek. La pesanteur de la hache épouvante l'âme de Ludiek; la hache fait sortir cette âme du corps, et pénètre cinq brasses plus avant dans l'armée.

« . . . .

« Écoutez dans la forêt le hennissement des chevaux. « A cheval, à la poursuite de l'ennemi! partout, che- « vaux agiles, portez notre vengeance sur ses traces! » Et sur les chevaux agiles s'élance la foule des guerriers, et ils s'élancent rapidement à la chasse de l'ennemi. Les chevaux soufflent de fureur: plaines, montagnes, bois disparaissent; à droite, à gauche, tout fuit derrière eux. Voyez, là rugit un torrent impétueux; flot sur flot se précipite, et sur les bords rugit l'armée, qui chasse les

[1] On pense que le roi ennemi est Dagobert.

[2] Probablement Louis.

fuyards : tous s'élancent à travers le courant rapide. Beaucoup des étrangers périssent dans les flots : les flots portent à l'autre rive les guerriers amis. Un milan sauvage déploie ses ailes, et donne la chasse dans toute la plaine à une volée d'oiseaux : c'est l'armée de Zaboj qui se déploie, s'étend, et qui, dans tout le pays, s'élance à la poursuite des ennemis, les terrasse, les écrase, les foule sous l'ongle des chevaux ; furieuse, les poursuit la nuit, au clair de la lune, les poursuit au grand jour, quand le soleil est brûlant ; et ainsi toujours durant la nuit sombre, ainsi toujours quand le matin commence à poindre.

« Les vents rugissent dans le pays, dans le pays rugissent aussi les armées ; dans le pays à droite, à gauche, marchent les longues lignes de soldats ; ils marchent en avant avec des cris de triomphe. « Vois, frère, vois la « montagne grise où les dieux nous ont donné la vic- « toire : bien des âmes voltigent ici et là, d'un arbre à « l'autre, et devant elles s'épouvantent les oiseaux et les « bêtes fauves ; le hibou seul ne s'en effraye point. Allons « à la montagne enterrer nos morts, porter à nos dieux, « qui nous ont délivrés, de riches offrandes, entonner « les chants qu'ils aiment, et leur consacrer les armes « des ennemis que nous avons tués[1]. »

[1] Ce morceau a été écrit en 1828.

DISCOURS

SUR

L'ANCIENNE LITTÉRATURE SCANDINAVE

DISCOURS

SUR

L'ANCIENNE LITTÉRATURE SCANDINAVE.

Messieurs,

La bienveillante amitié de M. Fauriel m'a désigné pour le remplacer momentanément dans la chaire de littérature étrangère, création si importante et dont il s'est montré si digne. Vous n'attendez pas de moi, messieurs, cette profondeur de savoir, cette sûreté de critique, cette finesse d'exposition, qui caractérisent son enseignement; mais ce que vous êtes en droit d'exiger, c'est que celui qu'il a choisi s'efforce de ne pas être trop infidèle à ses exemples. Sur ces bancs, où j'ai été son auditeur assidu et où il me sera doux de m'asseoir de nouveau pour l'entendre, dans des communications journalières aussi instructives, plus précieuses peut-être que ses leçons, j'ai appris de lui à traiter sérieusement la science, à ne chercher dans les lettres qu'elles-mêmes, à ne point reculer devant de pénibles études, et à ne craindre que l'esprit de système, qui aspire à se passer d'elles. Ces principes seront les miens. Je tâcherai de tirer de mon sujet tout

l'intérêt qu'il renferme; mais je m'interdirai sévèrement de chercher à lui prêter un intérêt étranger; et, pour commencer dès ce moment l'application de la méthode que je fais vœu de suivre, laissant de côté tout préambule, j'entre en matière.

Tous les monuments de la littérature qui va nous occuper sont écrits dans une langue qui ne se parle plus, si ce n'est dans une île presque inconnue à l'Europe, presque entièrement isolée du monde. C'est dans cette île, à peine habitée, que se sont conservés la plupart de ces monuments. Ils contiennent les enseignements d'une religion qui, depuis huit siècles, a cessé d'exister, des traditions héroïques qui ont été étrangères à notre enfance, les récits d'une histoire qui semble se lier à peine aux histoires que nous connaissons. Quel intérêt peut donc avoir pour nous cette littérature? Que nous font ces antiquités obscures, cette religion sanglante, ces langues et ces chants barbares? Pourquoi les tirer des brumes du nord et de la nuit du pôle?

Mais, messieurs, si cette île, pauvre et lointaine, avait été, durant quatre siècles, le siége d'une république indépendante, possédant une littérature originale comme sa civilisation; si l'étude approfondie de la langue, de la mythologie, des traditions scandinaves qu'elle nous a conservées, jetait un jour précieux sur les origines de la plupart de ces peuples barbares qui ont renouvelé l'Europe; si elle rattachait le nord à l'orient, les temps modernes à l'antiquité; si elle révélait les rapports essentiels des nations germaniques avec la Grèce et l'Italie d'une part, et de l'autre avec la Perse et l'Inde; si cette religion d'Odin, qui semble, au premier coup d'œil, si bizarre et si monstrueuse, renfermait, avec un système cosmogonique assez régulier, les traces de sa propre histoire et celle des races au sein desquelles elle s'est formée; si les

poésies héroïques de l'*Edda* étaient les débris d'un grand ensemble épique, d'un grand cycle, héritage commun des nations germaniques; si les traces de la diffusion de ce cycle se retrouvaient dans presque toute l'Europe; et si la comparaison de ces vestiges dispersés avec le recueil scandinave, éclairait la question de la poésie primitive par des rapprochements avec la formation de l'épopée homérique, d'autant plus frappants qu'ils sont puisés plus loin d'elle; si des monuments d'un genre particulier offraient, sous le nom de *sagas,* le plus riche développement du récit traditionnel, transition curieuse de la fable à l'histoire; si leur lecture, importante à d'autres égards, faisait mieux comprendre sous quel point de vue on doit étudier les *muses* d'Hérodote et les premiers livres de Tite Live; si une poésie lyrique où l'exaltation effrénée de la guerre et de la mort éclate à côté d'une recherche maniérée et d'une pédanterie laborieuse, fermait le cercle de cette littérature extraordinaire; si enfin, de même qu'en remontant à ses sources, on est conduit au fond de l'orient et au sein de l'antiquité la plus reculée, en suivant son influence sur les temps postérieurs, on la voyait se répandre sur le moyen âge, le traverser même, et, dans certaines localités, se propager jusqu'à nos jours; en un mot, si ce point trop négligé de l'histoire littéraire touchait à tant de lieux, ce moment à tant de siècles, peut-être serais-je justifié à vos yeux d'en avoir fait l'objet de longues études, le but de lointains voyages, et de le choisir pour sujet du cours que j'ouvre aujourd'hui devant vous.

Messieurs, la littérature scandinave est peu connue en France. Avant de nous engager dans ses détails, je crois devoir vous exposer sommairement les principaux faits et les principaux résultats que ces leçons devront établir et développer.

On n'arrive, messieurs, à l'intelligence complète d'une littérature, et surtout d'une littérature primitive, qu'en passant par des recherches un peu profondes sur l'histoire du peuple qui l'a produite, sur les origines, la langue, la religion de ce peuple. C'est aussi par où nous commencerons ; c'est quand nous connaîtrons les nations scandinaves en elles-mêmes et dans leur rapport avec les autres nations ; c'est quand nous aurons rattaché leur développement particulier au développement général de l'humanité, que leurs monuments littéraires auront pour nous le sens et la valeur qui leur appartiennent.

La Scandinavie, c'est-à-dire les pays dont se composent aujourd'hui les trois royaumes du nord, le Danemark, la Suède et la Norvége, la Scandinavie est couverte presque tout entière par des populations de race germanique. Cependant d'autres populations étrangères à cette race ont occupé jadis une grande partie, habitent encore quelques extrémités, et sont errantes sur les confins de la terre scandinave. Ces populations faisaient partie de la grande famille des nations finoises qui, se déversant à l'orient et à l'occident des monts Oural, semblent avoir, à des époques reculées, couvert un vaste espace, et joué un grand rôle dans les contrées septentrionales de l'Asie et de l'Europe. Nous arrêterons d'abord notre attention sur ces peuples qu'on pourrait appeler les Celtes du nord, dont ils disputèrent longtemps la possession aux tribus germaniques ; ces peuples opiniâtres et sombres auxquels une disposition particulière à l'extase fit de bonne heure un renom de magie et de divination, que, dans plusieurs endroits, ils ont conservé jusqu'à nos jours ; race en partie fondue dans d'autres races ou asservie par elles, mais qui s'étendit sur les deux bords de la Baltique, conquit la Hongrie, comme l'atteste la langue de

ce pays, fonda sur les plages glacées de la mer Blanche un État qui faisait le commerce avec l'Orient, quand les marchandises de l'Inde descendaient sur la Dwina, aux lieux où est Archangel; quand les monnaies arabes circulaient dans les comptoirs de la Baltique; et, si l'on en croit les opinions les plus récentes des orientalistes, race à laquelle appartenaient des nations nombreuses du nord de l'Asie, entre autres les Huns, ces terribles vengeurs de leurs frères finois opprimés ou détruits par les nations germaniques.

Passant des Finois, premiers habitants de la Scandinavie, aux conquérants germains, ceux-ci nous présenteront deux divisions, et, pour ainsi dire, deux couches au sein d'une même race. Les plus anciennement établis dans le sud de la Suède et en Danemark portaient le nom de Goths, ce nom qui a retenti dans toute l'Europe, qui a voyagé avec le soleil depuis les bords de la mer Caspienne jusqu'à l'embouchure du Tage. Après les Goths un autre rameau germanique fit invasion dans la péninsule scandinave.

Ces nouveaux envahisseurs s'appelaient les Ases, c'est-à-dire, les forts, les dieux. Leur chef portait le nom d'Odin, l'une des principales divinités dans le système de religion commun aux Ases et aux Goths, et vraisemblablement aussi à un très-grand nombre de nations germaniques. Les Ases, qui paraissaient être entrés plus au nord que les Goths, établirent sur les bords du lac Mœlern, vers le point où depuis a été Stockholm, le centre d'un pouvoir théocratique et guerrier; les Goths demeurèrent en possession de la Suède méridionale.

Les Ases pesèrent fortement sur les nations finoises, et les reléguèrent partie au nord dans la Laponie, partie au nord-est dans la Finlande. Les guerres d'extermination

que les Ases firent aux Finois remplissent les traditions scandinaves. Il n'en fut pas de même à l'égard des Goths avec lesquels ils avaient communauté de religion et d'origine. Mais les Ases, qui prirent aussi le nom de Suédois (svi-thiod), paraissent s'être placés, vis-à-vis des Goths, dans une attitude de supériorité sacerdotale et politique dont les traces se retrouvent au moyen âge, et n'ont peut-être pas encore complétement disparu.

Maintenant d'où venaient ces Goths et ces Ases? c'est demander d'où venaient les nations gothiques et même toutes les populations germaniques. Ici la question de l'origine des peuples scandinaves prend de la grandeur, car elle se rattache à celle de la migration des barbares. Nous serons obligés, messieurs, de nous occuper de cet immense événement ; nous remonterons, pour ainsi dire, ce torrent de peuples en suivant les traces des nations scandinaves. Elles nous conduiront du côté de l'Orient : d'abord aux rives de la mer Noire, et au pied du Caucase, porte par où ont passé les tribus asiatiques, espèce de caravansérail sur la grande route du genre humain, où se sont arrêtés les traînards de toute race, et où on trouve comme des échantillons de chacune d'elles; enfin de précieux indices nous entraîneront encore plus loin : guidés par eux, nous entreverrons au centre et au sommet de l'Asie, au nord de l'Inde et de la Perse, le point d'où sont partis ceux que nous avons trouvés établis sur les bords de la Baltique et du golfe de la Bothnie.

J'espère, messieurs, rassembler devant vous des preuves de cette longue course des populations scandinaves à travers le monde, qui ne laisseront aucune incertitude dans vos esprits. Mais dès aujourd'hui je dois vous prévenir contre la surprise que cette assertion peut vous causer. Comment, direz-vous avec Tacite, serait-on venu d'un pays plus heureux dans la triste Germanie? J'ajourne

les diverses explications qu'on peut présenter de ce fait, et pour aujourd'hui je me borne à répondre : Connaissons-nous toutes les antiques révolutions qui ont agité ces masses d'hommes, pressées dans le centre de l'Asie ou perdues à ses extremités? C'est du milieu de cet océan de peuples qu'ont dû se soulever ces grandes tempêtes dont nous avons à peine aperçu les dernières ondulations dans notre coin reculé du monde; et se heurtant, et se brisant les uns contre les autres comme des vagues, ils se sont rués en désordre partout où ils trouvaient de la place, sans s'inquiéter s'ils marchaient au nord ou au sud, à l'orient ou à l'occident, n'ayant pas le choix de la marche à suivre et de la terre à prendre, allant où ils étaient forcés d'aller, s'emparant de ce qui restait vacant, comme dans une foule on obéit à cette force immense et confuse qui vous entraîne vers un point ou vers un autre. Ainsi les peuples ballottés pêle-mêle n'ont point choisi librement leurs demeures; ils se sont avancés en tous sens, selon que les poussait et les dirigeait la nécessité.

Revenus du fond de l'Orient dans la péninsule scandinave, nous ne nous y renfermerons pas longtemps, car ce ne fut ni dans cette péninsule qui comprend la Suède et la Norvége, ni dans la Chersonèse, ou les îles danoises, que se développa de la manière la plus complète, la nationalité scandinave. Ce n'est pas dans ces pays que devaient se conserver le plus fidèlement la langue, la religion, les traditions poétiques des populations qui les habitaient; la Scandinavie devait, pour ainsi dire, se transporter tout entière dans une île; cette île devait être l'asile et comme le sanctuaire du génie des peuples germaniques, et nous transmettre un jour les seuls monuments littéraires où il subsiste dans sa pureté. C'est de cette contrée remarquable qu'il faut vous parler.

Sous le cercle polaire, entre l'extrémité septentrionale

de l'Europe et la côte orientale de l'Amérique, aux confins du monde vivant, est situé l'un des plus singuliers pays que les hommes aient jamais habités : c'est l'Islande. Imaginez une grande île, formée presque tout entière de produits volcaniques, sillonnée de laves, couverte de cratères et de glaciers. Tout, dans ce pays boréal, avertit qu'on marche sur un gouffre ardent; on vient de franchir une nappe de neige, et le pied enfonce dans le soufre liquide. Ici s'élancent à cent pieds des jets intermittents d'eau bouillante de deux toises d'épaisseur; là, des colonnes d'une vapeur chaude sortent du sein de la terre, et forment des réservoirs d'air tiède au sein d'une atmosphère glacée. L'Islande est un volcan à plusieurs bouches. Sans doute, elle est sortie un jour de la mer qui l'environne; la cause qui l'a soulevée continue à la travailler en tout sens, et maintenant il semble qu'au milieu de ses glaces, dans sa lointaine solitude, elle achève lentement de se dévorer elle-même.

Rien de plus triste, de plus désolé, comme on peut croire, que l'intérieur d'un tel pays. Les côtes seules sont habitées, le centre n'est qu'un désert de laves, où l'on ne rencontre ni arbre, ni un être vivant. Pendant quelques mois seulement, l'Islande peut communiquer avec le reste du monde. Durant ses longs hivers, elle est isolée par les tempêtes, et cernée en partie par les glaces que les courants accumulent sur ses bords. On voit arriver les ours blancs, embarqués sur ces glaces qui s'avancent avec une incroyable vitesse, et si alors il survient une tempête qui soulève et agite ces masses flottantes, elles se choquent et se brisent avec d'épouvantables craquements. Éclairez une pareille scène des feux sanglants d'une aurore boréale, mêlée à la lueur des volcans, et reflétée par la neige; qu'à ces tourmentes de l'océan du nord répondent les commotions des tempêtes souterraines

qui soulèvent en vagues un sol de laves à demi refroidi, et vous aurez une idée de ce que peut présenter de plus terrible et de plus grand la nature septentrionale : telle est l'Islande, et l'amour de la patrie est si plein d'illusions chez tous les hommes, qu'un proverbe national dit : « L'Islande est le plus beau pays que le soleil éclaire. »

L'Islande fut peuplée au IXe siècle, par suite d'une révolution qui s'opéra presque en même temps en Danemark, en Suède et en Norvége. C'est alors que l'unité de ces royaumes fut fondée, que quelques chefs adroits soumirent les autres à leur autorité. Ceux à qui ce changement ne convenait point, ceux qui regrettaient l'ancienne indépendance, émigrèrent, et un grand nombre alla chercher un asile en Islande. L'Islande se trouva ainsi le refuge de tout ce qui tenait le plus fortement aux anciennes mœurs, aux traditions nationales. Ces fugitifs emportèrent avec eux la vieille religion du nord, établirent une sorte de république patriarcale, gouvernée par un président nommé l'*homme de la loi*. Cet état de chose dura quatre siècles. L'Islandais, dans sa jeunesse, était commerçant ou pirate, quelquefois tous les deux ensemble, puis, il revenait dans son île, vivait dans sa maison de bois, de ses troupeaux, de quelque agriculture, là où elle était possible, et partageait son temps entre ses affaires domestiques, les assemblées locales de chaque canton, et l'assemblée générale qui avait lieu une fois l'an, sur le plateau volcanique de Thing-Valla, appelé aussi la *Montagne de la loi*. Joignez-y quelques coups de main auxquels donnaient lieu les querelles des diverses familles, et force procès, et vous aurez une idée assez complète de l'existence d'un Islandais. Tout le loisir que lui laissait un genre de vie si peu occupé était employé soit à composer, soit à écouter des chants et des récits. Grâce aux diverses circonstances qui favorisèrent ce penchant na-

turel, l'Islande devint bientôt le foyer principal de la littérature scandinave, et c'est ainsi que cette littérature et la langue dans laquelle elle existe, ont été nommées indifféremment scandinave ou islandaise.

Cet idiome appartient à la famille des idiomes germaniques. Nous déterminerons la place qu'il y occupe et celle que la famille dont il fait partie occupe elle-même dans le système général des langues.

Ici, nous aurons besoin de poser quelques principes de la science étymologique, pour ne pas nous laisser entraîner à des inductions mensongères.

Nous examinerons les règles que doit suivre une critique sévère dans les rapprochements qu'elle établit soit entre les mots, soit entre les formes grammaticales qu'elle compare[1].

Grâce à des travaux récents entrepris en Allemagne et dans le Nord, et qui se poursuivent en France avec succès, la science étymologique à laquelle des tentatives extravagantes avaient attaché une sorte de ridicule, est devenue une science philosophique et positive tout ensemble. Flambeau précieux et quelquefois unique, elle éclaire ce que l'histoire laisse trop souvent dans l'ombre, la filiation et le berceau des peuples. En outre, prise en elle-même, elle offre un intérêt indépendant de ce genre de services. L'histoire des langues peut s'appeler une anatomie ou plutôt une physiologie comparée, car une langue est comme un être vivant dont l'organisme se développe suivant des lois constantes. Nous aurons à étudier cet organisme, à constater quelques-unes de ses lois avant d'entamer la comparaison des idiomes germaniques avec les autres idiomes qui leur ressemblent. Nous

[1] Voy. plus loin le morceau intitulé : *Quelques principes pour l'histoire comparée des langues.*

livrant alors à cette comparaison, nous pourrons y apporter quelque méthode et quelque certitude. Les résultats auxquels nous arriverons seront à la fois assez piquants et assez vastes, pour mériter que nous ne marchions vers eux que pas à pas, avec prudence et réserve. N'est-ce pas un fait frappant que l'analogie fondamentale qui existe entre les langues germaniques et les langues grecque et latine? Qu'aurait pensé, bon Dieu! l'antiquité, si dédaigneuse et si ignorante de tout ce qui était barbare, qu'auraient dit les Romains, si on leur eût appris que ces Goths, ces Francs, qu'ils regardaient à peine comme des hommes, parlaient une langue dont les principales racines se trouvaient dans leur propre langue, dont la grammaire ignorée était une contre-épreuve assez fidèle de celle de Sophocle et de Démosthène, de Cicéron et de Virgile?

Il fallait, pour reconnaître cette vérité, qu'après bien des siècles, les descendants de ces barbares eussent établi des bibliothèques et des académies dans la Chersonèse cimbrique et dans le pays des Cattes.

Ce n'est pas tout, d'autres analogies non moins certaines rattacheront les langues germaniques aux anciens idiomes de la Perse et de l'Inde, si étroitement liés eux-mêmes avec ceux de la Grèce et de l'Italie; et, pour la seconde fois, nous aurons touché aux régions lointaines de l'Orient, en partant de l'Islande.

Enfin, après les considérations de race et de langues, un troisième objet de notre étude achèvera de nous préparer à la littérature des peuples scandinaves. Je veux parler de leur religion.

Afin de répandre quelque lumière sur la mythologie scandinave, je vous présenterai d'abord un tableau de son ensemble. Je construirai devant vous ce monde ou plutôt ces mondes, dont la superposition et la juxta po-

sition symétrique forment dans les idées scandinaves l'édifice de l'univers. Je déroulerai à vos yeux ce grand drame cosmogonique qui s'ouvre par la naissance du monde, et se dénoue par la catastrophe dans laquelle la terre, le ciel et tous les dieux périssent pour renaître; drame lugubre, sur lequel planent d'un bout à l'autre une tristesse belliqueuse et un pressentiment sinistre. C'est la vie sortant des ténèbres et des glaces de l'abîme; c'est l'univers formé des débris d'un cadavre, un déluge de sang, des dieux qui souffrent et combattent, des dieux qui savent qu'ils doivent mourir; c'est Balder qui périt de la main d'un frère; c'est Odin que le loup dévore: enfin c'est la destruction universelle des êtres. En présence de ces redoutables scènes, on est transporté au milieu des fantômes du nord, on croit sentir son âme, pressée par le froid et la nuit, se dissoudre avec ce nébuleux univers. Si l'on entrevoit, vers la fin, l'aurore d'une vie nouvelle, plus douce et plus sereine, elle est comme ces feux polaires qui brillent d'une lueur vague au sein des longs hivers, sans en dissiper les ténèbres[1].

Après avoir contemplé ces grands et sombres symboles, nous tenterons d'en pénétrer le sens, non par une minutieuse interprétation, qui poursuit, dans des détails arbitraires, la chimère d'une explication complète; mais, en nous attachant à quelques idées fondamentales, nous comparerons les mythes principaux de cette religion avec ceux qui peuvent leur correspondre réellement dans les religions de l'Orient ou de l'antiquité; enfin nous demanderons à la mythologie scandinave sa propre histoire; nous chercherons dans son sein les traces des révolutions qu'elle a subies. Nous nous efforcerons de déterminer son point de départ et les limites de son extension. Ici la

[1] Voy. plus loin l'analyse de la mythologie scandinave.

coïncidence des résultats auxquels nous conduira cette recherche, avec ceux que nous aura fournis un travail du même genre sur les races et les langues scandinaves, nous permettra de nous élever avec confiance à des conclusions qui ne sont peut-être pas sans importance pour la connaissance des origines et des migrations des peuples et pour l'histoire du genre humain.

Ainsi préparés à l'étude des monuments de la littérature scandinave, nous aborderons ces monuments.

Nous parlerons d'abord des plus célèbres, des *Edda.*

Il existe deux recueils d'une nature et d'une composition entièrement différentes, et qui tous deux portent le nom d'*Edda.* La moins ancienne est un ouvrage du dernier grand homme de l'Islande, de Snorri Sturleson, mort au milieu du XIII[e] siècle (1241). Cette *Edda* se compose de plusieurs traités en prose sur la mythologie et la langue figurées, employées par les scaldes ou poëtes scandinaves. La première partie contient, sous forme de dialogue, une exposition scientifique de la mythologie scandinave, faite longtemps après qu'on n'y croyait plus, et dans un but purement littéraire. Cette partie de l'*Edda* de Snorri est l'ouvrage d'un mythographe : c'est en quelque sorte un dictionnaire de la fable. Une seconde partie contient un choix de locutions poétiques inventées par les scaldes, de périphrases consacrées parmi eux, et, on peut rigoureusement le dire, *classiques,* assez semblables à ce qu'on trouve dans un *Gradus ad Parnassum.* Ce recueil avait pour but de faciliter à ceux qui prenaient plaisir à la lecture des poésies nationales, et qui continuaient à se servir pour les leurs de l'ancien merveilleux scandinave, l'intelligence et l'emploi du langage des scaldes.

Enfin, à ces deux parties l'auteur a ajouté un traité de grammaire, de rhétorique et de prosodie, que termine

assez pédantesquement un poëme bizarre où sont renfermées toutes les formes de la versification scandinave, espèce de métrique en exemples, et que l'auteur a intitulée *Clef prosodique*.

Telle est l'*Edda* de Snorri, nommée aussi l'*Edda* en prose, la *Nouvelle Edda*, la seule dont une partie ait été traduite en français par M. Mallet, compilation précieuse par les faits qu'elle contient, mais sans intérêt et sans valeur poétique, et qui ne ressemble pas plus à l'autre *Edda*, à l'*Edda* en vers, à la vieille et véritable *Edda*, que le livre d'Apollodore ne ressemble aux poésies d'Homère.

Cette ancienne *Edda* est une collection de poëmes et de fragments de poëmes mythologiques, gnomiques, héroïques, recueillis, au XI[e] siècle, par un Islandais nommé Semund. Les auteurs en sont inconnus, les dates difficiles à déterminer. Ces poëmes remontent, au moins quelques-uns, à plusieurs siècles avant l'époque où ils furent recueillis.

Les poëmes mythologiques renferment les dogmes de cette religion sombre et guerrière dont je vous ai entretenus. Souvent ils sont empreints, comme elle, d'une majesté lugubre et d'une tristesse sublime.

Telle est la *Voluspa*[1], le plus important des poëmes mythologiques de l'*Edda*, débris d'une cosmogonie perdue, qui commence par la formation de l'univers et se termine par l'embrasement dans lequel il doit périr : c'est l'expression voilée des mystères et des oracles; c'est une vision confuse, gigantesque et terrible; c'est à la fois la *Genèse* et l'*Apocalypse* du Nord.

Il y a loin de là, messieurs, à ces poëmes burlesque-

[1] Voy. pour la *Voluspa*, le *Hava-Mal* et le *Chant de Rig*, les *Spécimens de l'Edda* donnés dans la suite de ce volume.

ment satiriques qui se trouvent aussi dans la partie mythologique de l'*Edda*, et dans lesquels les divinités scandinaves apparaissent sous un jour grotesque, où le malin Loki persifle sans pitié la bravoure des dieux et la chasteté des déesses, où le maître de la foudre est devenu un personnage stupide et vorace; il y a entre ces deux ordres de poésies toute la distance qui sépare la théogonie d'Hésiode et les railleries de Lucien.

Un poëme sentencieux, le *Hava-Mal*, contient les adages de la sagesse antique des nations scandinaves: c'est un précieux dépôt de cette morale traditionnelle que recueille l'expérience naissante des âges primitifs, que les siècles suivants se transmettent, qui plus tard se conserve si longtemps, et voyage si loin sous la forme vivace et populaire du proverbe: à côté sont les enseignements de la magie, de cette science des Runes qu'on pourrait appeler la cabale du nord.

Un autre poëme de l'*Edda* (*le Chant de Rig*) contient, sous l'enveloppe d'un mythe symbolique, l'histoire de l'origine de la société scandinave, et y montre la naissance des ordres dans ce qui fut ailleurs celle des castes, dans la distinction des races.

Je néglige d'indiquer plusieurs portions curieuses de l'*Edda*, entre autres ce singulier *Chant du Soleil*, le seul morceau chrétien qu'elle renferme; ce récit du monde invisible que Semund prononça, dit-on, réveillé pour un moment du sommeil de la mort; où les dogmes les plus menaçants du catholicisme font avec les mythes odiniques une étrange alliance; où l'on voit un Islandais du XIIe siècle, inspiré peut-être par ces peintures lugubres des supplices éternels qui dès lors hantaient les imaginations méridionales, les rembrunir encore des noires couleurs de son ciel et du sanglant reflet de ses traditions, et empruntant aux deux religions leurs terreurs, créer un enfer

où se mêle à des souvenirs de la *Voluspa* un pressentiment de Dante.

J'arrive à la partie peut-être la plus intéressante de l'*Edda*, la partie héroïque.

Tous les poëmes qui la composent, à l'exception d'un seul, se rapportent à un vaste ensemble de faits concernant tous l'histoire d'une famille, celle des Volsungs, et principalement la destinée d'un guerrier nommé Sigurd.

Sigurd est le héros du nord. Une grande gloire, une fin triste et prompte; c'est là sa destinée, c'est aussi celle d'Achille; et il est remarquable que dans la Scandinavie comme dans la Grèce, une même pensée mélancolique se soit associée à celle de la vaillance et de la gloire; que, chez les deux peuples, le héros par excellence périsse dans l'éclat de la jeunesse et du triomphe. L'idéal de la vie humaine leur a semblé de même une carrière brillante et courte, sans déclin, sans vieillesse, laissant après elle de longs regrets, une longue renommée; dans le nord, on y a joint de longues vengeances.

Sigurd est le centre du grand cycle épique dont je vous ai parlé au commencement de cette lecture. L'histoire de ce cycle est certainement une des pages les plus curieuses des annales de la littérature primitive. Il est rare qu'on puisse analyser aussi complétement les éléments divers, poursuivre avec autant d'exactitude les phases d'une légende épique. Le jour que réfléchit une pareille recherche rejaillit sur toutes les recherches du même genre. Nous ferons donc avec le plus grand détail cette monographie[1], d'où l'on peut tirer des matériaux propres à compléter l'histoire de la formation de l'épopée grecque et des épopées du moyen âge et de l'Orient.

[1] Voy. plus loin *Sigurd*, tradition épique des nations germaniques, et dans le volume de poésies *Sigurd*, tradition épique restituée.

Nous recomposerons d'abord la destinée héroïque de Sigurd selon la version scandinave contenue dans l'*Edda.* Nous verrons le héros conquérir sur un dragon le trésor fatal auquel ses malheurs et sa mort sont attachés ; puis aller sur la montagne réveiller la jeune Valkyrie dans son palais entouré de flammes ; périr enfin, victime de la jalousie et de la passion d'une femme, par la main d'un traître ; et celle dont l'amour a demandé sa mort, se tuer pour le suivre. A ce moment commencent de nouvelles aventures, et, chose étrange, ici paraissent des noms historiques ; les plus grands noms de la barbarie interviennent dans cette légende islandaise. La veuve de Sigurd devient la femme d'un roi des Huns qui s'appelle Atli, et dans lequel il est impossible de méconnaître le terrible Attila. Dès lors les horreurs s'enchaînent aux horreurs. Pour venger ses frères mis à mort par Atli, l'implacable Gudruna l'égorge après lui avoir offert le festin d'Atrée. Enfin, la figure d'Hermanrik, de ce puissant roi des nations gothiques, dont l'empire s'étendait de la mer Noire à la mer Baltique, clôt cette série de personnages fournis à la poésie, les uns par la mythologie, les autres par l'histoire.

Mais ce n'est pas seulement en Scandinavie, dans les chants héroïques de l'*Edda*, que se sont conservées ces tragiques aventures. Le poëme des Niebelungen, écrit en Allemagne au XIIIe siècle, se compose d'une série d'événements dont l'analogie avec ceux que nous venons d'indiquer ne se peut contester. C'est une autre version du même récit ; c'est une autre édition du même cycle. Quel fait peut être plus curieux que ces deux *formations du même terrain* épique chez deux peuples et dans deux langues différentes, à une distance de plusieurs siècles ! Il ne sera pas sans intérêt, messieurs, de comparer cette version allemande à la version scandinave, de montrer ce

qu'elles ont de commun et de divers, d'expliquer cette ressemblance et cette diversité.

Vous pouvez déjà pressentir, messieurs, de quelle utilité doit être cette étude pour celle des autres poésies primitives. Ainsi, quant aux poésies homériques, on n'a que le résultat définitif, on n'a point les divers degrés de l'élaboration plus ou moins longue, plus ou moins compliquée, de laquelle elles sont sorties. La critique est obligée de distinguer après coup les divers éléments qui se sont agglomérés pour former ces admirables masses épiques que la portion la plus cultivée du genre humain admire depuis trois mille ans. La critique cherche à découvrir dans ce merveilleux produit des siècles héroïques de la Grèce, les vestiges de plusieurs transformations successives, mais elle ne sait y parvenir que par voie d'induction. Ici, les monuments de ces transformations subsistent; on a dans l'*Edda* les rapsodies isolées, et les rapsodies réunies en un corps de poëme dans les *Niebelungen*.

Arrivés à ce point, nous connaîtrons l'histoire du cycle et de ses deux modifications principales. Nous aurons vu sur un vieux mythe scandinave, d'origine orientale, s'implanter le souvenir d'Attila et de Hermanrik, puis en Allemagne, au moyen âge, sur ce fond barbare et idolâtre, s'étendre à demi une couleur chevaleresque et chrétienne.

Élargissant alors le cercle de nos études, nous chercherons ailleurs des débris du même cycle, des retentissements de la même légende. Nous en trouverons dans presque toute l'Europe, depuis le pied de l'Hécla jusqu'au pied des Apennins, depuis les bords de la Baltique jusques aux rives de la Loire, depuis le fond de la Pologne jusqu'au cœur de l'Angleterre.

Ainsi sera établie l'existence d'une poésie produite par

les nations germaniques, et qui se rencontre à peu près partout où ces nations ont paru. C'est un âge poétique tout entier avant l'ère de la littérature chevaleresque.

Ce sont là, messieurs, les siècles héroïques des peuples modernes. Elle a eu aussi son Iliade, cette Europe barbare, dont M. Thierry, avec un courage égal à son malheur et à son talent, recompose en ce moment l'histoire, et dont le plus grand écrivain de notre temps a répandu la couleur sur quelques pages immortelles des *Martyrs* et des *Études*.

Il me reste à vous dire deux mots des *sagas* et des *scaldes*.

Les *sagas* ne sont point des poëmes, comme on a paru souvent le croire. Ce sont des récits en prose qui appartiennent à un genre littéraire qu'il n'est pas inutile de signaler.

La *saga* n'est point un fait particulier à l'Islande : c'est un fait général dans la série des progrès de l'esprit humain. La *saga*, le mot l'indique, c'est ce que l'on dit, ce que l'on raconte ; c'est l'histoire naïve qui correspond à la poésie naïve. En effet, à chaque phase de cette poésie correspond une phase de la *saga*. Dans un temps donné, ce que les uns chantent, d'autres le racontent. A côté des poésies mythologiques, partout les plus anciennes, il y a les *sagas* religieuses, les traditions sacrées, qui se transmettent dans les temples. Quand vient l'âge de la poésie héroïque, qui est toujours chantée, vient aussi l'âge des traditions héroïques parlées, si on peut dire ainsi : telles sont la plupart des sagas scandinaves. Enfin les chants populaires ont pour cortége ces contes, comme eux marqués souvent d'un caractère de trivialité, et qui sont de véritables sagas populaires. La *saga* est donc un produit à part de l'intelligence, comme l'histoire, l'épopée et le roman.

C'est de l'histoire moins la critique, de l'épopée moins la forme, du roman moins la fiction volontaire; c'est de la tradition orale, crue par ceux qui la racontent et par ceux qui l'écoutent. Dans Hérodote, il y a beaucoup de sagas grecques. Les premiers livres de Tite Live sont en partie des sagas romaines, mises en œuvre par un historien artiste. Si la saga a existé partout où a existé la poésie primitive, l'Islande est plus riche qu'aucun pays dans ce genre de traditions. Nous ferons l'inventaire de cette richesse; nous classerons ces nombreux monuments qui, malgré leur commune dénomination, diffèrent si fortement par le sujet et la nature du récit. Nous rangerons dans diverses catégories les sagas épiques, qui reproduisent dans leur rédaction en prose, et complètent en plusieurs points le cycle de l'*Edda* et celui des *Niebelungen*; les sagas héroïques, qui racontent les destinées pleines de meurtres et d'incestes de quelques familles dont la célébrité tragique fut semblable à celle qui s'attacha dans la Grèce au nom des Atrides et des Labdacides; les sagas historiques, qui contiennent tantôt de piquantes biographies d'individus, tantôt de curieuses annales de famille, quelquefois le récit d'événements mémorables, comme la colonisation ou la conversion de l'Islande, la découverte du Groënland ou celle de l'Amérique, quatre siècles avant Colomb, et qui offrent toujours un tableau fidèle et vivant de l'ancienne vie germanique, des vieilles mœurs du Nord[1]; enfin, les sagas romanesques et merveilleuses, où l'on voit les caprices de la fantaisie et les extravagances de la crédulité populaire envahir peu à peu et finir par supplanter complétement les majestueuses traditions de la mythologie et les naïfs récits de l'histoire.

[1] Voy. plus loin quelques extraits des sagas.

Je terminerai en vous faisant connaître quelques-uns des principaux exemples de la poésie lyrique des scaldes. Cette poésie, d'un âge postérieur à celle de l'*Edda*, n'en a pas la grandeur et la simplicité. Vous serez étonnés, messieurs, d'apprendre que, dès le xe siècle, l'époque de la décadence et du faux goût avait commencé pour la littérature islandaise. Chose bizarre! ces pirates de l'Hécla poussaient la haine du mot propre et l'amour de la périphrase bien autrement loin que les Précieuses de Molière. C'est une preuve que les raffinements de la littérature n'attendent pas toujours ceux de la civilisation, et que la barbarie ne préserve pas de la recherche.

En effet, ces poëtes, qui contournaient si industrieusement leur pensée et leur expression, étaient la plupart des guerriers indomptables et quelquefois féroces; et à travers ce tissu artificiel, se fait jour en plus d'un endroit un enthousiasme de la guerre, une joie de la douleur et de la mort, un goût de sang, et comme une odeur de carnage dont n'approche, que je sache, nulle autre poésie. Un pareil contraste empreint celle-ci d'un caractère à part qui suffirait pour y intéresser, quand elle n'offrirait pas fréquemment des traits sublimes, comme le peuvent dire tous ceux qui ont lu le chant célèbre de Ragnar.

Le temps nous manquera, messieurs, pour aller plus loin. Nous ne pourrons nous avancer à travers le moyen âge, pour y écouter retentir les échos de plus en plus affaiblis, mais toujours reconnaissables, des anciennes traditions du Nord. Nous ne pourrons faire entrer dans l'espace trop resserré de ce cours les chants populaires de la Scandinavie moderne. Nous resterons sur le terrain de la vieille Scandinavie.

Vous avez pu voir que cette littérature, comme reléguée dans des régions lointaines et ignorées, renferme

en elle tout un monde, qui a sa mythologie, sa poésie, son histoire, et que ce monde à part n'est pas sans rapport avec le triple monde de l'Orient, de l'antiquité et des temps modernes. Quelque rapide et quelque incomplet qu'ait été ce sommaire, il a pu vous donner une idée de ce que nous allons rencontrer dans la carrière où vous daignez me suivre. Messieurs, que votre bienveillance, à laquelle je n'apporte d'autres titres que des études sérieuses et un grand zèle, m'aide à la parcourir.

QUELQUES PRINCIPES

POUR

L'HISTOIRE COMPARÉE DES LANGUES

QUELQUES PRINCIPES

POUR

L'HISTOIRE COMPARÉE DES LANGUES.

Les rapports qui existent entre les langues sont de deux sortes, selon que l'on compare les mots ou les formes, le vocabulaire ou la grammaire de ces langues.

Les rapports des mots sont ceux dont on a le plus abusé, et qui prouvent le moins. En effet, les combinaisons de sons que peut former la bouche de l'homme sont limitées, et parmi les combinaisons possibles, il en est un grand nombre que l'oreille rejette. Dans ce qui reste, il n'est pas étonnant qu'il se rencontre des ressemblances, surtout si l'on compare une grande quantité de mots et une grande quantité d'idiomes; car de ce qu'un mot existe dans une langue, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'un mot analogue ne puisse exister dans aucune autre. Aussi, de rapprochements isolés et fortuits entre certains mots de deux langues, on a induit trop légèrement à la parenté de ces langues. Dans un temps tout venait de l'hébreu, dans un autre, tout du celtique.

La comparaison de *séries de mots* prouve plus que la

comparaison de mots isolés; mais ici encore il reste beaucoup de place pour le hasard. D'ailleurs, par ce moyen, on ne saurait apprécier d'une manière exacte le degré d'affinité de deux langues, on établit seulement qu'elles ne sont pas entièrement étrangères l'une à l'autre, et, comme cette méthode de comparaison a réussi à peu près pour toutes, l'universalité même de ce succès en diminue l'importance; il en résulterait tout au plus, pour les langues comparées, une origine commune, non une fraternité véritable. Un généalogiste croirait-il avoir suffisamment établi la parenté de deux familles en démontrant qu'elles descendent toutes deux en ligne directe d'Adam?

Outre les ressemblances accidentelles entre les mots, il en est d'autres qui proviennent de circonstances inconnues. Tout prouve que les peuples ont bien longtemps erré sur la terre avant d'y établir des demeures fixes; beaucoup de mots ont pu voyager avec eux. Depuis, les relations commerciales ont nécessairement amené le transport et comme le trafic d'une foule d'expressions. Le mot de *sac,* par exemple, qui se trouve presque partout, a circulé de main en main, pour ainsi dire, d'un bout du monde à l'autre, avec le meuble utile et portatif qu'il désigne.

Souvent aussi la dénomination des objets est importée dans un pays avec les objets mêmes; ainsi en français les termes d'art sont italiens et les termes de guerre et de marine viennent en général du nord. La guerre elle-même établit entre les peuples des communications sanglantes, mais fécondes, qui ne sont pas sans influence sur le langage.

Probablement bien des mots ont été portés, il y a quelques années, des plaines de la Champagne ou des rues de Paris au fond de la Crimée et aux rives du Volga.

S'il y avait des étymologistes chez les Cosaques et les Baskirs, auraient-ils le droit d'en conclure à quelques rapprochements entre leur langue et le français?

Il est cependant des mots fondamentaux qu'on n'emprunte guère aux autres, tels sont les pronoms, surtout les pronoms personnels. On ne va point chercher dans une langue étrangère une manière de se désigner soi-même, de désigner la personne à qui l'on s'adresse ou celle de qui l'on parle ; tel est aussi le verbe *être*, lien de toute proposition, base de tout langage ; tels sont les mots qui servent à dénommer soit les parties du corps, soit les objets naturels les plus frappants, soit enfin les sentiments ou les actes les plus simples et les plus essentiels.

Tous ces mots primitifs et indispensables forment le fonds propre d'une langue et c'est parmi eux qu'il faut choisir de préférence des termes de comparaison.

Mais si cette comparaison se fait au hasard, on sera souvent trompé par l'apparence d'un faux rapport et on méconnaîtra la réalité d'un rapport certain.

Ce sont ces jeux arbitraires de l'étymologie qui l'ont si fort discréditée. Le ridicule a fait justice de cette science prétendue qu'aucune difficulté n'arrêtait, qui, de changement en changement, de suppression en suppression, dénaturait complétement un mot pour le ramener à un autre, qui faisait venir *laquais* de *vernacula*.

D'autre part, il est certain que des mots, dont la physionomie semble au premier coup d'œil complétement différente, ont un rapport très-réel ; il n'est pas douteux que *jour* ne vienne de *dies*, et que *lucus* ne soit la racine de *rossignol* [1].

[1] *Dies*, *diurnus*, *giorno* (prononcez djiorno), ancien français, *jor*, français, *jour*. — *Lucus*, *lucinia*, *luciniola*, italien, *ussignuolo*, français, *rossignol*.

Embarrassé de cette double difficulté et averti par un tact pratique exquis, combien les rapports de mots diffèrent de leurs ressemblances ou de leurs dissemblances apparentes, W. Jones en était venu à dire qu'il n'y avait point de règle et qu'il fallait s'en rapporter à l'instinct des étymologistes. C'était une ressource périlleuse et un peu désespérée.

Enfin, plusieurs savants de l'Allemagne et du Nord, à la tête desquels on doit placer MM. Frédéric Schlegel, Jacob Grimm, Rask et Bopp, ont posé les véritables bases de la science étymologique par des travaux d'une sagacité et d'une critique admirables. Comme ces travaux, en grande partie inconnus en France, entrepris d'une manière indépendante, n'ont pas encore été coordonnés entre eux [1], même dans les pays qui les ont vus naître, et comme ils ont pour objet la grande famille de langues dont font partie les idiomes scandinaves, je crois utile d'en présenter ici, d'une manière systématique, les principaux résultats.

Ces résultats portent sur les règles qui doivent servir à reconnaître et à mesurer l'analogie qu'offrent les mots de diverses langues et sur les rapports plus importants pour la comparaison de ces langues, de leurs formes grammaticales.

Je commencerai par les rapports qui peuvent exister entre les mots.

Je suis obligé d'entrer ici dans quelques considérations sur les éléments mêmes du langage, c'est-à-dire sur les lettres. Je prie mes lecteurs de ne point penser au maître de grammaire de M. Jourdain. L'importance des lois que nous voulons établir, la grandeur des rapports qui en dérivent, la portée des résultats historiques où ils peu-

[1] Ceci a été écrit en 1831.

vent nous conduire, commandent la méthode la plus rigoureuse et demandent grâce pour la minutie inévitable des détails.

Il faut d'abord poser en thèse générale que chacune des consonnes peut se changer en toute autre consonne et chacune des voyelles en toute autre voyelle, soit immédiatement, soit en parcourant une série de transformations intermédiaires.

D'où il suit : 1° qu'aucun changement n'est impossible et ne doit être rejeté *a priori*; ainsi les deux mots qui paraissent les plus éloignés peuvent venir l'un de l'autre, et en se moquant des étymologies qui semblent les plus forcées, on court risque de se moquer d'un fait;

2° Qu'on ne peut croire à un changement par cela seulement qu'il est possible, car tous le sont, et que par conséquent il faut des raisons particulières pour se déterminer en faveur d'une étymologie.

Ces raisons sont de deux sortes :

Ou l'on possède les degrés intermédiaires qu'un mot a parcourus en passant d'une langue à l'autre, ou on connaît les lois générales et particulières qui président à la permutation des lettres entre ces deux langues.

De ces lois, celles que j'appelle générales étaient connues de tout temps et je me bornerai à les rappeler; elles se fondent sur l'analogie organique des lettres. Certaines lettres sont voisines dans la série des sons, elles sont produites par une disposition semblable des organes. Le passage de l'une à l'autre est plus naturel, plus fréquent, par conséquent plus probable que s'il s'agissait de deux lettres plus différentes entre elles. D'après cela on conçoit que les permutations doivent s'opérer facilement entre les lettres de même organe, dentales, labiales, gutturales, qui ne sont que la même lettre douce, forte ou aspirée.

C'est cette loi générale, et depuis longtemps reconnue du rapport organique de certaines lettres entre elles, qui doit servir de point de départ dans la comparaison des mots.

Mais il est des lois particulières qui gouvernent une famille de langues, lois en vertu desquelles, non-seulement les lettres de même organe se remplacent, mais encore se remplacent d'une manière constante dans un ordre invariable, et pour ainsi dire dans un sens déterminé. Celui qui a découvert ce principe, M. Jacob Grimm, a montré, pour en donner un exemple, que dans les mots où il y avait un *p*, en islandais (Vepn, armes), il y avait en allemand un *f* (Waffen), mais que la réciproque n'était pas vraie, c'est-à-dire que là où était un *f* en islandais (Yfar, sur), il y avait en allemand non pas un *p*, mais un *b* (Uber); c'est plus que de dire ce qu'on savait que le *p*, le *f* et le *b* ne sont que la même lettre articulée différemment, et que par conséquent ces trois sons se substituent facilement les uns aux autres. C'est un pas de plus et un pas très-important d'avoir reconnu que, dans une même famille, cette substitution ne se fait pas arbitrairement, mais toujours de la même manière, de sorte que les langues où elle s'opère passent les unes aux autres par une progression régulière.

D'après cela, il doit arriver que des mots qui, dans les diverses langues paraissent assez éloignés au premier coup d'œil, soient reconnus au fond identiques. Seulement les sons qui les composent ont été altérés diversement en vertu d'une différence nécessaire d'articulation qui repose sur une différence essentielle d'organes.

Voilà pour les rapports des mots. Les rapports des formes grammaticales sont d'une tout autre importance; on conçoit que le hasard ou certaines circonstances produisent entre les mots une analogie accidentelle. Mais, si le

mécanisme intérieur de deux langues est le même, si les grandes divisions grammaticales, les déclinaisons et les conjugaisons se correspondent, et si ces conjugaisons et ces déclinaisons qui se correspondent ont des terminaisons analogues; si en appliquant à celles-ci les lois du rapport des lettres observées entre les racines des mots, ou des lois semblables, on les trouve identiques, quel doute pourra-t-il rester sur l'étroite parenté des langues que l'on compare? Au moyen des rapports que nous avons étudiés jusqu'ici, on peut déterminer d'une manière certaine les affinités des langues entre elles. Plus ces rapports sont nombreux, constants, moins l'altération des sons, soit dans l'intérieur des mots, soit dans les désinences grammaticales, est grande, plus les langues sont voisines; ainsi l'existence de ces rapports constate la parenté des idiomes; leur constance, leur nombre et leur extension en mesurent le degré.

Mais pour déterminer l'ordre de filiation, c'est-à-dire le degré d'antiquité relative des langues de même famille, il faut avoir recours à d'autres lois.

Les changements réguliers dont j'ai parlé ont lieu également, soit lorsqu'il s'agit de langues contemporaines, soit lorsqu'il s'agit de langues successives; donc ce n'est pas par eux qu'on peut établir le fait de cette succession ni en trouver l'ordre. En un mot, nous savons quand deux langues tiennent l'une à l'autre, nous pouvons apprécier jusqu'à quel point elles se tiennent de près; il reste à indiquer les moyens par lesquels on peut découvrir que l'une a précédé l'autre.

Ici, les mêmes hommes qui nous ont fourni les principes posés plus haut nous fourniront encore ceux dont nous avons besoin. Un nom illustre viendra se joindre aux leurs, celui de M. Guillaume de Humboldt, qui a appliqué son immense connaissance des langues et la

force d'une des têtes les plus remarquables de l'Europe à l'étude du langage, considéré surtout dans ses rapports avec les pensées. Avec cet appui de plus, après avoir donné idée de ce qui peut fonder d'une manière précise le rapport de ressemblance entre les langues, je vais rechercher ce qui peut indiquer leur rapport de succession.

Une langue est un être qui a son organisation, sa vie; elle s'assimile les éléments qui lui sont nécessaires, et, par une sorte de vertu plastique, leur donne sa forme. Elle croît, elle produit, puis se décompose et se dissout, laissant après elle d'autres langues nées de son sein.

Eh bien! ce développement successif, si semblable à celui de la vie dans les corps organisés, se fait de même d'après certaines lois. La plus importante, celle qui renferme toutes les autres, est celle-ci.

En remontant aussi loin qu'il nous est possible dans l'histoire du développement des langues nous trouvons cette loi remarquable : c'est que leur richesse essentielle, au lieu de s'accroître, va toujours diminuant.

Cette tendance universelle et fondamentale des langues s'observe et par rapport aux mots, et par rapport aux formes grammaticales dont elles se composent.

Prenons les mots; c'est un fait, que plus on s'élève haut dans l'histoire d'une langue ou d'une famille de langues, plus on trouve les mots harmonieux, pleins de voyelles retentissantes; plus on redescend, plus on les trouve écourtés, appauvris, pour ainsi dire; les voyelles sonores cèdent la place aux voyelles sourdes : de sourdes elles deviennent tout à fait étouffées, muettes enfin, et finissent par disparaître. Les diphthongues se contractent, les consonnes fortes s'affaiblissent, les finales se détachent et se perdent; de tout cela, il résulte que les mots sont moins pleins, moins harmonieux, qu'ils

vont toujours s'atténuant et s'amaigrissant davantage. Ils perdent de plus en plus la puissance de charmer l'oreille, d'ébranler l'âme par les sons; ils se bornent à éveiller une idée dans l'esprit, il ne sont plus des images, ils ne sont que des signes. Ainsi on voit toute langue commencer par être une peinture et une musique, et finir par être une algèbre. En latin on disait *eleemosyna;* ce mot est devenu successivement en français *almosne, aumône;* en anglais *alms* qu'on prononce *ams.* — C'est l'histoire universelle des mots.

Il en est des formes grammaticales comme des mots. C'est aussi une loi du langage d'aller perdant toujours quelque forme grammaticale, quelque richesse de désinence, quelque ressource de composition. A une certaine époque de la plupart des langues, les formes sont abondantes, flexibles; toutes les modifications de l'idée peuvent se rendre par les modifications de la racine; les racines elles-mêmes se groupent et forment, par leur association, des mots composés, pour expliquer des idées complexes; mais il vient un moment où cette fécondité s'arrête, où cette première séve semble tarir; les flexions se perdent, les rapports ne s'expriment plus par l'association immédiate des racines; les marques des cas, des temps, des personnes disparaissent : il est nécessaire de les remplacer par des articles, des auxiliaires, des pronoms; la dépendance respective des idées a besoin d'être exprimée par des prépositions, des conjonctions, et il faut alors un mot tout exprès pour énoncer lourdement ce qu'indiquait d'une manière rapide un simple changement de terminaison. C'est ce qui est advenu, par exemple, à l'italien et au français. Le Romain disait d'un seul mot : *Je serai aimé* (amabor)[1]; son descendant est obligé,

[1] Des trois lettres de la terminaison (bor), la première indiquait

comme nous, d'employer trois mots au lieu de trois lettres. Pour rendre deux mots (*liber Petri*), nous en mettons quatre, *le livre de Pierre*; et une expression composée, comme *suaviloquens,* devient une phrase entière: *Celui qui parle agréablement*. Le même principe s'applique à la plus grande partie des langues que nous connaissons : comparez le grec ancien au grec moderne, la langue de Zoroastre au persan d'aujourd'hui, le sanscrit aux dialectes actuels de l'Indoustan, l'anglo-saxon à l'anglais, le frison au hollandais, l'ancien tudesque à l'allemand, enfin la vieille langue scandinave conservée en Islande avec celles que parlent la Norvége, le Danemark, la Suède, vous verrez partout l'abondance des formes, la plénitude des mots diminuer considérablement, en passant de l'idiome antique à l'idiome moderne.

Ce résultat peut étonner d'abord, il semble contraire à l'idée si naturelle du perfectionnement humain. Mais on doit envisager ce perfectionnement dans son ensemble, et non pas le faire porter sur telle ou telle faculté de la nature humaine; il est trop clair que pour gagner d'un côté il faut se résigner à perdre de l'autre : si on gagne plus qu'on ne perd, il y a perfectionnement; ainsi l'homme, à mesure que la réflexion grandit et mûrit en lui, perd beaucoup des qualités aimables du premier âge, époque charmante de l'inspiration et de l'entraînement, mais il avance, car il s'élève à la maturité, à la dignité de son âge viril, il gagne en philosophie tout ce qu'il perd en poésie. Il en est du langage comme de l'homme, il faut qu'il renonce à cette abondance, à cette grâce de la jeunesse; mais tandis que sa beauté matérielle diminue, il devient plus précis, moins rapide, moins nombreux

l'idée de futur; la seconde, celle de la première personne; la troisième, celle de la passivité.

peut-être, mais meilleur pour exprimer les abstractions plus profondes et les combinaisons plus variées de la pensée. La grammaire est moins riche, les mots sont moins sonores, mais l'art qui augmente remédie à ces défauts par des tours ingénieux, par des nuances délicates ou des associations habiles.

Il faut avouer même qu'on a poussé jusqu'au paradoxe l'admiration pour cette richesse primitive des langues, qui, portée trop loin, produit la confusion. Elle fournit le moyen d'exprimer rapidement d'un seul mot plusieurs pensées à la fois, mais seulement certaines pensées ou certaines associations de pensées. Je m'explique : en finois, par exemple, une légère modification dans la terminaison d'un nom de lieu indique, dit-on, si celui qui va vers ce lieu veut y entrer, s'il veut y entrer et en sortir, ou aller auprès sans y entrer. Voilà qui est beau, mais supposons un homme qui n'ait pas décidé ce qu'il veut faire, il sait seulement qu'il va à tel endroit, mais il ne sait pas s'il s'arrêtera ou non[1]; il est possible qu'il soit fort embarrassé avec ces trois datifs dont chacun dit plus que lui ne veut dire, et qu'il préfère une langue bien moins pourvue de formes compréhensives, où l'on finit toujours, avec des prépositions, par dire ce que l'on veut, un peu plus longuement il est vrai, mais où du moins on n'est pas forcé de dire, au lieu de ce qu'on pense, ce que la langue a pensé pour vous.

Le véritable point de la perfection des langues n'est donc pas dans l'excès d'une richesse de lexique et de grammaire, souvent fort incommode, en ce qu'elle prive de tout secours étranger, sans être jamais capable de les

[1] Ne sachant point le finois, j'ignore si cette langue ne présente pas, ce qui est probable, quelques moyens indirects de se tirer de l'espèce d'embarras que je suppose, il est clair que ceci n'est qu'un exemple pour faire comprendre ma pensée.

compenser entièrement ; elle est dans ce degré d'abondance mesurée, qui n'exclut pas l'emploi de diverses sortes d'auxiliaires, mais aide en général à s'en passer, et par la facilité, la rapidité, le mouvement de la phrase, autorise la liberté des inversions; la langue grecque et la langue sanscrite sont peut-être celles qui offrent le mieux cette sorte d'avantage.

Ces deux langues sont placées à un haut degré d'antiquité dans la série dont elles font partie. On ne peut remonter historiquement plus loin qu'elles. Peut-être si on le pouvait trouverait-on avant leur âge celui des langues démesurément riches, comme le sont en général celles des peuples peu avancés dans la civilisation, des Lapons, des Basques, des nègres Wolof, ou des indiens de la Delaware; peut-être avant toutes ces langues, toujours plus abondantes en forme à mesure qu'on remonte davantage, trouverait-on enfin les langues plus simples qui ont dû les devancer. Cette époque de puissance de la fécondité ne fut-elle pas comme la puberté du genre humain? l'enfance n'a-t-elle pas précédé? n'y a-t-il pas eu avant l'époque des langues polysyllabiques et flexibles, l'époque des langues monosyllabiques sans flexions, dont la langue chinoise, arrêtée par l'invention prématurée et imparfaite de l'écriture, et par là avortée et nouée, pour ainsi dire, serait restée comme un curieux monument?

SPÉCIMENS DE L'EDDA

ET DES SAGAS

SPÉCIMENS DE L'EDDA

ET DES SAGAS.

EDDA.

EXPOSÉ DE LA MYTHOLOGIE SCANDINAVE.

Avant de donner quelques fragments tirés de la partie mythologique de l'*Edda*, il est indispensable, pour l'intelligence de ces fragments, de présenter un sommaire des dogmes qu'ils contiennent. Plus loin, je reviendrai sur ces dogmes, je chercherai à en pénétrer le sens général, à les comparer avec les symboles que présentent diverses religions de l'Orient et de l'antiquité. Aujourd'hui je me borne à offrir une simple esquisse ou plutôt un cadre où l'on puisse placer quelques scènes détachées et brisées d'un grand drame cosmogonique.

FORMATION DU MONDE ET DE L'HOMME.

Au commencement il n'y avait ni ciel, ni terre, ni flots, mais l'*abîme béant;* au nord de l'abîme était le monde des ténèbres, et au sud le monde du feu. D'une source

jaillissant du monde des ténèbres, découlaient douze fleuves qui roulaient un poison vivant. Ces tristes eaux se gelèrent, la vapeur que le poison distillait se condensa en givre, cette glace et ce givre tombèrent dans l'abîme. Les étincelles qui jaillissaient du monde de feu rencontrèrent la glace et la fondirent, et les gouttes qui s'en détachèrent produisirent le corps du géant Ymir. Ce géant dormit, et, pendant son sommeil, il naquit, de la sueur de sa main gauche, un homme et une femme; et l'un de ses pieds produisit avec l'autre un fils qui avait six têtes. De lui est sortie la race hideuse et malfaisante des Géants de la Gelée.

Après Ymir, était née, des gouttes de la glace fondue, une vache merveilleuse nommée Audhumbla; quatre fleuves de lait coulaient de ses mamelles et abreuvaient le géant; elle-même se nourrissait en léchant le givre dont les rochers étaient couverts: il en résulta, le premier jour, vers le soir, une chevelure d'homme, le lendemain une tête, le troisième jour un homme tout entier. Il s'appelait Buri. Son fils Bor eut, de la fille d'un géant, trois fils: Odin, Vili et Vé, qui gouvernent le ciel et la terre. Odin et ses frères tuèrent Ymir, ce qui causa un déluge de sang, dans lequel périrent les Géants de la Gelée; un seul se sauva avec sa famille et fut le père de la nouvelle race des géants. Alors, les fils de Bor jetèrent le corps d'Ymir dans l'abîme et ils en formèrent le monde. De sa chair ils firent la terre, de son sang la mer, qui l'entoure comme un cercle, de ses os les montagnes, de ses cheveux les forêts, de son crâne le ciel, et de son cerveau les brumes pesantes. Puis ils prirent les étincelles qui voltigeaient dans la région du feu, et les placèrent au milieu du ciel, pour l'éclairer. Des vers, qui s'étaient développés dans la chair corrompue d'Ymir, ils firent les Nains, race malfaisante et habile comme celle des géants.

Mais l'homme n'existait pas encore; voici quelle fut son origine : un jour, les fils de Bor rencontrèrent sur leur chemin deux troncs de bois informes (c'étaient un frêne et un aune); Odin leur donna le souffle; un autre l'intelligence, un autre le sang et un beau visage. Et ainsi furent formés l'homme et la femme.

CYCLE MYTHOLOGIQUE.

Après que le monde, les géants, les dieux, les nains et les hommes ont été formés, commence le grand cycle de la destinée des êtres créés.

D'abord les dieux construisent Asgard l'ancien. Là, Odin les charge de présider au sort des hommes. Ils vivent un temps au sein du bonheur et de l'abondance. C'est l'âge d'or des dieux; mais ce bonheur est bientôt troublé : les filles de géants arrivent, les géants menacent les dieux, les prédictions sinistres commencent; en vain les Ases mettent à mort une prophétesse, les oracles funestes se renouvellent, et *la première guerre a lieu.* Loki, celui qui trompe, tente et raille les dieux, met au monde différents monstres : Héla (c'est la mort), moitié blanche et moitié bleue, qu'on précipite dans les ténèbres; le grand serpent qu'on jette dans la mer, où il demeure plongé, entourant toute la terre de ses replis; et le loup Fenris qu'on enchaîne. Les dieux cherchent ainsi à se garantir de ces êtres funestes, dont ils savent qu'ils ont tout à redouter. La perspective des dangers qui les attendent, de la fin qui les menace, commence à troubler les joies du Valhalla. Chaque jour ces craintes augmentent, ces dangers approchent, cette fin s'avance. Les géants tendent sans cesse des piéges aux dieux : ils cherchent à enlever le soleil et la lune, que poursuivent toujours, pour les dévorer, deux loups de la race de Fenris;

ils troublent l'air de sang et de poisons; en vain Thor l'épure avec sa foudre; la lutte continue : les géants enlèvent Iduna, l'Hébé scandinave[1], qui conserve aux dieux leur jeunesse, et ils commençaient déjà à vieillir et à s'affaiblir quand elle leur est rendue.

Cependant la puissance des dieux est assurée tant que vivra le bon Balder, fils d'Odin et de Frigga, le plus doux, le plus sage des Ases; il est si brillant, que tout tient de lui sa lumière; ses jugements sont irréprochables, et il ne souffre rien d'impur en sa présence; mais ce dieu, l'amour du ciel et de la terre, est particulièrement menacé d'un sort funeste; ses propres songes l'en avertissent. Odin va dans le royaume d'Héla réveiller une vieille magicienne endormie dans son tombeau : elle lui prédit la mort de Balder. Cette nouvelle attriste et inquiète les dieux. Frigga s'adresse à toutes les créatures et leur demande d'épargner son fils. Tous le promettent, tant la nature entière semble avoir d'amour pour le bon Balder[2]; mais Loki rend toutes les précautions inutiles par ses artifices; Balder périt de la main de son frère. Les dieux, las des outrages de Loki, l'enchaînent sur des rochers où un serpent suspendu au-dessus de sa tête distille un venin dont les gouttes ruissellent continuellement sur son visage.

Mais sa délivrance approche; voici la nuit des dieux, leur dernier combat contre les géants, leur destruction et celle de l'univers. D'abord vient le grand hiver, composé de trois hivers sans intervalles d'été; alors partout règnent la guerre et la soif du sang. Toutes les mauvaises

[1] Hébé était épouse d'Hercule, la jeunesse était unie à la force; par une allégorie non moins ingénieuse, Iduna est la compagne de Bragi, dieu des vers, ce qui exprime la jeunesse éternelle de la poésie et de la renommée qu'elle donne.

[2] Voy. plus haut la tragédie d'Œlenschlæger.

puissances sont déchaînées, elles marchent conduites par Surtur (le noir), qui porte un glaive de flammes étincelantes; les dieux et les héros, ayant Odin à leur tête, s'avancent pour les combattre. Hommes et dieux succombent, Surtur jette le feu sur le monde, le ciel et la terre périssent dans un grand embrasement; mais une autre terre sort du sein des flots, les fils d'Odin et de Thor remplacent leur père. Balder et son frère, de la main duquel il avait reçu le coup mortel, reviennent des sombres demeures d'Héla s'asseoir en paix dans les salles renouvelées d'Odin; une nouvelle ville s'élève, là où était Asgard l'ancien; un couple humain a échappé au grand incendie, ce couple pur se nourrit de rosée, il recommencera la race des hommes.

LA VOLUSPA,

OU PROPHÉTIE DE LA VOLA.

Le chant mythologique le plus important est celui qui est intitulé la *Prophétie de la Vola.* C'est un fragment, ou mieux, la réunion de plusieurs fragments qui contiennent le sommaire des principaux mythes scandinaves, plutôt rappelés que retracés, par quelques grands traits d'une poésie souvent obscure, toujours bizarre, quelquefois sublime.

C'est l'expression voilée des oracles; ce sont des enseignements mystérieux sur l'origine des choses, c'est l'annonce lugubre de la grande catastrophe dans laquelle l'univers et les dieux doivent périr pour renaître.

Les traditions sur lesquelles repose le poëme appartiennent à la plus ancienne époque de la mythologie scandinave. Ici les dieux sont des êtres cosmiques et non des personnages héroïques. Le poëme que nous possédons est évidemment un débris d'une cosmogonie perdue; il offre de grandes lacunes, de grandes obscurités; quelques parties sont de sèches énumérations de noms mystiques. Tout cela indique, non pas un poëme primitif, mais un abrégé, un résumé incomplet de traditions, et probablement de chants qui remontent à une antiquité encore plus reculée.

Telle qu'elle est, la *Voluspa* doit être classée au nombre des plus anciens chants de l'*Edda* par le mètre, la nature

des idées, le caractère du style concis, heurté et simple, sans aucun mélange de la recherche maniérée qui se fait déjà sentir dans les scaldes du IXe siècle.

Le cadre du poëme est celui de plusieurs chants mythologiques de l'*Edda*. C'est un personnage de la race des géants, ici une vola[1], qui raconte aux dieux réunis les destinées de l'univers. Tout ce qui a trait au grand combat qui doit amener la fin et le renouvellement du monde est développé avec la complaisance d'un prophète qui menace ses ennemis. Cet hymne sinistre du dernier jour est ce qu'il y a de plus remarquable dans le poëme. C'est une vision confuse, gigantesque et terrible, c'est, comme je l'ai dit, l'Apocalypse du Nord.

Voici la traduction de quelques lambeaux de ces prophéties souvent sans liaison, mais empreintes de toute la grandeur et de toute la tristesse de la sombre mythologie scandinave.

« La vieille était assise à l'est, dans le bois de fer; là, elle mit au monde les enfants du loup Fenris. L'un d'eux doit devenir puissant, et, sous une forme enchantée, dévorer la lune.

« Il se nourrit de la vie des hommes lâches. Du siége des dieux dégoutte le sang. Les rayons du soleil deviennent noirs, tous les vents sont empoisonnés. . . . . .

« De loin je vois venir le crépuscule des dieux et le dernier combat.

« Le dévorant[2] hurle sur la bruyère de Gnipa, les liens se brisent et le loup se précipite[3].

[1] Vola ou vala était le nom qu'on donnait aux prophétesses qu'on appelait en diverses circonstances pour prédire l'avenir, surtout à la naissance des enfants.

[2] Garmr, le Cerbère scandinave, dont les aboiements expriment peut-être ici les bruits souterrains qui précèdent la grande catastrophe.

[3] Le loup Fenris, le principe destructeur, est déchaîné.

« Il se précipite à l'est, à travers les vallées pleines de poison, de tourbe et de fange[1]. . . . .

« Elle vit un palais loin du soleil, sur le rivage des cadavres; ses portes sont tournées au nord. Des gouttes de poison y ruissellent à travers les soupiraux. Il est pavé de serpents[2].

« Là, elle vit marcher dans des torrents pesants, les parjures, les meurtriers, et ceux qui séduisent les femmes d'autrui.

« Là, le serpent Nithüggr cherchait les corps des trépassés, le loup traînait les cadavres. Comprenez-vous ceci? Savez-vous ce que je veux dire?

« Alors les frères combattront, et l'un tuera l'autre. Les enfants des sœurs brisent la parenté. Alors il est dur d'être dans le monde. L'adultère y règne. C'est l'âge des haches, l'âge des glaives; les boucliers sont fendus. C'est l'âge des tempêtes, l'âge des meurtres; jusqu'à ce que le monde soit détruit, aucun homme n'épargnera un autre homme.

« Les enfants de Mimir[3] jouent. L'arbre du monde s'embrase. Heimdall souffle dans la corne antique de Giallar; ces sons remplissent l'air. Odin converse avec la tête de Mimir.

« Ygdrasil, le puissant frêne[4], s'agite; le vieil arbre gémit quand les géants sont déchaînés; tous les êtres tremblent dans les routes de la mort, jusqu'à ce que le feu de Surtur dévore le monde.

« Le dévorant rugit sur la bruyère de Gnipa, le loup brise ses chaînes et se précipite.

[1] La fange, les tourbières désignent le pays habité par les Finois. C'est vers ce pays que se dirigent les mauvaises puissances.

[2] C'est l'enfer scandinave.

[3] Les vagues sont déchaînées; le crâne de Mimir, c'est l'Océan.

[4] C'est le monde.

. . . .

« Le grand serpent qui entoure la terre se roule, possédé de la furie des géants ; le serpent presse les vagues, l'aigle crie, de son bec pâle il déchire les cadavres ; le vaisseau des morts est mis à flot.

. . . .

« Surtur[1] vient du midi, roulant des flammes, de son glaive resplendit le soleil du dieu des morts ; les rochers se brisent, les géantes errent, les hommes foulent les voies de la mort et le ciel se fend.

« Où en sont les Ases? où en sont les Alfes[2]? la vaste demeure des géants rugit ; les Ases tiennent conseil ; les sages habitants des montagnes soupirent à l'entrée des cavernes. Comprenez-vous ceci? Savez-vous ce que je veux dire?

« Le soleil commence à noircir, la terre tombe dans la mer, les brillantes étoiles s'évanouissent, la fumée ondoie au-dessus de l'incendie, les flammes se jouent dans le ciel.

« Alors, elle vit la terre admirablement verte de nouveau sortir de la mer ; elle vit les cascades se précipiter, et, au-dessus, voler l'aigle qui guette le poisson du haut des rochers.

. . . .

« Alors les moissons croîtront sans être semées ; tout malheur sera détruit : Baldur viendra et bâtira avec Hautr[3] la belliqueuse demeure d'Odin, le palais sacré

[1] Le Noir, c'est-à-dire l'obscur, le voilé, le dieu suprême, qui détruit et renouvelle l'univers.

[2] Les génies, les puissances de la nature.

[3] Baldur ou Balder et son frère Hautr ou Hother qui l'a tué (voyez, plus haut, Œlenschlæger, la mort de Balder) renaîtront pour vivre en paix au sein de l'harmonie universelle rétablie entre les êtres.

des dieux. Comprenez-vous ceci? Savez-vous ce que je veux dire?

« Elle vit s'élever un palais plus beau que le soleil, sur le haut Gimli; là, habiteront les bonnes races à jamais heureuses.

. . . .

« Le sombre dragon vient volant, le dragon étincelant vient des rochers ténébreux : il plane au-dessus des campagnes, emportant des cadavres..... Et maintenant la Vola retombe dans la nuit. »

LE HAVA-MAL,

OU LE DISCOURS SUBLIME D'ODIN.

POËME GNOMIQUE.

Sous ce titre, le compilateur de l'Edda a réuni divers fragments qui contiennent et la partie morale de la doctrine d'Odin, et des enseignements magiques, concernant surtout la science des runes. Dans la première division du Hava-Mal, c'est Odin lui-même qui parle; c'est cette partie qui a donné son nom au tout.

Elle constitue un poëme gnomique, dans lequel, sous une forme sentencieuse, sont déposées les idées que se faisaient les anciens Scandinaves de la supériorité intellectuelle et morale. Les vertus les plus recommandées sont la prudence, l'hospitalité, la libéralité; il y a des conseils sur l'amour et l'amitié. Le premier de ces sentiments n'y est pas présenté avec un grand raffinement, mais il s'y montre sans brutalité. Il y a sur l'amitié des pensées touchantes, et sur la gloire des mots sublimes.

Çà et là des réflexions naïvement satiriques, d'autres qui trahissent une habitude irréfléchie de férocité, forment un contraste frappant, mais naturel, avec le ton grave et sage de l'ensemble.

La fin du Hava-Mal est un petit traité de magie qui

expose les effets surnaturels de la puissance des runes; on y trouve la source de la plupart des idées superstitieuses du moyen âge; on voit là en germe, ce qui, mêlé plus tard à d'autres idées conservées par tradition de l'antiquité ou venues de l'Orient, a été la *sorcellerie.*

Je vais donner une idée du Hava-Mal, en traduisant les sentences les plus frappantes et les plus naïves.

Il est remarquable qu'il n'y en ait presque aucune qui recommande la bravoure. Elle était tellement dans les mœurs et dans le tempérament du peuple, qu'il n'était pas besoin d'en parler.

On sera, je pense, frappé de quelques pensées où éclate un sentiment profond de sociabilité. La charité chrétienne, ou le sentiment social étendu à l'espèce tout entière, est en germe dans plusieurs de ces maximes de la vieille sagesse germanique, entre autres dans celle qui se termine ainsi : l'homme est la joie de l'homme.

« Regarde bien de tous côtés avant d'aller plus loin, car tu ne sais où peut être caché ton ennemi.

« Heureux celui qui donne! Un hôte entre, où va-t-il s'asseoir?

. . . .

« Il a besoin de feu celui qui est entré. Ses genoux sont glacés ; il a besoin d'habit et de vêtements celui qui vient par-dessus les montagnes.

. . . .

« On ne peut prendre avec soi en voyage une meilleure provision que beaucoup de sagesse ; elle vaut mieux que l'or dans un lieu inconnu. C'est un secours dans le besoin.

. . . .

« La bière n'est pas si bonne qu'on le dit pour les enfants des hommes. Plus un homme boit, moins il se connaît lui-même.

« L'oiseau de l'oubli[1] plane sur l'ivresse, et ravit à l'homme son intelligence.

. . . .

« L'insensé croit qu'il vivra éternellement s'il fuit le combat, mais l'âge même ne lui donnera pas la paix, c'est à sa lance à la lui donner.

. . . .

« L'insensé veille toute la nuit et pense à beaucoup de choses; puis, quand le matin vient, il est fatigué et le soin qui le tourmentait lui demeure.

. . . .

« Quand l'ignorant vient dans une réunion, qu'il se taise, personne ne s'aperçoit mieux combien il sait peu qu'après qu'il a beaucoup parlé.

« C'est faire un long détour, que d'aller vers un ami trompeur, quoiqu'il demeure sur votre route; c'est prendre un chemin de traverse, que d'aller vers un ami fidèle, quoiqu'il demeure au loin.

. . . .

« Si tu as un ami auquel tu te confies, pour en bien jouir, il faut mêler vos pensées, échanger avec lui des présents, et aller souvent le trouver.

« Si tu en as un autre auquel tu ne te confie point, et si cependant tu veux en profiter, il faut parler finement, penser prudemment, et lui rendre ruse pour dissimulation.

« J'étais jeune autrefois, j'allai seul, et je m'égarai dans des routes trompeuses. Je me suis cru riche quand j'ai trouvé un autre; l'homme est la joie de l'homme.

. . . .

[1] Le héron de l'oubli.

« Un jour, dans un champ, je donnai mes habits à deux hommes des bois. Quand ils en furent revêtus, ils semblèrent des héros. L'homme nu est timide.

« L'arbre se déssèche, qui n'est revêtu ni d'écorce ni de feuillage. Ainsi est l'homme sans ami; l'homme ne peut vivre seul.

« La paix entre les ennemis est comme un feu qui brûle cinq jours: au sixième il s'éteint. Ainsi s'en va toute cette amitié.

. . . .

« Les grains de sable sont petits, les gouttes d'eau sont petites, petites aussi sont les pensées humaines. Tous ne sont pas égaux. Chaque siècle ne porte qu'un homme.

. . . .

« Il faut avoir un bon entendement, mais pas trop de sagesse. Ne cherchez pas à prévoir votre sort, et votre âme sera libre de soucis.

. . . .

« Il doit se lever de bonne heure, celui qui veut gagner les biens ou la vie d'un autre. Le loup qui reste couché ne trouve pas un repaire. On ne triomphe point en dormant.

. . . .

« Comme l'aigle s'étonne égaré sur la mer sauvage jusqu'à ce qu'il parvienne à la rive ; ainsi est l'homme qui vient parmi beaucoup d'hommes où il a peu d'amis.

. . . .

« Tout homme sage doit se servir avec précaution de sa force, car on trouve lorsqu'on vient parmi les braves, que nul n'est fort contre tous.

. . . .

« Bien que malheureux, nul n'est entièrement privé

de bonheur. L'un est heureux par ses fils, l'autre par ses amis; l'un par ses richesses, l'autre par ses bonnes actions.

. . . .

« J'ai vu briller le feu dans la salle du riche, mais devant la porte se tenait la mort.

« Le boiteux peut monter à cheval, le sourd combattre vaillamment, celui qui n'a qu'une main paître les troupeaux; il vaut mieux être aveugle que mort[1]. On ne peut rien faire d'un mort.

. . . .

« Ton troupeau meurt, tes amis meurent, et toi-même tu dois mourir ; mais pour celui qui s'est acquis une bonne renommée, cette renommée ne mourra pas.

« Ton troupeau meurt, tes amis meurent, et toi tu dois mourir aussi; mais je sais une chose qui ne meurt jamais, le jugement sur ceux qui sont morts.

. . . .

« Il faut louer la journée le soir, une femme quand elle est morte, un glaive quand il est éprouvé, une fille quand elle est mariée, la glace quand tu es dessus, la bière après que tu l'as bue.

. . . .

« Il faut se servir d'un vaisseau pour les voyages, d'un bouclier pour la défense, d'un glaive pour l'attaque, mais d'une jeune fille pour les baisers.

. . . .

« Personne ne doit croire les discours des jeunes filles

[1] Ce passage est un de ceux qui prouvent l'antiquité du *Hava-Mal*. Il y a dans le texte, il vaut mieux être aveugle que brûlé (*brendr*). L'usage de la crémation des corps précéda en Scandinavie celui de l'inhumation qu'on trouve déjà à l'époque historique la plus reculée.

et ce que disent les femmes ; car le cœur de la femme a été fait sur une roue tournante, et la ruse placée dans son sein.

Un arc qui se brise, un feu qui brille, un loup qui hurle, une corneille qui crie, un porc qui grogne, un arbre sans racine, une vague qui monte, une chaudière qui bout, un trait qui vole, une vague qui tombe, une glace d'une nuit, un serpent roulé en cercle, les propos de lit d'une nouvelle épouse, une épée émoussée, un ours qui joue, le fils d'un roi, un veau malade, un esclave indocile, une sorcière qui prophétise des malheurs, une pluie nouvellement tombée, un ciel clair, un maître qui sourit, l'aboiement d'un chien, l'amour des femmes de mauvaise vie, un champ semé de bonne heure. — On ne doit point se fier à ces choses, ni trop tôt à son fils ; le champ de blé dépend du temps, le fils dépend de son intelligence ; tous deux sont incertains.

. . . .

« La paix avec les femmes est comme une pensée qui fuit, comme un voyage sur une neige glissante avec un cheval âgé de trois hivers, rétif et encore mal dompté ; c'est comme de croiser dans une tempête avec un vaisseau sans mâts ; c'est comme de vouloir, sur une montagne couverte de neige pendant le dégel, saisir des rennes à la course.

. . . .

« Qu'il parle doucement celui qui désire l'amour d'une jeune fille, qu'il lui offre ce qu'il possède, qu'il loue sa beauté, ainsi il l'obtiendra.

« Que nul homme ne blâme l'amour d'un autre ; souvent un beau visage charme le sage, mais n'enchaîne pas l'insensé.

« Qu'on ne blâme personne pour cette faute qui est celle

de beaucoup d'hommes. Des sages il fait des insensés parmi les enfants des hommes, lui le puissant désir.

« La pensée seule sait ce qui convient au cœur, et il n'est point de pire maladie que de ne prendre plaisir à rien. »

Cette dernière phrase semble écrite pour notre temps, mais dans toute cette fin il pourrait bien y avoir quelques traits plus modernes que le reste.

LE CHANT DE RIG.

Ce chant n'est ni un chant cosmogonique comme la Voluspa, ni un chant éthique et magique comme le Hava-Mal; c'est un chant politique et historique dans le fond, contenant, sous une forme mythologique, l'origine sacrée de la hiérarchie sociale, dans le nord, celle des trois ordres qui la constituent, et, en même temps, la succession des trois races qui ont peuplé la Scandinavie, et dont chacune correspond à l'un de ces trois ordres.

Voici quelle est l'idée de ce chant.

Un des Ases ou dieux, Heimdall, sous le nom de Rig, qui veut dire le fort, le puissant, arrive sur le bord de la mer, en un certain pays; là, il trouve deux époux, dont les noms sont symboliques : c'est *l'aïeul* et *l'aïeule* (Edda). Ses hôtes lui offrent un pain grossier et la chair d'un veau; ensuite il se place dans leur couche, au milieu d'eux. Il passe ainsi trois nuits, puis reprend son chemin. Neuf mois s'écoulent, et *l'aïeule* enfante un fils : on répand sur lui l'eau lustrale (ancien baptême des Scandinaves), et on l'appelle *l'esclave* (Thrœl) : « Il était noir, la peau de ses mains était rude, ses genoux arqués, ses doigts épais, sa figure hideuse, son dos courbé, ses talons saillants.

Quand il fut devenu fort, son occupation était de tra-

vailler l'écorce, de faire des paquets de branchages, et de les porter à la maison.

Une femme errante vint dans sa demeure; la plante de ses pieds était meurtrie, ses bras brûlés par le soleil, son nez était déprimé. Elle s'appelait *la servante*. . . . . . »

Ce couple misérable s'unit, et de cette union résulte la race des esclaves. Les noms de leurs fils et de leurs filles sont significatifs; ce sont des noms d'opprobre : le sombre, le grossier, le querelleur, le paresseux, l'épais; la lente, la déchirée, etc. : leurs occupations sont « de faire des haies, d'engraisser les champs, de soigner les porcs, de garder les chèvres, de fouiller les tourbières. »

Ensuite Rig vient dans la demeure d'un autre couple. Cette fois ses hôtes se nommaient *le grand-père* et *la grand'mère*. « Le mari construisait un métier à tisser, sa barbe était soignée, il avait une touffe de cheveux sur le front, son vêtement était serré; il y avait un coffre sur le plancher. La femme faisait tourner le rouet, elle ouvrait les bras, elle préparait des vêtements. »

Rig se couche encore entre eux et passe ainsi trois nuits; neuf mois après, il naît à *la grand'mère* un fils qu'on appelle *le paysan* (Karl). « On l'enveloppa dans le lin. Sa chevelure était rouge et son teint rubicond, ses yeux étincelants.

Il commença à croître et à se fortifier, il apprit à dompter les taureaux, à faire des charrues, à construire des maisons de bois, à bâtir des granges, à fabriquer des chars, à conduire la charrue.

On lui amena sa fiancée, vêtue d'une peau de chèvre, portant le trousseau de clefs; elle s'appelait *la diligente* : on la plaça sous le voile de lin. Les époux habitèrent ensemble, ils échangèrent leurs anneaux, ils étendirent leur couche, et ils établirent leur demeure.

Leurs enfants s'appellent : l'homme, le garçon, le co-

lon, le sujet, l'artisan, etc.; de là est sortie la race des paysans. »

Ensuite Rig s'en alla dans une demeure tournée au sud. Làétait un couple qui s'appelait *le père* et *la mère*. « L'époux était assis et tordait le nerf d'un arc; il ployait un arc, il fabriquait des flèches; la mère regardait ses bras, tissait la toile, affermissait ses manches..... Ses sourcils étaient plus beaux, son sein plus éblouissant, son col plus blanc que la neige la plus pure.

Rig s'asseoit au festin entre eux deux.

Alors *la mère* prit une nappe brodée, une nappe de lin blanc, et en couvrit la table; elle prit ensuite des pains minces, des pains d'un blanc froment, et les plaça sur la nappe.

Elle plaça sur la table des plats ornés d'argent, pleins de venaison, de lard, d'oiseaux rôtis; le vin était dans le pot. Les coupes étaient garnies de métal. Ils parlaient et conversaient jusqu'à ce que le jour finît. »

Rig va cette fois encore se coucher entre les époux. Il passe ainsi trois nuits, et au bout de neuf mois la mère mit au monde un fils qu'elle enveloppa de soie, on l'arrosa de l'eau sacrée, et on le nomma *le noble* (Jarl). « Sa chevelure était blanche, ses joues vermeilles, ses yeux brillaient comme ceux d'un petit serpent. »

Le noble grandit dans la maison. Il apprit à brandir la lance, à tordre le nerf de l'arc, à fabriquer des flèches, à faire voler des traits, à agiter des lances, à monter sur des chevaux, à lancer des chiens de chasse, à tirer le glaive, à nager.

Rig vint à sa demeure; Rig le voyageur lui enseigna les runes, il lui donna son nom. Il l'avoua pour son fils, et voulut qu'il possédât des champs héréditaires, des champs nobles et des demeures antiques.

Ensuite, *le noble* chevaucha par un chemin sombre,

par des montagnes glacées, jusqu'à ce qu'il arrivât à une demeure. Là il commença à brandir sa lance de tilleul, il poussa son cheval, il tira son glaive, il éveilla la guerre, il rougit les champs, il fit du carnage, il gagna de la terre.

Ensuite il gouverna seul dix-huit gards, il divisa ses richesses et les partagea entre tous, donnant aux uns des anneaux d'or, aux autres des chevaux agiles. Il distribua les anneaux, il brisa les bracelets.

Le noble (Jarl) épouse la fille du *baron* (Herser), et leurs enfants sont le fils, l'enfant, la race, l'héritier, le parent, le descendant. Le dernier de ses enfants est Konr, le chef, *le roi*. « Les autres enfants du *noble* se livrèrent aux occupations de leur père, ils domptèrent des chevaux, ils courbèrent des boucliers, ils aiguisèrent des traits, ils brandirent des lances. Mais le plus jeune, le roi connut les runes : les runes du temps, les runes de l'éternité. Il sut sauver la vie des hommes, émousser le tranchant des glaives, apaiser la mer.

Il comprit le chant des oiseaux, il sut éteindre le feu, calmer et endormir les douleurs. Il posséda la force de huit hommes. »

Mais au milieu de cette science, il est troublé par une corneille qui lui dit qu'il serait mieux de monter à cheval, et de coucher des armées dans la poussière. Elle lui parle de Dan et Danpr, qui possèdent des terres meilleures que les siennes, qui sont habiles marins et bons guerriers, et là finit ce qui reste de ce chant singulier.

L'intention politique de ce chant est évidente : c'est d'exprimer l'institution divine de l'ordre social, tel qu'il existait de toute antiquité en Scandinavie. *L'esclave, le paysan*, *le noble* sont désignés par leur nom, et caractérisés par les occupations qui leur sont attribuées. Tous

trois sont fils d'un dieu. Ainsi là, comme en Orient, la théologie était la base de la législation.

L'intention historique n'est pas moins certaine. Nous avons vu que la Scandinavie, occupée primitivement par des tribus finoises, avait subi deux invasions de la race germanique, celle des Goths et celle des Ases. Ces trois couches de populations sont évidemment représentées par les trois générations qui sortent de Rig. La race des indigènes est caractérisée par la noirceur de sa peau et par d'autres signes physiologiques que l'on retrouve encore aujourd'hui chez les Lapons, qui en sont un débris. Comment ne pas les reconnaître à leurs genoux arqués, à leur figure hideuse, à leur dos courbé, à leurs talons saillants! Le nom de cette race indigène est celui de la servitude, parce qu'elle fut asservie par la race plus belle et plus forte qui vint ensuite envahir le pays. Cette autre race est désignée également dans ce chant par ses caractères physiques, entre lesquels la blancheur de la peau et la couleur blonde des cheveux tiennent le premier rang. La portion de cette race dont l'émigration en Scandinavie est la plus ancienne qui portait le nom de Goths et donna, comme nous l'avons vu, ce nom à une portion de la Scandinavie, est représentée ici par la classe intermédiaire, entre la race primitive réduite en esclavage par la conquête, et la caste des derniers conquérants. En effet, le rôle politique des Goths était intermédiaire entre l'asservissement absolu qui était le lot des Finois et le commandement suprême, qui était le partage des Ases, ou Suédois. C'était probablement les Goths qui formaient la masse des colons ou paysans libres, tandis que les Ases étaient les chefs militaires.

Les Ases paraissent avoir été une population d'élite, une tribu éminente, supérieure en intelligence et en beauté aux Goths, ses frères par le sang, et ses devan-

ciers dans la conquête. Aussi, le poëme dont nous nous occupons insiste-t-il sur l'éclat et la blancheur de leur teint, sur la vivacité de leur regard.

La fiction de *l'aïeul* et de *l'aïeule,* du *grand-père* et de *la grand'mère,* du *père* et de *la mère,* indique l'ordre d'ancienneté des trois populations.

Le noble, qui va faire la guerre vers le nord, rappelle ces expéditions fréquentes des Ases contre les peuplades finoises cantonnées dans la partie septentrionale de la Scandinavie, dont les traditions de la mythologie montrent tant de traces.

Remarquez que *le roi* (Konr) est un fils du *noble* (Jarl), qu'il est son dernier fils. En effet, la royauté est née de cette sorte de féodalité primitive que formait l'autorité indépendante des chefs, avant que l'un d'entre eux, sorti de leurs rangs, *né de leur sang*, eût soumis cette autorité à la sienne en se faisant roi.

SIGURD

TRADITION ÉPIQUE

DES PEUPLES GERMANIQUES

SIGURD[1],

TRADITION ÉPIQUE

DES PEUPLES GERMANIQUES.

I.

HISTOIRE DE LA TRADITION SELON L'EDDA ET LES NIEBELUNGS.

Sigurd est l'Achille du Nord. La destinée de ce personnage héroïque est le point culminant d'un cycle épique, héritage commun d'une portion des races barbares : les origines de ce cycle se perdent avec celles de la mythologie scandinave à laquelle il se rattache dans la nuit des traditions orientales. Des souvenirs confus de la grande migration des peuples s'y sont associés à des souvenirs d'un autre âge. Ce curieux dépôt de poésie primitive, spontanément formé au sein des populations sep-

[1] Prononcez Sigour.

tentrionales de l'Europe, a voyagé de contrée en contrée, s'est transmis de siècle en siècle depuis le pied de l'Hécla jusqu'au pied des Pyrénées et des Alpes, depuis les rives de la Baltique et du Rhin jusqu'à celles de la Loire et de l'Adige. Cette poésie non écrite mais chantée, non morte et immobile mais toujours vivante, et par conséquent se renouvelant, se transformant, se diversifiant sans cesse, a traversé le moyen âge, et retentit encore, dans quelques chansons, dans quelques légendes populaires, parmi les brumes des îles Féroë, aux bords des lacs de la Norvége, au sein des bruyères de la Westphalie.

Dans nos temps plus de curiosité que de poésie, ne nous intéresserons-nous pas au moins, comme à un fait digne d'étude et d'attention, à cette biographie d'une épopée de l'Europe primitive, à ses courses à travers les lieux et les âges, à ses vicissitudes, à ses aventures qui forment, pour ainsi dire, une autre épopée dont la tradition est le héros? Il me semble qu'il y a quelque charme à suivre ainsi, comme à la trace, à travers le monde, une antique et naïve histoire, à l'entendre raconter en diverses langues, par diverses générations, à voir comme chaque peuple la fait sienne, l'empreint de son propre caractère, l'altère ou l'enrichit de ses propres souvenirs. C'est comme de suivre à travers le ciel un beau et sombre nuage, de voir ses contours onduler aux caprices du vent, ses flancs s'embrunir ou s'éclairer aux jeux de la lumière, ses flocons s'éparpiller ou se grouper dans les airs : et ce nuage, comme ceux d'Ossian, contient les ombres du temps passé.

Ce n'est pas ici le lieu d'embrasser, dans toute son étendue, le développement des légendes héroïques du Nord. Je me bornerai à détacher de leur ensemble ce qui en forme le centre, la destinée du héros par excel-

lence, de Sigurd; et je m'adresserai aux deux principales sources qui nous l'ont conservée, l'Edda scandinave et le poëme allemand des Niebelungs.

L'Edda, recueil fait en Islande au XIe siècle, de chants scandinaves plus anciens, qui contient les débris des vieilles croyances et des vieilles traditions du Nord, l'Edda raconte à sa manière l'histoire de Sigurd. Je donnerai d'abord une analyse rapide de ce récit et la traduction de quelques fragments. J'en ferai de même pour le poëme des Niebelungs, où se retrouve une autre version de la même histoire, et je comparerai les deux versions.

I. L'EDDA.

Les chants de diverses époques et d'auteurs inconnus dont se compose l'Edda, sont courts, souvent mutilés, incomplets, obscurs. Cherchons à travers ses débris la suite des faits dont se compose la vie héroïque de Sigurd.

Après divers incidents assez confusément indiqués, la série d'événements que la tradition connaît et raconte avec quelque détail, commence par l'histoire d'un trésor auquel est attaché une malédiction. Cette histoire du trésor fatal est toute mythologique, les trois principaux personnages de l'Olympe scandinave y interviennent. C'est là tout ce que nous avons à y remarquer.

Cette histoire est racontée à Sigurd par un nain, espèce de personnage qui figure fréquemment dans la mythologie scandinave, et dont les attributs sont la science et la perfidie. Celui-ci se nommait Regin et avait été l'instituteur de Sigurd. Il excite le héros à aller mettre à mort un dragon, ou plutôt un enchanteur nommé Fafnir, qui avait revêtu cette forme, pour faire ainsi

la garde du trésor fatal, et s'en emparer. Ce conseil était inspiré au nain Regin par un esprit de vengeance, car ce Fafnir était son frère, et après avoir tué leur père commun, il avait refusé de partager avec lui le trésor maudit, déjà cause de plus d'une horreur, et qui devait en causer bien d'autres dans la suite.

Sigurd, qui avait son père à venger, devoir particulièrement sacré pour un Scandinave, répondit : « Les enfants de Hunding riraient haut, eux qui ont tranché les jours de Sigmund, si j'allais en quête de l'or rouge avant d'avoir vengé mon père. »

Il va donc d'abord accomplir cette vengeance, triomphe de ses ennemis, et, en signe de triomphe, grave, avec le glaive, un aigle sanglant sur le dos du meurtrier de son père.

Puis il va sur la bruyère où veille le dragon Fafnir, se place sur la route du monstre, creuse une fosse profonde, s'y cache, et quand Fafnir passe, lui perce le cœur avec son glaive, puis il s'élance de la fosse, et en ce moment, dit le texte, *ils se regardèrent l'un l'autre;* alors s'établit entre le monstre et son meurtrier ce sombre et singulier dialogue.

« FAFNIR *chanta.*

Compagnon, jeune compagnon, de qui es-tu né? De quel homme es-tu fils, toi qui as rougi ta brillante épée dans le sang de Fafnir? Le glaive a pénétré jusqu'à mon cœur.

SIGURD.

Je m'appelle Sigurd. Mon père s'appelait Sigmund, je t'ai tué avec mes armes.

FAFNIR.

Qui t'a excité? comment as-tu été excité à ravir ma

vie? Jeune homme aux yeux étincelants, tu as eu un père farouche. Les oiseaux de proie se sont réjouis à ta naissance.

SIGURD.

Mon courage m'a excité, mes mains m'ont aidé et mon glaive aigu. Rarement il devient brave et aguerri aux blessures celui qui tremble quand il est enfant.

FAFNIR.

Je te donne un conseil, Sigurd; fais attention à mon conseil. Retourne promptement dans ta demeure; cet or brillant, ces trésors étincelants causeront ta perte.

SIGURD.

Toi, tu n'as plus besoin de conseils, j'irai vers cet or qui est sur la bruyère; mais toi, Fafnir, reste ici dans ton agonie jusqu'à ce que tu descendes chez Héla.

FAFNIR.

Regin m'a trahi; il te trahira à ton tour, il causera notre mort à tous deux. Je sens qu'à cette heure Fafnir devait finir sa vie; ta force l'emporte. »

Regin, qui s'était tenu éloigné pendant le combat, s'approche alors, il ouvre le sein de son frère Fafnir, en tire le cœur et boit le sang de la blessure.

Sigurd prend le cœur du monstre et le fait rôtir. Pendant cette opération, il porte par hasard son doigt à sa bouche; dès que le sang du dragon eut touché ses lèvres, il comprit le langage des oiseaux. Il entendit alors des hirondelles chanter dans les rameaux; elles s'entretenaient de la perfidie du nain prêt à attenter aux jours de Sigurd, et conseillaient à celui-ci de se débarrasser de cet ennemi. Sigurd profita du conseil, il coupa la tête

de Regin, mangea le cœur de Fafnir, et but le sang des deux frères. Alors il entendit encore le chant des hirondelles; elles parlaient d'une jeune vierge, au pays des Francs, endormie au sommet d'une montagne, dans un palais étincelant qu'environnait un rempart de flamme; Sigurd s'empare des trésors du monstre, en charge son cheval Grani, et se met en route pour aller chercher la merveilleuse jeune fille.

Cette jeune fille est Brunhilde la Valkyrie, qu'Odin a frappée d'un sommeil magique pour la punir d'avoir donné, sans sa permission, la mort à un de ses guerriers; il lui a interdit les combats et l'a condamnée au mariage; mais elle a fait serment de n'épouser que celui qui serait capable de traverser la flamme dont son palais est entouré.

Sigurd arrive et la réveille en fendant sa cuirasse. Alors elle salue le jour, la terre et la nuit, les dieux et les déesses.

Elle lui donne ensuite des enseignements sur les diverses sortes de runes, leur origine, leur usage, et quelques conseils; le tout peut passer pour un petit traité de magie et de morale encadré dans le récit.

Leur entretien se termine ainsi : Sigurd dit : « Il n'y a pas d'homme plus sage que toi, et je jure que je te posséderai, car tu es tout à fait selon mon sens. » Elle répondit : « C'est toi que je voudrais quand j'aurais à choisir entre tous les hommes; » et ils confirmèrent cela par serment.

Sigurd arrive ensuite dans un pays où il fait amitié avec deux frères Gunar[1] et Hogni, qu'on appelle aussi les Nifflungs. Il épouse leur sœur Gudruna[2], mais ce n'est

[1] Prononcez Gounar.

[2] Prononçez Goudrouna.

qu'après que leur mère a donné à Sigurd un breuvage magique qui lui fait perdre le souvenir des serments qu'il a prêtés à Brunhilde. Bientôt Gunar veut lui-même aller conquérir la vierge merveilleuse, et Sigurd accompagne son beau-frère dans cette expédition ; mais nul autre que lui et son cheval Grani ne peut traverser le feu enchanté qui entoure la demeure de Brunhilde. Que faire? Lui et Gunar *changent de forme*. Sigurd, ainsi transformé, paraît devant Brunhilde, qui est obligée de se soumettre à celui qui a triomphé de l'épreuve du feu. Cependant elle s'étonne que ce puisse être un autre que Sigurd. Sigurd passe trois nuits près de Brunhilde ; mais, respectant les droits de son frère d'armes, il place entre elle et lui son épée nue, et remet pure à Gunar l'épouse qu'il lui a conquise.

Brunhilde, à qui nul breuvage n'a fait perdre la raison, ne peut se consoler d'être à un autre qu'à Sigurd ; sa passion, ses combats, la résolution furieuse de le faire périr qui naît de cette passion même, sont exprimés dans l'Edda par quelques traits brusques, naïfs et profonds. Voici les plus saillants :

« Entre eux les destinées cruelles se placèrent. Elle était assise dehors, le soir, quand il lui fallut dire ces paroles : « Je veux posséder Sigurd ou mourir. Ce « guerrier florissant de jeunesse, je veux le tenir dans « mes bras.

« J'ai dit ce mot, et voici que je m'en repens. Gu-« druna est sa femme ; j'appartiens à Gunar ; de tristes « destinées nous ont envoyé de longues douleurs. »

« Souvent elle marche le cœur plein d'ennui, souvent elle marche sur la neige et la glace des montagnes, le soir quand Sigurd et Gudruna se retirent ensemble. »

« On m'a privée d'époux et de joie, je trouverai ma joie dans des pensers cruels. »

Dans un de ses accès de jalousie, elle excite Gunar à faire périr Sigurd. « Tu me perdras, Gunar, tu perdras entièrement ma terre et moi-même; jamais je ne partagerai une joie avec toi; je m'en retournerai où j'étais auparavant, auprès de mes proches et de mes amis, là je demeurerai et je mènerai une vie tranquille, si tu ne fais périr Sigurd, et si tu ne deviens un roi au-dessus des autres rois. »

« Ayons soin que le fils suive le même chemin que le père. Il ne faut pas élever ce jeune loup; car à qui la vengeance ou la composition du sang a-t-elle été plus facile, parce que le fils de son ennemi vivait? »

Gunar hésite à lui obéir, à se priver d'un tel appui, à manquer ainsi à la foi jurée, il hésite ainsi durant une heure. Enfin, il va trouver son frère Hogni, et lui dit:

« La seule Brunhilde vaut mieux pour moi que toutes les femmes; je perdrai plutôt la vie que de consentir à perdre les richesses de mon épouse.

« Veux-tu que nous nous emparions du trésor de ce chef? Il est bon de posséder l'or des fleuves [1], de jouir de ses richesses et de goûter en paix le bonheur. »

Enfin, ils se décident pour le meurtre, et en chargent Guttorm [2], leur plus jeune frère *qui n'avait rien juré*. Sigurd est traîtreusement percé pendant son sommeil. « Le glaive pénétra jusqu'au cœur de Sigurd. Le vaillant tenta la vengeance, il chercha à porter un coup au meurtrier qui s'enfuyait. Le fer étincelant atteignit Guttorm, lancé fortement par la main du roi. »

Son ennemi tomba en deux parts; les mains et la tête tombèrent d'un côté; ce qui restait avec les pieds tomba

[1] Ce nom poétique de l'or fait allusion à celui que roulent certains fleuves, et qui joue un si grand rôle dans toute cette histoire.

[2] Prononcez Goutorm.

en arrière. Gudruna, qui dormait sans inquiétude à côté de Sigurd, se réveilla nageant dans le sang. Elle frappa si violemment ses deux mains, que le héros au cœur d'acier se souleva sur son lit. « Ne pleure pas si amèrement, ma jeune épouse : tes frères vivent... La reine poussa un soupir, et le roi rendit l'âme : elle frappa si violemment ses fortes mains, que les coupes de fer retentirent, et que, dans la cour, les oies crièrent. »

Alors Brunhilde rit : elle rit une fois de tout son cœur, quand de son lit elle put entendre les gémissements aigus de la fille de Giuki.

« Gunar indigné lui dit : Tu ne ris pas, femme furieuse, d'un bonheur qui te soit réservé, tu pâlis : il semble que la mort va te saisir. Tu mériterais que l'on tuât devant toi ton frère Atli, tu verrais ses blessures ; tu serais obligée de bander ses plaies sanglantes. Mon frère est plus puissant que vous, dit Brunhilde. Puis elle se plaint de sa destinée : elle ne voulait pas se marier, son frère l'y a forcée ; alors elle n'a désiré que Sigurd. — « Je n'ai jamais aimé qu'un seul homme, dit-elle. Je n'avais pas « une âme changeante. Atli apprendra tout cela quand il « demandera si j'ai accompli mon voyage chez Héla. Je « ne suis pas femme d'un cœur assez faible pour passer « ma vie avec un autre époux. Un jour ma vengeance « viendra sur mes ennemis. »

« Gunar, le chef des guerriers, se leva et jeta ses bras autour du cou de Brunhilde, et chacun se mit en devoir l'un après l'autre de calmer sa douleur.

« Elle repoussa tout le monde et ne se laissa pas détourner du long voyage. »

Gunar fit appeler Hogni pour lui parler. « Je veux, dit-il, que tous les guerriers viennent dans ma salle, les tiens comme les miens ; maintenant il en est besoin pour empêcher que cette femme fasse le voyage de la mort,

et qu'un malheur résulte de ses discours : qu'en tout ceci le destin gouverne. »

Mais Hogni répondit : « Ne la détourne nullement du long voyage d'où puisse-t-elle ne jamais revenir. Funeste elle est venue des genoux de sa mère ; elle a été enfantée pour de perpétuels malheurs, et pour troubler le cœur de beaucoup d'hommes. »

« Gunar s'éloigna sombre : il fut là où la Valkyrie partageait ses ornements. Elle promenait autour d'elle ses regards sur tous ses trésors, sur ses esclaves, qu'elle avait voués à la mort, sur les servantes de la salle. Elle revêtit sa cuirasse d'or : la joie fut loin de son âme jusqu'au moment où elle se perça de la pointe de son glaive. Elle tomba renversée sur son lit et blessée par le glaive. »

Brunhilde ne voulait pas que Sigurd vécût pour un autre, il fallait le punir de l'avoir trompée : maintenant qu'il n'est plus, elle ne veut plus vivre. Elle donne ses parures à ses femmes, en leur recommandant de les brûler avec elles, quand elles viendront la rejoindre chez les morts ; puis, s'adressant à Gunar, elle lui annonce les malheurs qui doivent arriver, et le menace de la vengeance de son frère, d'Atli qui doit épouser Gudruna ; puis elle prédit la perte de ce frère lui-même, victime à son tour de la veuve de Sigurd. « Gudruna, dit-elle, monte dans son lit avec un cœur irrité et un glaive aigu. »

Elle ajoute :

« Il serait mieux à notre sœur Gudruna de suivre son premier mari dans la mort, si on lui donnait de bons conseils, ou si elle avait un cœur comme le nôtre. »

Enfin elle dit à Gunar :

« Je t'adresserai une demande, ce sera ma dernière demande en ce monde : fais dresser un vaste bûcher

dans la plaine, afin qu'il y ait place pour nous tous, qui devons mourir avec Sigurd.

« Qu'on range à l'entour des boucliers, des tentures, des tapis magnifiques, des guerriers choisis ; qu'on me brûle à côté du héros.

« Qu'on brûle de l'autre côté de Sigurd mes esclaves ornés d'or ; que deux soient à la tête avec deux faucons ; que tout soit égal.

« Qu'on place entre lui et moi le glaive tranchant, le glaive orné d'or, comme il fut placé entre nous, quand nous montâmes dans la même couche et qu'on nous appelait du nom d'époux : alors les portes étincelantes du Val-Halla ne se fermeront point devant lui, s'il s'avance suivi de mon cortége. Notre marche ne sera pas sans éclat ; car cinq de mes femmes, huit de mes serviteurs, mon père nourricier et ma nourrice me suivront.

« J'en dirais plus, si l'épée me donnait le temps de parler davantage. Ma voix meurt, ma plaie s'ouvre. J'ai dit vrai : c'est ainsi qu'il fallait finir ! »

Un chant d'un pathétique peut-être aussi vif est celui qui est consacré à peindre la douleur de Gudruna. On voit qu'il est d'un autre auteur ; car il offre dans les détails des différences frappantes dès les premiers vers.

« Il arriva un jour que Gudruna était près de mourir ; quand, assise tristement, elle se penchait sur le corps de Sigurd, elle ne soupira point, ne frappa point dans ses mains, ne se plaignit pas comme les autres femmes.

« Des chefs brillants vinrent vers elle pour adoucir son cuisant chagrin. Gudruna ne pouvait pleurer : la tristesse de son âme était si grande, qu'elle était prête à se briser.

« Les nobles épouses des chefs étaient assises cou-

vertes d'or auprès de Gudruna, et chacune d'elles raconta le plus amer chagrin qu'elle eût éprouvé.

« Alors parla Giflôga, la sœur de Giuki. « Nulle plus « que moi n'est privée de plaisir sur la terre : j'ai perdu « cinq maris, deux filles, trois sœurs, huit frères, et je « reste seule. »

« Mais Gudruna ne put jamais pleurer, tant elle était triste de la perte de son époux, tant son âme était endurcie par la mort de ce roi. »

« Alors parla Herborga, la reine du pays des Huns. « Moi, j'ai une douleur plus cruelle à raconter : mes sept « fils et mon mari, le huitième, sont tombés dans le pays « de l'est.

« Mon père et ma mère, mes quatre frères, ont été le « jouet de l'Océan. Le flot a frappé le plancher de leurs « vaisseaux. Moi-même j'étais forcée de soigner, de pré« parer, de diriger leurs funérailles. J'ai souffert tout « cela dans une année, et pendant ce temps nul ne m'a « consolée.

« Et alors je fus enchaînée et prise de guerre, et, avant « la fin de cette année, déjà avancée, j'étais obligée de « parer l'épouse d'un chef et de lui attacher sa chaussure « chaque matin.

« Elle me tourmentait par jalousie ; elle me frappait de « coups violents. Je n'eus jamais de meilleur maître, « mais jamais de pire maîtresse. »

« Gudruna n'en put pour cela pleurer davantage, tant elle était triste de la perte de son époux, tant son âme était endurcie par la mort de ce roi. »

« Alors parla sa sœur Gullranda : « Vous en savez peu, « nourrice, quelque sage que vous soyez, pour consoler « une jeune femme. » Et elle fit découvrir le corps du roi.

« Elle retira le tapis du cadavre de Sigurd, et posa les

joues du héros sur les genoux de sa veuve. « Vois-tu, « ton bien-aimé; colle ta bouche sur ses lèvres, comme « si tu l'embrassais vivant. »

« Gudruna regarda. D'un regard, elle vit la chevelure du roi teinte de sang; ses yeux, qui brillaient naguère, éteints; sa poitrine déchirée par le glaive.

« Alors Gudruna retomba sur les coussins : ses cheveux se détachèrent; ses joues devinrent rouges, et une pluie de larmes ruissela jusqu'à ses genoux.

« Elle pleura cette fois, la fille de Giuki, à tel point, que ses larmes se précipitaient en abondance, et dans la cour ses beaux cygnes répondirent à ses cris. »

Chrimhilde, mère de Gudruna, donne à sa fille un breuvage amer et froid dans une corne à boire, sur laquelle étaient gravés des runes sanglants, et qui contenaient toute sorte d'ingrédients magiques : c'est le type du chaudron des sorcières de Macbeth, qui elles-mêmes sont les trois Nornes[1] de la mythologie scandinave.

Ce breuvage enlève la mémoire à Gudruna. Chrimhilde la presse d'épouser Atli, roi des Huns. « Ne me pressez pas, répond-elle, avec tant de passion : il accablera Gunar de maux; il arrachera le cœur à Hogni.

« Et moi, je n'aurai point de repos que je n'aie privé de la vie ce chef du combat. »

Après cette prophétie sinistre, elle se résout et va, suivie d'un nombreux cortége, dans le pays d'Atli, qui l'attend pour l'épouser. Atli, de son côté, a fait d'horribles songes, où figurent Gudruna et ses enfants, et qui doivent aussi se réaliser. C'est sous ces sombres auspices que commence cette union, d'où naîtront des catastrophes plus épouvantables que tout ce qui a précédé.

[1] Elles s'appellent, dans le *Macbeth* de Shakspeare, *the weird sisters*, d'*Urda*, nom de la principale des Nornes.

Atli, roi des Huns et frère de Brunhilde, a épousé la veuve de Sigurd; mais cette alliance ne l'empêche pas de méditer l'extermination des meurtriers de ce héros, des deux frères Nifflungs Gunar et Hogni, qui ont causé la mort de sa sœur Brunhilde, et qui possèdent le fameux trésor de Fafnir.

Il envoie vers eux un messager pour les inviter à venir le voir dans sa demeure et s'asseoir à sa table. Le messager leur promet des boucliers choisis, des glaives brillants, des casques étincelants d'or et une multitude d'esclaves, des housses, des armes et des chevaux. Gunar soupçonne la ruse d'Atli : il dit à son frère : « Nous avons sept salles pleines de glaives, et chacun a une poignée d'or; mon cheval est le meilleur des chevaux, mon glaive, le plus tranchant des glaives..... » Puis il se demande d'où vient que leur sœur leur a envoyé un anneau entouré de poil de loup : c'est sans doute un avertissement; cependant il se décide. Il part avec un sombre pressentiment. Voici leur voyage : « Les vaillants firent voler les pieds des chevaux par-dessus les montagnes, à travers la forêt sombre et inconnue. Toute la forêt des Huns fut ébranlée quand ces hommes, au cœur farouche, la traversèrent : ils traversèrent des espaces verdoyants qui semblaient fuir derrière eux. »

Ils arrivent enfin dans le pays d'Atli. Ils le trouvent dans son château de guerre (*borg*), buvant avec ses guerriers au milieu d'une salle entourée de boucliers.

L'épouse d'Atli, la sœur des Nifflungs, dès qu'ils sont entrés, sent qu'ils sont perdus : elle leur dit de fuir. « Sœur, il est trop tard, répond Gunar. » Alors on le prend et on l'enchaîne. Pour Hogni, il tua sept hommes avec son glaive acéré, et il en poussa un huitième dans le brasier ardent : c'est ainsi qu'un homme vaillant se garantit de ses ennemis.

On demanda ensuite à Gunar s'il voulait racheter sa vie avec de l'or.

Voici ce qu'il répondit :

« Que je tienne dans ma main le cœur d'Hogni, arraché avec un poignard émoussé de la poitrine de ce vaillant fils de roi. »

Ils arrachèrent le cœur d'un esclave, qui s'appelait Hialli, le placèrent tout sanglant sur un plat, et le portèrent à Gunar.

Alors Gunar, ce chef du peuple, chanta : « Ici je vois le cœur d'Hialli le lâche ; il ne ressemble pas au cœur d'Hogni le brave ; il tremble beaucoup sur le plat où il est placé : il tremblait la moitié davantage, quand il était dans la poitrine du lâche. »

Quand on arracha le cœur d'Hogni tout vivant, il rit. Sa dernière pensée eût été de gémir. On plaça son cœur sanglant sur un plat, et on le porta à Gunar.

Alors le noble héros Nifflung chanta : « Là je vois le cœur d'Hogni le brave ; il ne ressemble pas au cœur d'Hialli le lâche ; il tremble peu sur le plat où il est placé ; il tremblait la moitié moins dans la poitrine du brave.

« Que n'es-tu aussi loin de mes yeux, Atli, que tu le seras toujours de mon trésor. A moi seul est confié maintenant tout le trésor caché des Nifflungs ; car Hogni ne vit plus. Tant que nous vivions tous deux, je craignais toujours qu'il ne te le révélât. Désormais je ne crains plus : je suis seul. »

Alors on le plaça vivant dans un lieu rempli de serpents, où le héros en colère mourut en frappant fortement sa harpe avec son pied.

Au bout de quelque temps, un jour qu'Atli revenait du carnage, son épouse s'avance à sa rencontre avec des vases d'or, remplis de miel. Un grand festin a lieu, après quoi elle s'adresse ainsi à Atli :

« Roi des glaives, tu as mangé dans ce miel le cœur sanglant de tes fils. Le noble Atli, me suis-je dit, peut manger de la chair d'homme dans un festin et la distribuer à ses braves.

« Tu n'appelleras plus à tes genoux tes deux enfants, Eirp ni Eitil, le charme de tes heures de festin ; tu ne les verras plus, quand, assis sur ton siége royal, tu distribues l'or à tes guerriers, mettre un manche à une pique, couper la crinière des chevaux, ou dompter des poulains. » Il se fit un grand tumulte sur les bancs et sous les tentes. Les guerriers poussèrent des cris étranges. Les enfants des Huns pleuraient. Gudruna seule ne pleura point ; car elle ne pleura jamais, depuis la mort de Sigurd, ni ses frères au cœur d'ours, ni ses tendres enfants, ses enfants sans défiance, qu'elle avait engendrés avec Atli. »

Puis elle profite du sommeil où l'ivresse avait plongé son époux.

« Sa main meurtrière abreuve son lit de sang : elle lâche les chiens, qui s'élancent hors de la salle, et elle réveille les serviteurs par un incendie. Ainsi elle vengea ses frères.

« Elle livra aux flammes tous ceux qui étaient dans l'intérieur et qui étaient revenus du lieu sombre où périrent Gunar et son frère. Les vieilles poutres tombèrent, le trésor était fumant, les demeures royales brûlèrent, les guerrières qui y étaient renfermées tombèrent, privées de la vie, dans le feu dévorant.

Tel est le dénoûment de cette tragédie lugubre. Tandis que ces diverses scènes sont présentes à notre esprit, transportons-nous dans un autre temps, dans un autre pays, dans une autre littérature. Passons de la Scandinavie à l'Allemagne, de l'*Edda* aux *Niebelungs*.

II. LES NIEBELUNGS.

Les *Niebelungs* ont été rédigés vers la fin du XIIe siècle ou le commencement du XIIIe. On ne sait pas précisément en quel lieu, mais c'est certainement dans le midi de l'Allemagne. Le nom de celui qui, à cette époque, donna à de vieilles traditions germaniques la forme dans laquelle nous les possédons aujourd'hui, n'est pas connu d'une manière certaine. On sait seulement que c'était un de ces troubadours allemands qu'on appelait chantres d'amour, *Minnesinger*.

Les Niebelungs restèrent ignorés jusqu'au XVIIIe siècle. Alors quelques fragments de ce poëme attirèrent l'attention de Lessing, esprit remuant et vaste qui a donné à l'Allemagne ce mouvement critique d'où est sortie sa littérature, et qui a commencé presque tout ce qui s'est fait depuis. L'école suisse de Bodmer, qui cherchait avec plus de zèle que de génie une poésie nouvelle, en fit connaître un peu davantage[1]. Enfin c'est au commencement de ce siècle que les Niebelungs furent publiés pour la première fois dans leur entier. Leur apparition fut un événement national. L'enthousiasme et un peu la manie du moyen âge régnaient en Allemagne. Un poëme qui peignait avec naïveté, quelquefois avec grandeur, les vieilles mœurs, les vieux sentiments germaniques, fut accueilli avec une exaltation tout à la fois littéraire et patriotique; puis quand vinrent les mauvais jours, quand un pouvoir étranger pesa sur le pays, ce fut surtout aux Niebelungs qu'on s'adressa pour y chercher une image de ce passé qu'on étudiait, qu'on inventait, afin d'y trouver un asile

[1] *Chrimhilden rache*, 1757, 4°.

contre la triste réalité du présent. On admira, on commenta ce poëme des Niebelungs, comme on rêvait l'ancien empire germanique, avec l'ardeur des regrets et la passion de l'indépendance. Cet élan historique et poétique fut utile; l'érudition, la critique, l'imagination, si elles ne créèrent pas entièrement le patriotisme allemand, le fortifièrent. Les âmes se ravivèrent à ces souvenirs, et on peut dire que la découverte d'un poëme national aida les Allemands à se sentir une nation.

Pour nous, ce qui nous intéresse en ce moment dans les Niebelungs, c'est que les événements racontés dans ce poëme nous présentent un rapport frappant avec ceux qui font le sujet d'une partie des chants de l'Edda, avec tout ce qui concerne le meurtre du héros Sigurd et la vengeance tirée de sa mort dans le pays des Huns.

Je vais raconter brièvement les événements du poëme des Niebelungs. Je passerai ensuite à la comparaison de l'épopée allemande et des chants scandinaves.

D'après d'anciens récits, il y avait à Worms, dans le pays des Burgondes, une noble jeune fille nommée Chrimhilde, et dans les Pays-Bas vivait un noble fils de roi nommé Sigfrid. A l'époque où le poëme commence, Sigfrid avait déjà accompli plusieurs hauts faits. Le plus merveilleux avait été de ravir à un dragon *le trésor des Niebelungs*. Un jour il entend parler de la belle Chrimhilde du pays de Bourgogne, se prend pour elle d'un grand amour et monte à cheval avec ses guerriers pour courir cette aventure. Chrimhilde avait deux frères, dont l'aîné s'appelait Gunther et régnait en Burgondie. Le plus redoutable de ses guerriers s'appelait Hagen. Les Burgondes demandent à Sigfrid et à ses cavaliers ce qui les amène. « On m'a raconté dans le pays de mon père, dit Sigfrid, qu'ici étaient les plus braves guerriers qu'ait jamais commandés un roi; j'ai beaucoup entendu dire cela et je suis

venu ici pour en faire l'épreuve. » Puis il propose à Gunther de combattre en engageant réciproquement leur pays au vainqueur. Le roi décline la proposition, mais lui offre de tout partager avec lui, et à cette condition Sigfrid se radoucit; « il resta un an dans le pays et sans voir la belle Chrimhilde. Pour elle, elle le voyait souvent de sa fenêtre et alors elle n'avait besoin de nul autre passetemps. »

Voici comment ils devaient être rapprochés. Le roi de Saxe et le roi de Danemark déclarent la guerre à Gunther. Il propose à Sigfrid de l'accompagner; Sigfrid accepte, et taille en pièces les ennemis du roi. Pour sa récompense, on charge Chrimhilde de lui donner le salut de bienvenue. Sigfrid paraît devant elle, et ils se regardent l'un l'autre avec des yeux pleins d'amour. « Jamais dans la saison d'été, dans les jours de mai, il n'avait porté dans son cœur une aussi grande joie. » Mais bientôt une nouvelle expédition se présente. Il y avait en Islande, au delà de la mer, une reine nommée Brunhilde, d'une grande beauté et d'une force merveilleuse; elle défiait ceux qui venaient lui faire la cour à des exercices dans lesquels elle excellait, et s'ils étaient vaincus, ils perdaient la vie. Gunther forme le dessein de tenter cette périlleuse aventure et demande encore à Sigfrid de l'accompagner. Il y consent à cette condition, que s'il sert le roi dans cette entreprise, il obtiendra de lui la belle Chrimhilde. Ils arrivent ensemble en Islande. Grâce à Sigfrid et à un chaperon magique qui le rend invisible, Gunter triomphe ou paraît triompher des épreuves et obtient la reine. Cependant Brunhilde diffère son départ et rassemble autour d'elle une foule immense de parents et de vassaux. Sigfrid alors va chercher du renfort dans le merveilleux pays des Niebelungs, habité par des nains et par des géants, pays qu'il avait autrefois soumis par

ses armes et d'où il avait rapporté son trésor et son chaperon. Brunhilde cède enfin et accompagne son vainqueur. Sigfrid réclame de Gunther la main de Chrimhilde; il l'obtient, et on célèbre à Worms les deux noces le même jour. Tout se passe à merveille entre Sigfrid et sa jeune épouse. Il n'en va pas de même pour le roi Gunther. Au moment où il se croit le plus sûr et le plus près de posséder la fière Brunhilde, elle lui défend de toucher sa blanche chemise; et comme il veut braver cet ordre, la robuste héroïne lui attache les pieds et les mains et le suspend à un clou contre la muraille. Le lendemain, Sigfrid paraît très-satisfait, mais Gunther est soucieux. Il raconte sa mésaventure à son beau-frère, qui est toujours son recours dans les grandes difficultés. Sigfrid, d'accord avec lui, s'introduit le soir dans la chambre royale, invisible au moyen de son chaperon. La reine le prend pour son époux et veut le traiter comme elle a traité celui-ci la veille. Il a beaucoup à faire pour venir à bout de cette terrible femme, qui tantôt le presse contre le mur, tantôt serre les doigts du fort Sigfrid de manière à faire jaillir le sang de ses ongles. Enfin il s'irrite de la résistance d'une femme; quand elle veut le lier, il la serre à son tour de manière à faire crier tous les membres de son corps. Alors elle se confesse vaincue; Sigfrid lui enlève son anneau, et Gunther, qui, caché dans un coin, a assisté à cette étrange lutte, vient profiter de la victoire de Sigfrid. « Je ne m'opposerai jamais à ton noble amour, lui dit Brunhilde; j'ai éprouvé maintenant que tu étais digne de commander à une femme. »

Sigfrid retourne dans son pays avec Chrimhilde. Dix ans se passent sans événements. Enfin Gunther les invite à une fête qui dure onze jours. Pendant ce temps une dispute s'élève entre les deux reines, à l'occasion de la

prééminence de leurs époux. Le dialogue devient de plus en plus pressé et mordant; enfin Chrimhilde dit dans son emportement à la femme de Gunter: « Tu as été la concubine de Sigfrid. » Brunhilde tout en larmes va se plaindre à son époux. Sigfrid se justifie. Mais la vindicative Brunhilde demande à son mari la mort du héros.

Le plus farouche de ses guerriers qui hait Sigfrid, Hagen, achève de l'y décider. On fait une grande chasse, et dans cette chasse, tandis que Sigfrid se penche pour boire au bord d'une fontaine, Hagen le perce entre les épaules dans le seul point où il fût vulnérable, et que la trop confiante Chrimhilde lui avait révélé.

« Le héros s'élance de la fontaine, un long manche de pique sortait de sa poitrine; il espérait trouver son arc ou son glaive, et alors Hagen aurait été payé de ses services. »

Ne trouvant que son bouclier, il le lance à son assassin et le renverse, puis il meurt et l'on apporte à Chrimhilde son cadavre sanglant.

On cherche à lui cacher les auteurs du meurtre, mais elle les devine sur-le-champ par un instinct de douleur. Le vieux père de Sigfrid, Sigmond, veut attaquer les Burgondes. « Nous ne sommes pas les plus forts, lui dit-elle, attendons. » Après lui avoir ravi son mari, ses frères et Hagen lui ravirent encore *le trésor des Niebelungs* qu'il lui avait laissé: on le précipita dans le Rhin. Dépouillée de tout, Chrimhilde « supporta beaucoup de maux durant treize années, sans pouvoir oublier la mort du brave; » enfin vint l'heure de le venger.

Attila, roi des Huns (qui s'appelle ici Etzel), ayant perdu sa femme Herka, envoie demander en mariage la veuve de Sigfrid, dont la renommée de beauté est venue jusqu'à lui; ses messagers la trouvent encore noyée dans les larmes; elle refuse d'abord d'épouser ce païen; mais

enfin, contrainte par ses frères, elle cède et part pour le pays des Huns. Ils arrivent à la cour d'Attila, où étaient toutes sortes de peuples et un grand nombre de héros.

Au bout de treize autres années, la pensée de venger Sigfrid, qui ne quittait Chrimhilde ni jour ni nuit, lui fait demander à Attila d'engager ses frères à venir la voir. Attila y consent, elle a soin de comprendre dans l'invitation le terrible Hagen, son ennemi le plus abhorré. Des ménestrels viennent de la part d'Attila au pays des princes burgondes, et les engagent en son nom à le visiter en Hongrie, au solstice prochain : ils hésitent. Hagen leur dit de se défier de Chrimhilde. Enfin ils partent avec une nombreuse suite de guerriers. Avant leur départ et pendant leur voyage, des prédictions fatales leur annoncent qu'ils ne reviendront pas du pays des Huns. Un sombre pressentiment les gagne, mais ne les détourne pas; et Hagen brise, avec un farouche héroïsme, la barque dans laquelle ils ont passé le Rhin, parce qu'il sait qu'elle ne leur servira pas pour le retour.

Arrivés chez Attila, ils y trouvent Dietrich de Berne (Théodorik de Vérone), qui les avertit que Chrimhilde pleure encore Sigfrid. Hagen répond :

« Qu'elle pleure autant qu'elle voudra, il est couché depuis maintes années frappé à mort. Qu'elle aime maintenant le roi des Huns, Sigfrid ne reviendra pas; il est enterré depuis longtemps. » Chrimhilde pense à sa vengeance : elle se prosterne aux pieds des guerriers d'Attila pour leur demander la mort d'Hagen. Cependant les *Niebelungs*, comme on appelle dans cette partie du poëme les princes burgondes, se sont assis à un festin magnifique. La nuit vient : Hagen et son ami le ménestrel Volker font la garde et empêchent les meurtriers envoyés par Chrimhilde de pénétrer dans la salle où les

princes sont couchés. Le lendemain, après la messe, un grand tournoi a lieu. Dans ce tournoi, un chef hun est percé par la lance d'un Burgonde; cependant Attila tient encore pour le maintien de la paix. Mais bientôt la lutte s'engage : Chrimhilde cherche à armer, contre ses frères, Théodorik et son vieux compagnon d'armes, Hildebrand : comme ils refusent, elle s'adresse à Bléda, frère d'Attila; celui-ci va chercher querelle aux Burgondes et il est tué. Les guerriers huns s'avancent pour venger Bléda. Le Burgonde qui l'a frappé est frère d'Hagen, il supporte quelque temps seul l'assaut des Huns : ceux-ci lancent tant de traits dans son bouclier, qu'il ne peut plus en supporter le poids; cependant il combat toujours. Hagen arrive enfin à son aide, et la mêlée s'engage alors d'une manière terrible; le féroce Hagen tue le jeune enfant d'Attila et jette sa tête dans le sein de sa mère. Les Burgondes se retranchent dans une salle hors de laquelle ils lancent les corps de leurs ennemis, et sept mille morts roulent le long des marches de l'escalier jusqu'au milieu des Huns qui les reçoivent avec de grands cris. Vingt mille se présentent pour remplacer leurs frères; les Burgondes combattent encore, ils combattirent ainsi tout un long jour d'été. La nuit vient : épuisés de fatigue, ils demandent la paix et a racheter le dommage qu'ils ont fait. Les Huns sont prêts à y consentir, mais Chrimhilde les en empêche : « Ne les laissez pas sortir de cette salle, dit-elle; qu'ils y périssent tous. » Son plus jeune frère, Giselher, lui demande grâce : « Très-belle sœur, dit-il, je me doutais bien peu que tu m'avais envoyé inviter au bord du Rhin pour me faire venir dans ce pays au sein de tant de maux. Qu'ai-je fait aux Huns pour mériter la mort? — Je ne puis vous faire grâce, répondit-elle; on ne me l'a point faite. Hagen m'a causé une trop profonde peine. Pour cela, il n'y a

point de rançon tant que je vivrai ; il faut que vous payiez tous pour lui. » Cependant elle ajoute : « Voulez-vous me donner Hagen seul en otage? et je vous laisserai vivre, car vous êtes mes frères, nous sommes les enfants de la même mère... » Les guerriers refusent, et Chrimhilde dit aux siens : « Que pas un ne sorte d'ici, qu'on mette le feu aux quatre coins de la salle; ainsi seront vengées toutes mes douleurs. » On lui obéit, et on pousse dans la salle, à coups de traits et de glaive, ceux qui étaient encore à l'extérieur. Un des guerriers était tourmenté par la soif, Hagen lui cria : Si tu as soif, bois du sang. « Alors le brave s'en fut là où il trouva des morts, il s'agenouilla près d'une blessure, il leva sa visière, il détacha son casque. Il commença à boire le sang, qui ruisselait : quoiqu'il n'y fût pas accoutumé, cela lui sembla grandement bon. »

Cependant le feu pleut sur leur tête, ils le reçoivent sur leurs boucliers. Hagen leur crie d'éteindre les tisons sous leurs pieds, dans le sang.

Ils passèrent ainsi la nuit. Le lendemain six cents vivaient encore.

Pour ranimer le courage des Huns, Chrimhilde remplit d'or leurs boucliers : elle force à combattre contre ses frères le bon margrave Rüdiger, qui les avait accueillis à la frontière, et qui avait fiancé sa fille au plus jeune d'entre eux. Attila se joint à elle. Rüdiger répond : « Seigneur roi, reprenez tout ce que vous m'avez donné, terres et château.... mais comment voulez-vous que je fasse? Je les ai reçus dans ma maison ; je leur ai offert à boire et à manger, et je leur ai donné un don; comment pourrais-je travailler à leur perte ? » Cependant Chrimhilde le supplie encore. Alors il dit : « La vie de Rüdiger paiera aujourd'hui l'amour que vous et mon seigneur m'avez montré. » Puis il va aux assiégés : « Braves Niebelungs,

leur dit-il, défendez-vous mieux que jamais. — Je devais vous servir et je viens vous combattre. »

« Plût à Dieu, ajouta-t-il, que vous fussiez encore sur les bords du Rhin, et que je fusse mort ! »

Ses adversaires sont consternés et touchés de ce langage. L'un d'eux, Gernot, lui dit : « Et maintenant que Dieu vous récompense, seigneur Rüdiger, pour les riches dons que vous nous avez faits. Si je dois être funeste à un si noble courage, j'aurai regret à votre mort. Je porte ici l'arme que vous m'avez donnée, bon héros ; elle ne m'a jamais manqué dans le péril. Maint chevalier est tombé sous son tranchant ; elle est franche et sûre : jamais guerrier ne fit un plus riche don.

« Et si vous ne voulez pas renoncer à votre dessein, si vous voulez venir à nous et me tuer les amis qui sont ici près de moi, si alors, avec votre propre glaive, je vous ôte la vie, j'en serai fâché pour vous, Rüdiger, et pour votre noble épouse. »

Puis le plus jeune des frères, celui qu'il a fiancé avec sa fille, lui demande s'il veut la rendre sitôt veuve.

« Que Dieu ait pitié de nous, dit le brave homme, » et ils levèrent leurs boucliers pour combattre ; cependant Hagen adresse encore un mot à Rüdiger.

« Je suis dans un grand souci. Le bouclier que dame Gotelinde m'avait donné, les Huns l'ont haché à mon bras. Plût au dieu du ciel que j'en eusse un aussi bon que celui que tu portes, Rüdiger ; je ne demanderais pas d'autre armure.

« — Je te donnerais volontiers mon bouclier, si j'osais le faire devant Chrimhilde : mais n'importe ! prends-le, Hagen, et porte-le. Puisses-tu le porter jusqu'au pays des Burgondes ! »

Alors tous sont émus, de chaudes larmes tombent des

yeux de ces guerriers farouches. Tous pleurent de ce qu'on ne peut éviter cette nécessité terrible; puis le combat commence, et Rüdiger meurt percé de son propre glaive par Gernot, qui meurt ainsi que lui.

La mort de Rüdiger produit une consternation générale. Les guerriers de Théodoric, tous ces héros qui, dans la tradition allemande, l'entourent comme les douze pairs entouraient Charlemagne, en cherchant à arracher le corps de Rüdiger aux Niebelungs, en viennent aux mains avec eux, et alors commence un carnage, auprès duquel ce qui a précédé n'est rien; presque tous les grands noms du cycle germanique sont en présence. Ces héros d'une force et d'une vaillance gigantesques se heurtent dans une épouvantable mêlée. Les guerriers marchent dans le sang, et le sang rejaillit au-dessus de leurs têtes. Enfin il ne reste plus du côté de Théodoric que le vieil Hildebrand, et du côté des Niebelungs que Hugen et Gunther.

Théodoric leur offre de se rendre à lui : ils refusent avec colère. Alors il combat contre chacun l'un après l'autre, se rend maître d'eux, et les remet à Chrimhilde, en lui recommandant de les épargner. Elle le promet : puis, faisant venir Hagen, elle lui demande où on a caché le trésor de Sigfrid. « J'ai juré, dit-il, de ne le révéler à personne. »

« Il faut en finir, » dit la noble dame. Et elle ordonna de tuer son frère. On lui coupa la tête. Elle l'apporta par les cheveux devant Hagen.

Hagen lui dit : « Le noble roi des Burgondes est mort. Maintenant nul autre que *Dieu et moi ne sait où est le trésor, et toi, diablesse, tu ne le sauras jamais.* »

« Elle dit : Vous m'avez gardé injustement mon or, mais j'aurai au moins l'épée de Sigfrid, celle que por-

tait mon bien-aimé, quand je le vis pour la dernière fois. »

Elle la tira du fourreau : il ne pouvait s'y opposer. Elle se prépara à lui ravir la vie; elle lui coupa la tête avec le glaive. Le roi Attila le vit et en fut très-affligé.

Alors le vieil Hildebrand, indigné de voir périr un tel guerrier de la main d'une femme, la frappe elle-même à mort. C'est le dernier incident de ce grand drame, qui se termine en nous montrant tous les guerriers couchés morts, Chrimhilde hachée en morceaux, et les deux derniers héros, Théodoric et Attila, restés presque seuls, qui pleurent les amis et les parents qu'ils ont perdus.



III. COMPARAISON.

Dans la fable des *Niebelungs,* il est impossible de ne pas trouver une autre version de la fable contenue dans quelques chants de l'*Edda*. Comme Sigfrid, Sigurd avait conquis un trésor et tué un dragon. Tous deux font amitié avec une famille de princes nommés Nifflungs dans l'*Edda,* et auxquels on donne en Allemagne le nom identique de Niebelungs. L'aîné, qui s'appelle Gunar en Scandinavie, s'appelle Gunther en Burgondie. Hogni, frère de Gunar, y est représenté par le guerrier Hagen. Des deux côtés se trouve le personnage de Brunhilde, même nom, même rôle, même caractère. C'est également une vierge merveilleuse et guerrière; c'est de même le héros qui la subjugue et la livre à son ami; c'est de même elle qui cause sa mort; enfin, c'est de même un roi des Huns qui s'appelle Atli ou Etzel, double altération du nom d'Attila, qui épouse sa veuve.

Jusqu'ici la marche de l'action est exactement pareille. A partir de ce point, la même série d'événements conti-

nue, mais avec quelques différences importantes entre l'une et l'autre version.

1° DIFFÉRENTS NOMS TRANSPOSÉS.

D'abord, selon l'*Edda,* la veuve de Sigurd s'appelle Gudruna ; dans les *Niebelungs,* ce nom est remplacé par celui de Chrimhilde. Il y avait bien une Chrimhilde dans la tradition scandinave, mais c'était une magicienne, mère et non sœur des Nifflungs. Cette confusion de deux noms pris l'un pour l'autre, de deux personnages qui se conservent dans la tradition en changeant de rôle, est un fait qui se présente fréquemment dans l'histoire des traditions. Les peuples font ce qu'on fait tous les jours quand on se souvient imparfaitement d'un récit : on suit à peu près l'ordre des événements, mais l'on confond les noms.

2° ÉVÉNEMENTS DÉPLACÉS.

Ce ne sont pas les noms seuls qui se déplacent ainsi dans le souvenir et se transportent d'un personnage à un autre personnage. Pareille chose arrive pour les événements : on prête à l'un ce qui est arrivé à l'autre ; et par là le même fond de récit, en passant de bouche en bouche, devient une histoire toute différente.

Ainsi, pour ce qui nous occupe, dans l'*Edda,* c'est Attila qui fait périr les meurtriers de Sigurd. Leur sœur désire les sauver, et c'est leur mort qu'elle venge sur Attila. Dans les *Niebelungs,* au contraire, Attila ne veut aucun mal aux princes burgondes. C'est leur sœur qui, furieuse de ce qu'ils lui ont ravi son époux et l'héritage de son époux, conspire leur ruine avec une perfidie profonde, et l'exécute avec une inflexible cruauté.

Voilà assez de ressemblance pour établir que ces deux fables ont un rapport certain d'origine, et assez de différence pour faire juger impossible que l'une soit un calque de l'autre.

Maintenant étudions la légende qui sert de base commune à ces deux versions; nous reviendrons plus tard sur leurs différences.

DEUX PARTIES DANS LA LÉGENDE.

Il faut distinguer dans cette légende deux parties, l'une contenant l'histoire du trésor, du dragon, de Brunhilde, de tout ce qui arrive jusqu'à la mort de Sigurd; la seconde comprenant tout ce qui suit cette mort, la punition de ses auteurs, et ce qui se passe dans le camp d'Attila.

Ces deux parties sont de nature et d'époque diverses.

PREMIÈRE PARTIE MYTHOLOGIQUE.

Le fond de l'histoire de ce personnage, qui dans le Nord s'appelle Sigurd, et qui en Allemagne a pris le nom de Sigfrid, est un mythe dont le sujet est celui-ci : un héros triomphant d'un dragon gardien d'un trésor. Ce mythe n'était probablement pas plus originaire de la Scandinavie que l'ensemble de la religion à laquelle il se rattachait. Il est vraisemblable que, comme elle, il venait de l'Orient. Les critiques danois les plus habiles y ont vu une manière symbolique d'exprimer ce fait si frappant pour des peuples pleins d'imagination et d'avidité : l'or que roulent certaines rivières de l'Europe et de l'Asie.

Une autre explication plus haute de ce mythe consiste

à admettre que l'histoire du héros Sigurd ait été primitivement celle du dieu Odin lui-même, dont Sigurd, que son origine rattache à lui, serait une manifestation, une sorte d'incarnation[1], reproduisant dans sa vie héroïque la destinée divine, à la manière des héros Crichna et Rama, incarnations de Vichnu. Dans ce point de vue, une idée primitivement mythologique eût été, par l'effet du temps et le cours naturel des choses, rabaissée à un événement humain. Le nom de Sigurd (destinée de la victoire) ressemble à plusieurs noms d'Odin, le père de la victoire, le victorieux, etc., et celui des Nifflungs, ennemis et meurtriers de Sigurd, contient la racine *nifl*, brouillard, ténèbres, qui, dans la mythologie scandinave, sert à dénommer le monde des mauvaises puissances[2] en guerre avec le bon principe.

Quoi qu'il en soit, cette guerre du bon et du mauvais principe, et le triomphe momentané de celui-ci, sont exprimés symboliquement dans le mythe héroïque qui nous occupe comme dans le cycle de la destinée des dieux, dans la mort de Sigurd comme dans celle d'Odin ou de Balder.

Ce mythe, qui a ses analogues dans plusieurs religions antiques, est, ce me semble, la partie fondamentale et primordiale de la tradition.

DEUXIÈME PARTIE HISTORIQUE.

Sur cet ancien fonds mythologique, probablement d'origine orientale, sont venues s'implanter des traditions d'une origine toute différente.

[1] Odin était père de la race des Volsungs dont le plus célèbre est Sigurd.

[2] Nifflheim, demeure des ténèbres.

L'époque de l'invasion des barbares, époque terrible de dévastations et de renouvellement, avait laissé de frappants souvenirs chez les peuples de cette famille germanique à laquelle appartenaient les Scandinaves. Parmi ces souvenirs, nul n'était plus grand que celui d'Attila. Ce nom, resté, dans la mémoire des peuples, l'égal des noms merveilleux des héros de l'ancienne mythologie, ne tarda pas à se confondre avec eux; car la tradition rapproche toutes les célébrités, et ne tient pas plus compte des distances de temps que de celles de lieu. Attila, devenu dans la poésie un personnage presque idéal, vint figurer naturellement à côté du héros par excellence, de l'ancien Sigurd[1]. Il fallut peu de chose pour lier ces deux traditions, une confusion de noms suffit. Brunhilde avait pour frère un Atli, nom indigène en Scandinavie, et qui figure dans une autre partie de l'*Edda;* la ressemblance de ce nom avec celui d'Attila put suggérer l'idée de faire de Brunhilde la sœur du roi des Huns, et ainsi, tout ce qui concernait celui-ci se trouva rattaché à la légende de Sigurd. L'histoire, devenue fabuleuse, fut entée de la sorte sur l'antique mythologie, mais non de manière à ce qu'on n'aperçût pas l'hétérogénéité primitive des deux parties.

Ainsi se forma, par l'alliance de deux éléments originairement distincts, la légende qui fut le patrimoine commun des races germaniques et dont nous avons présenté les deux versions les plus célèbres : la version scandinave dans l'*Edda,* et la version allemande dans les *Niebelungs*. Comparons les deux versions.

[1] Il en fut de même à plusieurs degrés de Théodorik, d'Ermanrik et d'Odoacre.

VERSION SCANDINAVE.

Si l'on compare les chants héroïques de l'*Edda* aux *Niebelungs*, on est frappé de la différence de caractère qu'offrent les deux monuments, là même où la suite des événements présente le plus de ressemblance. L'*Edda* est purement païenne. Les mœurs qu'elle peint sont les anciennes mœurs du Nord et à demi celles de l'Orient. Les sentiments de l'époque barbare s'y produisent dans toute leur rudesse et souvent dans toute leur atrocité, brusques, emportés, profonds.

VERSION ALLEMANDE.

Dans les *Niebelungs*, il y a un vernis de christianisme et de chevalerie sur ce fond sauvage. Çà et là percent bien des traits assez nombreux de l'antique barbarie, mais c'est à travers des idées, des sentiments, des peintures plus modernes. C'est le caractère original et le mérite particulier des *Niebelungs*, de peindre naïvement ce mélange de paganisme et de christianisme qui a subsisté si longtemps dans les mœurs et les croyances des hommes du Nord. Dans les *Niebelungs*, la scène est au moyen âge ; mais on aperçoit souvent le grand corps du barbare sous l'armure du chevalier.

Dans l'*Edda*, Brunhilde se fait brûler avec Sigurd, presque comme une veuve indienne, et fait brûler avec elle ses esclaves, comme on enterrait avec lui ceux d'un roi barbare ou d'un despote d'Orient. Odin intervient pour protéger et conseiller sa race. Sigurd entend le langage des oiseaux dès que le sang du dragon a touché ses lèvres, d'après une croyance très-ancienne et fondée probablement sur l'idée orientale de la science du ser-

pent. Dans les *Niebelungs*, on va à la messe ; il y a des tournois, de la chevalerie, de la galanterie à côté de ces guerriers qui boivent le sang des blessés, et de cette Chrimhilde qui porte par les cheveux la tête de son frère et coupe de sa propre main celle de son ennemi.

SORT DES DEUX PARTIES DE LA LÉGENDE. — PARTIE MYTHOLOGIQUE.

Si nous examinons le sort qu'ont subi dans la version allemande les deux parties de la légende, nous remarquerons que la première, et surtout le commencement de la première, est peu développé dans les *Niebelungs*, Le combat de Sigurd et du dragon est relégué dans l'avant-scène. Tout ce qui tient à ce point, qui était primitivement le fond même de la légende, est obscur et confus. L'aventure des trois personnages mythologiques, qui ouvre l'*Edda* et contient le principe de tout ce qui suit, a été complétement laissée de côté. Le nom même de Niebelungs, ce nom si expressif dans le Nord, où, comme nous l'avons dit, il se rattachait à tout l'ensemble des idées mythologiques, conservé sans but en Allemagne, ne s'y rattache plus à rien. Tantôt ce sont les merveilleux habitants d'un pays inconnu, d'où Sigfrid a rapporté son trésor et son chaperon ; tantôt les Niebelungs sont les princes burgondes meurtriers de Sigfrid, et leurs chevaliers. Ce double emploi n'atteste-il pas une réminiscence vague de ce fait, que les Nifflungs étaient les ennemis de Sigurd, et, en même temps, l'oubli de ce qu'étaient les Nifflungs et Sigurd?

On trouve çà et là dans cette partie de la tradition allemande quelques traits qui la rattachent à la Scandinavie. Ainsi Brunhilde habite en Islande, au delà de la mer. Le pays merveilleux des Niebelungs est une fois indiqué en

Norvége[1]. La rareté même de ces traits isolés, qui ne semblent pas tenir au reste du récit, ou sont en contradiction avec lui, montre que l'histoire de Sigurd est venue au bord du Rhin d'ailleurs: ce sont des traces de contact avec les traditions scandinaves, que les peuples allemands ont oublié d'effacer.

Là où quelques faits, quelques personnages merveilleux, appartenant à cette première partie, ont subsisté dans les *Niebelungs*, ils se sont dénaturés complétement et ont perdu tout leur caractère. Ainsi la Valkyrie, frappée par Odin pour lui avoir ravi un guerrier, endormie d'un mystérieux sommeil dans un palais qu'entoure une flamme divine, est devenue une simple guerrière, dont la conquête est une véritable aventure de chevalerie. Au lieu du changement de forme des deux héros, qui nous reportait aux antiques idées de la métempsycose, le chapeau magique, merveilleux subalterne et récent, et enfin des scènes naïves sans doute, mais comiques et quelquefois grotesques, résultant de ce merveilleux, voilà ce qu'on trouve dans la première partie des *Niebelungs*, voilà ce qu'on ne trouve pas dans l'*Edda*. C'est dire assez, quant à cette première partie, dans laquelle des deux versions la donnée commune et primitive a été le moins altérée.

PARTIE HISTORIQUE.

Pour la seconde partie, on devrait s'attendre à y rencontrer la tradition d'Attila, mieux reproduite dans les *Niebelungs* que dans l'*Edda;* car le *fléau de Dieu* a traversé l'Allemagne, et n'a jamais mis le pied en Scandinavie. Cependant il n'en est pas toujours ainsi; et si, dans les *Niebelungs*, la résidence d'Attila en Hongrie, et la route

[1] Nieb., v. 2971, ed. Hagen, 1824.

qui y mène, sont plus exactement définies; si les noms de son frère Bleda et de sa femme Herka sont conservés, dans l'ensemble du récit de l'*Edda,* la réalité historique semble moins dénaturée. Attila y meurt dans son lit, de la main d'une femme, comme le voulait une tradition que les historiens latins nous ont transmise[1]. Ainsi, dans la version scandinave, le fait a un peu plus de vérité, malgré l'éloignement des lieux, par cela seul qu'elle est plus ancienne, et qu'elle a été recueillie et remaniée par des mains moins modernes que celles des poëtes qui nous ont donné cette refonte, qu'on appele les *Niebelungs.*

En Scandinavie et en Allemagne, Attila a perdu dans la légende sa physionomie historique; il en a été de même pour Charlemagne dans les poëmes chevaleresques du moyen âge. Telle est la marche des traditions poétiques, des cycles qui se forment autour d'un grand nom. Ce nom reste toujours au centre du cycle, mais à mesure qu'on avance, l'histoire du personnage qui le porte s'oublie; on cesse de s'intéresser à une grandeur passée qui ne se lie plus aux événements, aux intérêts du temps présent. D'autres héros moins célèbres dans le monde, mais plus importants pour le pays et pour l'époque, attirent à eux l'attention et finissent par occuper, pour ainsi dire, tout le premier plan de la légende. Cependant la figure du vieux héros se retire toujours de plus en plus vers le fond de la scène, ses contours vont peu à peu s'effaçant dans le vague. Ce personnage, devenu étranger à l'action et aux événements qui continuent à se mouvoir autour de lui, touche au ridicule; c'est ce qui est arrivé pour Charlemagne, pour le roi Arthur, c'est ce qui est presque arrivé pour Attila, surtout dans les *Niebelungs*,

[1] *Marcellinus comes. Ed. Sirmond,* p. 524 : *Noctu mulieris manu cultroque confoditur.*

où, les bras croisés pendant l'épouvantable catastrophe, il ne prend part à rien, ne tente de rien empêcher, laisse sa femme commettre des atrocités sur les Burgondes, auxquels il veut du bien, et la laisse ensuite massacrer avec un égal flegme. Un bon homme, voilà ce qu'avec le temps, l'imagination populaire avait fait du terrible Attila.

La grande catastrophe qui termine les *Niebelungs* était-elle un souvenir de la fameuse bataille des champs catalauniques, où combattirent des représentants de presque toutes les populations barbares, ou de celle que se livrèrent, après la mort d'Attila, ses fils et les peuples qu'il avait rassemblés sous ses drapeaux, ou bien de ces deux batailles à la fois? On ne sait, mais enfin à ce nom d'Attila se rattachait la pensée d'une immense extermination; à ce nom se rattachait aussi l'idée d'un vaste empire et d'une grande quantité de chefs de diverses nations germaniques sous les ordres du grand chef barbare; par là, on était conduit à placer autour de lui tous les noms célèbres dans les traditions germaniques, quels qu'ils fussent : ainsi on faisait Théodoric son lieutenant, parce que des Goths et un autre Théodoric avaient servi dans son camp.

Le plus curieux des anachronismes des *Niebelungs* est d'avoir mis en relation avec Attila le margrave Rüdiger, mort dans le IXe siècle en combattant les Hongrois, qu'on appelait aussi les Huns, et pour comble de confusion, on y voit figurer l'évêque Pellegrin, mêlé à tous ces personnages héroïques plus anciens, uniquement pour avoir rédigé en latin au XIe siècle la tradition qui a servi de base aux *Niebelungs*. L'épisode consacré à Rüdiger est plein d'un intérêt touchant et de sentiments chevaleresques, qui seuls démontreraient qu'il est d'un autre temps que le sanglant tableau dans lequel il est encadré.

DIFFÉRENCE DES DEUX POÉSIES.

Si nous passons de l'histoire comparée des deux versions de la légende à l'examen de leur mérite poétique, la supériorité de pathétique me paraît du côté de l'*Edda*. Les *Niebelungs* ne savent rien de cette passion et de cette mort de Brunhilde qui ébranlent si fortement. La douleur de Chrimhilde est faible à côté de celle de Gudruna. D'autre part, dans les amours de Chrimhilde et de Sigfrid, se peignent fidèlement la douceur et la tendresse d'âme des Allemands. Dans le récit de leur première entrevue, par exemple, il y a une innocence naïve, je dirai presque une gaucherie touchante, qui contraste singulièrement avec les horreurs qui suivent.

Les *Niebelungs* offrent, dans une foule de détails de mœurs, un charme paisible, une grâce domestique, et, quant à la première partie, du moins on peut dire qu'elle ressemble aux chants de l'*Edda*, où il y a plus de mouvement, plus de force, comme l'*Odyssée* ressemble à l'*Iliade*.

Ainsi s'est formée cette légende épique, ainsi elle s'est diversifiée dans les deux principaux monuments qui la contiennent. Son histoire ne s'arrête pas là; elle a subi bien d'autres modifications, elle a laissé bien d'autres traces; mais, comme je l'ai dit en commençant, ce n'est pas ici qu'on peut tenter d'épuiser cette histoire. D'ailleurs elle est liée à deux histoires plus générales dont elle fait partie : celle du cycle scandinave et celle du cycle allemand pris dans leur totalité, et qui, tous deux, embrassent beaucoup d'autres choses que le meurtre et la vengeance tirée du meurtre de Sigurd, les deux faits auxquels je me suis borné. Cette notice, malgré sa brièveté, n'aura pas été peut-être entièrement inutile, si elle

a donné une idée un peu précise du rapport de l'*Edda* et des *Niebelungs*, et fourni un spécimen de l'ordre de faits le plus curieux que présente l'histoire de la poésie, des assimilations et des transformations que subissent partout les épopées primitives [1].

[1] Voy. un essai de restauration de cette légende épique, *Heures de poésie*, p. 286.

SAGA D'EGILL

SAGA D'EGILL.

J'ai choisi parmi les Sagas historiques une des plus considérables et des plus intéressantes, la Saga d'Egill, pour en donner un extrait détaillé. C'est un tableau complet de la vie islandaise, pendant le premier siècle de la république, temps qu'embrasse presque entièrement la longue vie d'Egill.

Egill peut passer pour le type du héros des Sagas islandaises; il en réunit toutes les qualités, il en éprouve toutes les fortunes. Il est tour à tour guerrier, pirate, marchand, juge et toujours poëte.

La Saga commence, comme à l'ordinaire, avant la naissance du héros, par l'histoire de ses ancêtres. En effet, les Sagas historiques étaient des espèces de mémoires de famille, dans lesquelles les généalogies ne sont jamais négligées, et les rapports de parenté toujours indiqués avec soin.

La scène est d'abord en Norvége, antérieurement à la colonisation de l'Islande. Le premier personnage dont parle la Saga, est le grand-père d'Egill, Ulf (le loup). Elle débute, selon l'usage, par cette forme simple de récit : Un homme s'appelait....., puis elle nomme ses parents avec leurs surnoms, et mentionne quelques-unes de ces qualités dont sont constamment pourvus les héros des Sagas. Ulf était un homme grand et fort, nul n'était

son égal.... Dans sa jeunesse, il fut viking[1], fit des courses en mer, pilla, puis il épousa la fille d'un autre pirate, son compagnon d'aventures, et tous deux s'établirent dans leur champ. Il était riche en biens-fonds et en biens meubles. Son père mort, Ulf hérita du titre de land-man (vassal), qu'avaient possédé ses aïeux. C'est un commencement de transmission féodale. Ulf se livrait aux occupations qui partageaient le temps des Islandais : le soin des champs, celui de ses forges et de ses troupeaux. Quand le jour baissait, il devenait sombre, et à peine alors osait-on l'approcher. C'est pourquoi, faisant allusion à son nom, on l'appelait *loup du soir*. Il paraît qu'Ulf avait une disposition à l'extase, qui se manifestait par un sommeil (magnétique probablement), qui le prenait tous les soirs, et par l'état appelé hamniramm, dans lequel certains individus, appelés Bersekrs, offraient un déploiement de forces prodigieux, une exaltation morale extraordinaire et une insensibilité absolue.

Ulf eut deux fils, Thorolf et Grimm. Celui-ci fut père d'Egill, principal héros de la Saga. Thorolf était beau et brave, joyeux et actif, surtout marchand (ce qui ne l'empêchait pas d'être aussi pirate), et chéri de tout le monde.

Grimm avait les cheveux noirs ; il était sombre d'aspect et d'âme comme son père. Il était entendu dans le gouvernement de la chose domestique, habile à travailler le fer et le bois. L'hiver il allait souvent, dans une barque, à la pêche des harengs.

Thorolf, sitôt qu'il eut atteint l'âge de vingt ans, demanda à son père un long vaisseau, et commença ses

[1] Ce nom et celui de *roi de la mer* étaient les noms que se donnaient les pirates scandinaves.

courses de mer. Il s'associa quelques amis. Durant tout l'été ils exercèrent le métier de viking, firent beaucoup de butin et de belles prises. Ils employèrent ainsi plusieurs étés, et ils passaient les hivers auprès de leurs pères. Thorolf rapporta grand nombre de choses précieuses à son père et à sa mère ; et ainsi il était fort riche et honoré.

Ici la Saga entre dans l'histoire générale de la Scandinavie, et fait assister à l'une de ses révolutions les plus intéressantes. Je veux parler de la révolution opérée par Harald aux beaux cheveux, qui soumit à sa tyrannie les rois (Fylki-Konung)[1] de la Norvége, jusque-là indépendants.

La Saga peint énergiquement la résistance de divers chefs à Harald : l'un d'eux s'enferme vivant dans un tombeau, avec douze serviteurs, pour lui échapper ; un autre est tué en combattant, et son fils, qui va demander du secours à un troisième, lui adresse ces énergiques paroles : « Le malheur, qui nous a frappés, ne tardera pas beaucoup à vous atteindre. Il faut donc prendre le parti que nous avons pris pour la défense de nos biens et de notre liberté, et employer pour cela tous les hommes dont vous pouvez espérer des secours, et je veux, avec les miens, m'opposer à cet orgueil et à cette tyrannie ; autrement il faut vous résigner, comme ont fait les gens de Naumedale, à subir volontairement la honte d'être les esclaves d'Harald. Cela semblait à mon père une victoire, de mourir dignement dans sa royauté, plutôt que devenir, dans son vieil âge, l'inférieur d'un autre roi. Je crois que tu penseras de même, toi et tous ceux qui valent quelque chose, et qui savent résister. » Excité par ces paroles,

[1] Rois de province ou d'armée. Fylki a ces deux sens qui, à une époque d'occupation militaire, se confondent.

celui auquel elles s'adressaient forme une alliance avec deux autres petits rois. On fait courir la flèche de guerre, pour que tous les hommes puissants se rassemblent : le message belliqueux vient trouver Ulf, le loup du soir. Ce sombre personnage refuse de faire partie de l'expédition contre Harald ; on voit là les limites de l'obéissance due par les hommes puissants aux jarles et aux rois qui exerçaient sur eux une sorte de suzeraineté. « Le roi, dit Ulf, pourrait penser que c'est mon devoir de me mettre en campagne avec lui, s'il défendait son propre pays, mais je ne me crois pas obligé de le suivre hors de ses frontières, pour aller me battre contre Harald. Dites-lui donc qu'Ulf demeurera dans sa maison pendant cette chevauchée, et ne rassemblera point d'armée. »

Harald bat successivement ses ennemis, puis les force à entrer à son service ou à quitter le pays ; à d'autres, arrache la vie ou fait couper les pieds, les mains. « Harald, dit la Saga, s'empara dans chaque province des biens libres, de toute la terre cultivée ou non cultivée, même des lacs et des golfes. De sorte que tous les habitants étaient ses fermiers, et même ses bûcherons. Ceux qui recueillaient le sel, les chasseurs et les pêcheurs, lui payaient tribut. »

Le roi Harald envoie à son tour vers Ulf, pour l'engager à venir auprès de lui. Le vieux Ulf refuse et déclare qu'il veut finir ses jours en paix, loin du service des rois. On s'adresse à son fils Grimm : celui-ci refuse aussi la dignité de land-man (vassal), du vivant de son père, « qui, dit-il, doit être mon supérieur tant qu'il vivra. » Harald est irrité de ce refus. Enfin, un de ses soldats, beau-frère d'Ulf, le décide à laisser son autre fils Thorolf entrer au service d'Harald.

Thorolf se distingua au combat naval d'Hafursfiord, qui décida de la puissance d'Harald. A ce combat, Tho-

rolf occupait le poste d'honneur à l'avant du vaisseau du roi, dont il portait l'étendard. Il fut blessé, aucun de ceux qui se tenaient devant la voile ne fut sans blessure, excepté ceux qui étaient Bersekrs, *et que le fer ne mordait pas*. L'un des blessés à mort, Bardr, *demande au roi la permission* de disposer de ses biens, et l'ayant obtenue : « Je veux, dit-il, que toute ma succession, en biens meubles et immeubles, passe à Thorolf, mon ami et mon compagnon. Je lui lègue ma femme et mon fils à élever. » Cette convention fut faite selon la loi, *le roi le permettant*. Harald transmet à Thorolf tous les honneurs dont Bardr était revêtu, et entre autres le privilége d'aller lever le tribut chez les Finois.

Thorolf épouse la veuve que son ami lui a transmise par héritage, puis il part pour aller dans le pays des Finois, recueillir le tribut : en même temps il fait le commerce avec eux. Tout se passe amicalement, mais non sans quelque crainte de la part des Finois. Ayant appris que les Hyflinges, population probablement de même race, située plus à l'orient, exerçaient des brigandages dans le pays des Finois, il les attaque, tue cent de ces brigands, et revient dans sa demeure, avec un riche butin. Là il faisait pêcher le hareng, la morue, qui, à cette époque, dit la Saga, se trouvaient dans l'Halgoland [1]. Là étaient aussi des veaux marins et des œufs. Thorolf avait toujours chez lui cent affranchis (ou hommes libres), et il devint bientôt célèbre par sa richesse, sa magnificence et sa libéralité.

Cet été, Harald fut visiter la province d'Halgoland. Des festins lui furent offerts par les paysans, par les vassaux et les riches habitants. Thorolf donna au roi un repas magnifique. Sa suite était de cinq cents hommes,

[1] Province de la Norvége que Thorolf habitait.

tandis que celle du roi n'était que de trois cents. Thorolf avait fait arranger, en salle de festin, une vaste grange à blé, c'est-à-dire étendre la paille sur les bancs, et suspendre les boucliers à la muraille. Le roi se plaça sur le siége le plus élevé, tout était rempli de convives. Le roi promena son regard autour de lui, et rougit de colère. Depuis ce moment, on remarqua qu'il était triste. Après une hospitalité de trois jours, Thorolf reconduisit le roi au rivage, et lui fit don d'un vaisseau magnifique qu'il avait construit; en même temps il lui protesta que c'était pour lui faire honneur, et non par esprit de rivalité qu'il avait réuni tant de monde à son festin. Le roi reprit alors sa gaieté, et se sépara de lui en bonne intelligence. Mais des envieux de Thorolf ne tardèrent pas à ranimer la défiance du roi. Cependant Thorolf continuait à transmettre au roi le tribut finois, qui s'élevait beaucoup plus haut qu'avant lui. Ce tribut consistait en diverses fourrures et en peaux de lièvres.

Le roi lui ordonne d'entrer à son service; il refuse pour ne pas se séparer de cette foule qui l'entoure et qu'il fait vivre. Alors le roi confisque une partie de ses biens, son privilége de lever l'impôt finois, et en fait don aux envieux de Thorolf. Celui-ci met sur quelques vaisseaux tout son monde et toutes ses richesses, et va s'établir au nord, dans son bien de Sandness, où il vit avec la même magnificence qu'auparavant. Pour la soutenir, il va l'hiver faire une expédition dans le pays des Finois, et au printemps, il entreprend un voyage de commerce en Angleterre. Il avait un grand vaisseau propre à résister à la mer, fourni de tout ce qui est nécessaire, peint dans la partie qui s'élevait au-dessus de l'eau; la voile était tissée de rouge et d'azur; sur ce vaisseau Thorolf plaça des poissons secs, des peaux, des fourrures blanches et grises. Il apporta tout cela en Angleterre, à l'époque d'un marché, et

en rapporta du blé, du miel, du vin, des vêtements. C'était là le commerce qui se faisait déjà entre la Norvége et l'Angleterre vers 878. Le roi, toujours excité contre Thorolf, fait surprendre et capturer un de ses vaisseaux richement chargé. Dès le printemps suivant, Thorolf, de marchand devenu pirate, se venge d'Harald en enlevant dans le détroit du Sund, dès cette époque rendez-vous d'un grand nombre de bâtiments, un vaisseau appartenant au roi, puis il va revoir son père, le vieux Ulf, qui, pour la dernière fois, lui fait part des tristes pressentiments que lui inspirent l'audace de Thorolf et la puissance d'Harald.

En effet, Harald part en personne pour venger l'outrage qu'il a reçu. Il prend sur sa route, par réquisition, les bateaux des paysans quand il en a besoin. Arrivé près de la demeure de Thorolf, le roi fait planter son étendard, pousser le cri de guerre et sonner l'attaque. Quand Thorolf et ses gens l'entendirent, ils coururent à leurs armes, car les armes de chacun étaient suspendues au-dessus de sa place. Le roi entoure la maison et fait sortir les femmes, les enfants et les vieillards. Sigrida, femme de Thorolf, demande au roi de faire la paix avec lui. Le roi répond : « Si Thorolf se rend à ma discrétion, il conservera sa vie et ses membres ; ses hommes seront punis suivant leurs crimes. » Thorolf refuse ces conditions. On met le feu à sa maison ; alors il exhorte ses compagnons à briser le mur de la salle ; ils y parviennent, ayant en tête un ennemi supérieur en nombre ; et, adossés à la maison en feu, ils résistent longtemps. Enfin, Thorolf s'élançant jusqu'au lieu où se tenait le roi entouré du rempart de boucliers que formaient les plus braves de son armée, s'écrie : « Il eût fallu m'élancer trois pieds plus loin ! » Et, entouré de lances et de glaives, il reçoit le coup de mort de la main du roi.

Celui-ci fait venir les frères de Thorolf : « Prenez, leur

dit-il, le corps de votre parent, et donnez-lui des funérailles convenables. Enterrez aussi les autres guerriers qui sont morts; qu'on panse les blessures de ceux qui peuvent encore vivre, mais qu'on ne pille rien ici, car tout est à moi ! »

Le Scalde Aulver, parent d'Ulf, demande au roi s'il ne fera rien pour payer Thorolf à son vieux père et à son frère Grimm pour les dédommager de sa mort.

Le y roi consent, à condition que tous deux viennent vers lui. Le Scalde va donc les trouver. Le vieux père s'informe soigneusement de la manière dont tout s'est passé dans le dernier combat de son fils; s'il ne s'est pas signalé par quelque exploit avant de tomber, quelles armes l'ont frappé, où il a reçu le plus de blessures, enfin dans quelle position il est tombé. Le Scalde répond qu'Harald a porté à Thorolf une blessure qui, à elle seule, a été mortelle, et que Thorolf est tombé sur la face, aux pieds du roi. Le Loup-du-Soir répond : « Tu as bien fait de t'en souvenir, car les hommes vieux racontent que la mort de ceux qui tombent sur la face est vengée, et que cette vengeance appartient à celui qui était alors le plus près d'eux. » Ulf refuse encore de se mettre en route à son âge pour aller trouver le roi. Grimm se décide à y aller : « Je ne serai pas long, dit-il, dans la satisfaction que je demanderai au roi. » Je parlerai pour toi, dit son ami.

Grimm se rend près d'Harald, suivi de onze de ses gens, tous d'une grande taille, d'une force et d'une bravoure terribles. « C'est la coutume, dit-il, qu'on approche sans arme du roi; alors, que six de nous entrent vers lui, et que les six autres restent au dehors et gardent nos armes. » Le Scalde parle en faveur de son parent. Le roi promet un dédommagement pour la vie de Thorolf, mais exige que Grimm entre à son service. Grimm refuse. A cela le roi ne répondit rien, mais son visage se couvrit

d'une rougeur sanglante. Le Scalde fait promptement sortir Grimm et ses amis, et leur recommande de s'éloigner rapidement. A peine sont-ils sortis, que le roi dit : « J'ai connu, au regard de ce grand homme chauve, qu'il a la férocité du loup ; il serait funeste à des hommes que nous regretterions, si on lui en laissait le pouvoir ; allez donc près de lui et tuez-le. » On ne put l'atteindre ; mais, de retour chez son père, ils délibèrent ensemble du parti qu'ils peuvent prendre. Il ne leur en reste pas d'autre que de s'exiler volontairement ; alors ils pensent à l'Islande où quelques-uns de leurs amis se sont déjà établis, et ils se décident à suivre leur exemple. « Là, disent-ils, on s'empare du sol sans l'acheter, et on s'établit où l'on veut. » Ils mettent donc sur deux vaisseaux marchands toutes leurs richesses mobiles. Pour leurs terres, personne ne voulut les acheter, de crainte de déplaire au roi.

Dans plusieurs endroits de cette Saga, on admire à quel point Harald avait déjà porté sa tyrannie, et à quel degré d'abjection devaient se résigner ceux qui l'acceptaient. On voit aussi par quelles suites de démêlés, d'injustices et de violences, une famille énergique qui est représentée comme conservant fidèlement la vieille empreinte du Nord, est forcée de s'expatrier, et comment se peupla l'Islande.

Pendant la traversée d'Islande, le père et le fils guettaient le passage des vaisseaux. La vue de Grimm, exercée à les distinguer de loin, reconnut celui sur lequel deux frères, exécuteurs serviles et féroces des volontés d'Harald, avaient autrefois enlevé un vaisseau appartenant à Thorolf. Ils remarquent où le vaisseau s'abrite pour la nuit, puis mettent à la mer deux barques : chacun monte dans l'une d'elles avec vingt hommes. Ils s'élancent sur le vaisseau. Le vieux Ulf est saisi de sa fureur extatique,

qui se communique par contagion à plusieurs de ses compagnons. Il porte à Halvard, un des deux frères ennemis de son fils, un coup qui, à travers son casque, pénètre dans sa tête et s'enfonce jusqu'au manche; et il retire son arme à lui avec tant de force, qu'il enlève en même temps le corps d'Halvard et le lance dans la mer.

Ensuite ils massacrent tous leurs ennemis, à l'exception de deux ou trois hommes de la dernière condition, auxquels ils accordent la vie. Après leurs accès, les Bersekrs étaient pris d'une grande fatigue; c'est ce qui arriva à Ulf; l'âge s'y joignant, il se sentit bientôt près de mourir. Il ordonne qu'on mette son cadavre dans une caisse et qu'on le jette dans la mer; et comme la tempête avait éloigné le vaisseau de son fils du sien, il recommande en mourant qu'on lui porte son dernier salut; « et, ajoute-t-il, s'il arrive en Islande, et si, par événement, quelque incroyable que la chose puisse paraître, j'y arrive avant lui, qu'il établisse sa demeure le plus près possible du lieu où j'aurai abordé. » En effet, Grimm trouve le coffre où est son père, au fond d'un golfe. Il descend à terre en cet endroit, où il lui élève avec des pierres un tertre funèbre.

A peine débarqué, Grimm reconnaît le pays, choisit le lieu de son établissement et de l'établissement des hommes qui l'accompagnent. Ensuite il s'occupe de faire vivre sa tribu. Au commencement, ils avaient peu de troupeaux, mais ce qu'ils en avaient passait l'hiver en liberté dans les bois. Ceci semble indiquer une température plus douce que la température actuelle. Quant aux forêts dont la tradition fait souvent mention en Islande, on sait qu'elles y sont devenues extrêmement rares, et même y ont presque disparu. Les nouveaux colons s'occupaient aussi à recueillir le bois jeté à la côte, à pêcher, à prendre des phoques, à recueillir des œufs d'oiseau. A cette époque, les baleines approchaient de terre, il était

facile de les harponner. Grimm se livrait aussi au travail de forger le fer; et même il composa, pour exciter la vigilance de ses ouvriers, un chant plein d'obscures allusions à la mythologie odinique, que la Saga a conservé.

Grimm eut deux fils : Thorolf et Egill : encore cette fois, l'un des deux frères était doux et beau. L'autre, Egill, était laid, sombre et ingénieux. A l'âge de trois ans, il était déjà grand et fort comme les autres petits garçons le sont ordinairement à sept. Ses premières aventures annoncent son caractère résolu et indomptable. Son père refuse de l'emmener à un festin ; le petit Egill part seul, sur un cheval malade, et s'avance à travers les marais, sans connaître le chemin. Il arrive au festin, et, déjà poëte, improvise des vers sur son aventure.

Pour le frère d'Egill, Thorolf, il commença ses courses de Viking avec Biorn, fugitif norvégien retiré en Islande, que Grimm y avait recueilli.

Le roi Harald se faisait vieux. Le plus cher de ses fils était Érik, qui reçut le nom de *Blodaux, hache sanglante*. Thorolf avait fait don au jeune prince d'un beau vaisseau pour s'assurer sa bienveillance. En effet, à peine Érik a-t-il replacé sur le trône de Norvége son père Harald, qu'il donne à Thorolf la place d'honneur à l'avant de son vaisseau, et le poste de porte-étendard, les deux plus grandes marques de distinction qu'un guerrier pût recevoir.

Pour Egill, à qui son âge ne permettait pas encore les expéditions guerrières, il montrait déjà ses dispositions violentes par les jeux auxquels il se livrait.

Dans une lutte avec son propre père Grimm, celui-ci est pris d'un accès de cette fureur surnaturelle à laquelle sa race était sujette ; Egill, qui a été maltraité par lui, se venge de son père en allant tuer dans la cuisine un ser-

viteur qui lui était cher. Le père et le fils passèrent, dit la Saga, l'hiver sans se rien dire.

Thorolf refuse d'emmener son intraitable frère faire avec lui le métier de Viking. Egill coupe le câble d'un vaisseau de Thorolf et le livre à la tempête ; Thorolf craignant d'autres tours de ce genre, dont Egill le menace, consent à l'emmener avec lui. Ils vont en Norvége ; là Egill arrive dans une métairie du roi Érik, qu'administrait un certain Bardr qu'aimaient beaucoup le roi et la reine Gunhilda ; Bardr leur sert à boire du petit-lait et une liqueur faite avec de l'avoine, leur assurant qu'il n'a point de bière à leur offrir. Le roi et la reine arrivent pour les sacrifices des déesses[1] ; le roi fait asseoir Egill à sa table ; Bardr alors trouve et sert de la bière ; on porte beaucoup de toasts (mimis), et pour chacun il fallait vider la corne à boire. Egill boit pour lui et pour ses compagnons quand ils sont fatigués ; il raille en vers Bardr et le mensonge qu'il leur a fait. Bardr mêle du poison au breuvage qu'il offre à Egill ; Egill se blesse la main de son couteau, et avec son sang, trace sur la corne des runes ; il chante, et la corne se brise. Bientôt après, il punit son hôte perfide, en lui enfonçant à l'improviste son épée au milieu de la poitrine ; puis il s'échappe, va se cacher dans une petite île, trompe à force d'adresse ceux qui le cherchent, en blesse et en tue plusieurs, et se réfugie auprès de son ami Ariubiorn, dont le père parvient à le réconcilier moyennant rançon pour le meurtre, avec le roi, en se faisant, d'après l'usage islandais, garant d'Egill auprès de lui.

Vient ensuite le récit d'une expédition en Courlande, dans laquelle, selon les idées du temps, Egill se couvre de gloire. En voici les circonstances les plus caractéristiques.

[1] Disa-blot. *Disa*, ce sont les nornes ou parques ; *blot*, sang, voulant dire fête, sacrifice, indique un culte sanglant dans son origine.

Après avoir fait un riche butin en diverses rencontres, Egill et son frère éprouvent le besoin de vendre le bien volé. Pour cela, en arrivant sur la côte de Courlande, ils font avec les habitants une trêve de quinze jours, pendant laquelle ils leur vendent ce qu'ils ont pris. Après cela, ils entrent en campagne. Ici est racontée avec détail une véritable expédition de *Normands*. « Ils arrivent sur leur vaisseau à l'embouchure d'un fleuve, dans un lieu où était une grande forêt; là ils exécutent leur descente ; ils se divisent en petites troupes de douze hommes, et s'avancent à travers la forêt; bientôt ils arrivent aux lieux habités, ils pillent et tuent. » Le groupe de douze hommes à la tête duquel était Egill, est surpris, enveloppé, et tous ceux qui en font partie ayant été blessés, ils sont garrottés et emmenés par les habitants. On délibère sur ce qu'on doit faire des captifs : le maître de la maison où ils sont enfermés pensa qu'il était sage de les tuer tous l'un après l'autre ; mais son fils lui représenta que la nuit était venue, et qu'il n'y aurait aucun plaisir à les tuer ainsi. Il demanda qu'on attendît le matin; on se décide pour ce parti ; Egill est attaché à un poteau par les pieds et les mains. Il parvient à arracher ce poteau, coupe avec ses dents les cordes de ses mains, détache alors celles de ses pieds, et ensuite délivre ses compagnons ; ils brisent les parois de la salle où ils sont, et se trouvent dans une autre ; là, ils aperçoivent une trappe, la soulèvent, entendent une voix humaine : c'est celle d'un Danois fait prisonnier l'année précédente, avec ses fils ; dirigés par eux, Egill et ses compagnons brisent encore une paroi et se trouvent dehors. Ceux-ci voulaient se hâter de fuir vers la forêt, mais Egill ne veut pas partir les mains vides, il se fait conduire par ceux qu'il a délivrés dans l'appartement supérieur, où étaient ordinairement déposées les richesses et les armes. Ils y montent, trouvent les domestiques oc-

cupés à faire les lits, les égorgent, s'emparent de beaucoup d'armes et d'une grande partie du trésor de leurs ennemis, puis gagnent la forêt; alors Egill s'arrête. « Cette expédition, dit-il, ne vaut rien du tout; elle n'est pas digne de guerriers; nous avons volé à cet habitant son bien sans qu'il en sût rien. Ce sera pour nous une honte à toujours; allons à l'habitation, et apprenons-lui ce qui s'est fait. » Egill y retourne seul; les Courlandais étaient rassemblés dans la salle du festin; il prend dans la cuisine une pièce de bois allumée à une de ses extrémités et met le feu au plancher. Il entasse du bois devant la porte de la salle, et quand les convives veulent s'élancer au dehors, il les tue. Le maître demanda qui avait causé cet incendie; Egill répondit : « Quelqu'un de qui tu ne l'aurais jamais attendu hier au soir; nous te chaufferons aussi fort que tu le désireras; je te préparerai un bain aussi doux que le lit que tu avais préparé pour moi et mes compagnons. Ici est ce même Egill que tu as fait garrotter et attacher avec soin à un poteau dans ta maison et qui maintenant te paiera ce que tu mérites pour ton hospitalité. » Puis Egill le met à mort; le reste périt en grande partie, ou sous ses coups, ou au sein des flammes; il retourne vers ses compagnons qui le reçoivent avec une grande joie; puis ils font voile pour le Danemark; et là, *ils guettaient les vaisseaux marchands, et pillaient quand ils en trouvaient l'occasion.*

Un de leurs exploits fut d'aller prendre d'assaut et de livrer aux flammes la ville de Lund, qui est représentée comme étant déjà à cette époque un marché célèbre.

Ensuite ils sont très-bien reçus par un Jarl, Danois, qui envoie d'abord vers eux pour leur demander s'ils apportent la paix ou la guerre. La réponse de Thorolf est curieuse : « Nous n'avons pas besoin de piller ici et de faire

la guerre; *cette terre n'est pas riche.* » D'après cette assurance, le Jarl va sans suite trouver les pirates, et invite à un repas leurs chefs, avec une suite aussi nombreuse qu'ils le désireront. Ils se rendent à l'invitation. Selon les mœurs germaniques, on boit d'abord; puis en attendant le festin, on tire au sort la formation des couples, composés chacun d'un homme et d'une femme qui, pendant toute la soirée, devront boire ensemble. Le sort donna pour compagne à Egill la fille du Jarl, fière et belle fille qui, quand il voulut prendre place auprès d'elle, le repoussa avec dédain, en lui chantant quelques vers où elle lui reprochait d'avoir rarement fourni aux loups des mets chauds, et de n'avoir pas vu dans tout l'automne, le corbeau croassant au-dessus du carnage.

Mais Egill la saisit, la plaça près de lui et lui répondit par la chanson suivante : « J'ai marché avec mon glaive sanglant, de sorte que le corbeau m'a suivi. Les vikings se sont avancés fièrement, et leurs lances retentissaient. Furieux, nous avons combattu; le feu planait sur la demeure des hommes, et nous avons endormi dans le sang ceux qui veillaient aux portes de la ville. »

Puis ils burent ensemble toute la soirée, et ils étaient très-joyeux.

Cette petite scène nous donne une idée de ce qu'étaient les petits vers de société chez les anciens Scandinaves.

Ensuite les pirates, après avoir échangé avec le Jarl des dons, à la manière homérique, s'en séparèrent en bonne intelligence.

Cependant la reine Gunhilda, plus irritée que le roi contre la famille de Grimm, excite un certain Eyvind à faire périr Thorolf; et comme il lui dit qu'il n'a trouvé aucune occasion de l'attaquer, elle lui demande de tuer au moins quelqu'un des gens de Thorolf, *pour que tout ne fût pas perdu.* Singulière solidarité des hommes de

même tribu, sur laquelle se basait cette vengeance indirecte, dont nous avons déjà vu un exemple.

Eyvind, pour complaire à la reine, attaque et tue un écuyer de la suite de Thorolf, dans un festin donné à l'occasion d'une fête solennelle. Pour avoir troublé la paix sacrée, Eyvind fut déclaré loup, c'est-à-dire anathématisé et contraint de fuir. Le roi offrait une forte somme pour le meurtre de l'homme de Thorolf; mais Thorolf disait qu'il n'avait jamais accepté de rançon pour la vie, et qu'il n'en prendrait point. C'était un point d'honneur, chez les Scandinaves, de refuser ces accommodements pécuniaires, qui empêchaient la vengeance.

L'année suivante, Thorolf et Egill attaquèrent leur ennemi qui s'établit en Danemark, où il défendait, pour le roi, la côte de Jutland contre les pirates, et lui prirent un vaisseau.

Après ce qui s'était passé, les deux frères ne se souciaient pas de retourner en Norvége; il leur fallut donc se diriger vers de nouveaux pays. Ils firent voile pour l'Angleterre. Nous allons les suivre dans cette contrée qui, pendant plusieurs siècles, eut des rapports si fréquents avec la Scandinavie.

Thorolf et Egill ayant appris qu'Adalstein (Athelstane) avait besoin de secours contre des chefs révoltés, et qu'il y avait là espoir de gagner beaucoup, s'y rendent avec leurs soldats (lidi). Le roi anglais, jugeant à leur aspect qu'ils lui seraient d'un grand secours, les engage à entrer à son service et à défendre ses frontières. Adalstein était chrétien; il exigea d'eux qu'ils se fissent marquer du signe de la croix[1]. C'était une coutume parmi les mar-

[1] *Primsigna;* mot à mot, marquer du premier signe. C'était une première initiation au christianisme, à laquelle, comme on voit, on n'attachait pas une grande importance.

chands et ceux qui entraient au service des rois chrétiens; car, quand ils étaient marqués de ce signe, ils faisaient le commerce également avec les chrétiens et les païens, et suivaient du reste la religion qu'ils préféraient. Egill et Thorolf y consentirent.

Olaf, roi d'Écosse, profite, pour attaquer l'Angleterre, de la jeunesse d'Adalstein et des mécontentements de plusieurs de ses Jarls, qui portaient autrefois le nom de roi, qu'Alfred leur avait fait perdre avec leur indépendance. Deux Jarls gardaient, pour le roi Adalstein, la province de Northumberland; bientôt, ainsi que beaucoup d'autres, ils passent avec leurs troupes du côté d'Olaf. Adalstein fait offrir à son ennemi un combat singulier, dans le champ du Noisetier. On appelait ainsi un espace entouré de bâtons de noisetier, lice de ces temps qui contenaient en germe un si grand nombre des idées et des coutumes que depuis la chevalerie a recueillies et développées[1]. Le vainqueur, dans ce tournoi, devait être roi d'Angleterre.

Mais bientôt on entame une négociation qui montre que cette époque de violence avait aussi sa diplomatie; après avoir trompé Olaf sur le nombre de son armée, Adalstein l'amuse d'une espérance de tribut, jusqu'à ce qu'il ait rassemblé toutes ses forces; alors il lève le masque, et propose la paix, à condition qu'Olaf sera son homme lige. Olaf s'aperçoit trop tard, qu'ainsi qu'on le lui avait prédit, il a trouvé les Anglais rusés. Le combat a lieu. Tout est décrit avec exactitude : les armes sont le casque, le glaive, et une sorte de lame ou de javelot

[1] Voy. *Egill-Saga*, p. 275-6. La description des apprêts de ce combat singulier reproduit grossièrement les préparatifs d'un tournoi : les tentes, les barrières; « et dans ce temps, dit la Saga, c'était la coutume que le roi à qui on avait fait ce défi ne pût, sans infamie, continuer les ravages de la guerre avant d'avoir terminé ce combat. »

nommé Kesin ; on porte des cuirasses et des boucliers. La bataille est racontée avec un mouvement quelquefois épique.

« Thorolf fut saisi d'une telle fureur, qu'il rejeta son bouclier sur son dos, et prit sa lance à deux mains : alors il s'élance en avant, et frappait à droite et à gauche ; et l'ennemi s'écartait des deux côtés ; et il en tua beaucoup. Il se dirigea vers l'étendard du jarl Hring : rien ne tenait devant lui. Il tua l'homme qui portait l'étendard du Jarl, et coupa le bâton et l'étendard : ensuite il enfonça sa lance (spiot) dans la poitrine du Jarl, à travers la cuirasse et le corps, de manière qu'elle sortit entre les épaules ; et l'enleva, avec sa lance, au-dessus de sa tête ; puis il planta dans la terre le manche de sa lance, et le Jarl expira ainsi transpercé, et tous le virent. »

Après ce fait d'armes, et quelques autres, les Écossais sont mis en fuite. Egill et Thorolf les poursuivent et massacrent les fuyards sur les bruyères. Le lendemain a lieu un second combat auquel les deux rois prennent part. Thorolf s'avançait d'un pas si rapide, que peu de guerriers pouvaient le suivre. En vain un soldat marchait près de lui, en le couvrant de son bouclier, il est bientôt percé de coups. Son porte-étendard se replie vers le gros de l'armée. Alors, dit la Saga, Egill, voyant le drapeau de Thorolf reculer, comprit qu'il ne le suivait pas. Ensuite Egill s'élance pour venger son frère, et décide la victoire.

Ayant trouvé le corps de son frère, il le lava, le déposa dans son tombeau, suivant l'usage du temps, avec ses habits et ses armes. Ensuite il lui mit à chaque bras un bracelet d'or, avant de se séparer de lui, puis on amoncela des pierres sur le mort ; par-dessus on jeta de la terre, et Egill lui chanta un adieu funèbre.

Ce devoir accompli, Egill va rejoindre le roi Adals-

tein; il le trouve occupé à boire et se livrant à la joie. Le roi lui fait signe de s'asseoir à la place d'honneur. Egill, dans une sombre douleur, s'assied, jette son casque à ses pieds, place son glaive sur ses genoux, le tire à moitié du fourreau et l'y replace ensuite.

Ici est un portrait d'Egill, que le narrateur semble voir devant lui, tant il décrit avec détail sa personne, probablement d'après un type conservé par la tradition : « Egill avait la face large, le front vaste, de grands sourcils, le nez court, le tour des lèvres très-développé, le menton prodigieusement fort, le cou gros, et des épaules d'une largeur monstrueuse, un visage sombre et terrible lorsqu'il entrait en colère; il était du reste bien fait, plus grand que qui que ce soit. Sa chevelure était épaisse, et de la couleur du poil des loups. Il était chauve avant l'âge. »

En outre, Egill avait un tic terrible; c'était d'abaisser un de ses sourcils noirs vers sa joue, et d'élever l'autre vers son front. Après la mort de son père, assis en face du roi, il faisait cette grimace effroyable. Il ne voulut point boire, quoiqu'on bût à lui, et tour à tour il abaissait ou élevait ses sourcils. Le roi Adalstein, assis sur son siége, avait aussi placé un glaive sur ses genoux, et après qu'ils eurent été assis quelques moments, le roi tira le glaive du fourreau, ôta de son bras un bracelet d'or, le plaça à la pointe de son glaive, se leva de son siége, s'avança vers Egill, et le lui tendit par-dessus la flamme. Egill se leva, reçut le bracelet à la pointe de son glaive, l'attira vers lui et se remit à sa place. Le roi se rassit, Egill mit le bracelet à son bras; alors ses sourcils rentrèrent dans leur état ordinaire; il déposa son glaive et son casque, accepta une vaste corne à boire, la vida et chanta pour remercier le roi du don qui l'avait consolé. Dès ce moment, il buvait et conversait avec les convives.

Le roi fait apporter deux coffres d'argent, et dit à

Egill de les porter en Islande, et de les partager entre son père et les autres parents de Thorolf, pour être le prix du guerrier qu'ils ont perdu. « Quant à toi, ajoute-t-il, je te donnerai le prix de ton frère, comme il te conviendra le mieux, en biens meubles ou en biens-fonds, si tu veux demeurer encore près de moi. » Egill passa un hiver en grand honneur auprès du roi Adalstein, et la Saga cite une strophe du chant qu'il composa alors à sa louange, et pour lequel il reçut encore deux bracelets et une robe, que le roi avait portée. Puis au printemps il fit voile pour la Norvége.

Là, il épousa la veuve de son frère, puis il retourna en Islande, et garda pour lui l'argent que le roi anglais lui avait donné à partager entre son père et ses proches.

Son beau-père étant mort en Norvége, et son beau-frère Onundr s'étant emparé de tout l'héritage, Egill s'embarqua pour la Norvége; et la Saga passe des récits de guerre qui l'ont jusque-là presque exclusivement remplie, aux détails d'un procès qu'elle ne décrit pas avec moins de soin et d'intérêt.

Egill réclame sa part de l'héritage du père de sa femme.

Onundr repousse, avec violence, cette réclamation qu'ose faire, en Norvége, un homme mis hors la loi, par le roi Erik. « Tu demandes l'héritage de ta femme, ajoute-t-il, et l'on sait que sa mère était esclave. » Alors Egill l'appelle en justice et le somme de paraître au Gula-Thing[1].

« J'irai au Gula-Thing, dit Onundr, et je ferai en sorte que tu ne le quittes pas vivant. » Egill persiste dans sa résolution. Arinbiorn, son ami, obtient, pour lui, du roi, qu'il puisse jouir de la loi; et le printemps venu,

[1] Espèce de tribunal en plein air, célèbre par les arrêts qu'on y rendait, et qui ont servi de base à la législation norvégienne.

accompagné ainsi qu'Egill d'un nombreux cortége, il se rend avec lui à l'assemblée.

Le roi Erik s'y trouvait aussi, ayant une suite nombreuse, dont faisaient partie l'adversaire d'Egill, Onundr, et ses frères.

Quand le moment fut venu, tous deux s'avancèrent vers l'endroit où étaient les juges, pour produire leurs arguments. Le lieu du jugement était une plaine entourée de piquets de coudrier, qu'enveloppait une corde : on appelait cela le lieu sacré (Vé-Bond); en dedans, les juges étaient assis en cercle au nombre de trente-six, douze de la province de Firda, douze de la province de Signa, douze de la province de Horda, et ces trois douzaines d'hommes devaient juger toutes les causes. Ce fut Arinbiorn, l'ami d'Egill, qui choisit les juges de Firda, et Thordr (probablement un ami d'Onundr), qui choisit ceux de la Signa. Le roi Érik était là avec six ou sept vaisseaux; il y avait aussi une grande foule d'habitants. Egill commença son action (mal), par demander aux juges de lui accorder son droit dans son démêlé avec Onundr; ensuite il exposa les titres qu'il avait à l'héritage de Biorn, son beau-père, disant que sa femme était non-seulement très-libre, mais descendait d'aïeux nobles; il demandait aux juges d'accorder à sa femme la moitié des biens meubles et immeubles faisant partie de la succession de Biorn. Onundr soutenait, au contraire, que la succession devait lui appartenir tout entière, sa femme étant née de l'épouse légitime de Biorn, tandis que celle d'Egill était, disait-il, le fruit de l'enlèvement et du concubinage. Il menaçait Egill de la puissance du roi et de la reine Gunhilda, par lesquels il se vantait d'être protégé, et enfin promettait de produire des témoignages qui attesteraient l'illégitimité de la naissance d'Asgerda, femme d'Egill. Arinbiorn, parent de la mère

d'Asgerda, se lève furieux, et invoque le témoignage du roi : le roi ne trouve rien à dire, et Egill improvise quelques vers sur son bon droit, où selon son usage, il raille ses ennemis.

Arinbiorn produisit douze témoins choisis, qui tous attestaient le droit d'Asgerda et offraient de l'attester par serment. Les juges étaient prêts à recevoir leurs serments si le roi n'y mettait pas son veto (bannadi eigi); le roi répondit qu'il n'approuverait ni n'empêcherait rien. La reine, furieuse, reproche au roi sa neutralité, appelle son frère, et lui dit d'aller avec sa suite empêcher que cette odieuse sentence ne soit rendue. En effet, ils brisent le lien sacré, renversent les pieux de coudrier, et troublent le jugement. Alors il se fait un grand mouvement dans l'assemblée. Tout le monde était sans armes; Egill dit : « Onundr peut-il entendre ma voix? — Je l'entends, dit Onundr. — Eh bien ! je te provoque en combat singulier (holm-gang), à cette condition que nous combattions ici, dans le Thing, de sorte que celui-là ait l'argent, les biens meubles et immeubles, qui remportera la victoire; et toi, si tu n'oses pas, tu es un misérable. » Alors le roi Érik répondit : « Si tu as un si grand désir de combattre, Egill, nous pouvons t'en fournir l'occasion. » Egill dit : « Je ne veux pas me battre avec les forces du roi et une multitude trop supérieure en nombre; mais devant un nombre égal, je ne reculerai pas, et il m'importe peu que leur rang soit illustre ou non. » Arinbiorn dit : « Allons-nous-en, Egill, il n'y a rien ici à gagner pour nous; » et il se retira avec sa troupe. Alors Egill se retourna et dit à haute voix : « Je vous prends à témoin, toi Arinbiorn, toi Thordr, et les chefs, et les juges, et tout le peuple, que je mets au ban toutes les terres que possédait Biorn, fils de Brinulf, que j'interdis de les habiter, de les cultiver, d'en retirer aucun fruit. Je les interdis à toi, Onundr, et

à tous les autres hommes indigènes ou étrangers, nobles ou non nobles; et quiconque agira à l'encontre, je déclare qu'il a violé la loi, rompu la paix, et j'appelle sur lui la colère des dieux. »

Ainsi se termine cette séance du Thing, orageuse comme elles l'étaient souvent; dans laquelle on voit la marche des actions judiciaires, le serment des douze, d'où naquit le jury, le pouvoir royal en présence de la loi, l'appel à la force répondant au refus de se soumettre à la justice, la violence troublant l'exercice de cette justice sans garantie, et enfin une protestation contre l'illégalité. Dans tout cela se montre le sentiment du juste cherchant à se faire jour à travers l'emploi de la force, et le principe social aux prises avec l'élément barbare.

Le roi fait poursuivre Egill, mais celui-ci échappe et parvient à tuer un homme sur un vaisseau du roi. Mis hors la loi, Egill surprend son ennemi Onundr et le tue avec un fils du roi Érik âgé de onze ans. C'est alors qu'il dit ces paroles remarquables : *Conduisons-nous en guerriers (hermanliga), tuons tous les hommes et prenons tout l'argent que nous trouverons*. Avant de s'embarquer pour fuir, Egill prit un bâton, plaça au sommet une tête de cheval, et dit en le plantant dans la terre : « J'élève ce bâton de mépris contre le roi Érik et la reine Gunhilda. » Il tourne la tête du cheval du côté de la terre et dit : Je dirige cette malédiction contre les génies de la terre qui habitent ce lieu, afin qu'ils soient errants, et qu'aucun ne trouve de demeure jusqu'à ce qu'ils aient chassé du pays le roi Érik et Gunhilda. » Alors il planta en terre le bâton de mépris, et y traça des caractères (runar) qui contenaient la formule tout entière de l'imprécation.

Ensuite Egill se rend en Islande, où meurt cette année (934) son vieux père Grimm. Bientôt il part pour l'Angleterre. Ce voyage est représenté comme l'effet d'une opé-

ration magique (seida) par laquelle la reine Gunhilda rendait impossible à Egill de jouir d'aucun repos en Islande, avant d'avoir été la trouver. Cette action sur la volonté à distance est un des faits les plus curieux qu'on ait attribués au magnétisme. La reine Gunhilda était en Angleterre avec le roi Érik, qui avait été obligé de fuir son royaume et avait été investi du Northumberland par Adalstein pour le défendre contre les Écossais. Egill, surpris par une tempête près de la côte, aborde d'une manière toute scandinave, en dirigeant son vaisseau vers la rive, de manière à ce qu'il échoue et soit brisé. En mettant pied à terre, il apprend que le roi Érik est en Angleterre; il réfléchit qu'il sera difficile de lui échapper, et prend le parti de l'aller trouver. Par le conseil de son ami Arinbiorn, qui avait abandonné ses possessions en Norvége pour s'associer au roi fugitif, ils vont ensemble chez Erik; ils le trouvent à table. Arinbiorn lui dit : « Je t'amène un homme qui a fait un long voyage pour venir se réconcilier avec toi; il est glorieux pour toi, Seigneur, que tes ennemis viennent d'eux-mêmes des terres lointaines, et semblent, malgré leur éloignement, ne pouvoir supporter ta colère... » Après ces paroles, et quelques autres qui montrent l'art du courtisan commençant à s'élever autour de ces petits souverains à demi sauvages, Érik promenant ses yeux autour de lui, aperçut Egill, qui surpassait de toute la tête ceux qui l'environnaient. Il s'emporte et le menace. Egill embrasse le pied du roi en signe d'hommage, et chante quelques vers qui ne l'adoucissent point. « Tu n'as rien à espérer, lui dit le roi, que la mort. Tu devais savoir que tu ne trouverais aucune grâce auprès de moi. » La reine demande immédiatement le supplice d'Egill. Arinbiorn dit : « Si Egill a mal parlé du roi, il peut racheter cela par des louanges qui dureront toujours. » Gunhilda dit : « Nous ne voulons écouter

aucune louange de sa part ; roi, ordonne qu'on emmène Egill et qu'on lui coupe la tête ; je ne veux ni supporter ses paroles, ni le voir. » Mais Arinbiorn obtient du roi que le supplice d'Egill soit différé jusqu'au lendemain matin, et promet de le ramener. Rentré dans sa demeure, il conseille à Egill de composer un chant (drapa) en l'honneur du roi ; puis il le laisse seul et va prendre avec ses gens le repas du soir. Avant de se coucher, il retourne près d'Egill, et lui demande où en est le chant ; Egill répond qu'il n'a rien composé ; une hirondelle placée en dehors de la fenêtre l'avait sans cesse troublé par son chant. Arinbiorn va regarder derrière la fenêtre et voit s'envoler un fantôme ; il demeure là jusqu'au jour, et Egill termina son poëme. Ensuite ils vont ensemble trouver le roi avec une grande multitude de gens armés. Arinbiorn lui demande de laisser aller Egill en paix ; et comme Gunhilda cherchait encore à exciter le roi contre ce guerrier, Arinbiorn ajoute que lui et les siens défendront Egill jusqu'à la dernière extrémité. Le roi s'adoucit, Egill commence à chanter des vers à haute voix, et aussitôt on se mit à l'écouter.

Le poëme qu'il chante offre, à un degré frappant, ce mélange d'emportement et de recherche, de verve et d'obscurité qui caractérise la poésie lyrique des Scaldes dont Egill y accumule toutes les beautés réelles, et y conserve toutes les difficultés de rime et d'allitération. On conçoit qu'on ne néglige rien pour un succès quand la tête en dépend.

Tandis qu'Egill chantait, le roi était debout, fixant sur lui des yeux farouches : quand il eut fini de chanter, le roi lui permit de se retirer ; mais lui recommanda de se garder de paraître jamais devant ses yeux ou ceux de ses enfants.

A cette époque régnait, en Norvége, Hakon, fils d'Adalstein, roi aussi juste qu'Harald et son fils Erik avaient été tyranniques.

Egill va lui demander la permission de réclamer encore une fois l'héritage de sa femme. Celui qui en était le détenteur amène au Thing douze hommes, prêts à jurer qu'il n'avait rien qui appartînt à Egill. Egill répond à ce singulier acte de procédure par un autre également étrange pour nous : il propose le duel, comme moyen d'éclaircir la question de droit. Le vainqueur devait immoler un bœuf, qui était amené sur le lieu du combat. Egill jette tout à coup ses armes, saisit son ennemi dans ses bras, le renverse, le tue en le mordant à la gorge, s'élance vers le bœuf, le prend d'une main par les naseaux, de l'autre par une corne, et le renverse en lui brisant le cou. Puis, selon son ordinaire, chante quelques vers sur l'exploit qu'il vient d'accomplir.

Après plusieurs autres duels, aventures et procès, Egill déjà vieux perd son fils chéri, Bodvar. La douleur de cet homme farouche, adouci, et en quelque sorte dompté par la vieillesse, est peinte dans la Saga en traits énergiques. Quand il eut trouvé le corps sur le rivage, il le mit sur son cheval, s'en fut avec lui, vers le tertre funèbre de son père Grimm, et l'y plaça. Le trouble de son âme gonflait tellement sa forte poitrine, dit la Saga, qu'elle rompit son vêtement. De retour dans sa maison, il se retira dans le réduit où il avait coutume de dormir, ferma la porte et se coucha. Personne n'osait aller lui parler : il resta là couché pendant trois jours, et ne but ni ne mangea. Le troisième jour au matin, sa femme envoya un de ses serviteurs chercher Thorgerda, celle de ses filles qu'Egill chérissait le plus ; en arrivant, elle dit à sa mère qu'elle n'avait pas pris de repas du soir, parce quelle voulait aller chez Freya (mourir). Ensuite elle fut à la porte de la chambre de son père, l'appela, et le pria de lui ouvrir. Je veux, dit-elle, que nous fassions le même chemin. Egill ouvrit, et Thorgerda se coucha sur

un autre lit. « Tu fais bien, ma fille, dit Egill, de vouloir suivre ton père; tu m'as montré beaucoup d'amitié. — Comment, répondit-elle, aurais-je pu vouloir survivre à cette peine? » Ensuite tous deux se turent pendant une heure; sur quoi Egill dit: « Qu'y a-t-il, ma fille? ne mâches-tu pas quelque chose? — Je mâche de l'algue, dit-elle; car je pense que cela me fera mal: autrement je craindrais de vivre trop longtemps. — Est-ce mauvais pour l'homme? dit Egill. — Très-mauvais, dit-elle; veux-tu en manger? — Pourquoi pas? » dit-il. Un peu de temps après, elle appela et demanda à boire, on lui donna de l'eau. Alors Egill dit: « Cela vient de l'algue que tu as mangée; cela augmente la soif. — Père, veux-tu boire? » dit-elle. Il prit ce qu'on lui offrait dans une corne, et but à longs traits; Thorgerda dit: « Nous sommes trompés, c'est du lait! » Alors Egill enleva de la corne tout ce qu'il tenait avec ses dents, et jeta la corne de côté. Thorgerda dit: « Quel parti prendrons-nous, maintenant! notre plan est renversé! A cette heure, je voudrais, mon père, que nous prolongeassions notre vie, afin que tu fisses un chant de deuil sur Bodvar, et moi je le graverai sur un bâton. Ensuite nous mourrons, si bon nous semble. »

Egill commençait à reprendre ses forces à mesure qu'il avançait dans le poëme; quand il l'eut terminé, il le chanta à sa femme, à sa fille, à toute sa famille; et alors, se levant de son lit, il fut se rasseoir à sa place accoutumée.

Depuis ce temps, Egill ne sortit plus de son pays, où la Saga remarque qu'il n'eut de querelle avec personne. Il fit encore une pièce de vers pour son ami Arinbiorn, qui était établi en Norvége, où Egill ne pouvait plus aller, parce qu'il s'y était fait trop d'ennemis.

Cependant les enfants d'Erik avaient été chassés de

Norvége, par le farouche Hakon jarl. Un Scalde, nommé Einar, qui l'avait chanté, en reçut pour récompense un bouclier où d'anciennes traditions étaient peintes, et qui était orné d'or et de pierres précieuses. Quand Einar revint en Islande, il fut visiter Egill, et ne le trouva pas chez lui ; après l'avoir attendu trois jours, il partit ; mais, auparavant, il attacha le précieux bouclier à la muraille, et dit qu'il le donnait à Egill. Egill ne fut pas très-touché de ce cadeau. « Le misérable ! s'écrie-t-il, croit-il que je vais passer la nuit à faire des vers sur son bouclier ? Qu'on me donne mon cheval, je veux courir après lui, et le percer de part en part. » Cependant il se rendormit, et composa même un chant sur le bouclier.

A la mort de sa femme, Egill laissa son habitation à son fils, et se retira chez un de ses neveux ; il ne revint plus vers son fils. Mais celui-ci ayant une affaire difficile devant le Thing, le vieil Egill s'y rendit avec une suite de quatre-vingts hommes, et fit arranger l'affaire à l'avantage de son fils. Egill, âgé de quatre-vingt-dix ans, avait perdu la vue et l'ouïe, mais conservait ses forces; et, poëte encore, déplorait en vers ses infirmités. On est touché d'une pitié profonde en voyant cet homme terrible, dont on a suivi depuis l'enfance la carrière agitée et sanglante, apprêter à rire aux servantes, en trébuchant au moindre obstacle, ou leur demander, dans un humble chant, la grâce de rester auprès du foyer.

Toujours occupé des coffres pleins d'argent, qu'il avait rapportés d'Angleterre, il forma le singulier projet de les porter à l'assemblée générale, de les répandre sur la montagne de la loi, et par là, de mettre aux mains toute la population islandaise. Comme on l'en empêcha, il prit un matin, avec lui, les deux coffres et deux esclaves. Jamais on ne revit depuis ni coffres ni esclaves. Il mourut bientôt après.

La Saga se termine en nous apprenant que le fils et le neveu d'Egill se firent chrétiens ; elle finit ainsi avec l'époque païenne de l'Islande, dont elle peint les mœurs dans des tableaux d'une grande naïveté. Elle ajoute que les os d'Egill furent portés dans une église où on les retrouva plus tard, et où on les reconnut à leurs dimensions. Son crâne était remarquable par l'ampleur, le poids et la dureté : un coup de hache, donné par une main vigoureuse, ne pût ni l'entamer ni le briser. Tel est le dernier trait que la tradition rapporte du célèbre Egill.

KRISTNI-SAGA

KRISTNI-SAGA.

INTRODUCTION DU CHRISTIANISME EN ISLANDE.

L'introduction du christianisme en Islande est l'événement général le plus important qu'offrent les annales de cette île. L'histoire de cet événement présente plusieurs circonstances curieuses, qu'une Saga, nommée la Saga des chrétiens, nous a conservées.

Elle parle d'abord d'un Islandais nommé Thorvald, qui portait dans l'exercice de sa profession de viking des sentiments assez rares parmi cette classe d'hommes, et qui le prédestinaient au christianisme : il employait à racheter des esclaves une partie du butin qu'il faisait dans ses expéditions maritimes. Durant ses courses, il rencontra dans le pays des Saxons un évêque nommé Frédéric, qui le baptisa et l'instruisit dans la vraie religion. Thorvald resta quelque temps avec l'évêque, puis lui demanda de le suivre en Islande, pour baptiser son père, sa mère et ses autres parents; Frédéric y consentit, et ils arrivèrent dans l'île cent ans après la colonisation. Frédéric ne savait pas la langue du pays, c'était Thorvald qui prêchait. Dans le commencement il fit peu de prosélytes; Thorvald engagea son père à se faire baptiser : celui-ci répondit qu'il voulait voir auparavant qui

était le plus puissant de l'évêque ou d'une pierre, située dans son champ, à laquelle ses ancêtres adressaient des sacrifices, parce qu'ils croyaient qu'elle était habitée par leur génie familier. L'évêque s'approcha de la pierre et chanta sur elle, de sorte qu'elle se brisa. Alors le père de Thorvald se fit baptiser avec toute sa famille, à l'exception d'un de ses fils. Puis les deux missionnaires continuent à parcourir le pays. Dans un de ces festins qui, en automne, réunissaient un grand nombre de convives, ils trouvèrent deux hommes, de ceux nommés Bersekrs, qu'une sorte d'extase magnétique rendait insensibles aux coups, à l'action du feu, et dont elle triplait la force. Frédéric bénit le feu qu'ils devaient traverser, et ils furent brûlés misérablement. Les témoins de ce miracle se firent encore baptiser.

Enfin Thorvald et Frédéric parurent dans l'assemblée générale; et, du haut de la montagne de la loi, prêchèrent la religion chrétienne au peuple. On les accabla d'outrages; Thorvald, qui n'avait pas encore fait de grands progrès dans la pratique de la patience chrétienne, punit une chanson satirique en tuant deux hommes. Quelque temps après, ayant appris qu'un de ses ennemis était dans le voisinage, il s'y rendit avec son esclave et le fit mettre à mort. Quand l'évêque l'apprit, il menaça Thorvald de se séparer de lui, puisqu'il était si avide de vengeance. Le bon évêque mourut bientôt, et Thorvald, depuis ce temps, ne s'occupa plus que de commerce.

Ce singulier missionnaire eut pour successeur Thang-Brand, fils d'un comte de Brême, qui avait reçu, dans sa première jeunesse, d'un certain Ugbert, évêque de Cantorbéry, un bouclier sur lequel était peinte une croix. Malgré ce don pieux, dont le jeune Thang-Brand aimait à se parer et qu'il vendit cependant au roi Olaf Trygva-

son, l'apôtre futur continua de mener une vie toute païenne. Il eut d'abord un duel en Danemark pour une jeune fille islandaise qu'il avait achetée du prix de son saint bouclier. Obligé de quitter le pays, il se réfugie vers Olaf, qui lui donne à desservir la première église chrétienne qu'il eût construite, mais Thang-Brand n'en continuait pas moins ses courses et ses pirateries. Le roi le fit venir, et lui déclara qu'un homme de pillage ne pouvait continuer à exercer le saint ministère. Thang-Brand demanda au roi de le charger de quelque mission difficile; le roi dit : « Nous serons réconciliés si tu passes en Islande, et si tu y établis la religion chrétienne. » Thang-Brand dit : « Je l'essayerai; » et il partit l'été suivant.

L'assemblée générale de l'île avait mis les chrétiens hors la loi, et ordonné à leurs parents d'instituer contre eux une accusation pour mépris des divinités nationales.

Quand Thang-Brand aborda en Islande, personne ne voulut le voir ni lui parler. Peu à peu cependant il fit quelques conversions, malgré les embûches qu'on lui dressait et les outrages qui pleuvaient sur lui; les poëtes surtout, intéressés plus particulièrement à la cause de l'ancienne religion, exerçaient leur verve satirique contre le nouveau culte. Thang-Brand et ses amis répondaient à ces injures par des meurtres : de telle sorte qu'il fut accusé d'homicide dans l'assemblée populaire; il ne s'y rend point, et continue le même genre de vie; tantôt prêchant, disant la messe; tantôt se battant avec ses ennemis. Enfin, il retourne en Norvége, auprès d'Olaf, sans avoir entièrement réussi.

Ce roi, irrité des mauvais traitements qu'on avait fait subir en Islande à ses envoyés, garde en otage quelques Islandais appartenant aux principales familles de l'île, qui étaient venus près de lui, et les menace de la mort,

si deux chefs islandais, qui étaient chrétiens, ne parviennent à convertir leurs compatriotes. Ces chefs, qui se nommaient Hialti et Gissur, se rendent à l'assemblée générale avec leurs parents et leurs amis bien armés. Le parti des païens en fait autant, et tout annonçait un combat; mais le lendemain on voit s'avancer vers la montagne de la loi sept hommes en habits pontificaux, portant des croix et brûlant de l'encens. Hialti et Gissur parlent : leur éloquence frappe la multitude; les deux partis se séparent et conviennent de vivre chacun suivant ses lois. Un incident remarquable se présente en ce moment; un homme accourt, hors d'haleine; il annonce que le feu souterrain vient de faire éruption. Les païens s'écrient qu'il n'est pas surprenant que de tels discours irritent les dieux. Mais un chrétien qui ne manquait pas de présence d'esprit et de quelques connaissances géologiques, répond : « Eh! qui donc irritait les dieux, quand le rocher sur lequel nous sommes était embrasé? »

Les païens prennent la résolution d'immoler deux hommes par province, et d'obtenir ainsi de leurs dieux d'arrêter les progrès du christianisme. D'autre part, les deux missionnaires chrétiens s'écrient : « Les païens immolent des coupables qu'ils précipitent des montagnes ou des rochers; mais nous, choisissons parmi les meilleurs d'entre nous des victimes pour les immoler à notre seigneur Jésus-Christ. Nous nous offrons tous deux pour notre province. » Et aussitôt chaque autre province offre ces étranges martyrs qui ne sont point acceptés.

Cependant Thorgeir, *l'homme de la loi,* le chef de la république islandaise, fait assembler tout le peuple; il dit que l'État est en danger si les habitants suivent des lois diverses; il dissuade de la guerre, il engage à la paix et à la modération. « Je pense, dit-il, qu'il ne faut pas écouter ceux qui sont le plus violemment opposés; qu'il

faut plutôt tenir le milieu ; de sorte que chacun obtienne une partie de ce qu'il réclame, et ainsi avoir une seule loi, une seule coutume; car qui divise la loi, brise la paix. » Tout le peuple persuadé par Thorgeir, lui crie de prononcer, qu'on se soumettra à sa décision.

Alors il prononça :

Que tous les Islandais devaient être baptisés et adorer le même dieu ; que quant à l'usage d'exposer les enfants, et de manger de la chair de cheval, il serait conservé ; qu'on pourrait sacrifier en secret ; mais que si on sacrifiait devant témoins, on serait exilé pour quelques années. Cette singulière convention fut acceptée en l'an 1000. Toute l'assemblée se fit baptiser, la plupart dans les sources thermales ; et quelques années après il n'y avait plus de païens avoués en Islande.

CONSIDÉRATIONS

SUR LA MYTHOLOGIE SCANDINAVE

CONSIDÉRATIONS

SUR LA MYTHOLOGIE SCANDINAVE.

Il n'est plus possible aujourd'hui de ne voir dans la mythologie qu'un jeu de la fantaisie des poëtes; ce serait transporter dans l'histoire de la pensée humaine l'erreur qui régnait autrefois dans l'étude du monde physique, quand on attribuait aux jeux de la nature tout ce qu'on ne savait pas expliquer par ses lois. C'est aussi d'après des lois que se forme cette cristallisation brillante, bizarre en apparence, au fond régulière, qu'on appelle une mythologie.

Prenez une Mythologie quelconque et vous y trouverez, outre une partie purement fantastique qui est pour ainsi dire le luxe de l'imagination humaine, ces quatre éléments principaux :

1° Un élément métaphysique et religieux. Quelques grandes idées sur l'origine et la fin des choses, sur les rapports de Dieu avec l'homme et l'univers;

2° Un élément moral : certaines vérités de l'ordre moral, exprimées d'une manière figurée et typique;

3° Un élément physique. Des mythes qui contiennent l'idée que les hommes se forment à cette époque de la manière dont s'accomplissent les phénomènes de l'uni-

vers, les connaissances astronomiques qu'ils ont pu rassembler, et les traditions géologiques qu'ils ont conservées plus ou moins dénaturées ;

4° Un élément historique. C'est-à-dire que par les événements du ciel on fait souvent allusion à ceux de la terre, que les voyages des dieux, leurs guerres ou leurs alliances avec des divinités étrangères représentent l'histoire du culte de ces dieux et du peuple dépositaire de ce culte.

S'ensuit-il qu'il faille, comme on l'a fait trop souvent, chercher dans une mythologie un système complet de métaphysique, un corps entier de morale, un traité d'astronomie, ou une histoire sans lacunes et une chronologie exacte?

Non certes, les choses ne se passent pas ainsi. D'abord tous ces éléments ne sont point distincts et juxtaposés pour ainsi dire. Ils s'enlacent, ils se pénètrent de mille manières. Les conceptions métaphysiques sont à moitié des conceptions matérielles, les phénomènes du monde physique représentent ceux du monde moral. Les périodes astronomiques désignent des époques historiques. Si l'on veut suivre trop exactement un système d'explication, on abandonne la réalité. Pour lui rester fidèle, il faudrait aller sans cesse d'un ordre de faits à un autre. La clarté, l'ordre qu'on est obligé de mettre dans l'exposition d'une interprétation mythologique est une première infidélité à l'esprit de toute mythologie dont l'essence est l'obscurité, le mélange, la confusion.

L'époque à laquelle les mythologies germent dans les cerveaux humains n'est pas une époque de critique et d'analyse.

La faculté d'abstraire n'existe pas. Tout est donné à l'homme sous une forme concrète. Il se distingue encore imparfaitement de la nature. Il se sent en elle, il la sent

en lui. Il prête à la nature son activité personnelle, qu'il transporte au dehors, et il prend ses propres passions pour des forces extérieures. A cette fusion primitive de l'homme et de la nature, du moi et du non moi, comme parlent les métaphysiciens, viennent se joindre par l'effet du temps mille causes accidentelles de confusion. Les récits s'altèrent en se transmettant. L'imagination les dénature pour les orner; chaque siècle y ajoute ou en retranche quelque chose; chaque peuple rattache la tradition à son pays, à son histoire, à ses habitudes nationales, et la modifie d'après ses haines ou ses amitiés. S'il y a une confusion de nom possible, on ne manque pas de la faire. On donnera à un homme le nom d'un dieu, puis cet homme et ce dieu ne feront qu'un. Ajoutez l'intérêt des prêtres, les caprices des poëtes, les lacunes ou les erreurs de la mémoire, et vous aurez quelque idée des principales difficultés que présente la tâche difficile d'expliquer une mythologie.

Il faut avant tout, pour y parvenir, savoir se transporter à une période du développement humain, entièrement différente de celle au sein de laquelle nous vivons. Il faut concevoir l'esprit de l'homme procédant tout autrement qu'il ne procède de nos jours. Avant tout, il faut distinguer le symbole de l'allégorie.

L'allégorie est un produit de la réflexion; elle est faite avec l'intention d'exprimer une idée par une fiction que l'on sait être telle, qu'on n'est pas tenté de confondre avec l'idée qu'elle exprime. Le symbole se forme spontanément, en vertu de cette fusion, de cette identité primitive de la nature et de l'homme dont j'ai parlé plus haut. L'idée, son enveloppe et sa figure, apparaissent ensemble dans l'âme humaine, et s'y confondent. Un symbole est une métaphore à laquelle on croit. Nous disons : le bon principe est comme le soleil, le mal ressemble

aux ténèbres. A une époque symbolique on dit : le bon principe est le soleil, les ténèbres sont le mal.

Ce n'est point par la voie de l'allégorie que naissent les Mythes. Les peuples n'ont point originairement, d'un côté, l'idée abstraite, de l'autre, l'expression figurée. Ce qui le prouve, c'est qu'on ne trouve nulle part d'abord des dogmes abstraits, puis des dogmes revêtus d'une forme mythique. Il faut donc que tout naisse en même temps et que tout soit donné dans une unité réelle, l'idée et le signe, le dogme et le symbole.

En outre il est à remarquer que plus on remonte haut dans une mythologie, plus on trouve un sens profond et élevé à ses mythes. Avec le temps on les voit s'altérer, se dégrader, devenir de plus en plus insignifiants et les mythes finissent par n'être que des fables.

Comparez Hésiode à Ovide : ne voyez-vous pas avec le temps le sens voilé des mythes disparaître et les caprices de l'imagination défigurer peu à peu les produits de l'intuition primitive.

Comment s'expliquer cette décadence progressive des mythologies qui rappelle le phénomène de dégénérescence que présentent la partie matérielle et la partie grammaticale des langues.

Pour me rendre compte de la formation et de l'histoire des mythologies, j'imagine un âge dans la vie des peuples où leurs facultés contenues jusque-là dans une sorte d'enfance, se développent soudain comme par une subite explosion. Cette époque est pour eux ce qu'est celle de l'adolescence pour les individus, c'est un de ces moments critiques qui s'observent dans la vie sociale comme dans la vie organique, dans lesquels tout ce qui s'était mystérieusement élaboré se manifeste brusquement. De ce développement simultané, impétueux et confus de toutes les facultés, de cette éruption tumul-

tueuse de l'activité intellectuelle sortent trois faits qui se tiennent par la racine et dont la destinée est identique, les langues à formes abondantes, les poésies primitives et les mythes religieux.

Il est reconnu maintenant que les formes grammaticales des langues vont se restreignant et les mots se contractant toujours; que la poésie primitive s'altère, se dégrade et finit par succomber sous les envahissements de la prose. De même dans les mythologies, le caractère divin fait place au caractère humain. De profondes qu'elles étaient dans le principe, elles finissent par devenir triviales. De ce rapprochement naît peut-être une vue assez vraie de la première période du développement humain, de cette période de spontanéité qui précède la période de réflexion dans laquelle nous vivons et dont il faut nous dégager par la pensée pour pouvoir comprendre un autre âge de l'humanité où règnent l'inspiration et l'enthousiasme qui créent par leur vertu la richesse et l'harmonie des langues, la poésie et le chant, enfin les mythologies.

Dans ce moment je ne m'attache qu'à l'origine de celles-ci. Je cherche à comprendre ce qui se passe dans la pensée de l'homme au moment où elles s'y engendrent du sein de cette fermentation soudaine dont j'ai parlé et de cette crise qu'on pourrait appeler la puberté des nations. Alors l'intelligence humaine éprouve, je le crois, une illumination, une révélation naturelle, qui n'est qu'un progrès très-rapide. L'idée de l'homme s'élevant par degrés de la vie matérielle la plus grossière aux conceptions si élevées qu'on trouve dans les mythologies les plus anciennes, et à proportion même de leur antiquité, cette idée n'est ni en harmonie avec la jeunesse probable du genre humain ni avec la marche constante de la nature qui dans tous les ordres d'existence ne suit point une

progression égale et constante, mais avance par sauts, par secousses, qui succèdent à des temps d'immobilité apparente. C'est ce qu'on appelle en physiologie, des crises, en géologie des cataclysmes, *phases rapides préparées graduellement*, dit notre illustre géologue, Elie de Beaumont, en histoire des révolutions. Eh bien, c'est par une sorte de crise, de cataclysme, de révolution, que l'esprit humain s'élève aux grandes idées qui sont au fond des plus antiques mythologies et dont à travers tous les siècles de la réflexion et de l'analyse, il ne dépassera point la naïve et primordiale sublimité. Oui, si à cette époque de séve et de verdeur, on ne se fût point élevé par un élan plein de jeunesse et de puissance sur les hauteurs de l'enthousiasme religieux, les siècles froids et pâles qui ont suivi n'en auraient peut-être pas deviné le chemin; si l'idée de Dieu n'eût pas rayonné dans les hymnes de la foi primitive, qui sait si nos tardives spéculations l'eussent trouvée!

C'est dans cet essor précoce que l'intelligence humaine rencontre les aperçus profonds qu'on trouve au fond de toutes les vieilles mythologies. Ces aperçus ne sont jamais clairement énoncés parce qu'ils n'ont point été formés par un procédé analytique de l'esprit; ils ne sont jamais purs, mais mélangés d'extravagances et de bizarreries. Car à l'époque dont je parlais tout à l'heure, ce n'est pas l'intelligence seule qui reçoit une impression nouvelle, ce sont toutes les facultés qui pour ainsi dire éclatent ensemble. L'imagination est dans la plénitude de son énergie créatrice. Elle est si vive alors que l'homme a peine à distinguer ce qu'elle lui présente de ce qui s'offre à ses sens. Souvenons-nous comme dans notre première jeunesse notre imagination était vive et puissante. C'était l'âge où tout éveillés nous voyons des figures passer à notre chevet. De même les peuples jeunes voient en de-

hors d'eux les fantômes de leur esprit et les prennent pour des réalités.

Ces produits de la fantaisie s'associent en naissant aux résultats hardis et obscurs de la pensée qui s'essaye à comprendre l'univers, et de là naissent les premiers mythes également remarquables par la profondeur et l'obscurité de l'idée, par la portée intellectuelle et la richesse poétique du symbole.

Autour de ce fonds primitif déjà compliqué se groupe un entourage qui l'est bien plus encore.

L'homme qui, à cette époque, possède cette puissance de divination et cette séve d'imagination, est aussi accessible aux illusions les plus grossières, sa pensée est grande, mais son ignorance est vaste. Il a des instincts généreux, mais ses besoins matériels sont énergiques, ses passions violentes. Ces instincts, ces passions troublent et obscurcissent sa vue intellectuelle. Du reste, nul ordre dans ses conceptions. Tout germe ensemble, instinct du vrai, superstitions folles, pressentiment du bien et du beau, mouvements brutaux aperçus de l'univers et grossières erreurs. De toutes ces choses et de mille autres résulte un chaos qu'illuminent d'éblouissants éclairs, et d'où sortira le monde religieux, moral et poétique. C'est la mythologie primitive.

Si l'on veut porter quelque lumière dans ces ténébreux abîmes, il faut commencer par écarter tout ce que le temps a ajouté d'arbitraire et de fantastique aux données du symbolisme antique, par négliger les détails qui peuvent tenir aux caprices de l'imagination ou aux confusions de la mémoire; il faut s'attacher à quelques grandes idées fondamentales, les déterminer exactement, les suivre à travers leurs altérations successives, et arriver ainsi à saisir le caractère dominant, le sens général d'une mythologie.

C'est ce que je vais tâcher de faire pour la mythologie scandinave.

Je chercherai d'abord le sens du symbolisme physique, moral et métaphysique de cette mythologie, puis le sens historique qu'elle renferme, ensuite je demanderai à cette religion sa propre histoire. Je m'efforcerai de trouver dans son sein les traces des révolutions qu'elle a subies, de montrer comment par le travail des siècles se sont déposées successivement les diverses couches qui l'ont formée.

L'idée qui fait le fond de toute la mythologie scandinave est l'idée de la lutte du bien et du mal, représentée par le combat, ou plutôt aperçue dans le combat de la lumière et des ténèbres. C'est dans l'origine une conception assez semblable à celle qu'on attribue à Zoroastre; mais à mesure qu'on descend vers des temps moins reculés, l'opposition se présente de plus en plus; comme un combat, les mœurs belliqueuses des Scandinaves font dominer de plus en plus l'idée de la guerre sur l'idée primitive de la lutte entre le bien et le mal, entre la lumière et les ténèbres; les dieux qui représentaient les grandes puissances de la nature aux prises les unes avec les autres, deviennent de plus en plus des personnages guerriers : ils passent de l'état cosmologique à l'état héroïque. C'est ce que vont nous présenter les principaux d'entre ces dieux. Je commencerai par Odin.

ODIN.

Odin est le personnage dominant de la mythologie scandinave; il y figure sous divers points de vue bien différents. Recherchons quelles sont les principales idées que ce dieu y représente.

Il est incontestable qu'Odin a été pris pour le Dieu suprême. Il est appelé le père universel, le père du temps, le père de tous les dieux, de tous les hommes, de toutes les choses; de là les mille noms qu'il porte, dont un grand nombre sont remarquables par leur ressemblance avec ceux de Jupiter[1].

L'idée d'un dieu supérieur au monde et à la lutte des puissances élémentaires est clairement marquée en plusieurs endroits des deux Eddas; là même où elle s'est mêlée à l'idée chrétienne de la divinité on voit qu'elle existait avant ce mélange. On le reconnaît à ce qui se mêle de païen, à l'expression du dogme de l'unité de Dieu. Ainsi, dans le récit de la formation du monde au sein du chaos par le concours des deux principes[2], sont jetées ces paroles qui étonnent : *Par la force de celui qui envoyait la chaleur*; après une description de la toute-puissance d'Odin, qui pourrait faire penser au Dieu des chrétiens, on trouve ces mots qui ne sauraient s'appliquer à celui-ci : « Où était-il avant la formation du monde? Il était avec les géants de la gelée. »

D'ailleurs nous savons positivement, par le témoignage de Snorri, que cette croyance à un dieu suprême existait chez les anciens Scandinaves. Il y avait, dit-il, des païens qui ne juraient ni par Thor ni par Odin, mais par celui qui a fait le soleil et gouverne toutes choses.

Le véritable nom de ce dieu suprême est *Surtur* le noir, le sombre, l'incompréhensible. C'est un dieu ténébreux, parce qu'il est irrévélé, *deus absconditus*. Peut-

[1] Tels sont *le père, l'élevé, le tout-puissant*, etc.

[2] Edda Sn., p. 3. La 65e strophe de *la Voluspa*, dont on peut, il est vrai, contester l'authenticité, parle du juge suprême qui viendra à la fin des temps.

être est-ce le dieu sans forme que les Germains adoraient dans leurs forêts.

C'est Surtur qui achèvera la destruction du monde. Mais il ne faut point pour cela le confondre avec les mauvaises puissances, car il habitera après les temps le Gimli, région indestructible placée au-dessus de toute vicissitude de rénovation et de destruction; avant les temps, il était au sommet du monde de feu (Muspelheim), opposé au monde des ténèbres, d'où sortent les puissances funestes.

Mais ce dieu supérieur, ce formidable Surtur, n'apparaît qu'aux deux extrémités de la période cosmogonique, et durant qu'elle s'écoule il reste voilé de sa mystérieuse obscurité. Pendant ce temps, c'est Odin qui le remplace et qui joue le rôle de dieu suprême.

A ce rôle mythologique d'Odin se rapporte celui dans lequel il représente le ciel. L'idée du ciel physique et du dieu suprême qui est censé l'habiter se confondent dans presque toutes les langues, depuis le chinois jusqu'au français, et dans presque toutes les mythologies. C'est comme dieu-ciel qu'Odin est appelé l'époux de la terre. Dans la vieille mythologie grecque c'était de même le ciel qui était l'époux de la terre.

C'est encore en souvenir de l'antique assimilation d'Odin avec le ciel, que même dans des légendes relativement assez récentes, il se reconnaît à son manteau bleu. Mais ce personnage du dieu suprême n'apparait que de loin en loin sous les traits d'Odin. L'idée fondamentale qu'Odin représente dans la mythologie scandinave est celle du principe intelligent, lumineux, par opposition aux puissances de désordre et de ténèbres. De là divers aspects principaux sous lesquels Odin fut considéré.

Avant tout il était le dieu intelligent, le dieu savant

par excellence. C'est ce qu'exprime littéralement le mot Odr, qui est une autre forme du nom d'Odin, et appartient à un personnage identique à lui[1]. Odin sait tout. Deux corbeaux, dont l'un se nomme la *pensée* et l'autre la *mémoire*, sont sans cesse auprès de lui. Odin passait pour l'inventeur des rimes, le père des chants magiques; il connaissait les choses cachées, les noms sacrés des dieux, les noms des géants et des nains, la raison et le sens secret de tous ces noms. Comme la science cabalistique, qui naquit d'une croyance superstitieuse dans la vertu des signes, la magie scandinave prêtait une puissance occulte à certains caractères; erreur qui reposait en partie sur l'admiration du bienfait de l'écriture. Odin, inventeur des rimes, c'est-à-dire à la fois de l'écriture et de la magie, joue le rôle de l'Hermès grec. Ce rapport est d'autant plus frappant, que par une association singulière Odin est aussi le dieu des morts, qu'Hermès est chargé de conduire dans leur demeure, et porte une verge magique qui, comme le caducée, endort ceux qu'elle a touchés.

Si Odin représentait le bon principe en tant qu'intelligent, en tant qu'éclairant les hommes, il le représentait surtout en tant qu'actif et combattant le mauvais principe, personnifié dans les ennemis des Ases. Ces combats, qu'il soutient à leur tête contre Loki et les géants, le loup Fenris, le grand serpent, contre toutes les puissances violentes, déréglées du Niflheim, ressemblent exactement à la lutte d'Orozmud contre Arimane, des devas de l'Inde contre les monstrueux Rakchasas.

Cette lutte est au fond celle du bien et du mal, figurés par la lumière et les ténèbres, le soleil et la

[1] Odr est époux de Freya. Freya est originairement la même que Frigga, femme d'Odin.

nuit, et c'est ainsi qu'Odin fut identifié à la lumière et au soleil ; ce qui est arrivé pour Odin, qui fait la guerre aux géants, est arrivé pour Osiris, qui combat Typhon, pour Apollon, qui perce Python de ses flèches. L'imagination des peuples a confondu [1] le dieu conservateur, protecteur, ennemi des monstres et des puissances malfaisantes avec l'astre qui dissipe la nuit.

Plusieurs traits de la mythologie scandinave ne permettent pas de douter qu'Odin n'ait été ainsi associé avec le soleil. Entre autres son œil unique dont la tradition s'est conservée dans des légendes populaires d'une époque récente[2]. Krichna aussi est représenté pour la même raison avec un seul œil. Le nom hiéroglyphique d'Osiris est un œil au-dessus d'un siége. Ce siége fait penser au trône sublime d'Odin, d'où il voit tout.

Un mythe, en apparence assez bizarre, est celui d'après lequel Odin boit tous les jours à la fontaine du géant Mimir, sur le gage de son œil qu'il a déposé dans cette fontaine. La fontaine de Mimir, c'est la mer, puisque les vagues sont appelées poétiquement les filles de Mimir. En effet, la plupart des objets naturels appartenaient par leur dénomination mythologique au monde des géants. C'est ainsi que cette merveilleuse fontaine de Mimir est l'Océan, et ce mythe singulier n'exprime rien autre chose, sinon que le soleil chaque jour boit les eaux de la mer et se plonge dans son sein.

Ainsi Odin était à la fois le dieu intelligent, protecteur,

[1] C'est pourquoi Vichnou est représenté avec des vêtements jaunes et son paradis est dit étincelant d'or. C'est surtout dans son incarnation qui porte le nom de Krichna, qu'il est évidemment un dieu soleil. Voy. *Asiatic researches*, t. VIII, p. 154 et suiv.

[2] Dans plusieurs de ces légendes paraît un homme avec un manteau bleu et un seul œil. Ce manteau représente le ciel ; cet œil le soleil. Odin fut l'un et l'autre.

armé pour le triomphe du bon principe et le soleil. C'est exactement ce qu'était pour les Grecs Apollon, principalement l'Apollon Dorien. La surprise que pourrait faire naître ce rapprochement s'affaiblira beaucoup, si l'on se rappelle que, suivant l'antique tradition, conservée par Hérodote, le culte d'Apollon avait été apporté à Délos de chez les hyperboréens. Le loup qui dans l'antiquité est dans un rapport constant avec Apollon [1], se lie à Odin. Deux de ces animaux lui servent de chiens dans le Valhalla. Un loup terrible doit les dévorer un jour. Un loup poursuit le soleil.

Ce qui achève de montrer dans Odin un dieu soleil, c'est de retrouver en Scandinavie le mythe de l'année exprimé par des récits symboliques analogues à ceux que présentent plusieurs autres mythologies, et Odin figurant dans ce mythe.

On convient généralement que l'histoire d'Iris pleurant Osiris, de Vénus pleurant Adonis, de Cybèle pleurant Atys exprime la douleur de la nature en général et de la terre en particulier pleurant l'absence du soleil descendu au-dessous du solstice; la viduité du principe femelle de fécondité et de vie privée du principe mâle fécondant et générateur. Or, Freya, qui est le principe femelle dans la mythologie scandinave, ne verse-t-elle pas des larmes en l'absence d'Odr, son époux, que nous avons vu être identique à Odin?

BALDER.

Une autre forme du mythe de l'année est l'histoire de Balder. Balder est si brillant que tout s'éclaire à sa lu-

[1] Hérodote, *Melp.* 32-33, Wesling. fol. Guigniault, *Religions de l'antiquité*, t. II, p. 106.

mière. Il est l'amour de la nature qui doit périr, s'il périt. Balder représentait, il est vrai, non-seulement le soleil ou le jour physique, mais la pureté morale dont sa lumière est l'emblème, et c'est sous ce rapport, c'est comme type de l'idée de pureté, de bonté, de beauté, d'innocence, que toute sa mélancolique destinée répand une teinte si douce sur le fond ténébreux de la mythologie scandinave[1]. Mais on ne peut se refuser à voir, dans l'histoire de Balder, le mythe de l'année et dans ce dieu comme dans Odin le soleil, mais le soleil considéré sous un autre point de vue; Odin c'est le soleil de l'été, le soleil jeune et brillant dans l'hémisphère supérieur, qui doit être précipité de cette région lumineuse dans la région inférieure, dans la région des ténèbres et de la mort. Il y a entre Balder, fils d'Odin, et ce dieu la même différence qu'entre Horus et son père Osiris. Le bûcher de Balder dans lequel il doit être consumé à la fleur de son âge, ce sont les grandes chaleurs qui suivent l'époque où les jours commencent à décroître.

La mort de Balder exprime la lutte de la lumière et des ténèbres, telle qu'elle se montre dans les phénomènes annuels du ciel. Elle exprime aussi cette lutte en tant que produisant la succession des jours et des nuits. En effet, Balder périt de la main d'un frère aîné, du vieil aveugle Hother. Hother, à son tour, est tué par un fils d'Odin, âgé seulement d'une nuit, de même qu'Osiris, tué par Typhon, est vengé par Horus, nommé si souvent dans les légendes hiéroglyphiques : *le Vengeur de son père*. L'intention du mythe scandinave est évidente. Pourquoi cette circonstance invraisemblable, jetée dans le récit, que le fils d'Odin, qui venge Balder et tue le vieil Hother, est alors âgé seulement d'une nuit, si tout

[1] Voy. plus haut le poëme d'Œlenschlæger.

cela n'était symbolique, et n'exprimait la nuit qui tue le jour et le jour qui tue, c'est-à-dire remplace la nuit? Hother est aveugle, il est l'aîné, car dans la mythologie scandinave, les ténèbres sont antérieures à la lumière. Le fils d'Odin, qui venge Balder, n'a qu'une nuit d'âge, et il naît le matin; c'est le jour nouveau qui détruit la vieille nuit.

HEIMDALL.

Heimdall, le plus blanc et le plus brillant des Ases, qui voit et entend tout, qui ne dort jamais, et dont il est dit que les dieux et les hommes sont ses enfants, ne fut pas toujours, ce qu'il est le plus souvent dans les monuments qui nous restent de la mythologie scandinave, un personnage subalterne, une espèce de portier des dieux. Les expressions que je viens de citer, nous prouvent évidemment qu'il fut dans l'origine une personnification du soleil. Avec le temps, on oublia l'importance de ce personnage divin: sa vigilance ne fut plus que celle d'une espèce de sentinelle, veillant à l'entrée du pont des dieux pour sonner l'alarme à l'approche de l'ennemi, à la manière de la guette qu'on plaçait au moyen âge sur la tour d'un château fort. Mais primitivement, je crois certain qu'Heimdall fut un dieu solaire, comme Odin et Balder.

THOR.

Thor, dieu de la foudre, est fils d'Odin et de Freya, c'est-à-dire du soleil et de la terre. Ce qui exprime probablement l'origine du tonnerre selon les fausses idées d'une physique qui ne connaissait pas l'électricité; on pouvait croire le tonnerre produit pas des vapeurs que le

soleil élève à la surface de la terre. Cependant Thor n'est point une simple personnification du phénomène de la foudre, il personnifie plutôt la cause de ce phénomène. Il est le dieu qui porte et lance la foudre comme Jupiter[1]. L'emblème du tonnerre est le marteau en forme de croix, avec lequel Thor consacrait et purifiait, ce qui tient à une idée de la nature sacrée de la foudre qui se retrouve répandue chez bien des peuples, depuis les Étrusques jusqu'aux Mongols. La foudre n'était donc que l'attribut de Thor et son symbole, le dieu lui-même représentait l'énergie du monde, non point comme chez Odin réunie à l'intelligence, mais impétueuse, irréfléchie. Dans la lutte que tous deux soutiennent contre les mauvaises puissances, Odin a recours à la science, il cherche à connaître l'avenir, il consulte les prophétesses. Thor ne délibère point, il agit, il se précipite dans les périls. Pour toute science, il sait frapper de son terrible marteau, et encore il le perd imprudemment et se désarme par sa propre impétuosité. Ce n'est pas tout. Derrière l'idée de la force du dieu puissant et rapide comme la foudre se cache une idée plus haute qui vraisemblablement ne s'était pas révélée dans toute sa netteté aux créateurs du mythe, mais qu'il me semble contenir sous une forme obscure. C'est l'idée de la force en elle-même, spontanée, irréfléchie, produite par l'union du ciel et de la terre, et pour traduire dans le langage abstrait de notre temps les inspirations confuses du symbolisme antique, c'est l'idée de la force éternelle perdant conscience d'elle-même en tombant dans la nature, qu'exprimait l'énergie violente et inconsidérée de Thor. Cette idée se dégradant comme toute idée mythologique par l'effet du temps a

[1] De même Jupiter se confondait parfois avec la foudre, témoin le Jupiter Fulgur des Étrusques.

fini par donner lieu à tous les mythes ridicules dans lesquels figure d'une manière comique l'opposition de la force corporelle du dieu, de sa brutalité, de sa faim indomptable avec la pesanteur de son esprit.

Thor est désigné tantôt sous le nom de Thor qui conduit un char (Oko-Thor), tantôt sous celui de Thor-l'Ase (Asa-Thor), et sous chacune de ces deux dénominations il offre presque un personnage différent. Oko-Thor, Thor qui conduit un char, est l'ancien Thor et son char est celui de la foudre; pour Asa-Thor, Thor-l'Ase, c'est un représentant ou mieux une personnification de l'hostilité acharnée des Ases contre leurs ennemis et surtout les Finois. Là une idée toute nationale a entièrement remplacé une idée théologique et physique. Nous y reviendrons quand nous traiterons du sens historique de la mythologie scandinave.

LOKI.

Loki est le mauvais principe, l'Arimane du nord; fils d'un géant, il engendre avec une femme de cette race le loup Fenris qui doit dévorer Odin, le grand serpent qui se déchaînera au dernier jour, enfin Hela la mort. Son nom est le feu (Logi), le feu souterrain, le feu qui dévore opposé à la lumière vivifiante, le feu, terrible emblème de la destruction qui consommera la ruine de l'univers.

Au commencement Odin et Loki étaient frères d'armes, dit l'Edda. Dans le temps qui a précédé la formation du monde, Odin était avec les géants. Là est l'idée de l'union primitive du mauvais principe avec le bon. Il ne s'est perverti qu'en se séparant. Lucifer aussi a été parmi les anges. Arimane n'a pas toujours été en guerre avec Orozmud.

Avec le temps, Loki de même que Thor et encore plus complétement est devenu un personnage double. Pour représenter en lui l'ennemi des bonnes puissances, tantôt on le montrait tel que le chef des géants, alors c'était Utgarda [1] Loki, tantôt on le plaçait parmi les Ases. Admis aux festins et aux conseils des dieux, mais sans cesse occupé à leur nuire, à les tromper, à les railler, il était alors Loki-l'Ase (Asa-Loki). Ce double rôle de Loki exprime les deux aspects sous lesquels se présente le feu tour à tour bienfaisant et funeste. Quoi qu'il en soit, de cette duplicité de rôle du même être mythologique on finit par conclure à l'existence de deux êtres distincts. Le personnage de Loki fut ainsi dédoublé, pour ainsi dire, et dans une fable racontée dans la Nouvelle Edda, on les voit tous deux en présence : Asa-Loki vient visiter Utgarda-Loki.

Ainsi par le progrès du temps, par suite de la confusion qu'il amène dans les mythologies, on divise ce qui était un, comme d'autres fois on réunit ce qui était séparé dans le principe.

DES DIEUX VANES.

NIORD, FREYR, FREYA.

Les Vanes étaient les puissances de l'eau et en même temps, par une association qui se trouve partout, les puissances de la fécondité et de l'amour. C'est pourquoi Freya, la Vénus scandinave, est fille de Niord, dieu de

[1] *Utgarda*, la ville extérieure, le séjour des mauvaises puissances. Cette expression rappelle *les ténèbres extérieures* de l'Écriture.

l'Océan, comme Aphrodite naît de l'écume des vagues, comme aux Indes Lakchmi sort de la mer de lait, comme aux Indes encore le nom de l'amour dérive de celui de l'eau [1]. Nous avons déjà dit que Freya était la même que Frigga et sous ce nom l'épouse d'Odin, la terre féconde, le principe même de la fécondité. C'est une idée répandue dans diverses mythologies que celle de cette union du principe d'activité et de puissance avec le principe de passivité et de fécondité. Ainsi, aux Indes les trois grands dieux qui forment la Trimourti ont un principe féminin corrélatif à chacun d'eux. Ainsi Aphrodite était unie à Ephestios.

Freyr et Freya offrent le même type mythologique représenté par les deux sexes. Bien des religions aussi, soit en réunissant dans le même individu les attributs des deux sexes, soit en faisant le même personnage tantôt mâle et tantôt femelle, ont cherché à exprimer la force éternelle qui se suffit à elle-même pour produire. Ainsi Brahma, l'être primitif et unique, éprouve le désir d'être double, et aussitôt se partage en deux moitiés chacune d'un sexe différent. Il produit ainsi toutes les créatures. Ainsi il y avait un dieu Aphrodite, et un dieu Vénus [2]. Dans les chants orfiques Jupiter est appelé mâle-femelle, Jupiter, y est-il dit, est né mâle, Jupiter, nymphe divine, a été fécondée.

Freyr était donc le principe générateur masculin, comme Freya le principe générateur féminin. Aussi, la tradition ne sait guère de Freyr qu'une aventure d'amour, et dans le temple d'Upsal il était représenté par

[1] *Ka* d'où *kama.*

[2] La terminaison masculine du mot Vénus atteste encore son origine. C'était le nominatif masculin de l'adjectif *venus*, dont il ne s'est conservé que le superlatif *venustus*. Dans la vieille langue du Nord, ce radical se montre dans *ven*, beau.

l'emblème le plus expressif de la puissance productive [1].

Par l'effet d'un souvenir confus du mythe de la réunion des sexes dans le type mythologique que représentent Freyr et Freya, il est arrivé que Freyr a conservé quelques traces d'une nature femelle. Ainsi, il existe un rapport certain entre ce dieu et la lune; de là l'ingénieuse allégorie du coursier de Freyr, coursier dont la crinière est brillante durant la nuit; or, la lune est partout, comme la terre dont elle joue souvent le rôle, le symbole du principe femelle.

C'est par cette même idée de la communauté des sexes dans le même type mythologique que le soleil et la lune changent de sexe aux Indes et en Égypte [2].

De là aussi l'existence d'un dieu masculin Lunus. De là peut-être ce résultat singulier que dans les langues du nord, le nom de la lune est masculin, et celui du soleil féminin.

Les Vanes pris dans leur ensemble forment un groupe à part, dont l'origine est probablement distincte de celle des Ases.

Freyr, ce fils si beau de Niord, que personne ne hait, a quelque chose de Vichnou, de ce dieu bienfaisant, à qui on n'offre point de sacrifices sanglants, mais seulement des fleurs et des fruits; qui, au moins dans son incarnation de Krichna, représente aussi le soleil, qui est aussi fils des eaux, d'où lui vient son nom de Narayana. Les Vanes seuls sont en rapport avec l'eau; les Ases, surtout les plus anciens, sont plutôt en rapport avec le feu. Ce nom même de Vane tient au radical *van*, le même que celui de *fon-s*, et se rattachant aux idées

[1] *Cujus simulacrum nigenti priapo fingunt.* Adam. Bremensis.
[2] Guigniaut, *Rel. de l'ant.*, l. I, p. 251-600; l. III, p. 830-34.

de bonté, de douceur, comme les idées de beauté se rattachent au soleil; *schoen*, en allemand, beau, de *scheinen*, briller.

SENS HISTORIQUE.

En même temps qu'une mythologie exprime par ses symboles l'idée confuse et profonde que les sociétés primitives se forment des forces, des lois et des principes de l'univers, cette mythologie contient aussi sa propre histoire et celle de la race à laquelle elle appartient.

Cela se fait naturellement, sans parti pris, sans intention. C'est le résultat d'une association d'idées et d'un entraînement d'esprit inévitables. Il est simple qu'à une certaine époque les hommes confondent l'histoire d'un culte avec celle des êtres auxquels ce culte s'adresse; que la venue d'un dieu, sa soudaine apparition dans une mythologie ne soit qu'une manière de raconter l'invasion d'une religion nouvelle ou l'admission d'un nouveau dogme. Il est naturel aussi aux hommes de la même époque de se confondre eux-mêmes avec les dieux de leur race, de leur tribu, qui partagent leurs destinées, leurs courses errantes, toutes leurs vissicitudes de triomphe ou de malheur. Aussi, le nom d'Ases désigne-t-il à la fois un peuple et les dieux de ce peuple. Le nom de Goths veut dire dieu et voulait dire prêtre chez les anciens Scandinaves.

Après avoir cherché quelles idées faisaient le fond de la mythologie scandinave, nous chercherons maintenant à y retrouver les périodes qu'elle-même a parcourues, à distinguer les éléments divers qui y sont entrés successivement, et enfin nous nous efforcerons d'y découvrir quelques traces de l'histoire des races scandinaves.

Il faut d'abord rappeler que les travaux les plus récents tendent à montrer en Scandinavie l'établissement successif de deux races. La race finoise représentée aujourd'hui par les Lapons et les Finlandais, et la race germanique à laquelle appartiennent les Suédois, les Danois, les Norvégiens et les Islandais. Dans la race germanique on démêle deux immigrations en Scandinavie opérées par deux rameaux distincts. Le premier est celui des Goths établis au sud de la Péninsule qui ont donné leur nom aux provinces d'Ostrogothie et de Vestrogothie, ainsi qu'à l'île de Gothland, et l'autre qui s'est établi postérieurement, et plus au nord, qui avait son centre religieux et politique à Upsal, et qui portait comme ses dieux et ses chefs le nom d'Ases.

Et d'abord, sans rattacher encore la mythologie qui nous occupe à telle ou telle religion de l'Orient en particulier, nous en avons assez dit pour qu'il soit clair que l'Orient est son berceau. Outre les rapprochements de détails que nous avons présentés çà et là et que nous aurions pu multiplier beaucoup, cette idée fondamentale d'identifier le bon principe avec la lumière et le soleil, le mauvais principe, au contraire, avec le froid et les ténèbres, cette idée est tout orientale. Elle se retrouve dans l'Inde, elle est le fond même de la religion persane réformée par Zoroastre. L'opinion qui fait, au contraire, inventer le culte du soleil dans le nord où l'on sent mieux son prix par la longueur des nuits et des hivers, outre qu'elle est démentie par tout ce qu'on sait de la filiation des peuples, est plus ingénieuse que solide; les hommes du nord n'ont point horreur du froid, l'habitude les endurcit contre sa rigueur. C'est, au contraire, pour eux le temps des fêtes, des loisirs, des voyages; les lacs gelés, les marais couverts de neige rendent les communications faciles et l'arrivée de cette

saison réjouit le Lapon dans sa hutte comme l'habitant des villes. Non, la Providence n'a rendu à nul peuple son pays assez insupportable pour qu'il puise dans la nature, au sein de laquelle il vit habituellement, l'idée de l'enfer. C'est donc en Orient qu'était l'ancienne patrie de la religion et de la race des Ases. La mythologie confirme ce résultat auquel conduisent toutes les recherches sur les races et les langues scandinaves.

Le souvenir de cette origine s'est conservé dans celui de l'ancien Asgard, patrie primitive des Ases. Nous n'avons aucun moyen de déterminer d'une manière précise sa situation. Probablement ce nom a été donné à plusieurs villes ; seulement il est certain que la vigne y croissait, car les Ases y *buvaient le vin*. Peut-être en combinant cette circonstance climatologique avec l'abondance de l'or mentionnée aussi dans l'Edda, on pourrait déterminer, au moins d'une manière approximative, la situation géographique de l'ancien Asgard. Quoi qu'il en soit, Asgard était la cité mythique habitée par les dieux, et par suite ce nom fut donné à diverses cités qui devinrent le centre de leur culte, le séjour des prêtres qui les représentaient, des héros qui descendaient d'eux.

L'idée conservée par les Scandinaves de leur séjour dans l'ancien Asgard est l'idée d'un temps de paix et de richesse. Le temple d'or, les douze siéges d'or qu'ils construisent pour leurs dieux, attestent un culte opulent, une religion puissante ; la tradition d'un état paisible suppose aussi quelque civilisation. Enfin, il est dit qu'alors les Ases travaillaient les métaux, ce qui semble indiquer un commencement d'industrie. La pompe et la richesse du temple qu'ils établirent à Upsal prouvent qu'ils apportaient de l'Orient des habitudes de luxe et l'art de travailler les métaux. Adam de Brême, qui vit

encore le temple debout au XIe siècle, dit que cet édifice avait un toit d'or, était tapissé en or et entouré d'une chaîne d'or. C'était une véritable pagode.

Le premier événement qui vient troubler ce bonheur est une guerre avec les Vanes. Ici paraissent comme peuple ces Vanes que nous avons vu figurer comme dieux associés à Odin et à Thor. Il semble d'après les paroles de l'Edda que cette guerre rompit une antique alliance. Ainsi, le culte des dieux Vanes pourrait avoir été commun dans l'origine au peuple qui portait leur nom et à la race des Ases. Ou bien ce fut à la suite de cette guerre où on voit que les Vanes remportèrent de grands avantages, que les Ases acceptèrent une partie du culte des Vanes, et placèrent les divinités de ces peuples à côté des leurs.

Dans tous les cas, le mélange de religion s'opéra, et la guerre qui l'amena eut lieu hors de la Scandinavie.

Depuis ce moment, les dieux Ases sont engagés dans des guerres continuelles. Ces guerres sont celles qu'après leur arrivée en Scandinavie les Suédois eurent à soutenir contre les aborigènes finois et contre les Goths qui s'étaient établis plus au sud avant l'arrivée des Ases.

On voit, en effet, que ceux-ci trouvèrent en Scandinavie plusieurs races qu'ils confondaient sous le même nom d'Iotun. Je dis plusieurs races, car si, en général, les ennemis des Ases sont représentés comme des êtres hideux, dans quelques passages, au contraire, on parle de leur beauté. C'est la même contradiction qu'on a trouvée dans ce que divers auteurs disent des Huns. On l'a expliqué par le mélange des populations tartares avec d'autres populations dans les armées d'Attila. Ici l'on peut supposer un mélange des Goths et des Finois. Ceci du moins est certain : toutes les fois que la mytho-

logie nomme les ennemis des Ases, elle les nomme Finois, ou bien elle les désigne par cette dénomination injurieuse Iotun, que l'on traduit par le mot de *géant*, faute d'en trouver un qui la rende exactement. Mais c'est plutôt être malfaisant qu'il faut dire. En effet, parmi les ennemis des Ases, il y a des nains aussi bien que des géants. Là où le type finois est demeuré pur, les hommes sont petits et leur extérieur est plutôt celui d'un peuple de nains que d'un peuple de géants. Mais des mélanges avec d'autres races, avec la race scandinave elle-même (et on trouve des traces de ces mélanges) avaient pu donner à quelques-uns une taille plus élevée, que grandissait encore la terreur qu'inspirait la renommée de leur puissance magique. Là, où les Finois avaient conservé leur petite taille, ils figuraient comme nains dans les légendes scandinaves. Aussi voit-on que les nains sont toujours avec les géants, qu'ils habitent dans le même pays. Enfin les nains sont nés du corps d'Ymir, père des géants; ils ont donc la même origine.

Ainsi, les Finois composaient la masse de ces populations ennemies des Ases. Aussi leur nom et celui d'Iotun, mauvais génie, sont synonymes, et dans la même phrase d'un ancien poëme, il est dit que Thor a brisé la tête aux Iotuns, aux princes de la montagne, aux Finois.

Les Iotuns sont appelés géants des montagnes et géants de la gelée parce que les Finois avaient été refoulés par les tribus des envahisseurs du côté du nord et relégués sur le sommet des montagnes. On place leur pays au bord de la mer du côté de l'est, ce qui est précisément la contrée qu'occupaient les Finois répandus sur les bords du golfe de Bothnie.

D'après le rôle que joue cette race dans la mythologie scandinave, elle semble avoir un caractère de férocité

tout particulier retrouvé par Tacite dans les Fenni [1] et que l'Europe a vu renaître dans les Huns [2] d'Attila. Elle semble aussi avoir été douée d'une tendance particulière à l'extase, d'une disposition épileptique dont les sorciers lapons offrent encore aujourd'hui l'exemple et qui a valu aux anciens Finois de la Scandinavie la renommée de science prophétique et de puissance magique qui leur est constamment attribuée.

Chose plus remarquable ! ces peuples féroces paraissent avoir été assez intelligents et assez habiles dans l'art de travailler les métaux. Toutes les épées des héros scandinaves sont forgées par des nains. Leurs ennemis mêmes semblent reconnaître en eux une supériorité intellectuelle. C'est aux nains savants que les Ases s'adressent dans leurs périls. Loki, le représentant de la race ennemie des dieux est aussi inventif que perfide. C'est avec le sang d'un géant qu'il prépare aidé par des nains le breuvage qui donne le talent de la poésie. Il est dit que les nains connaissent les runes, c'est-à-dire l'art de l'écriture. Cette race finoise se montre partout sombre, ingénieuse, violente et rusée.

Il y eut certainement des alliances entre elle et le peuple conquérant. La paix fut d'abord troublée par trois filles qui vinrent du pays des géants. Plusieurs dieux y choisirent des femmes. Un géant qui demande Freya pour épouse, Iduna ravie par un autre géant auquel les dieux finissent par la reprendre expriment sans doute des enlèvements de femmes scandinaves faits ou tentés par les Finois. D'ailleurs, nous avons vu qu'au commencement, Odin vivait au milieu des géants de la gelée et que Loki était son frère d'armes. Outre le sens cosmogonique que

[1] « Fennis mira feritas. »

[2] Les Huns étaient finois. Hun paraît être le même mot que Fen.

peuvent avoir ces singulières expressions, il est naturel d'y voir une allusion à un temps où les deux peuples avaient fait alliance, alliance qui, probablement à l'occasion de quelque femme enlevée, fut brisée à son tour comme l'avait été la paix de l'ancien Asgard avec les Vanes.

Alors commença une guerre d'extermination entre les Ases et les Finois, et les mythes qui désignaient la lutte du bien et du mal, de la lumière et des ténèbres, pris dans une acception nouvelle, désignèrent les combats de la nation conquérante et la longue résistance du peuple conquis.

Qu'on ne s'étonne pas de me voir donner un double sens à ces mythes, une des explications n'exclut point l'autre. Rien de plus naturel à un peuple primitif que de confondre ses ennemis avec les puissances malfaisantes auxquelles il croit : rien pour lui ne ressemble plus au mauvais principe que ce qui l'arrête ou lui nuit. A cette époque il n'est pas question d'une distinction exacte entre la nature des objets hostiles ; ce qui domine c'est un sentiment énergique de leurs effets: des effets pareils sont attribués à la même cause. Alors un tel peuple personnifie les forces destructives de la nature et en fait des puissances ennemies armées contre les forces productrices ; de même ses propres ennemis sont pour lui les puissances du mal, comme il identifie naturellement sa race et sa cause avec celles de ses dieux, il ne sépare point dans sa pensée leurs adversaires de la race et de la cause qu'il déteste. Ainsi faisaient les Persans quand ils considéraient le Touran, c'est-à-dire le pays situé au nord du leur et habité par des races turques ou tartares, comme le séjour d'Arimane et des mauvais génies. Il en fut de même pour les Scandinaves. Dans les idées qu'ils avaient apportées de l'Orient le nord était la patrie du mauvais principe. Leurs ennemis se trouvaient au nord, raison de plus pour unir

dans une même horreur les habitants de ces contrées glacées et ténébreuses avec les puissances du froid et de la nuit.

Non-seulement les Finois représentent dans la mythologie scandinave les mauvaises puissances, mais une partie de cette mythologie de la Scandinavie dans laquelle ils figurent, a subi probablement l'empreinte de leur propre religion, en a reçu la couleur et recueilli les traditions.

La religion des Finois paraît avoir été surtout le culte des objets naturels, du feu, du vent et des eaux[1]. Or, il est à remarquer que dans la mythologie scandinave les forces naturelles sont représentées par des nains ou des géants. Loki, le chef de leur race (en finois, loge), est le feu, le grand aigle dont les ailes par leur mouvement produisent les vents, est un géant. Des nains sont placés aux quatre points cardinaux. Ægir, l'ancien dieu de la mer est aussi un géant.

Enfin la mythologie finoise connaît le géant Ymer qui existait avant les dieux, et il paraît que c'est chez ce peuple une tradition nationale et non pas empruntée aux Scandinaves; car Odin n'intervient point là, tout se passe au sein de la race des géants. De plus, selon les Finois, Ymer habitait les bords du golfe de Bothnie. La Laponie s'appelle la terre d'Ymer, et la ville d'Umea doit son nom à ce géant. Enfin ce nom tel que l'écrivaient les Finois, Yime ou Yumo, se rattache à celui de leur divinité nationale Yumala et à celui d'Yumaler qu'ils donnent aux plus anciens habitants de leur pays, qui ainsi que leurs dieux eux-mêmes descendent des géants. D'après cela, je ne doute pas qu'admis à titre de puis-

[1] *Loge*, le feu, *Kare*, le vent, *Ilmarina*, l'air, *Hlar* ou *Ægir*, la mer, et *Tiermes*, le tonnerre. Voy. Ganander, *Mythologia fennica*.

sances funestes dans la mythologie Scandinave, les Finois n'y soient entrés avec le cortége de leurs propres mythes.

On s'expliquerait ainsi les images bizarres et quelquefois repoussantes qu'on y rencontre, images qui ne semblent pas appartenir au ton sévère mais pur du reste de la mythologie scandinave et qu'on dirait se rattacher aux fictions hideuses d'une race plus ancienne et encore plus barbare[1].

On conçoit que ces emprunts doivent se rencontrer surtout dans la période qui forme comme l'avant-scène de la mythologie de l'Edda, et que les peuples scandinaves aient confondu cette époque de leur cosmogonie dans laquelle les géants règnent sans partage, cette époque de désordre qui précède l'arrivée d'Odin avec les temps qui précédèrent leur propre arrivée en Scandinavie.

Après cette première période de la mythologie scandinave tout empreinte de ses rapports avec les traditions finoises et portant même des traces non équivoques des envahissements de ces traditions il se présente une autre époque de cette mythologie qui a son caractère particulier. Elle comprend tout ce qui a rapport aux dieux établis dans la Scandinavie par la première invasion des tribus germaniques. On peut jusqu'à un certain point démêler dans ce qui nous reste des traditions du nord ce qui appartient à cette première invasion des Goths ou anciens Ases, d'avec les additions et les modifications qu'y ont apportées les nouveaux Ases et le nouvel Odin, et retrouver ainsi dans les phases de la mythologie la succession que présente l'histoire de la nation elle-même.

[1] La sueur d'Ymir, par exemple, qui produit les premiers géants. La sueur joue un grand rôle dans les superstitions finoises.

En effet, comme on a déjà pu le remarquer, la mythologie scandinave nous découvre deux âges distincts. L'un est celui des mythes cosmogoniques, l'autre celui des mythes héroïques. Dans le premier, les dieux sont des puissances de la nature, dans le second, des personnes divines, des individus. Le premier de ces deux âges est évidemment l'âge cosmogonique. Il est donc naturel de penser que les Goths apportèrent en Scandinavie une religion de la nature dont les Ases ou Suédois firent une religion guerrière.

C'est dans cette première religion des Goths qu'Odin était le soleil et Thor la foudre. Elle était plus près des religions de l'Orient. Le caractère particulier aux peuples du nord y était moins prononcé. Là il n'y avait point de Valhalla. Les âmes des morts habitaient les tombeaux ou erraient autour du lieu de leur sépulture, on honorait les saintes montagnes. Le jour, la nuit, étaient adorés sous leurs noms sans personnification anthropomorphique. La terre était la fille et la femme d'Odin et représentait le principe passif. Plus tard on la voit remplacée par Freya qui est une femme, une reine, comme Odin est devenu un guerrier et un roi. Les Vanes ne paraissent point dans la première période. Ce sont les nouveaux Ases, les Suédois qui apportèrent ce culte que les Goths ne connaissaient pas. Mais les Ases ayant eu à soutenir dans leur ancienne patrie une guerre contre une nation avec laquelle ils finirent par se réconcilier et ayant admis les dieux de cette nation dans leur propre système de croyance importèrent ces dieux en Scandinavie. Aussi voyons-nous que c'est en Suède, au centre de leur puissance que les Vanes étaient surtout révérés. Freyr, par exemple, y était plus honoré que partout ailleurs et c'est de lui que les familles royales de Suède prétendaient descendre.

Dans les pays, au contraire, où les nouveaux conqué-

rants avaient moins pénétré et où l'ancienne race gothique s'était conservée plus pure, en Norvége, par exemple, Thor était avec Odin le plus révéré des dieux. Il existe même quelque trace d'une antique supériorité qu'il aurait eue sur celui-ci dans une tradition qui, au rebours de la tradition générale, ferait de Thor le père d'Odin, au lieu de le lui donner pour fils. Probablement dans cette première forme de la religion scandinave Odin n'avait point la supériorité qu'il acquit dans la suite. Mais le chef des nouveaux Ases ayant pris son nom, et l'ayant rendu célèbre par la fondation de son empire, respectable par l'appareil du nouveau culte qu'il institua, Odin fut le premier des dieux; de là résulte qu'il joua successivement plusieurs rôles, remplis auparavant par des divinités plus anciennes qu'il fit oublier.

Cet ascendant du nouvel Odin, qui se liait à celui que prenait en Scandinavie la race nouvellement établie, dut soulever des résistances parmi les partisans de l'ancien culte, qui étaient les hommes de l'ancienne race, ou plutôt du rameau le plus ancien de la race scandinave.

La tradition du faux Odin, vaincu et contraint de fuir, semble même indiquer un échec subi par les nouveaux Ases. Mais il paraît que ces revers momentanés furent suivis d'un triomphe complet, et la suprématie de la nouvelle doctrine s'établit comme celle du nouveau peuple. Odin, son dieu de prédilection, fut celui des chefs, des rois, des riches : pour être bien reçu de lui, il fallait non-seulement être brave, mais avoir de l'or et être d'un rang illustre. Thor, au contraire, demeura le dieu protecteur du peuple qui ne tenait que le second rang en Scandinavie. Ainsi tandis que les uns le disaient plus noble qu'Odin, sans doute parce qu'il était plus ancien, les autres l'appelaient le dieu des esclaves. Mais

c'était une exagération née de l'orgueilleux sentiment qu'inspirait aux Suédois leur supériorité sur leurs frères les Goths, car ceux-ci leur cédèrent bien la primauté, mais ne furent jamais leurs esclaves.

Peut-être voulait-on plutôt indiquer par là un rapport de Thor avec les nations finoises. Celles-ci avaient peut-être adopté son culte, car ils adoraient aussi le tonnerre sous le nom de *Taran* ou *Tiermes*. En général leur religion, qui consistait dans le culte des objets physiques, des vents, du feu, des eaux, se rapprochait plus de la première période de la mythologie scandinave que de la seconde. Il semble aussi que l'avant-garde des peuples scandinaves les ménageait plus que les impitoyables guerriers d'Upsal.

C'est à cette époque primitive qu'eurent lieu entre les races aborigènes et les races scandinaves les alliances, les échanges de mythes dont nous avons parlé. Mais quand les Suédois s'emparèrent du pays libre au nord de celui des Goths, ils se trouvèrent jetés sur les Finois. Ceux-ci, acculés dans cette région de forêts et de marécages qui forme la partie septentrionale de la Suède, de la Norvége et la Laponie actuelle, firent une résistance opiniâtre. Aussi c'est le Thor suédois (*Asa-Thor*), qui est représenté comme leur ennemi acharné, tandis que l'ancien Thor, celui dont le char est la foudre (*Oko-Thor*), était peut-être adoré par eux.

La mythologie scandinave vient donc de quatre sources :

1° La religion des Finois ;

2° Le système de croyance commun aux peuples scandinaves, sous sa forme la plus ancienne, qui est celle d'un symbolisme physique, tel que les Goths l'apportèrent en Scandinavie ;

3° Le même système de croyance transformé en une religion presque purement guerrière, par le chef des

Suédois, le conquérant zélateur et réformateur du culte d'Odin, avec lequel il fut confondu;

4° Enfin quelques éléments empruntés à une religion d'un caractère tout différent, à la religion des Vanes.

Il est curieux de suivre dans l'histoire d'un ordre de divinités, la trace de ces diverses phases religieuses. Les divinités de la mer nous en offrent un remarquable exemple. Les plus anciennes que nous présente la mythologie scandinave avaient été empruntées aux peuples finois. C'était le géant Ægir dont le casque répand l'effroi, terrible comme toute sa race; c'était la déesse Rann, tendant sous les flots son filet perfide pour faire périr les vaisseaux, avide d'or et de cadavres. Aux divinités finoises succède un dieu Vane. A ces affreuses divinités succède Niord, le père de la déesse de l'amour et du dieu de l'abondance, Niord qui apaise les flots et protége les navigateurs. Il paraît qu'aucune divinité de la mer ne sortit du sein de la mythologie scandinave elle-même, ce qui tient à ce qu'originairement ces peuples n'habitaient point un pays maritime, mais un pays de montagnes. Plus tard ayant appris à connaître cet élément qui devait devenir le leur, ils empruntèrent d'abord aux Finois une divinité terrible, puis aux Vanes un dieu plus doux.

Un autre mythe curieux, sous le rapport historique, est celui de la géante Skadhi. Les Ases avaient tué son père. Elle vient s'en plaindre et les menace. Pour la consoler, on la marie au dieu Niord. N'est-ce pas là un commencement d'alliance entre les Ases et les Finois, une tentative pour fixer ceux-ci au bord de la mer? La suite du récit le prouve. Les deux époux ne purent vivre ensemble. Niord détestait le séjour des montagnes où les hurlements du loup troublaient son sommeil. Skadhi se

plaignait du cri des oiseaux de mer. Elle reprit son arc et ses patins, et retourna chasser sur les montagnes. C'est un vif emblème de cette impossibilité où l'on est encore aujourd'hui d'empêcher les Lapons, qu'on cherche à arracher à la vie nomade, de la reprendre à la première occasion, de l'antipathie d'une race de pêcheurs et de marins, et d'une race de chasseurs qui ne peuvent changer leurs habitudes.

On peut l'affirmer, d'après les travaux des savants du nord, l'étude de la mythologie scandinave conduit aux mêmes origines que l'étude des langues et des traditions historiques de ces peuples. Ces trois ordres de preuves concourent pour placer ces origines en Orient et les rattacher à celles d'un grand nombre de nations célèbres, les Indous, les Persans, les Grecs, les Romains, tous les autres peuples germaniques, les peuples slaves et même jusqu'à un certain point les peuples celtiques.

Si, pour arriver d'une manière certaine à cette conclusion, il nous a fallu passer par des détails qui ont pu fatiguer l'attention du lecteur, peut-être en sera-t-il un peu dédommagé, en se trouvant en présence de ce grand résultat auquel nous pouvons maintenant nous élever avec confiance.

Qu'on se représente cette race indo-germanique à laquelle nous appartenons, la plus noble des races humaines, parce qu'elle est la plus belle et la plus intelligente, descendant des sommets qui s'élèvent au centre de l'Asie et se répandant sur le monde qu'elle doit civiliser, comme un grand fleuve. Ce fleuve jette deux bras vers le sud, qui descendent dans l'Inde et dans la Perse. Cependant le fleuve continue à s'avancer vers l'occident; il entre dans la Grèce par le nord, il traverse la mer et passe en Italie; déjà quatre grandes religions sont sorties de son sein. Le brahmanisme, le zoroastrisme, le poly-

théisme grec et le polythéisme romain. Cependant une portion de cette illustre famille de peuples erre autour des établissements qu'ont formés ses frères. Les plus beaux pays ont été occupés les premiers, les bords du Gange, ceux de l'Euphrate, les rives de la Méditerranée. Dans ce qui reste, se répandent les tribus qui n'ont pas encore d'établissement fixe. Leur innombrable multitude flotte durant des siècles vers les confins de l'Europe orientale, sous les noms de Gètes et de Scythes, puis l'envahissent sous celui de Goths et sous une foule de dénominations diverses, que les anciens résument par le mot vague de Germains. Ces Germains continuant toujours à suivre, à travers mille oscillations, le mouvement qui les portait d'Orient en Occident, et dessinant les contours du monde romain arrivent au bord de la Baltique et au bord du Rhin. Alors un choc immense a lieu entre les deux portions européennes de la race indo-germanique. Celle qui s'était civilisée d'abord et corrompue ensuite, et celle qui n'était pas corrompue, qui était barbare et appelée à une civilisation supérieure. L'élément nouveau, germain, barbare écrase l'élément ancien et se mêle à ses débris. De la fermentation des deux éléments germe la société moderne qui a, comme la société grecque et romaine, sa racine en Orient. Ainsi tout est venu deux fois de l'Orient, et deux fois sur la terre occidentale tout a pris un caractère nouveau. L'Orient, qui avait été le berceau de la société gréco-romaine, est le berceau de la barbarie, la barbarie est le berceau du moyen âge, le moyen âge est le berceau des temps modernes. Telle est la filière par où a passé tout ce que nous n'avons pas conservé du monde gréco-romain. Or, ce point de contact entre l'orient et le nord, entre la plus haute antiquité et les temps modernes, c'est dans la langue, la littérature et les traditions scandinaves,

qu'on peut seulement le trouver, parce que là seulement le type germanique s'est conservé dans sa pureté, s'est développé avec indépendance. Ainsi un grand intérêt s'attache à ces traditions, filles des traditions orientales, sœurs des traditions gréco-romaines, et qui forment un anneau essentiel de la chaîne immense et encore obscure des développements de l'humanité.

DES SCALDES

DES SCALDES.

L'Edda est certainement le monument le plus remarquable et le plus intéressant de l'ancienne poésie scandinave; cependant pour compléter l'histoire de cette poésie il faut parler de chants moins anciens, quoique fort anciens encore, dont les auteurs portaient le nom de Scaldes.

Les poëtes inconnus qui ont composé l'Edda étaient bien de véritables scaldes, mais on ne sait rien d'eux à cause de leur antiquité. L'Edda est un monument primitif, sans date, sans nom d'auteur. Quand on se sert de la dénomination de scalde, on l'applique à des poëtes dont le nom s'est conservé, dont on connaît et l'époque et souvent en partie l'histoire.

Les scaldes étaient en général des guerriers; ils chantaient les exploits des chefs célèbres, et excitaient les soldats au combat: ils se présentaient devant les jarles et les petits rois de la Scandinavie, et pour prix de leurs chants recevaient des bracelets et d'autres présents. Ils étaient fort considérés et jouaient souvent le rôle de conseiller et d'ambassadeur. Harold aux beaux cheveux leur donnait la place d'honneur en face de lui, la première après la sienne, et un scalde épousa la fille d'un roi de Danemark.

Quelques sagas donnent une idée de la vie des Scaldes.

39

Telle est la saga de Gunlauga nommé à la langue de serpent, et la saga de Kormak.

Saint Olaf, qui en sa qualité de chrétien avait quelque éloignement pour les scaldes toujours suspects de paganisme, ne put renoncer à l'éclat que leurs chants répandaient sur la victoire ou la mort des braves. A la bataille de Stikklarstad où il périt, il avait avec lui trois scaldes, il les fit appeler dans l'*enceinte des boucliers* (Skoldborg) que formaient autour de lui les plus vaillants et les plus forts de l'armée. « Vous vous tiendrez ici, leur dit-il, et vous verrez ce qui se fera de remarquable, de sorte que vous n'ayez pas besoin pour celadu dire des autres, car c'est à vous qu'il appartient de le raconter et de le chanter[1]. » Deux des scaldes tombèrent aux côtés du roi, le troisième demanda de ne pas leur survivre. Blessé à mort, il chanta encore en l'honneur d'Olaf, arracha le trait de son sein et mourut. On conçoit que ces hommes, qui, comme disait Saint Olaf, ne chantaient pas *par ouï-dire,* que ces hommes pour qui la poésie faisait partie du combat, se mêlait à l'ivresse du triomphe ou à l'agonie du trépas, sussent exprimer avec quelque énergie ce qu'ils sentaient si bien, les joies de la guerre et de la mort.

Les chants des scaldes étaient souvent improvisés. La faculté merveilleuse de l'improvisation poétique est commune dans les époques primitives; la preuve qu'elle était autrefois très-répandue dans le nord c'est qu'on voit dans les sagas, des héros, des femmes et des enfants improviser des vers dont la tradition nous a conservé un grand nombre. Là où l'écriture n'existe point, où il n'y a point de *lettres*, mais une poésie chantée qui est toute l'histoire, toute la science du temps, l'imagination acquiert un

[1] Heimskr. S. de Saint-Olaf, c. 218.

essor incroyable : alors la poésie est aussi facile que sera plus tard la parole.

Alors aussi la mémoire qui n'est pas surchargée de ce poids du passé, qui écrase les siècles plus avancés, la mémoire, qui n'est pas devenue paresseuse par l'habitude de se reposer sur l'écriture, de ce qu'elle doit garder, la mémoire, aidée par la musique, est capable d'efforts qui nous semblent des prodiges. C'est ainsi que les élèves des druides, apprenaient par cœur les vingt mille vers qui contenaient leur mystérieux savoir. C'est ainsi que partout des masses considérables de poésie se transmettant par la tradition à travers les siècles. Dans les sagas scandinaves, on voit souvent une foule apprendre sur le moment un chant qu'elle vient d'entendre [1].

Plus tard pour soulager la mémoire on traça sur des bâtons avec des runes le vers qu'on voulait conserver. Un guerrier blessé mortellement, disait à sa fille : « Pendant que je te raconterai mes exploits, et que je composerai sur eux un chant, toi tu le graveras sur un bâton. »

Les chants des scaldes étaient-ils des chants populaires dans la véritable acception du mot ?

On ne saurait appeler la poésie des scaldes une poésie populaire. Une poésie populaire n'a pas d'auteur; elle est le produit de tous et non d'un seul. En outre, les scaldes étaient, en général, des guerriers éminents, des hommes riches et puissants; ils ne formaient point un corps, mais ils exerçaient presque une profession : il y avait en eux avec la différence des temps du poëte de cour, leur poésie était une poésie d'art et cette poésie d'art, comme nous le verrons, ne tarda pas à devenir une poésie de métier.

[1] « Uber den ursprung und Verfall der Islandischer historiografie. » P. E. Müller, p. 21.

Les plus anciens scaldes dont nous ayons des morceaux de quelque étendue sont du IXe siècle, de l'époque vers laquelle se fit le passage de l'autorité locale des chefs indépendants au pouvoir des rois. Harald aux beaux cheveux qui accomplit en Norvége cette révolution avait à sa cour une foule de scaldes dont les noms ont été conservés.

A cette époque tout héroïque les scaldes sont presque uniquement guerriers; mais tout prouve qu'antérieurement il y avait eu une période de scaldes religieux. Le même développement qui a remplacé le sacerdoce par la royauté, qui a fait descendre la mythologie du ciel sur la terre, a fait sortir la poésie des temples et l'a fait passer dans les camps. C'est partout à une certaine époque la marche des choses.

Ce qui prouve qu'il en a été ainsi en Scandinavie, c'est l'origine sacrée de la poésie attribuée à Odin et aux Ases, ce sont les noms qui lui sont donnés et qui expriment l'idée d'un chant magique; enfin c'est la langue poétique des scaldes qui est tout empreinte d'une origine sacerdotale ; de là les cent noms significatifs d'Odin, de là les dénominations étranges du soleil, de la terre, de la mer, dénominations qui contenaient un enseignement mystique et que l'habitude conserva en poésie même lorsqu'on n'y attacha plus une importance religieuse.

Ainsi, le soleil s'appelait *celui qui joue avec le nain Dvalin;* la terre s'appelait l'*épouse d'Odin;* la mer la *femme d'Ægir*. Une langue poétique, dans laquelle les objets étaient ainsi désignés par des noms mythiques, ne pouvait avoir pour créateurs que des prêtres. Ces scaldes-prêtres furent probablement les auteurs de la partie mythologique de l'Edda; quelques autres fragments de poésie mythologique ont été conservés par

l'auteur de cette compilation, qui porte le nom de *Nouvelle Edda*.

Deux poëmes célèbres, l'*Hostlauga* et le *Thori drapa*, sont composés en l'honneur de Thor; mais comme l'époque sacerdotale est passée, c'est par son côté guerrier qu'ils célèbrent le dieu. Je dirai un mot de ces deux chants, qui peuvent être considérés comme les derniers efforts de la poésie mythique dans le nord, et son passage à la poésie héroïque.

L'*Hostlauga* est l'ouvrage d'un scalde célèbre et l'un des plus anciens que nous connaissions, Théodolf de Hvin, qui vivait sous Harald aux beaux cheveux, au IXe siècle.

Ce que nous avons sous ce titre est un fragment en vingt strophes d'un chant beaucoup plus long, consacré à retracer les divers exploits du dieu Thor. Notre fragment ne parle que de son combat avec le géant Hrungnir, et de la manière dont il mit à mort un autre géant, Thiasse, qui avait ravi Iduna, la déesse de la jeunesse.

Déjà on reconnaît dans ces anciens chants l'obscurité qui, depuis, fut de plus en plus le caractère de la poésie des scaldes. Déjà on y trouve ces inversions laborieuses, ces périphrases recherchées, qu'on multiplia toujours davantage, et qui rendent presque entièrement inintelligibles les poésies des derniers scaldes. Ce n'est plus la simplicité sublime de l'Edda, mais il y a encore de la grandeur dans la manière de peindre, et on entrevoit un certain idéal gigantesque à travers cette obscurité et ce désordre, produit d'une inspiration fougueuse, quoique déjà travaillée, et d'une recherche encore barbare.

« On voit encore des traces de ce qui advint quand la terreur des géants Thor attaqua la demeure des

monstres avec l'ennemi brûlant des habitants des rochers (le Marteau-Foudre). La colère du frère de Meili (Thor) bouillonna; le fils de la terre (Thor) s'en alla sur son char au jeu des traits. La route de la lune (le ciel) tonna sous lui.

« Tous les abîmes du ciel brûlaient; partout la terre basse fut frappée de la foudre par le parent d'Uller (Thor); lorsque les boucs attelés au char commode du dieu des temples (Thor), le traînèrent vers Hrungnir. La femme d'Odin (la terre) se fendit.

« Le frère de Balder ne pardonna pas alors à l'homme dévorant des montagnes, à l'ennemi des hommes. Les rochers s'ébranlèrent et se brisèrent; les hauteurs du ciel brûlèrent. J'ai entendu dire que le chef des baleines des montagnes (des géants), qui errent dans la nuit (Hrungir), se prépara courageusement à la défense[1] lorsqu'il vit son ennemi (Thor) prêt au carnage.

« La glace pâle du bouclier de guerre vola promptement aux pieds des rochers ; les dieux le voulaient ainsi; les destinées le voulaient ainsi. L'homme de pierre[2], avide de sa propre ruine, n'eut pas longtemps alors à attendre le coup du compagnon terrible du marteau aigu (de Thor, qui porte la foudre).

« Le meurtrier de Beli renversa sur l'arme du bouclier l'ours (le chef) belliqueux de la race odieuse qui habite les rochers où la tempête retentit. Le prince des cavernes tomba frappé par le marteau aigu ; mais celui qui détruit les géants des montagnes attendit le monstre souterrain.

[1] Cette poésie est si obscure que des hommes également versés dans l'ancienne langue scandinave proposent souvent des sens entièrement opposés. Ici M. Thorlacius traduit *moti hravckna* par *fortiter obversum*, et M. Afzelius par *færskrœktas*, fut effrayé.

[2] Le cœur et la tête de Hrungnir étaient de pierre.

« Et la massue du mari de la géante (Hrungnir), en se brisant avec force, vint frapper en sifflant le fils de la terre (Thor) au sommet de la tête. La pierre qui aiguise les épées (la massue de pierre) demeura immobile dans la tête du fils d'Odin (Thor) teinte de son sang. »

Suit une strophe si obscure, que les interprètes ne sont pas d'accord sur ce qu'elle exprime. M. Afzelius y voit encore le triomphe momentané du géant sur le dieu, et Thorlacius une allusion à la vengeance que Thor tira de l'ennemi qui l'avait frappé.

Les treize autres strophes de l'*Hostlauga* forment un fragment séparé, et roulent sur la mort du géant Thiasse et l'enlèvement d'Iduna. Celles que j'ai traduites suffisent pour donner une idée du style de ce débris de poëme.

Je passe au second dont j'ai parlé.

Le *Thori drapa*, qui célèbre d'autres aventures du dieu Thor, est d'une époque moins ancienne. On le voit à l'entortillage et à l'obscurité qui se sont encore accrus, et à la grossièreté de certains passages d'un grotesque repoussant. L'auteur s'appelait Eilif, et paraît avoir vécu à la fin du xe siècle et dans les premières années du xie. Sa destinée, dont on sait peu de chose, offre cela de remarquable, qu'il chanta Thor et Jésus-Christ. Sa vie, commencée sous Hakon-jarl, le farouche défenseur du paganisme en Norvége, celui qui, suivant la tradition, sacrifia son jeune enfant à ses sanglantes divinités, finit probablement sous saint Olaf, qui porta le dernier coup aux restes de l'idolâtrie par l'établissement du droit ecclésiastique. C'est à ce poëme du *Thori drapa* que se termine l'histoire de l'ancienne poésie mythologique des scaldes.

Mais il reste à parler de la partie historique de leur poésie, de celle que les sagas nous ont conservée.

D'abord, une partie des sagas ont pour base d'anciens chants transformés en prose, soit naturellement, à l'époque où le souvenir du vers a péri, et où la mémoire des événements subsiste encore, c'est ce qui est arrivé pour *la Volsunga-saga*; soit artificiellement, lorsque les anciens chants servent de base à la rédaction d'une histoire. C'est ainsi que l'Islandais Snorri et le Danois Saxon le Grammairien disent tous deux fonder leur récit sur des chants nationaux, dont Snorri donne parfois des fragments, et que Saxon, qui écrivait en latin, traduit en hexamètres qu'il a soin de faire le plus virgiliens qu'il lui est possible.

Snorri, esprit supérieur pour son temps, s'appuie avec confiance sur le témoignage des scaldes, à partir d'Harald aux beaux cheveux. « Avec Harald, dit-il, il y avait des scaldes dont on sait encore les chants, ainsi que ceux où sont célébrés tous les rois qui depuis ont gouverné la Norvége, et nous prenons en grande considération ce qui est rapporté dans les chants qui furent composés pour les chefs eux-mêmes ou pour leurs fils. Nous tenons pour véritable tout ce qui se trouve dans les chants sur leurs guerres ou leurs aventures. Il est bien vrai que la coutume des scaldes est de louer surtout ceux en présence desquels ils se trouvent, mais aucun n'oserait attribuer à un chef une action qui ne lui appartiendrait pas, et que tous les auditeurs aussi bien que lui sauraient être fausse. »

L'Yglinga-saga contient une histoire des premiers temps de la Suède, qui rattache les événements de cet âge antique à l'arrivée d'Odin dans la Scandinavie. Or, une grande partie de cette saga est empruntée à des chants de scaldes, entre autres, à l'Yglinga-Tal, poëme généalogique de ce même Thiodolf de Hvin, de ce scalde norvégien, auteur de l'*Hostlauga*. L'ensemble de

la saga qui contient le récit des origines historiques de la Suède, se ressent de cette origine poétique et forme un cycle d'aventures tragiques qui repose sur une malédiction attachée à une chaîne d'or, comme le cycle épique de Sigurd repose sur la malédiction attachée par Fafnir mourant à un trésor fatal. C'est par une longue tradition à travers bien des chants héroïques analogues à ceux de la seconde partie de l'Edda, qu'a pu se former cet ensemble poétique que Snorri a rédigé sous le nom d'Yglinga-Saga. Thiodolf de Hvin lui-même travaillait, comme il le dit, sur d'anciens chants, dont son poëme n'était qu'un extrait. L'Yglinga-saga a recueilli la tradition contenue dans ces chants exactement comme Tite Live, selon Nieburh aurait fait entrer dans les premiers livres de son histoire les anciens poëmes dont le savant allemand y retrouve les débris. Le spectacle de ce qui s'est passé dans le nord à l'origine de l'histoire confirmerait ces idées sur l'origine de l'histoire romaine, aussi bien que la formation et les vicissitudes du cycle épique de l'Edda, confirmeraient en partie le système de Wolf sur Homère. Ainsi le nord aurait eu le destin du midi. Ainsi on retrouverait entre les peuples germaniques et ceux qui les connaissaient ou plutôt les ignoraient sous le nom de barbares, une merveilleuse analogie de langue, de mythologie, une marche parallèle dans les développements de l'imagination et de l'intelligence. On ne peut nier qu'elles ne jettent un jour nouveau sur l'histoire de l'esprit humain, ces recherches qui font retrouver la langue de Démosthène et celle de Cicéron chez les Goths, les mythes de l'Inde, de la Perse et de la Grèce dans les temples d'Upsal, l'Iliade au milieu des hordes d'Alaric, et Tite Live chez les Islandais du XIII[e] siècle.

Outre les chants qui ont servi de base aux sagas histo-

riques dont la subtance seule a passé dans le récit, il en est qui y paraissent sous leur forme poétique. Ou ils sont cités comme autorités, ou ils sont placés dans la bouche des personnages.

Dans le premier cas sont tous les chants des scaldes sur la mort ou les victoires des héros de l'ancienne histoire scandinave; la forme de ces chants est toujours lyrique; le style en est souvent recherché, tourmenté, obscur, mais aussi quelquefois sublime d'emportement guerrier; les images en sont peu variées, mais fortes et hardies.

Les vers qui dans les sagas sont placés dans la bouche des personnages, sont ou des débris de poëmes où les personnages figuraient et parlaient, ou bien ils sont l'ouvrage de l'auteur de la saga. C'est leur caractère qui peut faire reconnaître à laquelle de ces deux origines ils appartiennent.

Ainsi on est tenté de rapporter à une bien vieille poésie des vers d'un tour brusque et naïf, d'un style sombre et grand comme ceux qui suivent, surtout quand on pense qu'ils se trouvent dans une saga qui appartient à une époque où le raffinement et l'entortillement poétiques étaient en grand honneur chez les scaldes et par conséquent qu'ils ne sauraient être de cette époque. D'ailleurs, un court fragment peut plus facilement qu'un chant étendu appartenir à une haute antiquité.

Voici ces vers. Un guerrier les adresse à Hialmar pendant qu'il combat Agantyr.

Comment te trouves-tu, Hialmar?
As-tu changé de couleur?
Je te revois fatigué
Par tes nombreuses plaies.
Ton casque est tombé,

Ta cuirasse est brisée ;
Je te le dis, proche est ta fin.

HIALMAR *répond.*

J'ai seize blessures ;
Ma cuirasse est en pièces ;
Il fait sombre devant mes yeux ;
Je ne peux plus marcher.
Enfonce-moi dans le cœur
L'épée d'Agantyr,
Trempée dans le poison.

. . . .

A l'ouest un corbeau s'envole,
Sur la bruyère sauvage.
Après lui vole
Un aigle qui n'est pas moindre.
A cet aigle je fournirai
Sa nourriture :
Il boira mon sang.

C'est dans la saga de saint Olaf que nous a été conservé le plus ancien chant de guerre scandinave que nous possédions.

Le jour où Olaf mourut à Stikklarstad, la saga rapporte que « s'étant réveillé vers le matin et pensant qu'il était de trop bonne heure pour réveiller l'armée, le roi demanda où était le scalde Thormoder. Il était près de lui ; il répondit, demandant ce que le roi désirait. Le roi dit : « Récite-moi quelque chant. » Alors Thormoder se leva et chanta si fortement qu'on l'entendit dans toute l'armée. Il chanta l'ancien Biarka-Mal qui commence ainsi :

« Le jour se lève ; le coq a chanté ; il est temps, il est
« temps de commencer notre travail.

« Levez-vous, amis, compagnons du roi, vous tous,
« nobles compagnons du roi ! »

« Ici Rolfr aux mains robustes, un de ces hommes de « bonne race qui ne fuient jamais !

« Je ne vous réveille pas pour le vin ni pour le babil des « femmes. — Sus ! Je vous éveille pour le rude jeu des « armes. »

La saga ajoute alors : « Le peuple s'éveilla, et comme le chant était terminé, les hommes le remercièrent pour ce chant; ce chant trouva beaucoup de faveur auprès d'eux ; on le jugea bien composé et on l'appela huskarlahvæt, c'est-à-dire l'aiguisement des braves. Le roi le remercia aussi, puis il prit un bracelet d'or qui pesait un demi-marc, et le donna à Thormoder. »

Le Rolfr dont il est parlé dans ce fragment de chant est un personnage des temps héroïques scandinaves. Un chant qui remontait jusqu'à lui, qui était ancien au temps de saint Olaf, doit avoir une bien haute antiquité. Aussi est-il parfaitement simple[1].

Voici le chant fait pour la mort d'Eric Blodoxe, roi de Norvége, qui périt dans une expédition maritime, au milieu du xe siècle.

« Quels sont ces rêves? dit Odin ; il me sembla que je me levais avant que le jour commençât à poindre, afin de préparer le Valhalla pour les guerriers tombés dans les combats. Je réveillai les Einheriar[2], j'ordonnai

[1] Saxon le grammairien a connu ce chant et l'a translaté suivant son usage en hexamètres ronflants. Voici comment il traduit le couplet « Levez-vous amis courageux, levez-vous nobles compagnons du roi : »

« Ocius evigilet quisquis se regis amicum,
« Aut meritis probat aut sola pietate fatetur,
« Discutiant somnum proceres, sopor improbus absit.
« Incaleant animi vigiles : sua dextera quemque,
« Aut famæ dabit aut probro profundet inerti.
« Nox hæc aut finis erit aut vindicta malorum. »

[2] Les guerriers d'Odin.

aux serviteurs de répandre de la paille sur les bancs, de nettoyer les coupes, et aux Valkyries d'apporter du vin, comme si un roi approchait, de nobles héros venaient du monde des vivants, et mon cœur était réjoui.

BRAGI[1] *chanta :*

« Quel bruit retentit ici, comme si s'avançaient des milliers de guerriers; tous les murs de la salle retentissent comme si Balder revenait dans la salle d'Odin.

« Maintenant, dit Odin, tu prononces, ô Bragi, des paroles insensées, quoique tu saches beaucoup de choses. Ce bruit est à cause du roi Érik, qui va bientôt être l'hôte d'Odin.

« Sigmund et Sinfiotli[2], levez-vous en hâte et allez au-devant de ceux qui viennent. Mon espérance me dit que c'est Érik ; invitez le roi à entrer.

« — Pourquoi, demanda Sigmund, Érik est-il attendu ici dans ta salle avec plus d'impatience que les autres rois?

« — Odin répondit : Parce qu'il a ravagé beaucoup de pays, parce qu'il a promené au loin son glaive d'où le sang ruisselait.

« — Mais dis : Pourquoi l'as-tu séparé de la victoire, puisqu'il était brave à tes yeux?

« — Parce que le lot des batailles, dit Odin, demeure toujours incertain. Le loup (de la guerre) bien qu'avide, conduit le héros au siége des dieux.

« Salut à toi, Érik. Sigmund a salué par un chant ta bienvenue; entre en paix dans la salle. Mais puis-je te demander si beaucoup de chefs t'ont suivi ici, du sein de la mêlée?

[1] Le dieu des vers.

[2] Anciens héros de l'époque mythico-héroïque qui figurent dans le cycle de Sigurd.

ÉRIK *répondit :*

« Cinq rois sont ici. Je te dirai les noms de tous, et moi je suis le sixième. »

Le plus célèbre des chants que les sagas placent dans la bouche des héros, est le *Chant de mort de Ragnar*. On peut dire de ce chant le contraire de ce que nous avons dit à propos de celui que nous venons de citer. Il est trop long pour qu'on puisse croire qu'il se soit conservé à travers les siècles depuis l'époque de Ragnar, c'est-à-dire le VIIIe siècle, jusqu'à l'époque de la rédaction de la saga, qui est du XIIIe. En outre, quelques expressions, telles que celle-ci, la *messe des lances* pour la *bataille,* le rapportent à un temps postérieur à l'établissement du christianisme. M. Müller le suppose composé par un scalde du XIe siècle, et recueilli plus tard par le rédacteur de la saga.

« Nous avons haché avec le glaive.

« J'étais bien jeune quand nous nous avançâmes, à l'orient, dans le détroit d'Oresund. — Là nous servîmes des blessures nombreuses aux bêtes féroces et aux oiseaux au pied jaune. — Les glaives retentirent sur les casques élevés. — Tout l'Océan était une plaie. — Le corbeau marchait dans le sang des morts.

. . . .

« Nous avons haché avec le glaive.

« Quand les traits commencèrent à voler vers les hautes poitrines des guerriers, l'armée jeta ses boucliers. — Le glaive, dans la bataille, mordit les rochers de Scarfa. — Avant que le roi Rafno tombât, les boucliers furent sanglants. — Un sang bouillant ruisselait de la tête des combattants sur leurs cuirasses.

. . . .

« Nous avons haché avec le glaive.

« Une pluie de sang dégouttait des boucliers dans le golfe de Barda. — Les milans s'abattaient sur les pâles cadavres. — Quand l'arc avait mugi, les pointes des traits mordaient les cuirasses avec fureur; la flèche courait aux blessures, la flèche aiguë et couverte d'une sueur sanglante.

. . . .

« Nous avons haché avec le glaive.

« En face du golfe d'Hiading, nous avons tenu haut, dans le fort de la bataille, nos boucliers magiques. — Alors on a pu voir des hommes qui déchiraient les boucliers avec leurs glaives. — Alors on a entendu au milieu du murmure des épées les casques se briser. — Ce n'est point un plaisir pareil de placer près de soi dans un lit une vierge éclatante de beauté.

. . . .

« Nous avons haché avec le glaive.

« Qui est plus certain que la mort pour le brave? Que lui importe d'être entouré d'un nuage d'armes? Celui qui vit en paix gémit souvent de sa vieillesse.... On dit qu'il est funeste d'exciter l'aigle au jeu des glaives. — Le lâche ne jouit jamais de son cœur. — Il faut donc que les jeunes gens s'avancent un contre un au choc des glaives. — Que l'homme ne recule pas devant l'homme : telle a toujours été la noblesse du brave. — Celui qui recherche l'amour des jeunes filles doit être intrépide au milieu du fracas des armes. — Une chose me réjouit toujours, c'est que je sais que des siéges sont préparés dans la demeure de mon père Balder. — Bientôt nous boirons la bière dans les cornes[1]. — L'homme fort ne gémit point en présence de la mort.

[1] On avait cru voir ici une preuve de la coutume de boire dans les crânes. Ce trait de barbarie souvent cité reposait sur un contre-sens.

« Je ne viendrai pas avec des paroles de désespoir dans la demeure magnifique d'Odin.

. . . .

« Nous avons haché avec le glaive.

« Tous mes enfants tireraient leur glaive pour la bataille, s'ils connaissaient ce que je souffre tandis que de nombreux serpents me déchirent les entrailles. — Le cœur de mes fils doit être bon d'après la mère que je leur ai donnée.

« J'ai combattu cinquante fois : je ne croyais pas que je dusse finir ainsi. — Jeune, j'ai appris à ensanglanter le fer. — Les Ases nous invitent. — Il ne faut pas pleurer la mort. — Il est temps de finir. — Les dieux qu'Odin m'envoie m'appellent dans sa demeure. — Joyeux, je boirai la bière avec les Ases sur un siége élevé. — Les heures de la vie sont écoulées. — Je mourrai en riant. »

Quand on arrive aux derniers scaldes, l'obscurité des inversions, la bizarrerie et l'extravagance calculée des métaphores augmentent toujours davantage. On ne doit pas s'en étonner si on se rappelle que dès le IXe siècle nous avons vu l'*ours des baleines qui errent la nuit sur les montagnes*, pour dire le *chef des géants*. Mais c'est bien autre chose au XIIe et au XIIIe siècles. On peut en juger par le poëme de Sturli Thordason sur Hakon le Vieux, roi de Norvége[1], composé vers la fin du XIIIe siècle. Là, rien n'est appelé de son véritable nom : là, l'or est l'*aurore du bras*; la main, le *siége de l'épervier*; la flèche, la *sangsue des blessures*. Le désordre étudié des mots rend l'intelligence du sens le plus simple prodigieusement difficile. La vie du roi Hakon est racontée en énigmes. L'auteur a disposé à la suite les unes des autres une série d'allusions

[1] Il ne faut pas le confondre avec Hakon, fils d'Harald, que chanta le scalde Eyvind quatre siècles auparavant.

obscures aux événements de cette vie; du reste, il suit fidèlement les faits, et sous cet amas d'images forcées et de périodes incohérentes, se cache une exactitude assez sèche.

Il faut voir, dans le curieux ouvrage de M. Olafsen[1], jusqu'où ces poëtes, à la fois raffinés et sauvages, poussent l'artifice des périphrases. Ainsi, un guerrier est nommé *celui qui brandit le feu de la couverture de la guerre* : la couverture de la guerre est un bouclier; le feu du bouclier, un glaive; celui qui manie le glaive, un guerrier. Le ciel est le *toit de la maison des ennemis de Thor* (les géants) : c'est-à-dire ce qui couvre les montagnes, etc... On pourrait multiplier à l'infini les exemples de ces périphrases à côté desquelles les *commodités de la conversation* sont une manière toute naturelle d'appeler des fauteuils. Quand un peuple jeune et plein d'imagination se met à être recherché, il porte dans ce défaut toute l'ardeur de cette jeunesse, toute la richesse de cette imagination : il en résulte une poésie monstrueusement maniérée.

Cette obscurité, dont les scaldes enveloppaient à dessein leurs pensées, a encore d'autres raisons que ce goût des tours de force qu'on voit paraître dans toutes les littératures, quand les effets simples et naturels ont été atteints et semblent épuisés. Il y a chez les nations germaniques un certain fond de curiosité patiente qui leur fait aimer à pénétrer ce qui est mystérieux, à fatiguer leur esprit sur ce qui est obscur; en outre on voit dans les sagas que cette obscurité des scaldes avait son utilité. Dans l'une d'elles, un personnage nommé Viga-Glum se vante du meurtre de son ennemi, mais comme il le fait en vers, il ne donne de soupçon à personne, jusqu'à ce qu'un cer-

[1] *Om nordens gamle digkonst*, 1786, p. 115 et suiv.

tain Thorvard à force d'y penser, découvre le sens que le scalde y avait caché.

C'est surtout quand ils sont devenus chrétiens et continuent à employer une langue poétique empruntée à une croyance qui n'est plus la leur, que les scaldes mettent une froide extravagance à la place de l'enthousiasme, et cherchent à suppléer par des tours de force à ce qui leur manque en inspiration.

Enfin, les jeux de mots venant se mêler à cette manie de locutions bizarres, il en est résulté une obscurité étudiée dont rien ne peut donner l'idée, et de là résultent les plus grandes difficultés qu'offre l'interprétation de la poésie des scaldes. En voyant de quelle nature sont ces difficultés, on est un peu consolé de ne pas toujours les résoudre.

Dans la fabrication des périphrases dont j'ai cité des exemples, il arrive de substituer à un mot qui entre dans la périphrase, une autre périphrase qui exprime non pas le sens du mot qu'elle remplace, mais celui d'un de ses homonymes.

Ainsi *litr* veut dire *nain* et *couleur*; on a besoin du mot *litr*, *couleur*, dans une périphrase poétique pour exprimer le nom de la femme, on remplace ce mot *couleur* par une périphrase voulant dire *nain*; c'est une énigme se compliquant d'un calembour.

CHANTS POPULAIRES DANOIS

CHANTS POPULAIRES DANOIS.

C'est surtout par la nature du merveilleux, qui a laissé des traces dans presque tous ces chants, que malgré les différences de langue, d'époque, de religion, ils se rattachent à l'ancienne poésie scandinave. Ce merveilleux se compose de croyances populaires qui appartiennent au moyen âge chrétien, et dont la source est dans la mythologie de l'Edda; il est curieux d'étudier là comment un culte se survit à lui-même par des superstitions presque ineffaçables : rien ne se fonde ni ne se détruit en un jour, et toute religion qui périt laisse après elle ses fantômes. Les dieux principaux aux noms desquels s'attachent le zèle et la haine des nouveaux apôtres, succombent les premiers dans une lutte dirigée surtout contre eux, mais les êtres surnaturels d'un ordre inférieur échappent davantage à la proscription en raison de leur obscurité, et parce qu'ils sont souvent plus familiers aux classes populaires, en général fidèles à leur croyance. Protégés par cette double cause, ces êtres qui tenaient une place secondaire dans la mythologie d'un peuple, finissent par survivre à cette mythologie; tantôt proscrits, tantôt tolérés, tantôt expliqués par la nouvelle religion, ils subsistent sous son ombre et finissent quelquefois par se greffer sur elle. C'est ce qui arriva quand le christianisme s'établit

dans l'empire romain ; les anciens dieux, les dieux de l'État, des poëtes, des philosophes, tombèrent avec leurs temples, furent anéantis avec leurs prêtres. Mais les divinités populaires se conservèrent sous les formes confuses de lamies, de larves, de lémures, et il n'est pas sûr que les vampires ne viennent pas de là. De même en Scandinavie, il resta de l'ancienne foi détruite, la croyance aux géants, aux nains, aux enchantements, mais tout ce qui resta prit un caractère moins divin, moins idéal. Les génies des eaux et des montagnes devinrent des lutins; les nornes, les volas, sorte de parques qui savaient l'avenir, furent des diseuses de bonne aventure. La science mystérieuse d'Odin ne fut plus que la sorcellerie.... C'est sous cette forme dégradée, mais reconnaissable encore, que certains vestiges de la mythologie scandinave se montrent dans les ballades danoises au moyen âge ; la suivante est empreinte d'un merveilleux vague et sombre, qui laisse dans l'âme comme une froide terreur.

GERMANN LE JOYEUX GUERRIER.

« Le roi et notre jeune reine sont assis à une large table et parlent longuement de s'embarquer sur la mer.

Refrain. « Ainsi il vole sur les flots.

« Le roi et la jeune reine s'embarquent sur la mer; parce que la jeune reine n'est pas restée à la maison, à tous deux un grand malheur est advenu. Comme ils approchaient de terre, leur vaisseau s'arrêta. Là vint à tire-d'aile un affreux corbeau, et aussitôt il sembla qu'on touchait le fond. « Y a-t-il donc quelqu'un de « caché sous les vagues et qui arrête le vaisseau? dit la

« reine ; je donnerai or et argent si le vaisseau recom-
« mence à marcher.... Entends-tu cela, noir corbeau? ne
« nous fais plus toucher le fond, et tu auras or et argent.
« Tu en auras quinze livres pesant. — Or et argent, j'en
« ai moi-même, cela ne me servira de rien ; mais ce qui
« est au-dessous de ta belle ceinture, de cela j'ai grande
« envie. — Je n'ai rien au-dessous de ma ceinture que
« ma petite clef, je m'en ferai forger d'autres tant qu'il
« me plaira, si Dieu me ramène vivante dans mon pays. »
Elle tira donc la petite clef et la jeta sur le tillac ; le noir corbeau s'envola soudain et parut réjoui de ses paroles. La reine descendit sur le sable blanc, mais quelle fut sa douleur? Germann le joyeux guerrier était vivant au-dessous de son cœur.

« Et il ne s'était pas accompli plus de cinq lunes après ce temps, que la reine monta dans la salle d'en haut et mit au monde un bel enfant ; il fut mis au monde le soir et baptisé dans la nuit : on le nomma Germann le joyeux guerrier. On le nomma ainsi pour le cacher. En neuf hivers et encore un hiver, il fut élevé et devint le petit garçon le plus intrépide que l'on pût voir. Il se fortifia en grandissant ; il apprit à bien manier son cheval. Toutes les fois que sa mère le voyait, elle était pleine de souci et de tristesse. « O dites-moi, ma mère, ma chère
« mère ! pourquoi vous fait-il de la peine de me voir
« passer? pourquoi vous désolez-vous à toute heure? —
« Écoute, Germann, joyeux guerrier, quand tu étais en-
« core tout petit, hélas ! je t'ai promis à un monstre. — Et
« vous, écoutez-moi, ma mère chérie, laissez là votre dou-
« leur ; comme Dieu me donnera mon sort, de cela nul
« ne peut me garder. » C'était un jeudi matin, en automne, quand les jours deviennent sombres, la chambre des femmes était ouverte, on y entendit un grand cri, l'horrible oiseau entra, il se plaça en face de la reine.

« Très-gracieuse reine, pensez à ce que vous m'avez « promis. » Mais elle lui jura par Dieu, par tous les saints, qu'elle ne savait avoir aucun fils, ni aucune fille sur la terre. Alors l'affreux oiseau s'envola. Que son cri fut effrayant ! partout où je trouverai Germann le joyeux guerrier, il m'est donné.

« Or, Germann eut envie d'épouser la belle Adelutz, qui avait quinze ans accomplis. Il désirait aller voir sa fiancée, mais comment franchir la mer qui environne l'île où elle habite? Alors Germann le joyeux guerrier mit son habit d'écarlate et il alla dans la salle d'en haut vers sa mère chérie. Germann le joyeux guerrier entra avec son habit d'écarlate : « Ma mère, prêtez-moi vos « ailes[1] pour passer la mer. — Mes ailes sont suspendues « dans un coin à une grande hauteur, les plumes tombent « toutes sur la terre. Si tu vas dans un pays étranger, je « ne te reverrai plus. — Ne craignez rien, les ailes sont si « larges et je volerai si bas au-dessous des nuages, et si je « vis jusqu'à l'été, je m'en ferai faire de neuves. » Il s'attacha les ailes et vola bien loin au-dessus de la mer. Il trouva l'horrible corbeau posé sur un écueil; il éleva, il abaissa son vol, il s'envola bien loin et quand il fut au milieu du détroit, il entendit une odieuse voix : « Sois « le bienvenu, Germann, joyeux guerrier; où as-tu tardé « si longtemps? ta mère t'a donné à moi lorsque tu étais « encore petit. — Laisse-moi aller, laisse-moi voler, que « je parle avec ma fiancée; nous nous retrouverons ici « quand je reviendrai d'auprès d'elle. — Eh bien ! si tu « veux voler plus loin, je vais te marquer. Quand tu seras « parmi les chevaliers et les pages, tu n'oublieras pas

[1] Dans l'original il y a un mot qui pourrait plutôt se traduire par *vêtement empenné;* ce *vêtement empenné* est mentionné dans l'*Edda* à l'occasion d'un voyage du dieu Freyr chez les géants.

« mes paroles. » Alors il lui arracha l'œil droit et but la moitié de son sang.

« Le chevalier vint vers sa fiancée, il vint dans la chambre de la jeune fille tout sanglant et tout pâle. Les autres jeunes filles qui étaient dans la chambre continuèrent à jouer et à s'ébattre; toutes les jeunes filles étaient là assises et ne faisaient pas grande attention à lui. Mais la fière Adelutz jeta ciseaux et broderies quand elle l'aperçut. Les jeunes filles demeurèrent tranquilles et continuèrent leurs jeux, mais la belle Adelutz battit des mains en le voyant. Soyez le bienvenu, Germann, joyeux héros, que vous est-il donc advenu? pourquoi vos habits sont-ils sanglants et vos joues pâles?—Adieu, chère Adelutz, il faut que mes ailes m'emportent : celui qui m'a arraché mon œil aura aussi le reste de mon corps.... Elle tira un peigne d'argent et se mit à peigner elle-même les cheveux de Germann, et à chaque cheveu qu'elle peignait elle versait une larme. Elle maudissait la mère de Germann, qui avait rendu son sort si cruel. La belle Adelutz, le serrant dans ses bras, disait : « Mau-« dite soit ta mère qui nous a causé un sort si cruel. — « Écoutez-moi, chère Adelutz, ne maudissez pas ma « mère; ce qui arrive, elle ne l'a pas voulu, et tout le « monde est soumis à la volonté de Dieu.... » Il s'attacha les ailes et vola bien haut parmi les nuages; elle avait aussi des ailes et volait toujours après lui. « Retournez, « chère Adelutz, retournez dans votre maison. La porte « de votre salle est restée ouverte, vos clefs sont sur la « pierre. — La porte de ma salle peut rester ouverte, « mes clefs peuvent rester sur la pierre, mais je vous « suivrai jusqu'à l'endroit où vous périrez. »

« Tous les oiseaux qu'elle vit ou rencontra, elle les coupa en morceaux, mais l'odieux, l'affreux corbeau, elle ne put l'approcher.

« La belle Adelutz descendit en volant sur le rivage, elle n'y trouva pas Germann le joyeux guerrier, mais seulement sa main droite. Alors elle vola furieuse au milieu des nuages pour y trouver l'affreux corbeau; elle vola vers l'est, elle vola vers l'ouest, elle voulait qu'il pérît de sa main; tous les oiseaux qu'elle trouva, elle les coupa en trois morceaux ; elle trouva enfin l'affreux corbeau[1] et le coupa en deux morceaux ; elle voltigea longtemps sur la bruyère sauvage, jusqu'à ce qu'elle mourut de douleur. C'est pour Germann le joyeux guerrier qu'elle souffrit tous ces maux et la mort. »

Une ballade fort extraordinaire est celle qui porte le nom de Vonved (Held Vonved) : on est étonné de rencontrer dans la poésie de ces temps naïfs un sentiment qui semble appartenir à une époque plus avancée de la civilisation. C'est une tristesse sombre et vague, qui poursuit le héros comme une furie, le chasse au hasard à travers le monde et le pousse à détruire ce qui se rencontre sur son chemin. Joignez à cela une inquiétude curieuse de l'esprit qui va faisant des questions, proposant des énigmes, et devient une fureur qui tue ceux qui ne peuvent les résoudre. C'est une des expressions les plus franches et les plus directes de cette souffrance, que le midi ne connaît pas et qui, née dans le nord du malaise de l'âme en lutte avec la nature, et par suite avec elle-même, se représente si souvent dans les ouvrages des poëtes septentrionaux et a été, suivant le

[1] Le corbeau, dans la mythologie scandinave, est une forme de Loki : alors il est identifié au mauvais principe.

temps, la tristesse d'Ossian ou des Niebelungs, la mélancolie d'Hamlet ou de Werther, le désespoir de Faust ou d'Harold.

La légende de Vonved semble surtout le type de la légende d'Hamlet qui, puisée aussi par Shakspeare dans les traditions danoises et pleine du même sentiment, pourrait bien avoir le même fond et n'être qu'une autre localisation de la même idée, avec cette différence que la sombre manie du héros de la ballade se produit par l'énergie désordonnée de l'action, et que la mélancolie du héros de la tragédie se perd en réflexions et en discours. Or, c'est le mélange d'une résolution faible avec une âme violente, d'une grande mollesse de conduite avec une grande tristesse d'imagination, qui appartient à Shakspeare et fait l'originalité et la profondeur de sa conception.

Vonved a aussi son père à venger, sa mère l'y exhorte, lui conseille de laisser là sa harpe d'or et d'aller chercher sa vengeance.

Voici avec quelle amertume il répond : « Et si je vais dans ce pays lointain, je ne reviendrai jamais à la maison. Il me soucie peu de ma harpe.... Et ses joues devinrent pâles. » Sa mère, qui est sorcière, lui donne un charme pour le rendre invincible, et il part en répétant les sombres paroles d'un long adieu. Vonved est possédé d'un profond désir de combattre. Son voyage est un voyage merveilleux, il va toujours et ne rencontre aucun homme, ne voit aucune ville. Enfin il rencontre un guerrier et ses douze fils, il les combat et les tue; il continue son chemin et trouve *l'homme aux bêtes,* qui porte un sanglier sur son dos, un ours sur son bras; il apprend de la bouche même de ce singulier personnage que c'est lui qui a tué son père. « Si tu as tué mon père, dit-il, je ne veux

aucune autre rançon, et c'est avec ton sang que tu payeras. » Là-dessus ils combattent et après un lutte de quatre jours, Vonved est vainqueur. Mais le désir de guerre et de sang qui le pousse n'est pas satisfait; il va toujours devant lui, proposant à ceux qu'il rencontre des énigmes tantôt élevées, tantôt ridicules, et tuant sans pitié ceux qui ne les résolvent pas, donnant ses bracelets d'or à ceux qui lui indiquent des guerriers à combattre. Ainsi chevauchant et exterminant, il arrive à une ville; il prie la guette de le laisser entrer et sur son refus saute par-dessus le mur, va s'établir à la table du roi, boit, mange et le raille. Ce roi se trouve être son oncle, celui-ci cherche à le retenir pour lui faire honneur. Mais tout cela ne plaît pas à Vonved, qui veut retourner chez sa mère; on va voir pourquoi : « Vonved reprend sa route, — il y avait tant de rage dans son cœur; et quand il arriva au château, il y avait là douze sorcières. » Ces sorcières le frappent et lui les tue les unes après les autres.

Voici comment finit l'histoire de ce désespéré : « Sa mère eut le même bonheur, il la coupa en cinq mille morceaux. Alors il va dans la salle d'en haut, là il mange et boit un vin limpide; ensuite il prend sa harpe d'or et en joue avec fureur jusqu'à ce que toutes les cordes soient brisées. »

Les ballades danoises ne sont pas toutes marquées d'un caractère aussi sombre; il en est même de gaies et d'enjouées comme les suivantes, qui pourront donner une idée de cet autre aspect de la poésie populaire des Scandinaves.

LA PROFONDEUR DE LA MER DU NORD.

Le frère parle à sa sœur, et souvent il lui répète : « Ne veux-tu point prendre un mari ? » mais elle ne pense qu'à celui qu'elle aime.

« — Non pas, ô non pas, mon cher frère, je suis trop petite encore pour me marier.

« — Cependant, j'entends dire de tout côté que tu as voulu déjà te marier.

« — On dit tant de choses ici et là ; mais c'est une folie, tu peux compter là-dessus.

« — Quel était ce beau chevalier qui ce matin est sorti à cheval de la tour de ton château ?

« — Ce n'était pas un beau chevalier, c'était mon palefrenier sur son cheval.

« — Quels étaient les deux souliers qui étaient l'autre jour devant ton lit ?

« — Ce n'étaient pas deux souliers, c'était une pantoufle à moi.

« — Quels étaient ces deux petits enfants qui l'autre jour étaient couchés dans ton lit ?

« — Ce n'étaient pas deux petits enfants, c'était ma poupée qui était couchée près de moi.

« — Quel était ce cri d'enfant que j'ai entendu chez toi ce matin ?

« — Les enfants ne crient point de la sorte ; c'est ma servante qui pleurait parce qu'elle avait perdu sa petite clef.

« — Quel était ce beau berceau que j'ai vu chez toi en cachette ?

« — Ce n'était pas un beau berceau, c'était mon ouvrage en soie.

« Frère, si tu sais encore des questions à m'adresser, je sais un plus grand nombre de réponses à te faire.

« Lorsque les femmes ne pourront trouver une réponse sur-le-champ, l'eau manquera dans la mer du Nord. »

Cette jolie ballade rappelle une romance espagnole dont le caractère est tout autre, et dont le dénoûment est tragique, celle de *la Blanche Fille* (*la Blanca Nina*). Dans cette romance, les choses se passent différemment. L'amant dans sa sécurité a déposé son armure auprès de la comtesse. Le comte survient à l'improviste : « Fille d'un père traître, que fais-tu? — Seigneur, je peigne mes cheveux, je les peigne en pleurant, parce que vous m'avez laissée seule pour vous en aller sur les montagnes. — Jeune femme, ces mots sentent la trahison.... Dites-moi, à qui appartient ce cheval que j'entends là-bas hennir? — Seigneur, il est à mon père, qui vous l'a envoyé! — Mais, à qui sont ces armes que j'ai vues dans la salle? — Seigneur, elles sont à mon frère. — Mais, à qui est cette lance que j'aperçois? — Prenez-la, comte, oui, prenez-la, et percez-moi le cœur avec cette lance.... Cette mort, bon comte, il y a longtemps que je la mérite. »

Encore une ballade plaisante. Ici le comique naît de l'opposition d'un naturel intrépide et entreprenant avec un caractère mou et timide; le mouvement du récit est plein de verve et de gaieté. Les propos hardis et brefs du seigneur Yon respirent un certain mélange d'entrain calme

et de flegme résolu tout à fait scandinave, et qui, dans la bouffonnerie, a quelque chose d'héroïque. La suivante offre à peu près le même caractère.

« Le seigneur Lave se met en route vers l'île lointaine.

PREMIER REFRAIN (adressé probablement à l'auditoire). « Vous êtes bien nés.

« Là il va se marier à une jeune fille si avenante.

« — Je me mets en route aussi, dit le seigneur Yon.

DEUXIÈME REFRAIN. « Attachez votre casque d'or, et suivez le seigneur Yon.

« Il épousa sa fiancée, et revint avec elle dans sa maison ; chevaliers et varlets chevauchèrent à leur rencontre.

« — Je suis aussi là, dit Yon.

« On plaça la fiancée sur le banc nuptial, et on lui offrit largement à boire.

« — Buvez cela lestement, dit Yon. On conduisit la fiancée au lit nuptial ; on oublia de dénouer sa ceinture.

« — Je la dénouerai, dit Yon.

« Le seigneur Yon ferma la porte si lestement. — Bonne nuit de ma part au seigneur Lave.

« — Moi, je couche ici, dit Yon.

« Un messager vient au seigneur Lave : le seigneur Yon dort avec ta jeune fiancée.

« — Cela est vrai, dit Yon.

« Le seigneur Lave frappa la porte : Lève-toi, seigneur Yon, et laisse-moi entrer.

« — Reste dehors, dit Yon.

« Lave frappa la porte de la lance et de l'épieu : Lève-toi, seigneur Yon, et viens dehors.

« — Attends un peu, si j'en fais rien, dit Yon.

« — Si tu ne laisses pas ma fiancée en paix, j'irai me plaindre au roi.

« — Comme il te plaira, dit Yon.

« Le matin, de bonne heure, sitôt qu'il fait jour, le seigneur Lave va se plaindre au roi.

« — J'y vais aussi, dit Yon.

« J'avais épousé une jeune fille pour moi, le seigneur Yon a dormi le premier avec elle.

« — Cela est vrai, dit Yon.

« — Mais, aimez-vous tous deux la jeune fille assez pour briser une lance à son sujet?

« — J'en serais charmé, dit Yon.

« Le matin, dès que le soleil se lève, les chevaliers viennent voir le combat.

« — Me voici, dit Yon.

« A la première course qu'ils firent le cheval du seigneur Yon tomba sur les genoux.

« — Dieu me soit en aide, dit Yon.

« A la seconde course qu'ils firent, le seigneur Lave tomba par terre.

« — Le voilà à bas, dit Yon.

« Yon retourne à son château, la jeune femme l'attend en dehors de la porte.

« — Tu m'appartiens, dit Yon.

« Maintenant Yon a triomphé de son ennemi.

PREMIER REFRAIN. « Vous êtes bien nés.

« Et il dort dans les bras de la jeune femme.

« — Je l'ai bien gagnée, dit Yon.

DEUXIÈME REFRAIN. « Attachez votre casque d'or, et suivez le seigneur Yon. »

LE MOINE BELLIQUEUX[1].

« Il est un cloître qui s'élève au-dessus des bois, et qui porte des girouettes dorées. Devant ce cloître sont douze guerriers qui veulent le ravager.

« Devant ce cloître sont douze guerriers qui veulent le ravager ; ils ont tué les vaches et les bœufs qui devaient servir à la nourriture des religieux.

« Alors le moine regarda par la fenêtre, et aussitôt les poutres et les murs se fendirent.

« — Si les guerriers ne sont pas plus de douze, je m'en charge.

« Le moine dit à son serviteur : Va me chercher ma massue, je veux aller dans le bois, je veux mettre ces guerriers à la raison.

« Quinze hommes, ni plus ni moins, apportèrent la massue ; le moine la souleva avec deux doigts, si légèrement il pouvait la porter.

« Le moine prit la massue sur son épaule, et s'achemina vers le bois ; là il trouva les douze guerriers qui voulaient le prendre.

« Ils traçaient des cercles sur la terre, et chacun d'eux chantait un chant différent. Je vous le dis avec vérité, c'était un chant bien lugubre.

[1] Le Moine belliqueux est le type du *Joyeux frère*, transporté si heureusement par Walter Scott des ballades anglaises, dont Robin-Hood est le héros, dans le roman d'*Ivanhoe*. On retrouve ce type remarquable, mis en rapport avec le cycle de l'épopée germanique, dans l'histoire de Walther d'Aquitaine, telle qu'elle est racontée dans une chronique italienne (*Chronicon novaliciense*), et je ne serais pas étonné que la tradition en eût apporté quelque chose à l'auteur de *Gargantua*. *Le Moine belliqueux* des chroniques et des ballades a peut-être pour dernier et très-digne descendant le frère Jean des *Entomures*.

« D'abord, il en tua quatre, puis il en tua cinq, puis il les tua tous; alors le moine tonsuré eut envie de combattre davantage.

« Alors, le moine tonsuré eut envie de s'aller promener; il sortit donc du bois, et s'avança avec prudence à travers la bruyère.

« Ainsi, il sortit du bois, allant avec prudence à travers les montagnes; là il rencontra un vieux enchanteur qu'on appelait Sivord Giælde.

« — Est-ce le même moine qui a causé dommage aux guerriers? Alors, fuis honteusement ou tiens ferme comme un homme.

« — Oui, je suis le moine qui ai causé dommage aux guerriers. — Je ne veux point fuir honteusement, mais je veux tenir ferme comme un homme.

« Au premier coup que porta l'enchanteur, il frappa le moine sur la tête, si bien que la peau de son front creva, et que ses habits furent trempés de sang.

« Au premier coup que porta le moine, il renversa l'enchanteur à terre.

« — Mal t'en advienne, moine tonsuré, tes coups de massue sont pesants.

« Cesse, moine tonsuré, ne me frappe pas davantage, je te donnerai de l'argent, de l'or, et encore plus de petite monnaie.

« Le moine courait; l'enchanteur rampait, et ainsi ils étaient de la même taille; il lui montra une petite maison avec quinze girouettes dorées; là le moine reçut de l'or et de l'argent tant qu'il en voulut.

« Il fit conduire au cloître sept charges d'argent et sept charges d'or, et dit : Trouvez-en un autre qui sache mieux jouer de la massue.

« Cela fut ainsi jusqu'au soir, quand le soleil était prêt

à se coucher. Or, le moine avait encore quinze milles à faire jusqu'à son couvent.

« Et cela fut ainsi jusqu'au soir, quand le soleil s'abaissait vers la terre. Alors le moine s'empara du premier plat qu'on servit sur la table de l'abbé.

« Il mit quinze moines en pièces parce que la soupe n'était pas prête ; il en pendit quinze dans la cheminée, parce que le poisson n'était pas encore cuit.

« Le petit garçon qui apportait le gruau pour la bouillie dit : Toutes les fois que le moine doit revenir au couvent, il faut l'attendre autant qu'il veut.

« Cela dura jusqu'au soir, quand on dut s'aller coucher ; alors, il creva un œil à l'abbé qui tardait trop longtemps.

« L'abbé courut au lit ; il n'osa pas tarder davantage, mais, je le dis avec vérité, il avait de ce moine grand'douleur et grand embarras.

« De bon matin, dès que le jour commença, les cloches se mirent à carillonner, mais le moine tonsuré ne voulait ni lire ni chanter.

« Il alla au chœur où étaient les moines et les nonnes ; personne en présence du moine tonsuré n'osait lire ni chanter.

« Alors, de leur dévot abbé, ils firent un moine, et le moine tonsuré devint l'abbé du couvent ; il conserva son pouvoir pendant plus de trente ans, et le moine tonsuré mourut abbé avec honneur. »

D'autres ballades montrent la révolution qui s'opère dans la société. L'ordre et les lois luttent avec l'indépendance et le brigandage. Ceux qui auraient figuré dans les *sagas* comme des héros, ici sont décapités, roués ou pendus

comme des bandits. Cependant l'intérêt populaire s'attachera encore longtemps à tout ce qui résiste au nouvel ordre de choses. Les martyrs de cette résistance demeurent dans les chants du peuple, et ainsi, après l'âge véritable de la poésie héroïque, il s'en forme une sorte de répétition ou de parodie dans laquelle les hommes qui appartiennent à cet âge qui n'est plus, déployant toujours les mêmes qualités, exercent sur les imaginations le même empire. Seulement le théâtre a changé : ils étaient la société, ils sont hors d'elle; du rôle de héros, ils ont passé à celui de rebelles ou sont dégradés jusqu'au métier de brigands ; et la poésie qui les chante, se dégradant avec leur condition, la romance s'est avilie jusqu'à la complainte.

Il est une époque intermédiaire entre ces deux époques extrêmes, à laquelle se rapporte un grand nombre de ballades écossaises et plusieurs ballades danoises.

Sir Plog me paraît présenter un tableau frappant de cette lutte entre les nouveaux pouvoirs et les vieilles mœurs de la société scandinave. La scène est placée au temps du roi Éric-Emund, qui passe pour avoir cherché à diminuer la misère du peuple et à contenir les grands. Dans la ballade, il a fait rouer un d'eux qui probablement ne l'avait pas volé. Un messager vient vers son frère le *Noir Plog* :

« Le roi, dit-il, fait rouer ton frère. » Le sire Plog sauta par-dessus la large table ; il ne fit pas grand discours. Il mit à ses jambes des bottes de peau de daim ; il y attacha des éperons dorés. — On voit par sa toilette que le *Noir Plog* est un chevalier. — Ensuite il monte à cheval et va au thing se présenter devant le roi. « Si j'avais été ici ce matin, dit-il, les choses se seraient beaucoup mieux passées. Mon frère est sur la roue et ne

l'a pas mérité. Sire roi, il en adviendra malheur. Si j'étais venu cinq heures plus tôt, il m'aurait suivi à la maison. Maintenant mon frère a perdu la vie, mais votre foi est entachée. » Le roi répondit : « Ton frère méritait largement la mort. Si chacun conseille avec la violence et l'épée, alors la loi ne vaut pas un fétu. — Mon frère était si brave ! nous aurions pu le racheter avec de l'argent et de l'or. — Je ne me soucie de l'or ni de l'argent, la loi doit avoir son cours, et si tu parles plus longtemps sur ce sujet, tu pourrais bien avoir le même sort. » Le roi dit à neuf chevaliers : « Liez le sire Plog sous mes yeux. — Roi, si tu es un homme, prends-moi et lie-moi toi-même. » Le roi ôta ses gants blancs et le sire Plog brandit son épieu doré ; il en tua quatre, il en tua cinq, il tua le roi et tous ses hommes. Quand il eut tué tous les hommes du roi, il rapporta le corps de son cher frère à la maison. On porta le corps du roi à Ribes : là il repose sous un marbre blanc. Le sire Plog quitta le pays, et on n'entendit plus rien dire de lui. »

Cinquante ans plus tard, sous Valdemar Ier, les choses ont déjà marché. Un jeune seigneur fait violence à la femme d'un paysan, qui va se plaindre au roi. Le père du chevalier, puissant guerrier, se jette aux pieds de Waldemar. Il offre son cheval et mille marcs d'argent. Le roi répond : « J'en donnerais trois mille pour le délivrer, si je n'avais à en répondre devant Dieu. » Le pauvre jeune homme est conduit au supplice, en disant : « Je me consolerais de mourir, si elle n'avait pas été si noire. — Noire ou blanche, il fallait la laisser en paix, » et on lui coupa la tête sur son bouclier.

Voilà bien du respect pour l'honneur d'un paysan. C'est que les rois s'étaient avisés d'encourager l'agriculture et de réprimer le brigandage, et ils s'en trouvèrent bien.

Ces ballades ne sont point des chroniques; on ne peut s'en rapporter à elles pour l'exactitude des faits, car il est impossible qu'un fait en se transmettant par la tradition ne s'altère pas; il n'y a d'immobile que ce qui est mort, c'est-à-dire écrit; mais on y trouve une expression fidèle des mœurs successives de chaque époque, les doléances et les joies du peuple, ses souvenirs d'affection ou de haine, son amour pour la première femme de Waldemar le Victorieux, la bonne reine Degmar, qui pour présent de noce demande qu'on donne la liberté aux prisonniers, et qu'on affranchisse les laboureurs du denier de la charrue; ses malédictions contre Bérengère, la seconde femme de Valdemar, la méchante reine qui, le matin de la nuit de ses noces, longtemps avant le jour, demandait à son époux qu'aucun fils de paysan n'eût un cheval, qu'aucune femme ne portât de l'écarlate; qui lui disait : « Cher seigneur, de quoi a besoin le paysan, si ce n'est d'une porte, d'une fenêtre et d'une faucille aiguë? de quoi a besoin le bourgeois dans sa maison, s'il a deux bœufs et une vache? » Aussi quand vint la guerre, la première flèche atteignit Bérengère au milieu du cœur, et pas un œil ne pleura.

QUELQUES PENSEES

DE KELLGREN.

C'est à Kellgren, né au milieu du siècle dernier, qu'on commence à entrevoir dans la poésie suédoise un mouvement vers quelque chose de nouveau, un effort pour sortir de l'ornière où elle était engagée. — Kellgren n'était point un génie assez hardi pour faire une révolution dans sa littérature; il paraît même avoir été doué à un très-faible degré de la faculté d'inventer, puisque l'idée de la plupart de ses ouvrages ne lui appartient pas; mais il avait un esprit vif qui, bien qu'environné encore de beaucoup de préjugés, ne pouvait s'empêcher de regarder un peu par-dessus. On voit par la verve de ses poésies d'amour qu'il sentait pour son compte; il ne pouvait donc s'arranger de ces sentiments tout faits que se passaient de main en main ses prédécesseurs. Malgré cela, le besoin d'innovation se trahit plus chez Kellgren par l'indécision et la diversité de l'imitation que par une originalité créatrice.

Cet homme, qui prenait ses épigraphes dans Dorat, et qui, par un choix assez malheureux, avait traduit l'*Olympie* de Voltaire, traduisait aussi Lessing, et ne dédaignait pas Baggesen et Wessel, auteurs danois, alors peu connus en Suède, quoique voisins, parce qu'ils n'étaient pas traduits en français.

Kellgren flotte sans cesse entre les superstitions de son école et les besoins de son esprit, la nature qui le pousse et la convention qui l'enchaîne.

Ce qui contribua surtout à arrêter l'essor que Kellgren aurait pu prendre, ce fut la faveur et l'influence du roi Gustave III. Ce prince n'avait pas échappé plus qu'un autre à l'ascendant de notre esprit et de notre littérature du XVIII[e] siècle. — La couronne lui tomba au milieu des salons de Paris, et il retourna dans son pays bel esprit français, et ne voyant rien de plus beau que de calquer sa langue et sa poésie sur les nôtres.

On peut dire que Gustave était animé d'un zèle véritable pour ce qu'il croyait utile à la culture de son peuple. — Il fonda l'Académie suédoise, et en nomma Kellgren directeur. Lui-même était auteur; on a recueilli et publié ses œuvres après sa mort.

Comme la vivacité de l'expression est le principal mérite des poésies de Kellgren, je n'essayerai pas de les faire connaître par une traduction. Il n'en est pas de même de sa prose, l'idée est parfois aussi piquante que la forme.

LA PHILOSOPHIE SUR LE GRAND CHEMIN.

Tel est le titre que Kellgren a donné à quelques réflexions qui lui étaient survenues pendant un voyage en Scanie : « Au lieu de faire comme tant d'autres, dit-il, de décrire ce que j'ai vu et ce que mon cocher a vu mieux que moi, ce que tous les voyageurs qui me suivront et leurs cochers verront entre Stockholm et Ystadt, il m'est venu dans l'esprit d'apprendre à mes contemporains et à la postérité ce que j'ai pensé et ce que probablement personne autre que moi n'a pensé sur cette route de deux cents lieues. »

Je citerai quelques-unes de ces fantaisies d'un voyageur et des *réflexions* que Kellgren publia pour faire suite à la *Philosophie sur le grand chemin.*

LES PAYSANS. — LES CHEVAUX DE POSTE. — LE ROI ET LE PEUPLE.

« Heureux, trois fois heureux le pays où le roi a autant de tendresse pour son peuple qu'un paysan suédois en a pour son cheval. Sujets, ne demandez pas des Épictète pour vous gouverner. Ne désirez pas d'être considérés comme des égaux par ceux que votre adoration déifie. Souhaitez seulement que par la grâce d'en haut ils en viennent à comprendre cette vérité : Un cheval mort ne peut tirer, un cheval trop fatigué ne peut avancer. »

LES COCHERS.

« O cochers, quand vous apercevrez-vous que le fouet est fait pour le cheval, et non le cheval pour le fouet? »

CHEMINS DANGEREUX. — TÉNÈBRES. — SÉCURITÉ.

« *Croire* est pour la plupart des hommes synonyme de *ne pas y penser*. Ils font pour leur religion ce qu'on fait pour sa maîtresse : on craint d'examiner les choses; on est trompé et heureux. »

LE PAPILLON. — SENSIBILITÉ. — FAIBLESSE. — TALENT.

« Sentir vite et sentir profondément, voilà ce qui fait le talent du poëte, de l'orateur, de l'artiste. Ne vous étonnez donc point s'ils sont plus faciles à blesser que les autres hommes : l'épingle qui transperce le papillon ne pénètre pas la peau de l'ours. »

LES MENDIANTS.

« Les sots font l'éloge de la bonté du cœur comme les mendiants exaltent la libéralité. »

RÉFLEXIONS.

« Il y a deux choses que la multitude n'apprendra jamais : à comprendre ce qui est simple et à ne pas comprendre ce qui est incompréhensible. »

« Celui qui se sait méprisé fait tout au monde pour devenir haï. »

« La constance d'un attachement n'est souvent que la vanité de ne pas s'avouer dupe.

« Ce que Dieu a créé de plus irritable, c'est la fibre d'un auteur ; comme l'araignée il vit dans chaque fil de sa toile. »

« La tête a son courage comme le cœur, et le manque de talent n'est souvent qu'un manque de résolution. Croire en soi, c'est doubler ses facultés. »

« C'est une modestie bien délicate ou une bien grossière envie que de rougir en entendant louer son ami. »

« Régler ses actions d'après le conseil d'autrui, c'est faire faire ses habits sur la mesure d'un autre. »

« Il est rare de trouver des amis qui nous restent attachés dans le malheur, peut-être plus rare encore d'en trouver qui nous aiment dans le bonheur. »

« Les âmes fortes ne reçoivent pas facilement une im pression, mais la conservent d'autant plus longtemps ; l'acier est lent à s'échauffer, mais une fois échauffé il

garde sa chaleur, pendant que le plomb dix fois se fond et dix fois se refroidit. »

« Le passé est une belle maîtresse qui nous a abandonnés, le présent est une épouse dont nous ne remarquons pas les agréments, l'avenir une courtisane qui séduit dans l'ombre, et qu'on met à la porte quand une fois elle a mis le pied chez nous. »

« Il en est du génie en Suède comme du soleil ; nous avons quelques jours d'été aussi beaux que dans les contrées méridionales, mais tout le reste est automne ou hiver. »

L'ORIGINE DE LA POÉSIE

SUIVANT BAGGESEN.

Je clorai ce volume par une folie poétique du Danois Baggesen, écrivain capricieux, spirituel, souvent bizarre, connu surtout en France par *la Parthénéide,* que M. Fauriel a employé son rare talent à traduire. Dans une carrière agitée, Baggesen a produit un assez grand nombre d'ouvrages dans lesquels le sérieux et le comique se succèdent et se mêlent souvent. — La pièce de vers sur *l'Origine de la poésie,* est une boutade assez piquante si l'on veut passer condamnation sur ce qu'il y a de grotesque et d'un peu grossier dans la donnée. Ceux qu'effrayerait cette annonce peuvent ne pas aller plus loin.

Suivant Baggesen, les dieux avaient fait un homme qui savait tout, nommé Kuaser. Ce Kuaser tombe entre les mains de deux nains malicieux qui lui coupent la tête, et recueillent son sang. En y mêlant du miel, ils en composent un hydromel merveilleux qui a la vertu de rendre poëtes ceux qui en boivent. Peu de temps après, ces nains sont pris par un géant nommé Sutung, et pour sauver leur vie lui abandonnent la possession du breuvage inspirateur. Celui-ci cache ce trésor dans les profondeurs du Dovre-Field, et le place sous la garde de la belle Gunloda, sa fille. Odin résout de le dérober ; il pénètre dans le

souterrain, attendrit Gunloda, et boit la liqueur magique. Mais le géant, qui était un enchanteur, découvre le larcin, et furieux, s'élance sous la forme d'un aigle à la poursuite d'Odin qui s'enfuyait sous le même déguisement. Un combat terrible s'engage; les dieux qui les contemplent d'Asgard, dans la crainte qu'il n'échappe à Odin quelque chose du précieux hydromel, placent en hâte, au-dessous des combattants, des tonneaux, des cruches, tout ce qu'ils peuvent trouver; la lutte s'engage, et Baggesen la peint ainsi d'une manière moitié poétique, moitié burlesque :

« Le frêne Ygdrasil et les murs d'Asgard répétèrent le foudroyant *arrête!* du redoutable enchanteur; tous les dieux en tressaillirent, et toute la création fut attentive quand la serre de Sutung s'enfonça dans le corps d'Odin. Thor lance contre le géant un tonnerre enveloppé de tourbillons. Soudain le ciel est noir; un sourd craquement parcourt toute la terre; le soleil, la lune tremblants se cachent, s'évanouissent; Sutung n'est point effrayé de ce fracas; d'un fort coup de son aile il éteint la foudre qui roule lentement autour des combattants et retourne vers Asgard d'où elle était venue. — D'aigle Odin se change en lion. — Sutung en fait autant.... Enfin, ils prennent toutes les formes qui pourront plaire à nos lecteurs. — Tantôt ce sont des serpents, tantôt des ours furieux; ce sont deux chats, deux éléphants, deux docteurs qui se disputent; enfin, deux aigles. »

Ce que les dieux avaient craint arriva. Odin, dans la chaleur et le trouble du combat, laissa échapper par *deux extrémités* le breuvage en question, et de là l'origine de deux sortes de poésie. Ce qui était sorti de son bec était malheureusement la portion la plus petite; elle fut recueillie avec soin, et c'est ce qui fait les bons poëtes; l'autre portion, beaucoup plus considérable, abreuve ceux dont l'inspiration se ressent d'une origine moins pure.

Baggesen complète l'explication de l'allégorie en indiquant que le mélange du miel avec le sang du sage Kuaser exprime que toute poésie se compose de vérité et de fiction, et il ajoute gaiement : « Et si Odin obtint les bonnes grâces de Gunloda, avant de toucher de ses lèvres le breuvage désiré, nos pères ont voulu sagement, dans ce charmant exemple, nous montrer par quel chemin on arrive au temple de la poésie. »

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9.





